Avec les contributions de
CHRISTOPHER DUNN, RAND FLEM-ATH,
WILL HART, FRANK JOSEPH, MOIRA TIMMS

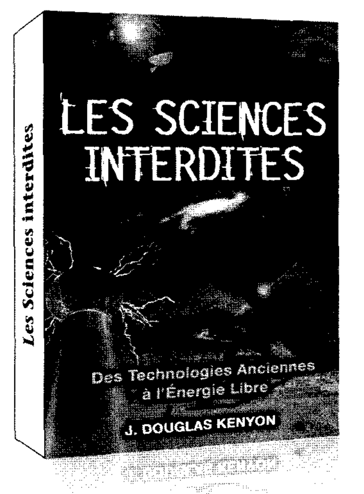
HISTOIRES INTERDITES

Technologies préhistoriques. Interventions extraterrestres. Suppression des origines de la civilisation.

J. DOUGLAS KENYON

LES HISTOIRES INTERDITES

Ouvrage du même auteur:



Les Sciences Interdites
Les technologies futures

Sur le modèle du best-seller mondial "Les Histoires Interdites" J. Douglas Kenyon récidive et nous invite à explorer les sciences, les technologies et autres sujets tabous interdits ou manifestement cachés par la communauté scientifique.

Ce livre traite entre autres:
- de la véritable fonction de la grande pyramide;
- du pouvoir des mégalithes;
- des symboles énigmatiques retrouvés en Afrique;
- de l'existence de l'Atlantide:
- des mythes et des extraordinaires prédictions mayas à venir;
- de l'énergie libre de Nikola Tesla et de ses fameux brevets "disparus" ... ;
- des technologies extraterrestres;
- de l'invisibilité et des techniques de lévitation;
- des dernières recherches sur les déplacements à distance (téléportation);

et aussi des sciences spirituelles, des pouvoirs de l'eau, de l'astronomie, des médecines futures, des nouvelles possibilités paranormales, des autres dimensions, etc.

Un livre hors-norme, éclairant et passionnant de la première à la dernière page et qui ne laissera personne insensible.

Éditions **Cristal**
120, avenue Charles-de-Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine.
Tél. et Fax. : 01.46.43.09.24.
E-mail : cristal.edit@Wanadoo.fr

Imprimé en France

I.S.B.N. : 978-2848-950-372

Sous la direction de J. Douglas Kenyon

LES HISTOIRES INTERDITES

Technologies préhistoriques – Intervention extraterrestre – Origines cachées de la civilisation

Publié avec l'autorisation de Inner Traditions Ltd
Rochester - USA

Titre original : Forbidden History

Traduit de l'anglais (américain) par Anne Confuron

Au nombre croissant de scientifiques et érudits qui sont prêts à risquer leur prestige, leurs avantages et leurs privilèges, pour un bien aussi éphémère que la vérité.

REMERCIEMENTS

Sans « Atlantis Rising » – un magazine bimensuel – et d'autres projets associés, ce livre n'aurait pas été possible. Toutes les ressources qui ont servi pendant les dix dernières années à ce périodique ont aussi été utilisées pour écrire ce livre. Les gens qui ont aidé à actualiser *Atlantis Rising* sont les mêmes qui ont rendu *L'Histoire Interdite* possible. Et s'il est vrai que ce livre ne représente qu'un petit échantillon du matériau d'*Atlantis Rising*, il représente le meilleur de ce que le magazine peut offrir. Bien sûr, nous sommes redevables aux nombreux auteurs attentifs qui ont contribué au contenu des pages de ce livre, mais aussi aux autres excellents auteurs du magazine, qui bien qu'ils n'ont pas été intégrés ici, pourraient néanmoins trouver leurs efforts incorporés dans des ouvrages ultérieurs.

En remerciant ceux qui ont rendu cet effort collectif possible (ce qui comprend ce livre, le magazine, les vidéos éducatives, et notre site Internet : www.AtlantisRising.com), je dois reconnaître avant tout ma chère épouse, Patricia. Sans son soutien loyal et sa coopération désintéressée, j'aurais sans doute passé la dernière décennie dans des recherches moins productives. En haut de la liste se trouvent aussi mes parents – feu mon père, John B. Kenyon, Docteur en Théologie, dont les interrogations sur la sagesse conventionnelle a catalysé ma pensée dès mon plus jeune âge, et ma mère, Bessie, qui m'a toujours soutenu, comme elle a pu et quoi que je fasse, avec tous les moyens possibles.

Parmi les soutiens vigoureux qui méritent un remerciement particulier, il convient de citer mes soutiens financiers initiaux, John Fanuzzi, Gregory Mascari et Micheal Stern, de même que Bob et Judy Colee. Quelques années plus tard, Greg Hedgecock (décédé depuis), sa femme, Dianne, et leur fils, Cooper, qui m'ont épaulé et ont ainsi stabilisé un projet qui était alors un peu bancal. Sans l'aide généreuse de ces gens extraordinaires, ce livre n'aurait sans doute jamais vu le jour.

Mon partenaire depuis des années, Tom Miller, mérite aussi une mention particulière : ses merveilleuses contributions artistiques à nos premières couvertures nous ont permis de nous démarquer de la concurrence. Sans sa participation à la conception de nos projets, il est difficile d'imaginer que les choses se seraient déroulées d'une manière aussi satisfaisante.

La liste des appuis indispensables serait certainement incomplète sans Darsi Vanatta, dont les efforts diligents et infatigables à diriger les bureaux *d'Atlantis Rising* depuis quelques années maintenant ont permis que tout fonctionne et se développe harmonieusement.

Il y a de nombreuses autres personnes que j'aimerais remercier également, mais la place manque, donc je dirais simplement : vous savez qui vous êtes et quelle a été votre contribution. Soyez assuré que vous n'avez pas été oublié, et que vos efforts n'ont pas été vains. Vous savez combien ils m'importent et je vous en remercie.

J. Douglas Kenyon, Rédacteur en Chef et Éditeur
Atlantis Rising Magazine

Sommaire

Introduction

J. Douglas Kenyon

Juste quelques siècles après ce que les experts considèrent comme la première invention économisant le travail – la roue – la société a franchi un pas significatif et s'est dirigée de manière irréversible vers le monde moderne. Plus que tout autre chose, nous dit-on, c'est la roue qui a révolutionné la société primitive et fixé les conditions pour les grandes réalisations qui suivirent. L'affirmation qui prévaut est que la croissance d'une société hautement organisée était *sans précédent* ; tel est le scénario conventionnel relatif à l'aube de la civilisation sur Terre.

Après tout, assure-t-on, s'il y *avait* eu une civilisation avancée auparavant, nous aurions découvert des preuves irréfutables de son existence. Nous supposons que nous aurions vu les vestiges de ses autoroutes, de ses ponts et des ses câbles électriques. Nous aurions trouvé ses bouteilles en plastique, ses bidonvilles, et ses CD-ROMS. Après tout, ce sont les choses que nous laisserons derrière nous pour que les archéologues du futur puissent s'interroger.

Mais une civilisation ancienne aurait-elle pu atteindre des niveaux similaires au nôtre, tout en ayant suivi une route différente ? Comment comprendrions-nous un monde qui aurait employé des techniques différentes – bien que tout aussi efficaces – pour domestiquer les forces de la nature ? Voudrions-nous ou pourrions-nous comprendre un monde capable, par exemple, de créer et de transmettre de l'énergie par d'autres moyens qu'un réseau électrique, de voyager sur de longues distances sans moteurs à combustion interne, ou de faire des calculs très complexes, impliquant la science de la terre et l'astronomie et sans ordinateurs électroniques ?

Sommes-nous capables de reconnaître et de respecter des réalisations autres que les nôtres, ou bien devons-nous prendre le chemin facile et s'en tenir au stéréotype simple de nos mystérieux ancêtres primitifs, rejetant loin de nous tout ce que nous ne comprenons pas immédiatement ? Bien sûr, certains pourront prétendre, y compris des contributeurs de ce livre, que la preuve d'une grande civilisation oubliée est écrasante et que cela nécessite, enfin, une analyse propre.

L'Histoire Interdite est une compilation d'essais rassemblés peu à peu à partir du magazine *Atlantis Rising*, destinée à mettre en évidence une telle preuve, à proposer des idées et des théories relatives aux origines de la vie et à l'espèce humaine, qui pourrait bien être plus en accord avec la réalité qu'avec l'orthodoxie qui prévaut couramment. En proposant ces idées, nous espérons poser quelques questions intéressantes et provocantes.

Par exemple, la conception actuelle des limites de la société préhistorique ne serait-elle pas un des nombreux concepts autosuffisants dont aurait hérité notre élite au pouvoir, si ce n'est notre propre chair ? Prenez par exemple la vision Darwinienne/Uniformisatrice

de l'histoire, qui prétend que notre monde est un endroit qui change lentement, sur des millions d'années, sans l'aide de forces extérieures – pas de Dieu, c'est interdit ! – pour interférer dans le processus. Selon cette école prédominante de pensée, la façon dont fonctionne le monde *aujourd'hui* est celle qui a *toujours* fonctionné.

De l'autre côté, certains ont essayé d'expliquer (sans beaucoup de publicité) que notre monde actuel est le produit d'une série de catastrophes. Ces « catastrophistes » nous disent que l'histoire de l'humanité est celle d'une série infinie d'ascensions suivies de chutes cataclysmiques. Pendant plus d'un siècle, les uniformisateurs ont dominé le débat, mais cela pourrait changer.

Probablement personne au cours du dernier demi-siècle n'est plus lié, dans l'opinion publique, au concept de catastrophisme que feu le scientifique russo-américain Immanuel Velikovsky. Lorsque le livre de Velikovsky, *Mondes en Collision*, a été publié, en 1950, il fit sensation. Ses ouvrages suivants, *La Terre en Bouleversement* et *Les Âges du Chaos*, ont développé ses théories et étendu la controverse. Voilà un scientifique d'une autorité considérable, qui suggère, entre autres choses, que la Terre et Vénus, pourraient être entrées une fois en collision, laissant derrière des conséquences chaotiques vastes et surprenantes, qui, si nous pouvions seulement déchiffrer ses indices correctement, seraient en mesure d'expliquer notre histoire particulière.

Pour de tels arguments, Velikovsky fut continuellement ridiculisé. Toutefois, plusieurs de ses prédictions ont maintenant été vérifiées, et nombreux sont ceux qui étaient d'abord en désaccord avec lui sur nombre de sujets, y compris le défunt Carl Sagan, et qui ont été forcés de concéder que, après tout et d'une certaine manière, Velikovsky avait découvert quelque chose.

Peu de personnes savent que Velikovsky était un psychanalyste de profession, un associé de Sigmund Freud et de Carl Jung. Ses visions sur les impacts psychosociologiques des événements cataclysmiques, à mon avis, constituèrent sa plus grande contribution à une bonne compréhension de notre expérience ancienne. Au milieu des années 1980, je tombai sur son livre *L'Amnésie de l'Humanité*, et ma propre pensée relative à la condition humaine sur Terre n'a plus jamais été la même. Selon Velikovsky, la condition psychologique et l'histoire du cas de la planète Terre sont celles de l'amnésie. Nous trouvons aujourd'hui la planète dans un état presque psychotique, résultat d'événements traumatiques d'une magnitude presque inimaginable, qui à cause d'un mécanisme de défense psychologique collectif, nous ne pouvons pas supporter de nous souvenir.

Aujourd'hui, les psychiatres ont utilisé le terme de syndrome de stress post-traumatique pour un groupe de désordres mentaux connus pour suivre le témoignage d'événements qui mettent la vie en péril (ex. le combat militaire, les désastres naturels, les incidents terroristes, les accidents graves et les agressions personnelles violentes telles que le viol). Les symptômes du désordre comprennent la dépression, l'anxiété, les cauchemars et l'*amnésie*.

La question que l'on doit poser est : peut-on appliquer un tel diagnostic à la culture d'une *planète entière* ? Une absence de volonté d'explorer et de définir notre mystérieux passé – en craignant inconsciemment que faire ainsi ouvrirait d'anciennes blessures – pourrait-elle déboucher sur la répression systématique de la vérité ? Cela pourrait-il devenir une tyrannie ? Certainement, notre réticence à explorer honnêtement le passé a conduit à de tels maux. Avec le temps, cette réticence à considérer la vérité de nos origines est souvent devenue codifiée et institutionnalisée, culminant dans des cauchemars comme l'Inquisition au Moyen Âge et les autodafés de l'Allemagne Nazie. N'avons-nous pas souvent regardé une élite brutale, supposée ag<ir en notre nom,

renforcer le souhait inconscient collectif de garder une tel savoir menaçant – et donc interdit – *en sécurité*, hors de le vue ? La réponse, pense Velikovsky, était « bien trop souvent ».

De plusieurs façons, ses visions étaient soutenues par la notion développée par Carl Jung selon laquelle un inconscient collectif inné sous-tend toute conscience humaine. À partir d'une telle source vaste et mystérieuse d'expérience partagée, Jung avance qu'émergent beaucoup de nos aspirations et de nos peurs les plus profondes. Leur influence est enregistrée dans nos rêves et dans nos mythes. Entre les lignes de sa narration, Velikovsky lit le conte d'une ancienne tragédie, monumentale, bien qu'oubliée.

Alors que je réfléchissais sur les théories de Velikovsky, ma propre pensée se précisait, car il m'apparaissait que nous avions été collectivement persuadés de fermer les yeux sur certaines réalités – de nous en dissocier – et que, de façon perverse, renforçant l'erreur, nous avons justifié cet aveuglement volontaire en l'endossant avec une certaine autorité, voire *noblesse*. L'étrange effet a été que de nombreuses questions morales ont été mises sens dessus dessous – pour rendre le juste faux et le faux juste, si vous voulez.

Souvenez-vous des Pères de l'Église, au Moyen Âge, et de leur refus, à cause de ce qu'ils considéraient être les conclusions erronées de Galilée, de regarder à travers son télescope *par eux-mêmes*. La notion de Galilée selon laquelle le Soleil et non pas la Terre était le centre du système solaire était considérée comme une hérésie, peu importait que la preuve puisse démontrer le contraire. En d'autres termes, les opinions des autorités étaient toutes faites, et ils n'avaient pas l'intention d'être importunés par des ennuis aussi mineurs que des faits.

Un tel aveuglement persiste-t-il aujourd'hui ? Certains d'entre nous le pensent. L'élite actuellement au pouvoir peut souscrire à une « religion » également intolérante – Ce que John Anthony West a appelé sardoniquement « L'Église du Progrès ». Comme Graham Hancock l'affirmait à *Atlantis Rising* dans une interview récente, « La raison pour laquelle nous sommes si tourneboulés au début d'un nouveau siècle est que nous sommes victimes d'une amnésie planétaire. Nous avons oublié qui nous sommes. »

Tristement, les establishments gouvernementaux et industriels, ainsi que le monde universitaire – de même que ceux qui réfutent catégoriquement et systématiquement toute théorie alternative qui pourrait diminuer le paradigme dominant – restent aujourd'hui déterminés à geler toute résurgence de l'amnésie persistante.

Souvent, quand cela s'avère difficile de trouver une raison adéquate pour soutenir les choix erronés de nos leaders, il est tentant de penser en termes de théories de la conspiration obscure et de programme traîtreusement caché. Selon Velikovsky, pourtant, l'explication d'un comportement que certains pourraient décrire comme dangereux, et d'autres, à tout le moins, comme autodestructeur et obscur, repose sur le mécanisme classique d'un esprit cherchant à retrouver l'équilibre à la suite d'un coup presque mortel.

Dans le cas de l'amnésie, il n'est pas suffisant de dire simplement qu'un trou a été creusé dans notre mémoire. La victime d'un traumatisme presque mortel est conduite par la peur – à la fois consciente et inconsciente – d'exorciser par tous les moyens possibles les démons d'une expérience si effrayante, à moins d'être écrasé(e). Comment pouvons-nous continuer à vivre, mettre le passé derrière nous, penser à notre futur ? Débarrasser complètement notre mémoire d'un tel épisode, cependant, n'est pas une tâche si facile. Dans le processus, nous pouvons perdre bien plus que le seul souvenir du traumatisme. L'identité humaine – ce que certains appelleront l'âme même – est souvent la première victime. En outre, ce qui est vrai au niveau individuel, sentait Velikovsky, est aussi vrai au niveau collectif.

Ce processus pourrait être plus lent et autoriser des exceptions personnelles, mais les institutions de la société reflèteraient à temps et renforceraient un profond sentiment inconscient collectif, que pour le bien de tous, certaines portes doivent rester fermées et certains faits gênants rester oubliés – qu'une telle histoire reste une zone interdite. *Et entre-temps, le risque de réactiver le drame ancien grandit, de même que notre besoin d'être guidés avec assurance.*

C'est un prémisse de ce livre que la carte que nous devons suivre afin de trouver notre chemin à travers le dilemme courant, doit être dessinée à partir de nos mythes, de nos légendes et de nos rêves – à partir de l'inconscient collectif et universel dont parlait Jung. La véritable histoire du destin tragique de notre planète, supposons-nous, peut être déduite de ces souvenirs mystérieux.

Lisez entre les lignes et le récit de Platon sur l'Atlantide dans le *Timée* et le *Critias* est corroboré par la Bible, les légendes indiennes de l'Amérique Centrale, et par des milliers d'autres mythes ancestraux du monde entier. Giorgio de Santillana, professeur au M.IT., une autorité en matière d'histoire de la science, et son co-auteur, le professeur de science Hertha von Deschend, ont établi l'hypothèse dans leur monumental ouvrage, *Le Moulin d'Hamlet : Un Essai sur les Origines du Savoir Humain et sa Transmission par le Mythe*, qu'un savoir scientifique avancé a été codifié dans le mythe ancien et la connaissance des étoiles.

Bien sûr, la mythologie de nombreuses sociétés ancestrales est pleine d'histoires de destructions catastrophiques de la Terre et de ses habitants. Nous sommes d'accord avec Graham Hancock quand il dit, « Une fois que nous acceptons que la mythologie puisse avoir ses origines dans les esprits éveillés de peuples très avancés, alors nous devons commencer à écouter ce que les mythes nous disent. »

Ce qu'ils nous disent, croyons-nous, c'est que de grandes catastrophes ont touché la Terre et détruit des civilisations avancées (semblables à la nôtre) et, en outre, qu'une telle destruction cataclysmique est une donnée récurrente dans la vie de la Terre, et pourrait bien intervenir de nouveau. De nombreuses sources anciennes (qu'on trouve à nouveau dans la Bible), avertissent d'un possible cataclysme dans une future fin du monde – peut-être pendant *notre* vie. S'il est vrai que ceux qui ne peuvent pas apprendre des erreurs de l'histoire, sont voués à les répéter, ces messages énigmatiques de notre passé pourraient bien prouver être quelque chose que nous pouvons ignorer *uniquement à notre péril.*

Comme Hancock le souligne, nous avons reçu l'héritage d'un savoir extraordinaire de la part de nos ancêtres, et **il est temps pour nous d'arrêter de le négliger**. Au contraire, nous devons recapter cet héritage et en apprendre ce que nous pouvons, car il contient un guide d'une importance vitale. Pour affronter les défis devant nous, nous devons recouvrir notre identité perdue. Nous devons nous souvenir qui nous sommes et d'où nous venons.

Nous devons enfin nous réveiller.

Première Partie

Les vieux modèles ne marchent pas : le Darwinisme et le Créationnisme en question

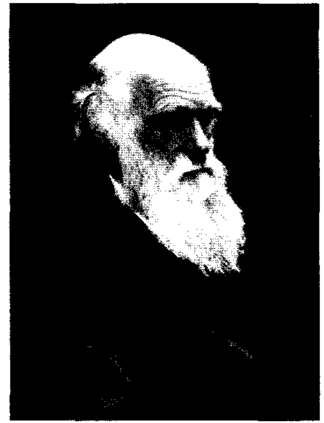
1

Le Testament de Darwin

Sur la recherche futile des chaînons manquants

WILL HART

Charles Darwin était un observateur attentif de la nature et un penseur original. Il a révolutionné la biologie. Karl Marx était aussi un observateur astucieux et un penseur original. Il a révolutionné l'idéologie économique et politique. Ils étaient des géants contemporains du XIX[e] siècle, qui ont jeté une ombre et souscrit à la théorie du « matérialisme dialectique » – le point de vue qui importe est le seul sujet de changement, et tout changement est le produit d'un conflit qui naît des contradictions internes inhérentes à toutes choses. Et pourtant, bien que le matérialisme dialectique ait séduit les intellectuels et les travailleurs de certains pays, à la fin du siècle dernier, il n'a pas passé le test du monde réel.



Charles Darwin (photographie de Benjamin Cummings)

Le Darwinisme commence à montrer des signes de tension et de fatigue similaires. Le glas ne sonne pas seulement pour les créationnistes. Darwin était bien conscient des faiblesses de sa théorie. Il appelait l'origine des plantes à fleurs « un abominable mystère ». **Ce mystère reste irrésolu à ce jour.**

Alors que les scientifiques ont cherché assidûment mais sans succès pendant plus de cent ans une trace fossile du « chaînon manquant » entre les plantes primitives sans fleurs et les plantes à fleurs, nombre d'autres points troublants ont surgi. Darwin avait anticipé que les problèmes viendraient de l'absence de fossiles de transition (duplications chimiques d'êtres vivants). À cette époque, il écrivait : « C'est la plus sérieuse objection qui peut être opposée à la théorie ».

Cependant, il ne pouvait prédire où d'autres fissures structurelles apparaîtraient et menaceraient la fondation même de sa théorie. Pourquoi ? La biochimie en était à ses balbutiements du temps de Darwin. Il est douteux qu'il aurait pu imaginer que la structure de l'ADN serait découverte moins de cent ans après la publication de *L'Origine des Espèces*.

Par une ironie du sort, les premières torpilles dans la théorie de l'évolution ont été

lancées par un biochimiste. Dans *La Boîte Noire de Darwin : Le Défi Biochimique à l'Évolution*, Michael Behe, un professeur de biologie, trouve une étrange mixture bouillonnant dans l'éprouvette. Il met à jour cinq phénomènes : la coagulation du sang, les cils cellulaires, le système immunitaire humain, le transport de matériaux dans les cellules, et la synthèse des nucléotides. Il analyse systématiquement chaque phénomène et arrive à une seule conclusion surprenante : il y a des systèmes si irrémédiablement complexes qu'aucun cheminement darwinien progressif, étape par étape, ne pourrait avoir conduit à leur création.

Le fondement de la théorie de Darwin est simple, simpliste même. La Vie sur Terre a évolué à travers une série de changements biologiques, dus au hasard de mutations génétiques œuvrant en conjonction avec la sélection naturelle. Une espèce évolue graduellement vers une nouvelle. Et les espèces qui s'adaptent au changement de l'environnement sont mieux à même de survivre et de se reproduire, alors que les plus faibles meurent, en produisant un des principes les plus connus du Darwinisme – la survie des mieux adaptés.

La théorie a été enseignée aux enfants pendant des générations. Nous avons tous appris que les poissons sont devenus des amphibies, que les amphibies se sont transformés en reptiles, que les reptiles ont évolué en oiseaux et que les oiseaux se sont changés en animaux. Il est cependant beaucoup plus facile d'expliquer cela aux enfants – avec de jolies illustrations et les images d'une file de singes (commençant par ceux qui ont des épaules tombantes, et allant vers ceux qui se tiennent debout) que de la prouver.

Le Darwinisme est la seule théorie scientifique enseignée dans le monde entier et qui reste à prouver selon les standards rigoureux de la science. Néanmoins, les darwinistes annoncent que le darwinisme n'est plus une théorie, mais plutôt un fait scientifique établi. Le problème n'est pas le choix entre la création biblique et l'évolution. La solution se résume à une seule question : la théorie de Darwin a-t-elle été démontrée par les règles de la preuve scientifique ?

Darwin savait que la seule façon de vérifier les principes fondamentaux de la théorie était de rechercher les empreintes fossiles. La recherche continue depuis son époque. Combien de trous ont été creusés dans la terre par des paléontologues, des géologues, des fouilleurs et des ouvriers de construction, des foreurs de pétrole et de sources, des archéologues et des anthropologues, des étudiants et des chasseurs de fossiles, pour découvrir des fossiles depuis l'époque de Darwin jusqu'à nos jours ? Des millions.

Quelle preuve a été apportée par l'empreinte fossile en ce qui concerne les espèces de transition mentionnées par Darwin ? Feu le biologiste de Harvard, Stephen Jay Gould, le contraire d'un créationniste défenseur de la Bible, reconnaît que : « Tous les paléontologues savent que l'empreinte fossile contient fort peu de choses précieuses sous des formes intermédiaires ; il manque singulièrement de liens entre les principaux groupes ».

Notons qu'il n'a pas dit qu'il y avait une pénurie de fossiles – *juste* ceux qui sont nécessaires à corroborer la théorie de Darwin. Il y a plein de fossiles de formes anciennes ou récentes. Par exemple, nous trouvons des fossiles d'espèces primaires et éteintes de primates, d'hominidés, Neandertal et Homo Sapiens, mais aucun fossile de la transition entre le singe et l'homme. Nous avons ici une situation semblable avec l'apparition des plantes à fleurs, si redoutée par Darwin, son Talon d'Achille.

Les dépôts aqueux du passé ont laissé des millions de fossiles rassemblés dans un vaste conservatoire géologique. Pourquoi trouvons-nous des plantes sans fleurs vieilles de trois cents millions d'années, et des plantes à fleurs de cent millions d'années encore

vivaces aujourd'hui, mais aucune plante montrant le processus graduel du passage d'une espèce à l'autre ?

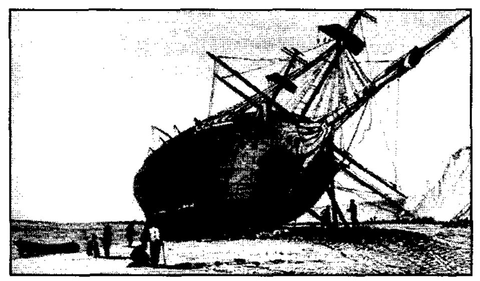
Il n'y a aucune plante de la sorte encore en vie de nos jours, ni même fossile. C'est la croix de Darwin.

Il s'agit d'une question sérieuse, critique même, qui exige une étude approfondie. Dans une interview au sujet de sa critique pertinente, *Faits de Vie : la destruction du Mythe du Darwinisme*, le journaliste scientifique Richard Milton explique ce qui l'a conduit à écrire ce livre : « C'est l'absence de fossiles de transition qui m'a d'abord conduit à remettre en question l'idée de changement progressif de Darwin. J'ai aussi réalisé que les procédures de datation des roches étaient circulaires. Les roches sont utilisées pour dater les fossiles et les fossiles sont utilisés pour dater les roches. À partir de là, j'ai commencé à songer à l'impensable : Darwin pourrait-il être mis en défaut scientifiquement ?

Milton précise qu'il ne soutient pas ceux qui attaquent Darwin pour des raisons religieuses : « En tant que journaliste et écrivain scientifique, avec une passion tout au long de ma vie pour la géologie et la paléontologie – et aucune croyance religieuse pour interférer – j'étais dans une position unique pour étudier et écrire sur l'état de la théorie de Darwin dans les années 1990 », dit-il. « Le résultat était sans ambiguïté. Darwin ça ne marche plus ».

Milton, qui *avait été* un ferme darwinien, lorsqu'il a commencé à repenser la théorie, devint un visiteur assidu du prestigieux Muséum d'Histoire Naturelle de Grande-Bretagne. Il a analysé les meilleurs exemples rassemblés par les Darwinistes au cours des années. Un à un ils ont échoué au test. Il réalisa que de nombreux scientifiques à travers le monde en étaient arrivés à la même conclusion. L'Empereur était nu comme un singe. Pourquoi personne n'avait-il publié des articles critiquant sa théorie ?

Quel scientifique formé et reconnu, qui gagne sa vie grâce à une université ou un gouvernement voudrait mettre en péril sa carrière et recueillir le mépris de ses collègues en faisant cela ? Apparemment aucun. Jouer les trouble-fête n'est jamais populaire. Le HMS *Beagle* est encore à flot et il semble qu'il soit huilé par une armée Darwiniste qui est aussi dogmatique sur ses croyances que le sont les créationnistes, critiqués par les Darwinistes, avec leur programme religieux et non scientifique.



Le navire explorateur de Darwin, le Beagle, *sur une plage de Nouvelle-Zélande pour réparations.*

Au cours d'une conférence universitaire en 1967, l'anthropologue de renommée mondiale Louis B. Leakey était interrogé sur le « chaînon manquant ». Il répondit laconiquement « Il ne manque pas *un* chaînon, mais des *centaines* ».

Gould enfin écrivit un article où il proposait une théorie pour expliquer l'absence d'espèces de transition et l'apparition subite d'autres. Il appela cette théorie « l'équilibre ponctué ».

Le public n'est en général pas très bien informé sur les problèmes *scientifiques* associés à la théorie de l'évolution de Darwin. Et alors que l'homme de la rue est au courant d'une guerre entre créationnistes et évolutionnistes, il la considère comme d'arrière-garde, une vieille bataille entre science et religion sur des sujets que le procès de Scopes (Du nom d'un professeur de biologie accusé en 1925) trancha il y a plus d'une génération. Et l'on rencontre une certaine consternation au sujet du « chaînon manquant » entre le singe et l'homme.

Les vrais croyants parmi les Darwinistes ont longtemps été perplexes en raison de l'absence de fossiles de transition. Leur raisonnement est le suivant : il doit y avoir une trace cachée quelque part. Comment le savons-nous ? Parce que la théorie de Darwin l'exige ! Ainsi, la recherche continue. Mais combien de temps, d'expéditions, d'années de recherche seront nécessaires avant qu'ils admettent enfin qu'il y ait une bonne raison pour que les fossiles *ne soient pas là* ?

Les critiques rétorquent que la raison de l'absence de fossiles de transition est simple : la théorie de Darwin ne permet pas de respecter les critères scientifiques rigoureux de preuve, parce qu'elle est tout simplement fausse. Les principes fondamentaux n'ont pas prédit ce qui est le résultat de centaines d'années de recherche : chaînons manquants plutôt qu'espèces de transition.

Darwin savait que l'échec viendrait si les traces fossiles ne contenaient pas les espèces de transition nécessaires.

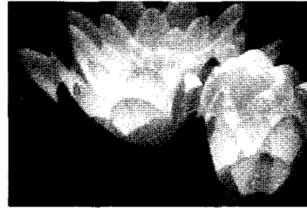
Les généticiens savent depuis longtemps que la plupart des mutations sont soit neutres soit négatives. En d'autres termes, les mutations sont généralement des erreurs, des ratages de l'ADN dans la copie des informations. Il apparaît que ce n'est pas un mécanisme primaire très fiable et que c'est bien ainsi, car la sélection naturelle n'est pas une force dynamique qui pourrait conduire aux changements que les évolutionnistes attribuent à la théorie.

La sélection naturelle opère plutôt comme un mécanisme de contrôle, un système d'analyse qui rejette les adaptations ratées et sélectionne les plus réussies.

Le problème lié à la mutation comme force conductrice est multiple. Comme Behe l'a montré dans son livre, la vie à l'intérieur d'une cellule est bien trop complexe pour être le résultat de mutations de hasard. Mais Darwin n'avait pas à sa disposition les laboratoires technologiques dont disposent maintenant les biologistes moléculaires. Darwin travaillait sur les espèces, pas sur la structure des cellules, la mitochondrie et l'ADN. Mais la théorie ne fonctionne pas non plus à d'autres niveaux.

Maintenant, nous devons revenir au problème de l'apparition des plantes à fleurs. Il y a un degré élevé d'organisation chez les fleurs. La plupart des fleurs sont conçues pour accueillir les abeilles et d'autres insectes pollinisateurs. Qui vint en premier, la fleur ou l'abeille ? Nous allons nous concentrer un peu sur cela ; la première question est : comment la première fleur primitive reconnue, née de la reproduction asexuée, développe soudainement les structures nécessaires à la reproduction sexuée ?

Selon la théorie de Darwin, cela est arrivé lorsqu'un gymnosperme a muté et s'est transformé peu à peu en plante fleurie. Est-ce possible ? Gardons à l'esprit quelques faits : Chez les plantes à fleurs, le transfert de pollen de l'anthère mâle vers le stigmate femelle doit intervenir avant que les semences se reproduisent sexuellement. La mutation a dû commencer avec une plante, quelque part, à un certain moment. Il n'y avait pas d'animaux spécifiquement adaptés pour polliniser les fleurs, car il n'y avait pas de fleurs auparavant.



Darwin n'a jamais pu expliquer les plantes fleuries comme ces nénuphars.

C'est là où l'idée de combiner mutation, sélection naturelle et gradualisme se brise. Face au dilemme de l'organisation avancée et au saut de la reproduction asexuée vers la reproduction sexuée, les Darwinistes diront que l'évolution s'est faite *trop lentement* pour rendre les liens apparents. C'est un non-sens. Si c'est lent, il devrait y avoir surabondance de fossiles qui démontrent l'existence des chaînons manquants.

La sélection naturelle ne choisirait pas un gymnosperme (disons une fougère) qui évoluerait vers une nouvelle struc-

ture exigeant une grande quantité d'énergie de la plante mais sans but. En d'autres termes, les plantes sans fleurs ne peuvent pas avoir progressivement développé les parties fleuries petit à petit sur des dizaines de millions d'années, jusqu'à ce qu'une extrémité fleurie opérationnelle soit constituée. Cela irait à l'encontre de la loi même de Darwin sur la sélection naturelle, la survie des mieux adaptés.

Plus vous isolez les étapes logiques qui doivent intervenir afin de valider la théorie de Darwin, plus vous rencontrez de difficultés. Comment une nouvelle forme de fleur se propagerait-elle sans d'autres fleurs alentour ? Pourquoi trouvons-nous de nombreux exemples de gymnospermes et d'angiospermes dans les traces fossiles, mais pas d'espèces de transition pour démontrer comment mutation et sélection naturelle créent des fleurs ?

Si le Darwinisme ne peut expliquer les mécanismes responsables de la formation des espèces et comment la vie sur cette planète évolue, qui le peut ?

Sir Francis Crick, le co-découvreur de la structure en double hélice de l'ADN, a proposé le concept de « panspermie », l'idée que la vie a été apportée sur Terre par une civilisation évoluée venue d'une autre planète. Il est évident que Crick n'était pas venu au Darwinisme. Behe termine son livre avec un argument pour intégrer la théorie du « Dessein intelligent » dans la biologie de base.

D'autres biologistes, comme Lynn Margulis, pensent que le Darwinisme repose trop sur l'idée que la *compétition* est la force conductrice principale pour la survie. Elle montre que la coopération est observée tout aussi régulièrement et est aussi importante, peut-être même plus. La Nature contient de nombreux exemples de symbiose : les Fleurs ont besoin des abeilles et vice-versa. Un autre exemple est la relation entre les champignons mycosiques et les arbres des forêts. Il y a des bactéries qui fixent le nitrogène sur les plantes. On peut continuer la liste. Qu'est le corps humain, sinon un assemblage de différentes sortes de cellules et de virus œuvrant de concert pour créer un organisme complexe ?

Le vieux paradigme commence à laisser la place à une nouvelle pensée et à de nouveaux modèles comme le Dessein intelligent et l'intervention extraterrestre. Marx et Freud ont été des pionniers du XIXe siècle qui ont mis à jour des pistes, comme Newton en son temps. Leurs nouveaux paradigmes apportèrent de nouvelles perspectives et résolurent de vieux problèmes. Cependant, ils avaient leurs limites. Leurs théories étaient mécanistes et matérialistes. Le déclin de Newton est intervenu avec l'introduction de la théorie de la relativité par Einstein. Le nouveau paradigme des lois de la physique colle aux faits et répond à plus de questions, et cela signifie qu'il est plus utile. Est-ce le tour de Darwin ?

Jusqu'à ce qu'une théorie plus complète sur la façon dont la vie est apparue, a changé et continue à évoluer, émerge, comme le dit Richard Milton, « Darwin ne fonctionne plus ici ».

2

Évolution contre Création

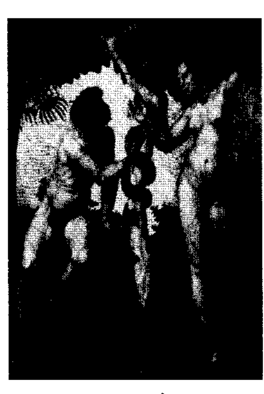
Est-ce le Vrai Débat ?

DAVID LEWIS

La Genèse, l'histoire biblique de la création, nous dit que Dieu créa l'univers en six jours. Il fit Adam, le premier homme, nous dit la Bible, à partir de la poussière de la terre, un événement qui, pour beaucoup de Chrétiens, est arrivé il y a six mille ans. Les scientifiques et les savants religieux appellent ce scénario le « créationnisme ».

En 1859, Charles Darwin proposa une autre idée. Il avança que l'existence de l'homme peut être expliquée par la création matérielle seule, à travers l'évolution et la sélection naturelle – c'est-à-dire « la survie des mieux adaptés ». Selon Darwin, l'homme a évolué à partir du singe, une idée en contradiction avec le scénario biblique.

Le débat sur les origines de l'Homme fait rage depuis lors. Il a refait surface récemment à Abbotsford, en Colombie-Britannique, où la Direction d'une école dominée par des Chrétiens exige l'enseignement du « Dessein intelligent » (« intelligent design »), une forme de créationnisme, parallèlement à la théorie de l'évolution. Le magazine *Maclean's* rapporte « Le thème du débat est important… l'argument de tous est la grande question : comment la vie a commencé… avec le Big Bang ou bien avec le Big Being (l'Être Suprême) ? »



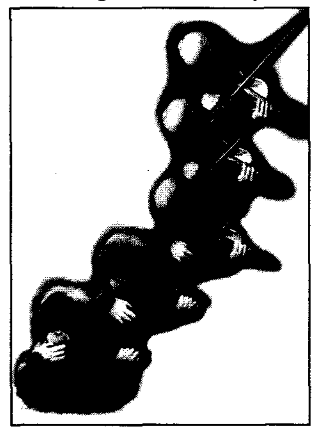
Adam et Ève
(Œuvre d'Art par Raphael)

Les critiques de la politique d'Abbotsford craignent que la Direction de l'école place le Livre de la Genèse sur le même plan que *L'Origine des Espèces* de Darwin. Ils accusent la Direction d'imposer des croyances religieuses aux étudiants, alors que certains Chrétiens estiment que c'est la même chose avec l'enseignement du Darwinisme : l'imposition d'un système de croyances religieux.

De récentes études montrent, toutefois, que les supporters des deux camps de cette dispute seraient prêts à reconsidérer leur position. Le réexamen d'études tant anciennes que récentes, révèle que le débat créationnisme contre Darwinisme pourrait être complètement dépassé.

Richard Thomson et Michael Cremo, coauteurs de *L'Archéologie Interdite* (et sa version condensée, *L'Histoire*

Cachée de la Race Humaine), ont rassemblé un ensemble de preuves qui attestent de l'existence de l'homme moderne des millions d'années avant son émergence supposée, en Afrique du sud il y a 100 000 ans.



Évolution
(Œuvre d'Art par Tom Miller)

Dans « Les Origines Mystérieuses de l'Homme », un documentaire de NBC diffusé en février 1996, Thomson et Cremo avancent leur hypothèse parmi d'autres. La preuve qu'ils avancent suggère que l'Homme ne descend ni du singe, ni ne vient de la poussière de la terre quatre mille ans avant l'époque du Christ. Les implications sont profondes et pourraient nous conduire **à réévaluer entièrement la question des origines de l'humanité.**

Raconté par Charlton Heston et basé sur des preuves en grande partie ignorées par l'establishment scientifique, « Les Origines Mystérieuses de l'Homme » va au-delà du débat habituel Bible contre Darwin. Sont en cause des traces de pas humains découvertes au Texas, juste à côté de traces de dinosaures ; des outils en pierre datant de cinquante-cinq millions d'années ; des cartes détaillées d'une date ancienne indéterminée ; et des témoignages d'une civilisation préhistorique avancée.

Basé sur des recherches entamées alors que Darwin commençait à dominer la pensée scientifique à la fin du XIXe siècle, et aussi sur des découvertes archéologiques récentes, « Les Origines Mystérieuses de l'Homme » montre un « filtre de la connaissance » au sein de l'establishment scientifique, un parti-pris qui favorise le dogme et rejette les preuves n'appuyant *pas* la théorie officielle.

Il en résulte que la preuve fossile que l'homme est plus ancien que ce que proclame la théorie officielle et qu'il ne descend pas du singe, a été recouverte de poussière pendant plus d'un siècle. Le documentaire de NBC révèle qu'elle a été supprimée car elle remettait en cause un système de croyances bien établi. De plus, les scientifiques qui remettent en cause le dogme peuvent non seulement être rejetés du débat, mais également se retrouver sans emploi.

Thomson, le journaliste scientifique Richard Milton, et d'autres experts expliquent le problème par des « sauts spéculatifs » faits par des chercheurs trop pressés de trouver le chaînon manquant de l'évolution humaine, l'ancêtre à la fois de l'homme et du singe. « Il semble que *n'importe* quel chaînon manquant ferait l'affaire », dit Milton, à propos des efforts faits pendant 120 ans pour prouver la théorie de Darwin.

Dans le cas de l'homme singe que l'on a appelé pithécanthrope (ou l'Homme de Java, *Homo erectus*), l'anthropologue Eugène Dubois a trouvé en Indonésie un fémur et une boîte crânienne d'un singe, séparés par une distance de 40 pieds. C'était en 1891. Il assembla les deux parties, créant ainsi le fameux Homme de Java. Mais de nombreux experts disent que le fémur et le crâne ne sont pas reliés. Peu avant sa mort, Dubois lui-même avoua que le crâne appartenait à un grand singe et le fémur à un homme. Toutefois, l'Homme de Java demeure à ce jour et pour beaucoup, la preuve que l'homme descend du singe, comme l'a présenté le Muséum d'Histoire Naturelle de New York jusqu'en 1984.

Dans le cas de l'Homme de Piltdown, un autre soi-disant chaînon manquant, celui-ci « découvert » en Angleterre en 1910, la découverte s'avéra être une fraude perpétrée, selon toute vraisemblance, par de trop zélés Darwinistes. Et même le joyau de la couronne des fossiles humains ancestraux, la fameuse « Lucy », trouvée en Ethiopie en 1974, est difficile à distinguer d'un singe ou d'un anthropoïde éteint, selon plusieurs anthropologues.

L'anthropologue physicien Charles Oxnard, et d'autres scientifiques, ont dessiné une image de l'évolution humaine qui s'oppose radicalement à la théorie officielle, un fait souvent ignoré par les universités et les musées d'histoire naturelle. Oxnard place le genre Homo, auquel appartient l'homme, dans un temps bien plus reculé que celui admis par la théorie évolutionniste habituelle, remettant en question les arguments de la théorie de Darwin. Comme Oxnard le dit dans « *L'Archéologie Interdite* » de Cremo et Thomson, « la notion conventionnelle de l'évolution humaine doit être maintenant fortement revue, voire rejetée… de nouvelles pistes doivent être explorées. »

Ce qui gêne d'autres opposants à la théorie standard de l'évolution, c'est son incapacité à expliquer comment naissent de nouvelles espèces ou physionomies – la supposition que les innombrables aspects de la vie biologique, jusqu'aux pores de l'épiderme humain, en passant par les pattes d'une coccinelle ou les genouillères des chameaux, sont apparus accidentellement par sélection naturelle. La notion d'intention ou d'objectif inhérent, au cœur de la création, ne s'accorde pas à la version Darwinienne ou à la réalité.

La vie, pour un Darwiniste, ne peut exister que dans le contexte d'un matérialisme absolu : une série d'événements accidentels et de réactions chimiques qui sont responsables de tout dans l'univers. Même le bon sens peut prendre du recul par rapport au dogme scientifique. Dans le cas du cerveau humain, par exemple, ses capacités très développées (la capacité à faire des calculs, à jouer du violon, et même la conscience) ne peuvent pas être expliquées uniquement par la doctrine de la « survie des mieux adaptés ».

Qu'en est-il de la Bible et du Créationnisme ?

L'argument créationniste dérive de la doctrine religieuse orthodoxe, qui rejette les interprétations allégoriques et métaphoriques du Livre de la Genèse. Il s'agit d'un système de croyances que beaucoup de Chrétiens n'acceptent pas littéralement, et que la Bible elle-même pourrait ne pas reconnaître. Il manque aussi de soutien scientifique, en ce que les traces fossiles révèlent que l'homme a existé sur Terre depuis bien plus de six mille ans. De plus, la création du monde en six jours, prise littéralement, ne contient aucune ressemblance avec la durée qu'il a fallu pour que l'Univers naisse.

La notion plus sensée de « Dessein intelligent » (« intelligent design » / créationnisme non dogmatique) présente mieux, même parmi les scientifiques qui trouvent difficile de nier qu'il existe une intelligence inhérente au sein de l'univers. Le problème du créationnisme repose alors non pas sur l'idée du Dessein intelligent, mais sur les interprétations dogmatiques et inflexibles de la Bible à propos du débat sur les origines de l'Homme.

Nouveau terrain ou ancienne sagesse ?

La preuve d'origines extrêmement anciennes a conduit beaucoup d'experts vers des territoires étrangers, ce que certains préfèrent ignorer. Mais pour d'autres, le débat créationnisme contre évolution a fait long feu. Autrefois regardé avec dédain, et devant encore faire face à des oppositions, le point de vue « catastrophiste » progresse au sein de la communauté scientifique. Cette théorie prétend que des interruptions brutales dans la continuité de la vie de la planète sont intervenues, altérant le cours de l'évolution. (Le « Gradualisme » d'un autre côté, un principe Darwiniste, qui affirme que toute vie évolue lentement et sans interruption, est tombé en disgrâce dans certains cercles).

Effectivement, il est devenu clair que toutes sortes de catastrophes se sont produites sur le globe et dans l'univers au sens large. Une théorie catastrophiste bien connue avance que l'extinction des dinosaures a résulté du crash d'une énorme météorite sur la planète, ayant la puissance de milliers de bombes à hydrogène. D'autres théories catastrophistes traitent des changements importants de climat, de fluctuations et de soulèvements sismiques, et même d'inversion du champ magnétique terrestre.

Le débat du catastrophisme contre le gradualisme, alors qu'il révèle combien la science est ignorante en ce qui concerne la préhistoire, expose également un autre préjugé au sein de la communauté scientifique – une antipathie, qui remonte au temps de Darwin, envers tout ce qui de près ou de loin ressemble aux grandes catastrophes bibliques comme le Déluge, même si cela traite de changements brutaux plutôt que progressifs dans l'évolution.

Le catastrophisme, toutefois, avalise un autre scénario à propos des origines humaines et de la préhistoire. Présenté par Graham Hancock dans son ouvrage *Empreintes des Dieux, la Preuve de la Civilisation Terrestre Perdue* et par Rand et Rose Flem-Ath dans *Lorsque le ciel est tombé : à la recherche de l'Atlantide*, un changement brutal et soudain dans la lithosphère terrestre est intervenu dans un lointain passé. Soutenue par Albert Einstein, la théorie suggère que la croûte terrestre externe s'est soudainement modifiée à la surface du globe (et pas progressivement comme la dérive des continents), entraînant un glissement des continents vers une position radicalement différente.

Reprenant les travaux de Charles Hapgood, qui développa la théorie avec l'aide d'Einstein, les Flem-Aths expliquent que ce serait la raison pour laquelle on a trouvé des carcasses de centaines de mammouths, de rhinocéros et d'autres anciens mammifères congelés dans une « zone de mort » à travers la Sibérie et le Nord du Canada. D'une manière remarquable, les estomacs de ces mammifères contenaient des plantes de pays chauds, ce qui implique que le sol sur lequel ils paissaient est passé subitement d'un climat tempéré à un climat arctique. Hapgood et Einstein ont théorisé qu'un déplacement soudain et une glaciation du continent Antarctique, qui pouvait se trouver trois mille kilomètres plus au nord, a résulté d'un déplacement de la croûte terrestre.

Des cartes anciennes décrivant l'Antarctique avant qu'il ne soit recouvert de glace corroborent l'idée que le continent avait un climat tempéré dans la préhistoire récente. Copiées à partir de cartes à l'ancienneté inconnue, dont découlent les cartes Piri Ri'is, Oronteus Finaeus et Mercator, Graham Hancock et les Flem-Aths proposent un accomplissement, à partir de quelque société préhistorique, qui pouvait calculer avec précision la longitude et l'emplacement des côtes, et dont on ne trouve trace par ailleurs dans l'Histoire enregistrée qu'à partir du dix-huitième siècle.

Soulignées dans les livres des Flem-Aths et de Hancock, les cartes, en même temps que d'autres preuves, témoignent d'une civilisation préhistorique sophistiquée. Charlton Heston, narrateur de « Les Origines Mystérieuses de l'Homme » sur NBC, relie ce scénario au continent perdu de l'Atlantide, décrit par Platon.

Civilisations perdues, le vrai chaînon manquant ?

En observant des ouvrages de pierre dans les cités antiques en Bolivie, au Pérou et en Égypte, Hancok estime que ces merveilles mégalithiques ne peuvent avoir été réalisées à partir de la poussière par des chasseurs nomades, ce que voudrait nous faire

croire la science officielle. La ville magnifique de Tiahuanaco en Bolivie, que le savant bolivien Arthur Poznansky date de 15 000 ans avant J.-C., en est un exemple représentatif. Des découpes de pierre réalisées sur d'immenses blocs à Tiahuanaco et sur d'autres sites, avec une tolérance de 0,5 mm, puis le transport de ces blocs sur de longues distances, révèlent des capacités techniques similaires voire supérieures à celles des ingénieurs modernes.

Comment des peuples supposés primitifs ont transporté ces mégalithes jusqu'au sommet du Machu Pichu, par exemple, reste un grand mystère et une prouesse que la science officielle n'explique pas. Hancock affirme que même si l'on accepte les dates les plus anciennes attribuées par les archéologues à ces structures, le savoir et les capacités technologiques des bâtisseurs sont le produit d'une civilisation qui a évolué sur une longue période de temps, repoussant l'apparition de l'homme civilisé avant l'aube de l'histoire enregistrée.

« Ma vision », dit Hancock, « c'est que nous avons affaire à une influence commune qui touchait tous ces endroits, bien avant l'histoire enregistrée, une tierce civilisation ancienne qui reste à identifier par les historiens ».

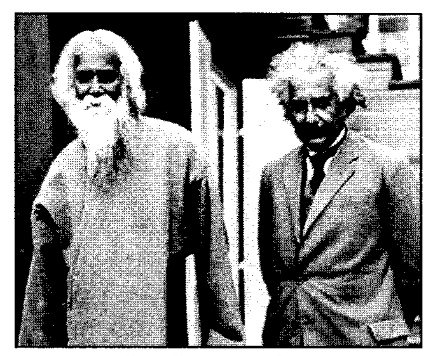
Un large éventail de preuves naturelles et d'expérience humaine enregistrée démontre l'existence d'une telle civilisation. L'Étymologie, l'étude de l'origine des mots, postule qu'un langage Indo-européen préhistorique a dû exister pour expliquer les profondes similarités entre les langues du monde. Pourrait-il s'agir de la langue de la civilisation préhistorique de Hancock ?

Le Moulin d'Hamlet : Un essai étudiant les Origines du Savoir Humain et sa Transmission à travers le Mythe, écrit par le professeur de science du M.I.T., Giorgio de Santillana et par le professeur de science à l'Université de Francfort, Hertha von Deschend, étudie comment les anciens mythes dépeignent la procession des équinoxes. En tant que tel, l'ouvrage étudie cette question du langage commun, témoignant de l'existence d'un savoir évolué qui s'est diffusé parmi les peuples préhistoriques. En discutant de mythes dont l'origine remonte à l'aube de l'Antiquité, et des valeurs numériques et des symboles qu'ils véhiculent, Santillana et von Deschend révèlent que les anciens de plusieurs cultures partageaient un savoir sophistiqué sur les mécanismes célestes, savoir qui n'a pu être vérifié que récemment avec l'aide des satellites et des ordinateurs.

La prolifération d'espèces biologiquement proches sur des continents séparés par de vastes océans, un phénomène qui intrigue les Darwinistes, peut aussi être expliqué par l'existence d'une civilisation préhistorique évoluée, qui a voyagé par mer. Un ensemble de preuves, en fait, soutient que l'homme et la civilisation ont existé à une date bien antérieure à celle que reconnaît la science officielle ou la religion. L'existence d'une telle civilisation pourrait-elle être le vrai chaînon manquant dans l'histoire humaine ?

Pourquoi limiter le débat aux modèles occidentaux ?

Le débat habituel au sujet de nos origines, tel qu'il est présenté dans la plupart des médias, ignore les concepts des origines humaines cosmiques, qui sont partagés par l'une des grande partie de la population mondiale : les habitants de l'Orient mystique. Même Einstein s'intéressait à ces idées, car elles soutenaient sa croyance en une intelligence universelle. Plus récemment, le physicien Prix Nobel Brian Josephson et d'autres, ont établi des parallèles entre le mysticisme oriental et la physique moderne.



Albert Einstein (à droite) avec le poète Hindou Rabindranath Tagore

Fritjof Capra, dans *Le Tao de la Physique* harmonise les philosophies Védique, Bouddhiste et Taoïste, aux subtilités de la théorie quantique.

Les Védas, en fait, présentent un scénario similaire à l'univers en expansion et en contraction de la physique moderne, la grande Respiration de la création, la projection de la conscience omniprésente, Brahman, dont l'essence reste intrinsèque à toute chose au fur et à mesure que la création évolue. Le Taoïsme, d'un autre côté, propose une compréhension de la conscience qui ressemble beaucoup au « principe d'incertitude » d'Heisenberg, selon lequel la perspective, ou conscience, façonne la réalité objective.

Pour Einstein, en particulier à la fin de sa vie, l'idée de réalité basée sur la conscience – la reconnaissance d'une présence universelle et consciente, inséparable de l'identité et de la création – devint naturellement apparente, de même qu'aujourd'hui pour d'autres dans le domaine de la physique, de la philosophie et de la religion. « En vieillissant », dit Einstein, « l'identification avec l'ici et maintenant (le fameux espace-temps) se perd lentement. On se sent dissous, fondu dans la nature. »

Ensuite, les plus grands esprits de notre temps et de l'Antiquité rejettent les prémices non avouées de Darwin, sa croyance dans le matérialisme absolu, qui tient que la vie est partie accidentellement de la matière primitive, sans objectif ou dessein. En même temps, la création fondée sur la conscience présente une alternative aux interprétations strictes de la Bible et du concept d'un créateur anthropomorphique, distinct de l'homme et de la nature.

La science officielle, toutefois, a eu une approche précautionneuse de la conscience, n'osant jamais explorer ce qui, par définition, ne peut pas être expliqué par des opinions relatives aux origines de la vie basées sur des faits. Un article par David Chalmers, dans la revue de décembre 1995 d'*American Scientific*, « L'Énigme de l'Expérience Consciente », met l'accent sur ce point.

« Pendant de nombreuses années », dit Chalmers, « la conscience a été évitée par les chercheurs... La vision dominante que la science, qui dépend de l'objectivité, ne peut pas se servir de quelque chose d'aussi subjectif que la conscience ». Chalmers continue en disant que les neuroscientifiques, les psychologues et les philosophes commencent seulement à rejeter l'idée que la conscience ne peut pas être étudiée. Il propose, en insistant que la conscience est basée matériellement, qu'elle pourrait être expliquée par une nouvelle sorte de théorie... [qui] engloberait probablement de nouvelles lois fondamentales aux conséquences étonnantes sur notre vision de l'univers et de nous-mêmes ».

L'éminent physicien Steven Weinberg, dans son livre *Rêves d'une Théorie Finale*, le dit autrement. Il affirme que l'objectif de la physique est de développer une « théorie du tout » qui nous dise tout ce qu'il y a à savoir sur l'univers – une loi ou principe duquel dérive l'univers. Ainsi, Weinberg expose les limites du matérialisme scientifique, tout en essayant de le transcender, alors qu'il butte contre un Absolu, un Logos, si vous voulez, qui n'existe pas dans le cadre de la création matérielle. Le vrai problème, admet-il, est la conscience, car elle est au-delà de ce qui peut être déduit du seul processus matériel.

Alors, le Darwinisme, qui repose sur l'affirmation que toute existence est matériellement fondée, ne peut expliquer la caractéristique la plus humaine, la conscience, qui ne

provient pas du processus naturel de sélection dans une création hasardeuse et mécanique. – La capacité de l'esprit humain allant bien au-delà de ce qui est strictement nécessaire pour la simple survie. Et le créationnisme le plus strict, mis en opposition à un Darwinisme qui ignore l'origine de la conscience parmi d'autres facteurs, apparaît comme un simple repoussoir que les Darwinistes utilisent pour se mettre en valeur.

Pour comprendre les origines humaines, et pour développer une « théorie du tout », un véritable scientifique ne doit pas seulement évaluer les preuves tangibles présentées dans *L'Archéologie Interdite* et dans *Empreintes des Dieux* de Hancock, mais il doit aussi étudier la conscience, sans quoi il néglige la capacité de base essentielle des êtres humains – la capacité à penser créativement. Il devra expérimenter le monde interne, subjectif, plongeant ainsi dans ce que la science officielle considère comme un royaume interdit. Il devra se consacrer, en dehors de tout dogmatisme, à l'essence de sa propre existence consciente, en même temps qu'à l'étude de la création matérielle. Comme Einstein, il considérera cette quête comme le but essentiel à la fois de la science et de la religion, la recherche de la connaissance au sens le plus pur, ou *sciere* en Latin, dont le mot *science* dérive. En faisant ainsi, la science pourrait atteindre une théorie du tout.

3

Découverte d'une tentative de dissimulation scientifique

Le coauteur de "L'Archéologie Interdite", Michael Cremo, s'exprime sur le "Filtre de la Connaissance" et autres moyens utilisés pour réaliser les livres universitaires

J. DOUGLAS KENYON

En 1966, l'archéologue réputée Virginia Steen-McIntyre et son associée de l'équipe de surveillance Géologique des États-Unis, qui travaillaient avec une subvention de la Fondation Nationale pour la Science, ont été appelées pour dater des sites archéologiques au Mexique. Des outils en pierre sophistiqués, rivalisant avec les meilleurs travaux de l'homme de Cro-Magnon en Europe, ont été découverts à Hueyatlaco, pendant que des ustensiles plus rudimentaires avaient été mis à jour sur le site proche de El Horno. Il fut estimé que les sites étaient très anciens, peut-être vieux de 20 000 ans, ce qui les situait très près de l'aube de l'apparition de l'homme en Amérique.



Dr. Virginia Steen-McIntyre
(photographie avec l'aimable autorisation de B.C. Vidéo)

Steen-McIntyre, sachant que sa carrière était faite si une telle ancienneté était prouvée, effectua une batterie de tests. En utilisant quatre méthodes de datation reconnues mais différentes, incluant celle à l'uranium et celle de la fission, elle était décidée à aller jusqu'au bout. Cependant, lorsqu'elle obtint les résultats, ceux-ci s'avérèrent très éloignés des estimations initiales, très *en dessous* en fait. Il fut démontré que l'âge effectif des sites était plus proche de deux cent cinquante mille ans !

Comme on pouvait s'y attendre, une controverse s'ensuivit. Non seulement la datation de Steen-McIntyre remettait en cause la chronologie admise de

la présence humaine dans la région, mais elle contredisait aussi la notion établie de la présence de l'Homme n'importe où sur la Terre. Toutefois, la révision massive de la théorie officielle et des écrits n'eut *pas* lieu. Ce qui *suivit* fut la ridiculisation des travaux de Steen-McIntyre et la diffamation de sa personne. Depuis lors, elle n'a pas pu retrouver de travail dans son domaine.

Plus de cent ans auparavant, à la suite de la découverte de l'or dans la « Table Mountain » en Californie et du creusement consécutif de milliers de mètres de puits de mines, les mineurs ont commencé à remonter à la surface des objets en pierre et même des fossiles humains. Malgré leur présence dans une strate géologique estimée entre neuf et cinquante-cinq millions d'années, le géologue de l'État de Californie, J. D. Whitney, fut à même d'authentifier les découvertes et de produire un rapport détaillé. Les implications de ce rapport n'ont jamais été vraiment analysées ou expliquées par l'establishment scientifique, tant et si bien que tout cet épisode est resté pratiquement dans l'ignorance et que les références ont peu à peu disparues des livres.

Pendant des années, des mineurs d'Afrique du Sud ont déterré – à partir d'une strate vieille de près de trois millions d'années – des centaines de petites sphères métalliques encerclées de rainures parallèles. Jusqu'à présent, la communauté scientifique n'en a rien dit.

Parmi d'autres cas cités dans *L'Archéologie Interdite* de Richard Thomson et Michael Cremo (et dans sa version condensée *L'Histoire Cachée de la Race Humaine*), il est clair que ces trois exemples ne sont pas uniques. Ne suggérant rien moins qu'une « dissimulation d'importance », Cremo et Thomson pensent que lorsqu'il s'agit d'expliquer les origines de l'espèce humaine sur Terre, la **science officielle a trafiqué les livres.**

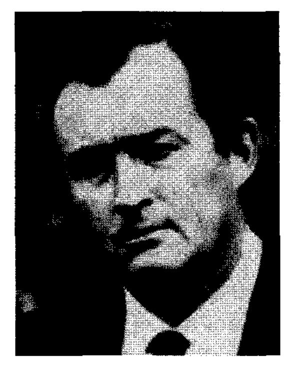
Bien que le public puisse croire que toutes les *véritables* preuves soutiennent la théorie dominante de l'évolution – avec son calendrier familier du développement humain (c'est-à-dire, l'*Homo Sapiens* moderne remonte à environ 100 000 ans) – Cremo et Thomson démontrent au contraire, qu'une montagne de preuves produites par des scientifiques réputés utilisant des échelles tout aussi exactes, sinon plus, que celles de l'establishment, a été non seulement ignorée, mais dans beaucoup de cas, carrément supprimée. Dans chaque domaine de recherche, de la paléontologie à l'anthropologie et l'archéologie, ce qui est présenté au public comme un fait établi et irréfutable n'est en fait rien moins **« qu'un consensus établi par de puissants groupes de gens »** selon Cremo.

Ce consensus est-il justifié par des preuves ? Cremo et Thomson affirment le contraire.

Citant soigneusement toute la documentation disponible, les auteurs montrent cas après cas les recherches contradictoires menées au cours des deux derniers siècles. Les auteurs décrivent les découvertes étonnantes faites, puis discutent les controverses apportées par ces découvertes et la suppression des preuves qui suivirent invariablement.


Michael Cremo

Un cas typique est celui de George Carter, qui prétendit avoir trouvé, dans une excavation à San Diego en Californie, des foyers et des outils en pierre rudimentaires à des niveaux correspondant à la dernière période interglaciaire, il y a 80 000 à 90 000 ans. Bien que le travail de Carter ait été soutenu par quelques experts comme le savant John Witthoft, l'establishment s'en moqua. L'Université de San Diego refusa même d'analyser les preuves dans son propre



Richard Leakey

domaine, et l'Université d'Harvard diffama publiquement Carter dans un cours intitulé « L'Archéologie Fantastique ».

Ce qui ressort, c'est l'image d'une élite universitaire arrogante et bigote plus intéressée par la conservation de ses propres prérogatives et de son autorité que par la vérité.

Il n'est pas besoin de dire que le lourd volume (952 pages) de *L'Archéologie Interdite*, a causé plus qu'un petit tiraillement. L'establishment, comme on aurait pu le prévoir, en fut outragé, mais eut du mal à ignorer le livre. L'anthropologue Richard Leakey écrivit « Votre livre est pure sornette et ne mérite pas d'être pris au sérieux, sinon par un fou ».

Cependant, de nombreuses publications scientifiques comme *Le Journal Américain d'Anthropologie Physique*, *Géoarchéologie* et le *Journal Britannique pour l'Histoire de la Science*, ont daigné écrire leur point de vue sur le livre. Bien qu'en général critiques sur ses arguments, ils ont concédé, bien qu'à mots couverts, qu'il était bien écrit, bien documenté et certains ont même reconnu qu'il défiait la théorie dominante.

Comme William Howells l'écrit dans *L'Anthropologue Physicien*, « Avoir des êtres humains modernes... apparus beaucoup plus tôt, à une époque où même les primates n'existaient pas comme possibles ancêtres, serait dévastateur, non seulement pour le schéma admis, mais ce serait dévastateur pour toute la théorie de l'évolution, qui a été bien établie jusqu'à maintenant ».

Bien que constituant un considérable défi à l'édifice évolutionniste, *L'Archéologie Interdite* choisit de ne pas s'aligner avec le point de vue créationniste habituel, ni de proposer sa propre théorie alternative. La tâche de présenter sa propre théorie complexe – qui cherche, dit Cremo, à éviter le « mauvais choix » entre évolution et créationnisme habituellement présenté dans les médias – Cremo l'a entrepris dans un autre livre intitulé *La Dévolution Humaine*. Sur la question des origines de l'homme, il insiste : « Nous devons revenir à la table de travail ».

Comme l'auteur l'a dit récemment à *Atlantis Rising* : « *L'Archéologie Interdite* suggère le réel besoin d'une explication alternative, d'une nouvelle synthèse. Dans *La Dévolution Humaine*, j'ai analysé cela en détail. Je reprends des éléments de l'idée Darwinienne, et d'autres de la théorie de l'ancien astronaute, mais aussi certains de nature créationniste, mais c'est beaucoup plus complexe. Je pense que nous nous sommes habitués à une vision simpliste des origines de l'homme, alors que la réalité est un peu plus compliquée que ce que les avocats des idées actuelles sont prêts à admettre ».

Cremo et Thomson sont tous deux membres de l'Institut Bhaktivedanta – la division scientifique de la Société Internationale pour la Conscience de Krishna. Cremo et Thomson ont commencé leur projet avec l'objectif de trouver des preuves pour corroborer les anciens écrits Sanskrits de l'Inde, qui relatent des épisodes de l'histoire humaine remontant à des millions d'années.

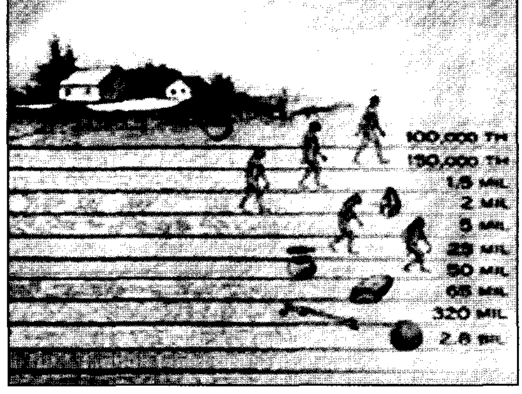


Tableau chronologique d'artefacts anormaux
(Image avec l'aimable autorisation de B.C. Vidéo)

« Nous avons ainsi pensé » dit Cremo, « que s'il y a une vérité dans ces textes

anciens, il devrait y avoir des témoignages physiques pour la soutenir, mais nous n'en avons pas trouvé dans les livres actuels ». Ils ne s'arrêtèrent pas là, toutefois. Au cours des huit années suivantes, Cremo et Thomson ont étudié toute l'histoire de l'archéologie et de l'anthropologie, se plongeant dans *tout* ce qui avait été découvert, pas seulement ce qui était rapporté dans les livres. Ce qu'ils trouvèrent fut une révélation. « Je pensais qu'il y avait quelques petites choses qui avaient été cachées sous le tapis », dit Cremo, « mais ce que j'ai trouvé est vraiment étonnant. **Un nombre très important de témoignages ont en effet, été supprimés** ».

Cremo et Thomson se sont décidés à produire un livre de faits archéologiques incontestables. « La norme utilisée » dit Cremo, « [signifiait] que le site devait être identifiable, qu'il devait y avoir une bonne preuve géologique de l'âge du site, qu'il devait y avoir un rapport, autant que possible dans la littérature scientifique ». La qualité et la quantité des preuves – espéraient-ils – obligeraient des professionnels du secteur, des étudiants et le grand public, à effectuer un examen sérieux.

Peu de gens pourront nier qu'ils y sont parvenus d'une manière spectaculaire. Très demandés dans les cercles scientifiques alternatifs, les auteurs ont aussi trouvé une audience attentive chez ceux qui se nomment eux-mêmes les sociologues du savoir scientifique, très conscients de l'échec de la méthode scientifique moderne à présenter une vision vraiment objective de la réalité. Le problème, estime Cremo, est à la fois la méconnaissance et la malfaisance. « Vous pouvez trouver de nombreux cas où c'est juste un processus automatique. C'est uniquement dans la nature humaine qu'une personne rejette les choses qui ne conviennent pas à sa vision particulière du monde » dit-il.

Il cite l'exemple d'un jeune paléontologue et expert en os de baleines anciens au Muséum d'Histoire Naturelle de San Diego. Lorsqu'on lui demande s'il a jamais vu des traces humaines sur certains os, le scientifique remarque : « J'ai tendance à rester éloigné de tout ce qui a à voir avec les humains, parce que c'est trop controversé ».

Cremo considère la réponse comme étant bien innocente provenant d'une personne intéressée à protéger sa carrière. Dans d'autres secteurs, pourtant, il perçoit quelque chose de bien plus vicieux, comme dans le cas de Virginia Steen-McIntyre. « Ce que nous avons trouvé, c'est qu'elle n'a pas pu publier son rapport. Elle a perdu son poste d'enseignante à l'université. Elle a été considérée comme quelqu'un qui recherche la publicité et un franc-tireur dans sa profession. Et elle n'a vraiment plus été capable de travailler en tant que géologue professionnel depuis lors. »

Dans d'autres exemples, Cremo trouve des signes encore plus importants de malfaisance. Il mentionne les activités de la Fondation Rockfeller, qui finança les recherches de Davidson Black à Zhoukoudian en Chine. La correspondance entre Black et ses supérieurs avec la fondation montre que la recherche et l'archéologie faisaient partie d'un projet de recherche biologique beaucoup plus vaste. Ce qui suit est une citation de cette correspondance : « ... aussi nous pouvons obtenir des informations de telle sorte qu'elles nous conduisent à un large contrôle bénéfique. » En d'autres termes, cette recherche était financée avec l'objectif spécifique du contrôle. « Contrôle par qui ? » voudrait savoir Cremo.

La motivation à manipuler n'est pas difficile à comprendre. « Il y a une loi du pouvoir social liée à l'explication de qui nous sommes et ce que nous sommes », dit Cremo. « Quelqu'un a dit « Le savoir est le pouvoir ». Vous pourriez aussi dire « Le pouvoir est le savoir ». Certains ont le pouvoir particulier et le prestige qui leur permettent de dicter le programme de notre société. **Je pense qu'il n'est pas surprenant qu'ils soient résistants à tout changement** ».

Cremo reconnaît que les scientifiques aujourd'hui sont devenus une classe virtuelle de prêtres, exerçant beaucoup des droits et prérogatives que leurs prédécesseurs de la révolution industrielle et scientifique cherchaient à arracher à un establishment religieux retranché. « Ils ont fixé le ton et la direction pour notre civilisation sur une base mondiale », dit-il. « Si vous savez quelque chose aujourd'hui, vous n'allez en général pas voir un prêtre ou une autorité spirituelle, vous allez consulter l'une de ces personnes, car elles nous ont convaincu que notre monde est un endroit très mécaniste, et que tout peut être expliqué mécaniquement par les lois de la physique et de la chimie, ce qui est couramment accepté par l'establishment. »

Pour Cremo, il semble que les scientifiques ont usurpé les clés du royaume et qu'ils n'ont pas respecté leurs promesses. « Sur plusieurs plans, la crise environnementale, la crise politique et la crise des valeurs est de leur responsabilité », dit-il. « Et je pense que beaucoup de gens commencent à comprendre qu'ils [les scientifiques] n'ont vraiment pas été capables de délivrer le royaume dont ils prétendaient détenir les clés. Je pense que beaucoup de gens commencent à voir que la vision du monde qu'ils présentent ne couvre pas toute l'expérience humaine ».

Pour Cremo, nous faisons tous partie d'une hiérarchie cosmique d'êtres, une vue corroborée par les mythologies du monde : « Si vous regardez toutes ces traditions, lorsqu'elles parlent de nos origines, elles n'en parlent pas comme quelque chose qui n'arrive que sur cette planète. Il y a des contacts extraterrestres, avec des dieux, des demi-dieux, des déesses, des anges ». Et il croit qu'il pourrait y avoir un parallèle avec le phénomène moderne des OVNIS.

L'échec de la science moderne à apporter une explication satisfaisante aux OVNIS, à la perception extrasensorielle et au paranormal, fournit l'un des principaux arguments contre elle. « Je dirais que la probabilité de leur existence est aujourd'hui très forte » dit-il. « C'est difficile à ignorer. C'est quelque chose que vous ne pouvez pas balayer d'un simple revers de la main. Si vous voulez rejeter tous les témoignages relatifs aux OVNIS, aux enlèvements et autres formes de contacts, venant de sources dignes de foi, alors nous devons abandonner tout témoignage humain, quel qu'il soit ».

Un domaine où l'orthodoxie a été souvent remise en cause est la notion d'un changement brutal apporté par des cataclysmes énormes, contre le « gradualisme », généralement utilisé par les évolutionnistes. Bien que parler de tels événements soit devenu à la mode, ils ont été relégués à un passé très lointain, remontant souvent avant l'apparition de l'homme. Cependant, certains individus, comme Immanuel Velikovsky, ont prétendu que **de tels événements ont eu lieu dans notre passé** et qu'ils ont induit une sorte d'amnésie planétaire dont nous souffrons aujourd'hui.

Cremo pense effectivement que de tels épisodes catastrophiques ont eu lieu et provoqué de grandes pertes de mémoire pour l'humanité : « Je pense qu'il y a une sorte d'amnésie qui fait que lorsque nous trouvons des traces de ces catastrophes, nous pensons qu'il ne s'agit que de simple mythologie. En d'autres termes, je pense que le souvenir de ces catastrophes survit dans des écrits et cultures anciens et à travers des traditions orales. Mais qu'à cause de ce que nous pourrions appeler une amnésie sociale, lorsque nous rencontrons ces choses, nous ne pouvons pas les accepter comme la vérité. Je pense aussi qu'il y a une tentative délibérée de ceux qui contrôlent maintenant la vie intellectuelle pour ne pas nous laisser croire et pour oublier le paranormal et les phénomènes qui s'y rapportent. Je pense qu'une tentative délibérée est faite pour nous maintenir dans un état d'oubli par rapport à ces phénomènes. »

Cela fait partie de la politique des idées. Cremo dit « C'est une lutte qui a duré pendant des milliers d'années, et qui se poursuit encore aujourd'hui ».

Deuxième Partie

Le cas du catastrophisme : changements terrestres, soudains et progressifs

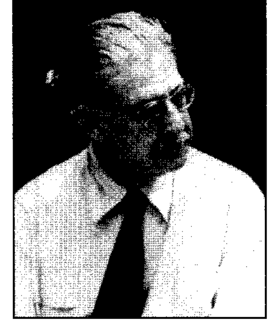
4

En défense des catastrophes

Le géologue pionnier Robert Schoch défie l'histoire naturelle conventionnelle

WILLIAM P. EIGLES

Lorsque l'égyptologue franc-tireur John Anthony West partit à la recherche en 1989 pour prouver scientifiquement que le Grand Sphinx de Gizeh (et peut-être d'autres monuments de l'Égypte ancienne) était beaucoup plus ancien que ce qui est communément allégué par les égyptologues orthodoxes, il le fit par l'intermédiaire de Robert M. Schoch, Ph. D., un professeur jeune mais reconnu, associé à l'Université de Boston. Schoch était un expert en géologie et en paléontologie, et il avait juste le savoir scientifique et les techniques analytiques dont West avait besoin pour vérifier l'hypothèse proposée d'abord par l'archéologue indépendant R. A. Schwaller de Lubicz dans les années 1950, à savoir que l'érosion observée sur le Sphinx et sur les rochers environnants était due davantage à des précipitations chroniques venues du ciel, qu'à une longue exposition aux vents de sable.



R. A. Schwaller de Lubicz

Ce que Schoch a trouvé, en utilisant une méthodologie géologique reconnue, fut popularisé en 1993 dans l'émission télévisée controversée « Le Mystère du Sphinx ». Ses découvertes montraient que l'érosion sur le Sphinx et son environnement reflète de manière certaine les effets du ruissellement de l'eau, ce qui signifie que la vieille statue est au minimum plus ancienne de 2 500 ans que ce qui est généralement avancé, soit datant d'entre 7 000 et 5 000 ans avant Jésus-Christ, la dernière période où la pluie tomba abondamment dans cette partie du monde.



Dr. Robert M. Schoch en Égypte

La découverte de Schoch équivalait à reculer l'échelle chronologique du développement de la civilisation humaine au Moyen-Orient d'au moins 2 500 ans, et sans doute beaucoup plus. Cela propulsa le géologue dans une controverse avec l'establishment égyptologue traditionnel, qui rejeta sommairement sa preuve d'une date beaucoup plus ancienne pour la construction du Sphinx.

L'expérience a cependant réactivé et amplifié une vieille curiosité endormie de l'auteur, pour examiner la question plus large concernant pourquoi et comment les civilisations sont venues et ont disparu de notre planète. Comme résultat de cette recherche, Schoch constata que son allégeance inconditionnelle au paradigme uniformisateur qui présidait ses travaux géologiques, se transformait peu à peu en faveur du catastrophisme, en tant que théorie à même d'expliquer les changements passés de la planète – et peut-être même futurs.

Ce parcours intellectuel personnel se retrouve dans le premier livre non technique de Schoch : *Les Voix des Rochers : Le Regard d'un scientifique sur les Catastrophes et les Civilisations Anciennes*, co-écrit avec Robert Aquinas McNally, un écrivain scientifique professionnel. Ils y font une étude approfondie des preuves et argumentent de manière convaincante sur le fait que les catastrophes naturelles, comme les tremblements de terre, les inondations, les impacts d'origine extraterrestre (astéroïdes, comètes, météorites) ont souvent modifié de manière brutale le cours de la civilisation humaine (la perspective catastrophiste), bien plus sûrement que l'évolution et les changements culturels ne sont intervenus progressivement au cours d'un processus multimillénaire (le point de vue uniformisateur).

En effet, la recherche menée et rapportée par Schoch et de nombreux autres suggère que les événements naturels cataclysmiques ont oblitéré des civilisations dans le passé et pourraient le faire de nouveau. Schoch admet qu'il est venu au catastrophisme « en criant et en tapant du pied », sans y avoir été conduit par des professeurs, mentors ou professeurs d'université, défenseurs du paradigme alternatif. Mais, dit-il « J'ai juste suivi les preuves, et ce faisant, je ne suis pas arrivé où l'on m'avait dit que j'arriverais. En tant que scientifique, je ne pouvais rejeter les preuves entre mes mains et qui exigeaient ainsi une autre théorie pour être expliquées. »

En proposant le catastrophisme comme modèle alternatif susceptible d'expliquer des événements passés, le livre de Schoch lance un appel très clair à réexaminer des questions environnementales comme le réchauffement global, le trou de la couche d'ozone, et la menace d'impacts extraterrestres majeurs, chacune d'elles pouvant générer un désastre de proportions planétaires.

Schoch et McNally commencent leur livre avec un résumé du processus scientifique, et plus particulièrement, un examen des progrès de la science, en incluant le concept des paradigmes de la pensée, et comment ils changent au fur et à mesure que le monde change (ou en tout cas la perception humaine du changement). Par exemple, ils notent que l'ancienne vision des cieux, dangereux et peuplés de dieux en colère, ne serait peut-être pas une fantaisie mythologique, mais plutôt un paradigme qui utilise le langage religieux pour expliquer un phénomène réel, comme si l'orbite terrestre transportait notre planète à travers un courant météorique spatial dense. Après que l'orbite terrestre est sortie de ce courant, ce paradigme n'aurait plus été valable, et il aurait été remplacé par un autre avec des cieux plus calmes, traduisant le système planétaire à orbites concentriques décrit par Aristote.

Les auteurs avancent que le même phénomène de changement de paradigme est à l'œuvre aujourd'hui en ce qui concerne la géologie, l'évolution des espèces et le changement culturel humain, avec le catastrophisme séculaire qui prend le pas sur le système

uniformisateur. Ce changement est basé sur les traces fossiles de plantes et de communautés animales qui ont été observées par des chercheurs, et indiquant des extinctions massives assez rapides de la vie sur la planète, à divers moments du passé (comme la disparition des dinosaures à la fin du crétacé, il y a soixante-cinq millions d'années).

En particulier, le travail commença en 1980 avec l'équipe des Drs. Luis et Walter Alvarez, père et fils, repris par d'autres, qui identifia la présence à un taux beaucoup plus élevé que la normale d'iridium dans ce qu'on a appelé « la frontière K-T », la troisième couche d'argile de différentiation entre les strates géologiques de deux époques majeures de l'histoire de la Terre.

Après avoir éliminé l'activité volcanique comme source possible de cette anomalie, les chercheurs conclurent que la seule autre explication possible pour une telle concentration d'iridium était un astéroïde, et plus précisément sa collision avec la Terre. La confirmation de cette théorie est apparue avec la découverte en 1990 d'un grand cratère d'impact à Chicxulub dans la péninsule mexicaine du Yucatán, datée de la même époque que la frontière K-T.

Ces découvertes aidèrent à l'essor d'un nouveau modèle de changement de la Terre – et des espèces – connu sous le nom d'équilibre ponctué. Cette théorie propose que la chronologie de notre planète puisse être liée à une séquence d'états stationnaires, régulièrement interrompus par des périodes de changements rapides, souvent radicaux, causés par des événements catastrophiques comme l'activité volcanique massive, l'impact d'un astéroïde ou un changement dans la température de la planète occasionné par des causes variées.

Le travail personnel de Schoch pour redater le Sphinx à la période néolithique (qui est comprise entre 7 000 et 5 000 ans avant Jésus-Christ, une période conventionnellement associée seulement à des sociétés aux compétences de construction rudimentaires) l'a conduit à remettre en question les notions linéaires traditionnelles de l'essor de la civilisation humaine à partir de 3 100 ans avant Jésus-Christ environ, et de postuler l'existence de cultures sophistiquées bien plus anciennes que ce que l'on supposait.

Contrant l'affirmation selon laquelle aucune preuve ne corrobore cette notion, il cite la preuve intrigante d'une mine de silex travaillé datant de 31 000 ans avant J.-C. ; des villages évolués du Néolithique en Égypte datant de 8 100 ans avant J.-C. ; et plus récemment, le cercle de mégalithes astronomiquement alignés de Nabta trouvé dans le désert de Nubie au sud du Sahara et datant de 4 500 – 4 000 ans avant J.-C. Des restes de cités anciennes au Proche-Orient, comme Jéricho en Israël, 8 300 ans avant J.-C. et Äatal HÅyÅk en Anatolie (Turquie), daté du septième millénaire avant J.-C., ont servi à renforcer son argument selon lequel des peuples d'une plus grande antiquité possédaient des capacités d'organisation impressionnantes, un savoir technologique, des prouesses en ingénierie. D'autres preuves existent en dehors d'Égypte – en Amérique, et en Europe : comme par exemple les images peintes astronomiquement corrélées découvertes sur les murs de grottes à Lascaux en France, qui ont été datées approximativement de 15 000 ans avant J.-C.

Poursuivant le faisceau d'investigations dans les anciennes civilisations sophistiquées, Schoch fut conduit à se confronter à l'existence présumée des continents perdus de l'Atlantide et de Lémurie (ou Mu). Dans son livre, il fait peu de cas de la Lémurie, considérant qu'il s'agit d'une pure fantaisie, après un bref examen de la littérature s'y rapportant. Il passe en revue plus longuement les récits sur l'Atlantide, tels que rapportés par Platon dans ses dialogues, puis par l'historien Romain Diodorus Siculus, et Schoch trouve alors qu'ils manquent cruellement d'indices pour nous aider à localiser aujourd'hui ce continent englouti.

En passant en revue les sites envisagés pour le territoire englouti, il démonte adroitement et méthodiquement les arguments qui situent l'Atlantide au milieu de l'Océan Atlantique, dans la Crète Minœnne ou dans le sud de la Mer de Chine. Schoch passe plus de temps à démonter la théorie selon laquelle l'Atlantide se situerait sous la couche de glace de l'Antarctique, partagée par des écrivains comme le Professeur Charles Hapgood, Graham Hancock et Rand et Rose Flem-Ath.

Au bout du compte, Schoch ne trouve aucune preuve justifiant la notion d'un Antarctique libre de glace à la période évoquée par Platon, et il note que dénudé de l'épaisse couche de glace et entouré d'eaux à un niveau beaucoup plus élevé, l'Antarctique ne ressemblerait pas à un bloc continental comme présenté par les auteurs modernes cités plus haut.

Enfin, il rassemble des preuves remettant en cause la justesse des cartes sur la base desquelles les auteurs font reposer leurs suppositions d'un savoir cartographique avancé chez les anciens de la Préhistoire. À la fin, Schoch souscrit à l'hypothèse avancée par Mary Settegart dans son livre *Platon Préhistorique : 10 000 à 5 000 ans avant J.-C. dans le Mythe et l'Archéologie*, selon laquelle Platon se réfère aux Magdaléniens, une culture Paléolithique de la Méditerranée Occidentale qui a existé et mené des guerres chroniques au neuvième millénaire avant J.-C., et dont la disparition a été occasionnée par la fonte des glaciers lors de la dernière période glaciaire et l'inondation probable de leurs campements.

Cependant, après avoir plongé sur le site plusieurs fois – en observant, grattant et prélevant des échantillons de roches – il fut convaincu que le Monument Yonagi était de formation naturelle, taillé entièrement par des processus naturels, trop imprécis dans la taille et l'orientation pour être l'œuvre de la main des hommes. La formation scientifique de Schoch lui fit également rejeter, après une analyse attentive, les déclarations relatives à un travail manuel soigné sur le Visage de Mars, et autres soi-disant structures artificielles dans la région de Sidonie, sur la Planète Rouge.

Les potentiels changements de pôles, les mouvements tectoniques et autres catastrophes d'origine terrestre qui auraient changé l'histoire de l'humanité ont aussi été explorés par Schoch. À la recherche d'une explication pour la disparition mystérieuse par le feu de campements d'envergure à l'Est de la Méditerranée, au-delà de l'Égypte et de la Mésopotamie, à la fin de l'Âge de Bronze, environ 1 200 ans avant J.-C., l'auteur considère puis rejette la possibilité d'une activité volcanique (il n'y a aucune éruption connue à cette époque) ou d'un tremblement de terre dévastateur (aucun séisme majeur n'est recensé non plus).

Alors que des inondations de proportion biblique existent dans les mythes et le folklore de cultures partout dans le monde, avec parfois des témoignages scientifiques, et pourraient suggérer une destruction massive dans un lointain passé, elles ne peuvent expliquer l'enfer qui a détruit ces communautés du Proche-Orient à la fin de l'Âge de Bronze. Schoch étudie aussi les fluctuations glaciaires et analyse les forces de la nature ou la rotation de la Terre qui auraient pu expliquer les changements de températures à leur origine.

Il note seulement au passage, mais avec étonnement, la coïncidence apparente d'un incident scientifiquement validé, un réchauffement global dramatique vers 9 645 avant J.-C. (une augmentation d'environ 8 °C en quinze ans) avec le scénario avancé scientifiquement d'une inondation massive d'eau douce dans le Golfe du Mexique, intervenue à peu près au même moment, et coïncidant avec la date avancée par Platon au sujet de l'engloutissement de l'Atlantide. Bien que cela soit significatif, Schoch ne va pas plus loin.

L'analyse de Schoch couvre également la possibilité qu'un déplacement des pôles ait pu altérer les conditions à la surface de la Terre, soit progressivement soit rapidement, réellement ou seulement en apparence. Il passe en revue le travail du Dr. Charles Hapgood, qui affirmait que la croûte terrestre avait glissé sur les couches inférieures et avait ainsi déplacé les pôles par trois fois, d'environ trente degrés de latitude, en seulement 80 000 ans, le dernier mouvement intervenant environ 10 000 ans avant J.-C. (l'ombre de la disparition de l'Atlantide à nouveau ?). Schoch ne tient pas compte du travail de Hapgood, cependant, sur la base du fait, entre autres, que « de nouvelles données (paléomagnétiques) » ont été collectées depuis que le professeur a mené ses recherches.

Schoch met aussi en cause la thèse selon laquelle « la calotte glaciaire glisserait bientôt » défendue par l'auteur catastrophiste Richard Noone, qui écrivit *05/05/2000 Glace : Le Dernier Désastre*, affirmant que le dernier alignement des planètes intervenu le 5 mai 2000, serait très bref car il interviendrait du côté opposé du Soleil par rapport à la Terre.

Malgré tout, à la recherche d'une explication pour ce qu'on appelle l'explosion Cambrienne, qui vit apparaître une quantité de nouvelles formes de vie sur une période de dix millions d'années, commençant il y a plus de cinq cents millions d'années, Schoch est plus favorable aux travaux du géologue de Cal Tech, Joseph Kirschvink, et de ses collègues, qui ayant eu accès à des données plus récentes et plus fiables que Hapgood, ont proposé qu'une « véritable errance polaire », un déplacement complet de la croûte et du manteau terrestre de quatre-vingt dix degrés sur le centre de la Terre pendant la période Cambrienne, explique la possibilité de l'apparition d'autant de nouvelles formes de vie. « Comment » cela est arrivé exactement reste toutefois un mystère.

Schoch se tourne finalement vers les cieux et les probabilités de changements drastiques dus aux impacts d'astéroïdes, météorites et comètes (appelés génériquement des bolides). Depuis 1957, lorsque les scientifiques ont fini par se mettre d'accord sur le fait que le cratère de météore en Arizona était le résultat de l'impact d'un astéroïde il y a 50 000 ans, environ 150 cratères d'impact ont été identifiés dans le monde, et ce nombre augmente chaque année.

Avec la découverte en 1993 de la comète connue sous le nom de P/Shoemaker-Levy 9 et l'observation de sa rencontre avec Jupiter en 1994, la science a dû reconnaître la possibilité qu'une comète même à l'époque moderne, puisse entrer effectivement en collision avec une planète, avec une force suffisante pour causer des extinctions massives.

Si l'explosion de Tunguska en 1908, intervenue en Sibérie, était le résultat d'un impact similaire ou celui d'un astéroïde ou même d'un vaisseau spatial extraterrestre, nous ne le savons pas, mais la dévastation massive qui intervint alors sur Terre en ce jour fatal est un présage qui fait réfléchir à ce qui pourrait arriver si cela devait se reproduire dans ou autour d'une zone très peuplée. Schoch estime même qu'un déplacement de l'axe polaire est possible comme résultat d'une telle collision majeure, si les hypothèses d'autres chercheurs sont correctes.

De toute façon, deux autres scientifiques réputés ont cité la preuve de l'impact important d'un bolide sur la Terre environ 10 000 ans avant J.-C., qui, estiment-ils, causa la fin de la dernière ère glaciaire et entraîna en retour de grandes inondations (L'Atlantide de nouveau ?). Et en 1996 et 1998, deux chaînes de cratères ont été identifiées sur Terre, et peuvent être corrélées en temps avec de grandes extinctions de vie sur notre planète. Qu'un tel phénomène suggère un schéma de destructions périodiques – par exemple,

qu'un astéroïde ou une comète croise l'orbite de la Terre pour une collision dans le futur – est un thème récurrent de discussions entre scientifiques. Dans cette veine, Schoch postule qu'à propos de la fin terrible de l'Âge de Bronze, en 1 200 avant J.-C., une série de bolides très chauds, se fragmentant lors de leur entrée dans l'atmosphère et explosant avec force et en dégageant une grande chaleur, pourrait expliquer la dévastation générale intervenue à cette période.

En termes de futur immédiat, en plus de prendre des mesures pour protéger la couche d'ozone et de contrer la tendance au réchauffement global, Schoch recommande de protéger notre planète contre la collision d'astéroïdes et de comètes. Selon lui, la première mesure à prendre contre cette menace d'objets venus de l'espace serait de créer un système destiné à localiser tous les objets dans l'espace qui sont à une proximité relative de la terre, et à déterminer ceux qui présentent un risque de collision.

La deuxième étape serait de trouver un moyen de mieux comprendre la structure et la composition de ces objets, information nécessaire pour décider comment dévier ou détruire tout objet menaçant se dirigeant vers nous. Et la troisième mesure consisterait à développer des technologies non nucléaires pour mettre en œuvre la déviation ou la destruction de ces objets en cas de nécessité, en évitant les dommages collatéraux pour les humains et la vie terrestre.

Schoch croit que nous avons assez de temps – peut-être jusqu'en 2 200 de notre ère – avant que le prochain essaim de bolides apparaisse et se dirige vers la Terre. Il peut être sûr d'une chose : nous espérons tous qu'il a raison.

5

Cataclysme 9 500 ans avant J.-C.

Deux nouveaux ouvrages d'une très grande érudition remettent en cause les théories de la période glaciaire, et du même coup, corroborent Platon et plusieurs autres sources antiques

DAVID LEWIS

Dans la préhistoire récente, probablement en 9 500 ans avant J.-C. (la date de l'engloutissement de l'Atlantide selon Platon), la Terre a subi un profond phénomène traumatique. Cet événement, résultat d'une explosion cosmique lointaine, entraîna de sévères éruptions volcaniques, des tremblements de terre massifs, des inondations catastrophiques et l'élévation des montagnes du monde entier. L'axe de la terre a peut-être été infléchi et sa croûte violemment déplacée. Des continents se sont élevés, d'autres se sont effondrés. Des extinctions massives de plantes et d'animaux ont suivi, de même qu'une période sinistre de ténèbres.

La catastrophe a frappé soudainement, rapportent les chercheurs. Les humains qui survécurent se réfugièrent dans des grottes et dans les montagnes. La trace de leur triste sort fut conservée à ce jour par des centaines de mythes sur le déluge dans toutes les traditions culturelles. À partir du siècle dernier, les scientifiques ont rassemblé des preuves d'une telle catastrophe, mais ont écarté la plupart d'entre elles à travers la « théorie de l'âge de glace », qui s'est maintenant révélée fausse. Pour le reste, la science est encore incapable de donner une explication.

Non, il ne s'agit pas du synopsis de la prochaine grosse production de Hollywood, ni d'un remaniement de la théorie catastrophiste d'Immanuel Velikovsky, mais d'une recherche sérieuse et le sujet de deux livres écrits par des experts indépendants dans le domaine de la préhistoire récente. Les preuves irréfutables assemblées par ces auteurs révèlent l'existence d'une réalité préhistorique qui jette les notions orthodoxes sur les premiers hommes à la poubelle. Les livres sont *Cataclysme ! Preuves Indiscutables*

d'une Catastrophe Cosmique en 9 500 Ans avant J.-C., par D.S. Allan et J.B. Delair, et *La Terre sous le Feu : Survie de l'Humanité à l'Apocalypse*, par Paul La Violette, Ph. D.

AFFIRMATIONS ORTHODOXES

Avec la préférence longtemps affichée pour la thèse uniformisatrice (la doctrine selon laquelle rien de soudain n'est arrivé dans la préhistoire, mais plutôt des changements lents d'évolution et géologiques), la science moderne a négligé ce qui était pris pour certain au siècle dernier, sur la base de preuves encore non élucidées à l'époque : Une catastrophe globale est intervenue sur Terre. Cette tendance pour l'uniformisation, associée au dogme du matérialisme scientifique – la présomption que toute existence, même la conscience, évolue seulement à partir de la matière – reste la fondation non prouvée sur laquelle reposent les théories conventionnelles sur les origines humaines.

La théorie de la période glaciaire est née il y a environ 180 ans, au moment d'études menées dans les Alpes. La Géologie était alors balbutiante. Les pionniers d'alors prirent la plupart des témoignages fossiles comme le résultat du Grand Déluge de la tradition – le repère dans l'histoire mondiale avant la naissance de la science moderne – divulgué par les écrits Classiques et la religion, et lié aux croyances que le monde est tout au plus vieux de quatre à six mille ans. La Géologie, en tant que science exacte, permit d'établir que la Terre est vieille de millions d'années et que des inondations dues à la pluie ne pouvaient expliquer toutes les destructions géologiques intervenues au moment des extinctions massives. Comme le mouvement scientifique adopta le dogme uniformisateur, il chercha à expliquer *toute* la préhistoire en termes purement matérialistes, rejetant tout ce qui pouvait avoir un air de superstition ou de catastrophisme. Les scientifiques du moment, jetèrent en effet le bébé avec l'eau du bain, adoptant des préjugés sur les origines de l'homme qui ont dominé jusqu'à aujourd'hui.

Au milieu de ce climat délétère, la science attribua quelques preuves d'un grand cataclysme au cours de la récente préhistoire au mouvement des glaciers, ce qui intervint certainement à certains endroits. Mais se fonder sur cette seule théorie impliquait un âge glaciaire intégral, d'une grande durée et plus intense que jamais auparavant, pour expliquer la preuve grandissante que quelque chose d'extraordinairement grave avait frappé la planète et balayé la plupart des mammifères terrestres, avait surélevé les montagnes, causé de grandes explosions volcaniques, creusé des vallées et des fjords, et laissé de grands dépôts de rochers et de sédiments sur toutes les terres émergées du globe.

LAISSONS PARLER LES FAITS

Pour encore mieux comprendre l'histoire rapportée par les témoignages scientifiques, plutôt que ce qu'on pourrait appeler les positions forcées de l'orthodoxie, nous avons parlé avec J.B. Delair, un chercheur expérimenté dans le domaine de la préhistoire récente et coauteur de *Cataclysme ! Preuves Indiscutables d'une Catastrophe Cosmique en 9 500 Ans avant J.-C.* Delair nous a dit qu'au cours de sa carrière, il avait eu à faire avec des « anomalies très étranges », incluant des traces fossiles importantes dans des « grottes d'ossements », où les restes d'innombrables animaux préhistoriques incompatibles se trouvaient côte à côte, comme des tigres à dents de sabre, des lions, des loups, des bisons, des rhinocéros et des mammouths, mélangés dans des recoins souterrains. Il s'agissait des restes d'animaux morts durant la préhistoire récente tout autour du monde.

Des êtres humains ont souvent été trouvés dans des conditions similaires, datés au carbone à des époques correspondantes à la mort des animaux, et appartenant à des groupes ethniques aussi divers qu'Européen, Eskimo et Mélanésien (comme dans un cas en Chine). Des découvertes semblables ont été faites en Inde, au Brésil, en Amérique du Nord et dans les Balkans. Les géologues ont également découvert les restes de centaines d'humains morts de cause naturelle dans des grottes, alors qu'ils cherchaient sans doute un refuge contre la catastrophe.

« À la suite de cela, je n'étais pas du tout satisfait de certaines explications » dit Delair, « l'une concernant l'âge glaciaire et l'autre la chronologie ». Une des clés pour débloquer le problème s'avéra insaisissable. Mais Delair découvrit qu'il n'était pas seul dans sa recherche. Il reçut un appel téléphonique du Dr. D. S. Allan, un biologiste et chercheur dans le domaine de la séparation de la Terre (le glissement des plaques continentales), qui partageait des intérêts similaires. Une association en naquit. Associant leurs talents et leurs compétences complémentaires, ils travaillèrent durant des années et trouvèrent ce qui apparaît comme le chaînon manquant qui débloque la préhistoire récente – « le cataclysme planétaire ».

Allan et Delair découvrirent que, contrairement au dogme scientifique, certains événements eurent lieu très rapidement dans la préhistoire de la Terre, comme le déplacement des plaques terrestres, ou de leurs propres Îles Britanniques – qui se détachèrent du continent Européen il y a juste six mille ans.

Allan, un docteur en philosophie de l'Université de Cambridge, versé en physique, chimie et biologie, avait déjà découvert que de nombreux types de plantes et d'animaux avaient existé à différents endroits de la Terre, alors que cela n'aurait pas dû être le cas, car ils sont séparés par des déserts ou de l'eau. Delair caractérisa sa connaissance des témoignages de fossiles anormaux et Allan celle des témoignages biologiques bizarres comme les « deux côtés d'une même pièce… morceaux du même puzzle. »

Après des années de travail, ces pièces se sont emboîtées parfaitement, d'autant plus facilement qu'une découverte scientifique ignorée a été révélée. Comme Delair nous l'a dit lorsque nous l'interrogions sur les implications de son travail, « Cela fut comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, détruisant tout, même l'évolution. L'évolution ne peut pas toujours être la survie du mieux adapté. Vous pouvez avoir un événement soudain, qui peut balayer le meilleur et le pire – la survie du *plus chanceux* dans ce cas ».

En datant au carbone les ressources du British Muséum et de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, Delair et Allan établirent une échelle chronologique pour les fossiles anormaux, ce qui permit ensuite d'établir une chronologie des événements qui causèrent leur disparition.

« La chose essentielle fut la datation des fossiles » dit Delair, « Ils sont très très récents géologiquement parlant, bien qu'anciens dans l'histoire humaine. Les changements qu'ils traduisent sont énormes car il y a des dispersions de la flore et de la faune sur des milliers de kilomètres. Il y a aussi de nombreux ensevelissements bizarres. Vous avez des animaux marins au même endroit que des animaux terrestres et des oiseaux, du charbon avec des oursins, et toutes sortes de choses étranges. »

LA SCIENCE ARTIFICIELLE

« Cela [la période glaciaire] était une invention » déclare fermement Delair. En partie, c'était une réaction à ce que les géologues et le mouvement scientifique considéraient comme une superstition – les légendes sur le déluge et les catastrophes.

« L'idée originale d'une période glaciaire remontant à des millions d'années, puis allant et venant entre les hémisphères Nord et Sud près des pôles, ne résiste pas à l'observation, comme vous pouvez le voir dans nos écrits. Nous avons revu la littérature, qui en fait était pleine d'objections [aux notions de période glaciaire], pour des raisons tant géologiques que biologiques. »

De nombreux fjords norvégiens, par exemple, qu'on pensait avoir été creusés par la glace venue des montagnes, sont ouverts à leur extrémité. « On ne peut pas dire que les glaciers sont descendus *de* », dit Delair, « les fjords étaient de gigantesques fissures, remplis plus tard de glace et taillés par l'action de la glace, mais pas *causés* par elle ». De plus, les soit disantes preuves d'une période glaciaire, comme la striation (rochers creusés ou striés) ou les gros rochers éparpillés – supposés être le résultat de mouvements glaciaires – arrivent dans des parties du globe où l'on sait qu'une période glaciaire n'est pas intervenue.

Les fonds de recherche récompensant des résultats conventionnels, nous dit Delair, sont partiellement responsables de perpétuer des affirmations erronées, et de vouloir faire rentrer toutes les preuves dans la même théorie usée, qui exige des périodes glaciaires plus longues, plus vastes géographiquement et plus nombreuses. Delair note aussi que pour faire coïncider ces pièces de ce grand puzzle de la préhistoire nécessite une expertise dans un grand nombre de domaines. En outre, le Dr. Allan a dédié toute sa retraite à cette étude, une concentration que bien peu de chercheurs salariés auraient été capables d'accomplir.

Le tableau qu'Allan et d'autres dépeignent, soutenu par un grand nombre de preuves de terrain, ressemble à une catastrophe de proportion mythique. D'un autre côté, la théorie de la période glaciaire, échoue de nouveau à fournir des preuves écrasantes. La dévastation se révèle avoir été en fait si importante, qu'aucune cause terrestre ne peut en être responsable. Pas plus qu'une comète ou un astéroïde, affirment Allan et Delair. L'agent destructeur, disent-ils, n'a pas été nécessairement gigantesque, mais il a dû être d'une forte puissance magnétique, comme une étoile en explosion, une supernova, qui a projeté dans notre direction des morceaux de sa puissante masse, dérangeant les axes et les orbites de différentes planètes par leur influence magnétique, alors qu'ils se déplaçaient comme des balles à travers notre système solaire pendant environ neuf ans. L'événement provoqua des traumatismes horrifiants sur plusieurs planètes et créa des convulsions sur la Terre, disent-ils, mais en ne constituant rien d'autre qu'un incident mineur en termes cosmiques.

Explosions cosmiques

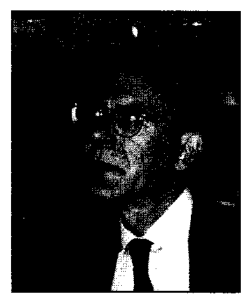
La preuve de l'explosion d'une supernova sous la forme d'aluminium 22 (en même temps que d'autres témoignages scientifiques et mythologiques) trouvé en grandes concentrations en bordure de notre système solaire, ont aidé Allan et Delair à conclure qu'une explosion stellaire a probablement causé la destruction massive. Le minerai de fer terrestre vieux de 11 000 ans a une polarité violemment inversée, et témoigne donc aussi d'une rencontre extraterrestre brutale et puissante avec un agent extraterrestre au fort magnétisme, à la même période.

Paul LaViolette, Ph. D., auteur de *La Terre en Feu : La Survie de l'Humanité à l'Apocalypse*, découvrit la preuve d'une autre sorte de cataclysme – une volée de vagues cosmiques résultant d'une explosion au cœur de la galaxie. En entrant dans notre système solaire, cette « super vague galactique » (le phénomène le plus énergétique de la galaxie) aurait interrompu les capacités du vent solaire à repousser la plupart

des particules de poussières cosmiques, laissant le vent interstellaire parvenir jusqu'à nous.

LaViolette, un spécialiste des systèmes et un physicien, a trouvé de fortes concentrations de poussières cosmiques à des profondeurs correspondant à la période glaciaire dans de la glace polaire inviolée du Groenland. Il détermina la quantité de poussières cosmiques dans les échantillons de glace en mesurant le taux d'iridium, un métal rare sur terre mais abondant dans l'espace. La vieille affirmation uniformisatrice était que le taux de poussières cosmiques déposées sur terre n'avait pas varié pendant des millions d'années, mais LaViolette a trouvé des concentrations inhabituellement élevées dans ses échantillons, ainsi que d'autres preuves d'un visiteur cosmique durant la période glaciaire.

Dans *La Terre en Feu*, une synthèse d'astrophysique et d'anciennes traditions mythiques et ésotériques, LaViolette détaille le cas du phénomène de la super vague passant récemment dans notre système solaire. Dans son faisceau de preuves, il inclut la découverte par la sonde de la NASA Voyager 2 de rainures étroites, comme celles d'un disque de phonographe, dans les anneaux de Saturne – qui, s'ils étaient vieux de millions d'années, comme le maintiennent les uniformisateurs, se seraient rassemblés maintenant. LaViolette explique comment la super vague aurait fait apparaître les anneaux, alors que Allan et Delair décrivent comment un « morceau » de la supernova aurait ébranlé les orbites et les axes de rotation des planètes avoisinantes. Certains chercheurs ont établi avant même la visite de Voyager que les anneaux de Saturne avaient tout au plus 10 000 à 20 000 ans, dans la période où LaViolette, Allan et Delair situent le cataclysme.



Dr. Paul LaViolette
(Photographie de Patricia Kenyon)

Quelques mois avant l'événement, dit LaViolette, un nuage de poussières cosmiques aurait causé des changements climatiques sévères sur la Terre, périodes de ténèbres, froid extrême puis grandes chaleurs, inondations massives et températures incendiaires lorsque la poussière a interagi avec le soleil, « la rendant flamboyante », dit LaViolette. « Si vous pouviez imaginer le plus violent orage solaire qui soit jamais arrivé et que vous le grossissiez un millier ou une centaine de milliers de fois – et qui continuerait à l'infini... vous auriez alors la possibilité qu'un embrasement puisse engloutir la terre ».

Ce que les anciens savaient

LaViolette considère que les cataclysmes d'un point de vue scientifique comme mythique sont un événement cyclique, des explosions galactiques intervenant dans des cycles de 26 000 ans – une période en rapport avec l'apparition des équinoxes. C'est la durée d'une Grande Année, reconnue par les Anciens Grecs, les Zoroastriens et les Chinois. Les écritures Hindoues reconnaissent le même cycle, une succession de périodes d'avancements et de déclins qui semblent en relation avec l'orbite du système solaire autour du cœur de la galaxie. C'est le centre astrologique apparent du « Soleil Central » de l'existence, *Brahmâ*, dont l'expérience consciente conduit à l'extase transcendantale et à la libération des cycles de souffrances mortelles, ou *karma*.

« Le cycle d'explosions du cœur galactique est un autre cycle important avec lequel la Terre doit compter » dit LaViolette, citant de nombreuses traditions anciennes, dont beaucoup révèlent un savoir astronomique évolué, et donc des êtres humains avancés à des temps pré-cataclysmiques.

En fait, dit LaViolette, le zodiaque nous est probablement parvenu comme un cryptogramme – une capsule-temps – dessiné pour nous alerter des émanations à venir du cœur galactique, et le sphinx et les pyramides de Gizeh sont des mémoriaux astronomiques de la grande catastrophe. Les figures du zodiaque, nous dit Delair, apparaissent dans la plupart des mythes catastrophistes. Et l'universalité de ce message de la capsule-temps, la connaissance des cycles cosmiques, est difficile à ignorer.

La Violette et d'autres la trouvent encodée dans de nombreux mythes, dans des traditions culturelles et mystiques, et dans l'architecture des mégalithes du monde (voir *Le Mystère d'Orion : La Découverte des Secrets des Pyramides*, par Robert Bauval ; *Empreintes des Dieux : La Preuve de la Civilisation Terrestre Perdue*, par Graham Hancock ; et *Le Message du Sphinx : Une Recherche de l'Héritage Caché de L'Humanité*, par Graham Hancock et Robert Bauval). Comme le montrent ces commentateurs, les anciens mythes parlent d'une façon universelle d'un peuple voyageant sur les mers, qui semble avoir été le gardien du savoir avancé. Leur message universel, passé apparemment depuis le monde oublié d'avant le cataclysme, favorise le développement humain et l'harmonie avec la source de toute création.

D'une manière presque inévitable, LaViolette, Allan et Delair, Hancock et Bauval (de même que Thomson et Crespo dans leur livre *l'Archéologie Oubliée*) révèlent que **la préhistoire récente n'était pas du tout ce que la science moderne, engoncée dans ses préjugés, a affirmé**. Un passé enveloppé de mystère vient objectivement à la lumière. Ces travaux, riches et divers, interdisciplinaires de nature, sont remplis non seulement d'anciennes conjectures, mais aussi de preuves authentiques qui soutiennent les traditions sans âge, le résultat de tout cela étant que **la façon dont l'humanité se voit doit profondément changer**.

6

Le cas du déluge

Exposé du mythe scientifique de la période glaciaire

PETER BROS

Les gens qui ne sont pas satisfaits avec les paradigmes soutenus par l'establishment scientifique en ce qui concerne la création de l'univers sont naturellement intéressés par l'histoire de l'Atlantide de Platon, une civilisation préhistorique détruite par une inondation. Nous sommes tous conscients du degré d'opposition que l'histoire génère dans la communauté scientifique. L'Atlantide, comme les soucoupes volantes et les appareils sans énergie sont des cibles pour les sceptiques professionnels (qui sont organisées pour perpétuer le dogme scientifique), car cela pose la question des sources relatives aux milliers de vestiges mégalithiques, incluant les pyramides, qui semblent impossibles et qui pourtant se trouvent sur toute la Terre.

Graham Hancock, dans son livre *Le Monde Sous-Terrain : Les Origines Mystérieuses de la Civilisation*, visite les vestiges d'une civilisation préhistorique mondiale, en faisant référence aux monuments qu'elle a laissés. Il avance que cette culture mondiale fut anéantie par des super inondations. Robert M. Schoch, Ph. D., oppose dans *Voyages des Constructeurs des Pyramides : Les Vraies Origines des Pyramides de l'Égypte Perdue à la Vieille Amérique*, que les preuves géologiques, linguistiques et géographiques, liées aux monuments mégalithiques, démontrent l'existence actuelle d'une telle civilisation prototype, une civilisation qui a été dispersée à travers la Terre à cause de l'augmentation du niveau des mers, elle-même provoquée par une pluie de comètes.

Alors que les preuves accumulées avaient tendance à appuyer la notion d'Atlantide comme une civilisation mondiale, perdue lors d'une inondation catastrophique, de nombreux auteurs ont recherché l'Atlantide dans des endroits spécifiques, car l'establishment scientifique avait sans le savoir jeté un sort contre la civilisation préhistorique, avant que les preuves commencent à apparaître. Ils firent ainsi au XVIIIe siècle en instaurant la loi selon laquelle Dieu ne pouvait pas expliquer une réalité physique, rejetant ainsi la validité possible de tous les récits bibliques, et dans le cas d'une société préhistorique mondiale, la possibilité qu'une inondation aux proportions bibliques détruise tous les témoignages de cette civilisation, sauf les mégalithes.

Sécuriser le Monde de la science contre les thuriféraires de la Bible fut l'objectif principal de la science du XIXe siècle. Pierre Simon de Laplace avait à peine banni Dieu

comme source du mouvement perpétuel du système solaire défini par Newton (en créant de toute pièce une masse tourbillonnante de gaz), que les preuves d'une inondation mondiale telle que décrite dans la Bible commençaient à s'accumuler. La science, à ce moment-là, n'avait pas conscience que des récits de cette inondation se retrouvaient partout dans le monde, l'inondation universelle faisant partie des mythes et des traditions de plus de cinq cents cultures très diversifiées.

Alors que des explorateurs rapportaient des descriptions du monde depuis l'étranger, la science était horrifiée de voir émerger l'image d'une planète scarifiée sur toute sa surface par des mouvements d'eau massifs, en général du nord-ouest vers le sud-est. Les faces nord-ouest des montagnes furent érodées comme si elles avaient été soumises à des torrents d'eau charriant des graviers et des rochers. Les torrents d'eau provenant de l'inondation en étaient incontestablement la cause, car la science pouvait constater l'effet similaire des rivières torrentielles. De plus, ces mêmes versants des montagnes abritaient aussi d'importantes accumulations de matériaux à la dérive, détritus probablement laissés par les eaux en reflux. De nouveau, on retrouve tout cela dans des actions naturelles du monde réel. Ces accumulations contenaient même des restes d'animaux, y compris de mammouths laineux.

Pour les scientifiques du XIXe siècle, les énormes rochers exposés à la vue de tous à travers les paysages d'Europe dans des endroits où ils ne devraient pas se trouver sont encore plus effroyables que la preuve de dégâts des eaux et d'alluvions. Ces gigantesques rochers, certains pesant plusieurs milliers de tonnes, ne pouvaient avoir été déplacés que par des flots énormes, puis déposés lorsque les eaux refluèrent. Le déplacement de ces rochers par les eaux expliquerait en grande partie l'érosion des montagnes mentionnée plus haut.

Que faire de ces découvertes qui constituent la preuve irréfutable d'une inondation mondiale ? Si la science avait été honnête et avait effectivement conclut que la preuve résultait d'une inondation planétaire, les fous religieux auraient remplis les pupitres et les journaux avec des cris pour dire que l'histoire biblique du déluge, et donc toute la Bible, avait été scientifiquement confirmée : un résultat impensable.

La seule chose que la science retenait était l'absence d'une *source* apparente pour les eaux de ce déluge. Les arguments selon lesquels ces eaux viendraient des réservoirs et du lit des océans visibles de la lune étaient aisément écrasés par la référence à la théorie de la gravitation de Newton, qui stipule que la gravité est proportionnelle à la masse. Toute la masse qui a jamais été sur la Lune s'y trouve toujours. Donc, sa gravité n'a pas pu être réduite, et ainsi il n'y eut aucun moyen pour que les mers et océans apparents de la Lune échappent à sa gravité et traversent quatre cent mille kilomètres à travers l'espace, en réponse à la gravité plus forte de la terre, en produisant une inondation mondiale.

Toutefois, la science est une entreprise qui transforme des croyances en faits, et elle accomplit si bien cette prouesse que ses mythes deviennent plus réels que les faits en eux-mêmes. Elle fait des hypothèses, de simples notions, et elle conçoit une méthodologie pour réaliser l'impossible – transformer ces notions en faits. La science prétend que les hypothèses prédisant des faits qui sont trouvés plus tard, sont aussi valables que les faits eux-mêmes.

Le paysage scientifique est jonché d'hypothèses qui ont été acceptées comme des faits scientifiques, même si le terme *fait scientifique* est l'affirmation que des hypothèses prouvées ne sont pas des faits. Rien ne peut transformer une idée en fait. Le processus scientifique accepte simplement les théories comme des faits scientifiques tant qu'elles n'ont pas été contredites. Bien sûr, ce que nous obtenons lorsque nous

acceptons comme faits des idées qui n'ont jamais été contredites constitue un faisceau d'idées qui n'ont pas été contredites. La masse oscillante de gaz de Laplace, légère comme des ondes aquatiques, le cycle oxygène-dioxide de carbone, l'électron, même la masse/gravité de Newton sont des faits scientifiques, idées qui ne peuvent ni être prouvées ni contredites.

La tâche à laquelle était confrontée la science avec la preuve incontournable d'une inondation mondiale fut de créer un fait scientifique pour fournir un substitut aux preuves existantes laissées par l'inondation. Vers 1820, un ingénieur suisse, Ignaz Venetz, se concentra sur les restes des mammouths laineux trouvés dans les amoncellements, en soulignant que puisqu'on trouvait les mêmes animaux dans les déserts glacés de Sibérie, les zones des amoncellements avaient auparavant été couvertes de glace. Une cohorte d'experts abonda dans ce sens, montrant la lente descente des glaciers depuis le nord. Parce qu'il traduisait l'inexorable et infini glissement de la glace, les uniformisateurs s'empressèrent de s'emparer de ce processus. La théorie de Charles Lyell, publiée dans les années 1830, maintient que les processus géologiques interviennent *graduellement* plutôt que de façon catastrophique. La propre reconstruction de l'histoire de la terre faite par Lyell, qui se concentre sur les couches de sédiments laissées par les eaux après le reflux, estime que ceux-ci ont été déposés depuis une éternité, ce qui permettait de s'en servir comme système de datation fictif de la terre, de manière à contrer l'histoire biblique de la création.

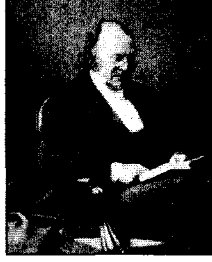


Charles Lyell (photographie de G. Stodart)

Dix ans plus tard, le naturaliste suisse Louis Agassiz consolida les spéculations de Venetz et de ses disciples en se nommant lui-même inventeur de la période glaciaire. La création d'Agassiz, à destination des scientifiques et du grand public, était une véritable inversion du processus scientifique. Au lieu de prendre une idée et d'utiliser des faits inconnus pour la prouver, Agassiz prit des faits épars qui conduisaient inexorablement vers la conclusion ennuyeuse de l'inondation mondiale ; il créa alors une idée – la période glaciaire – qui pouvait remplacer l'idée inconvenante (l'inondation). Ensuite, il proclama que sa théorie de la période glaciaire était un fait scientifique !

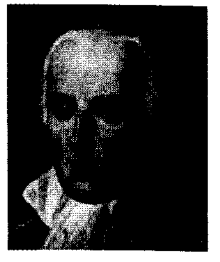
Parce qu'aucune méthodologie ne peut prouver une *idée*, les idées doivent être acceptées ou rejetées sur la base des preuves qu'elles expliquent. La théorie du glacier n'expliquait pas pourquoi les incisions et les stries qui la soutenaient n'apparaissaient que sur *un* côté des montagnes, ou pourquoi les amoncellements, appelés *moraines* afin de les lier à la théorie du glacier, contenaient des restes d'animaux qu'on ne trouvait *que* dans les régions équatoriales, d'insectes qu'on ne trouvait *que* dans l'hémisphère sud, et des oiseaux natifs d'Asie. La théorie du glacier n'expliquait pas pourquoi les rochers géants qualifiés d'*erratiques* selon la terminologie glaciaire, se trouvaient dans des régions désertiques où aucun glacier ne pouvait se former.

Mais ces divergences étaient peu de choses comparées à la réalité scientifique des glaciers eux-mêmes. La théorie du glacier ignorait simplement les faits élémentaires du mouvement glaciaire. Les glaciers sont des fleuves de glace, qui, comme les rivières, répondent à la loi de la gravité. Les glaciers ne montent pas les collines et ne traversent pas les plaines. Toutefois, parce que les faits scientifiques ne sont que des notions, les idées qui ne peuvent pas être contredites, celles qui présentent une confirmation visuelle de leur réalité, sont toujours acceptées largement et frénétiquement tout en



Louis Agassiz

même temps. Bien que les glaciers n'aient pas pu transporter les rochers erratiques sur des milliers de kilomètres pour atteindre et recouvrir l'Europe, le fait que le pôle Nord était au nord, c'est-à-dire « là-haut » sur le globe, constituait une preuve scientifique suffisante pour expliquer que la gravité puisse permettre aux glaciers de « descendre » sur les côtés du globe.



Pierre-Simon de Laplace

Personne ne suggéra que les champs glaciaires couvraient la moitié sud de la planète, car cela impliquerait que les glaciers défient la gravité et voyagent « vers le haut » des côtés du globe depuis le pôle Sud.

Voici le matériau sur lequel la science empirique établit ses notions de la réalité.

Comme la masse tourbillonnante de gaz de Laplace, proposée quarante ans avant la période glaciaire d'Agassiz, et qui fournit le modèle pour transformer les théories à propos de faits existants en faits scientifiques, la période glaciaire n'est rien d'autre qu'une proposition, une explication *possible* pour la réalité que nous voyons. La science vit la preuve de l'inondation décrite dans la Bible, mais créa la période glaciaire pour éviter d'avoir à vérifier un événement décrit dans la Bible.

Une fois que la période glaciaire fut acceptée comme une réalité, le seul problème rencontré par la science était la nécessité de produire un modèle qui expliquerait comment la terre pouvait supporter de grandes variations de températures, tâche à laquelle elle n'est toujours pas parvenue à ce jour. Entre-temps, de nouvelles découvertes continuaient à vérifier l'existence d'une inondation mondiale et reflétaient les centaines de mythes et de traditions nouvellement élucidés et qui attestaient la réalité de l'inondation. Les amoncellements qui contenaient des os de mammouths laineux, qui avaient donné naissance à l'idée de période glaciaire, contenaient aussi des restes d'animaux exotiques, d'insectes et d'oiseaux qui n'avaient *jamais* vécus au même endroit et de la végétation qui n'aurait *jamais* pu pousser au même endroit. Il n'y avait aucun moyen d'expliquer ces formes de vie avec des mouvements glaciaires.

C'était comme si toutes les créatures, tous les arbres, toute la végétation de la terre avaient été entraînés dans des flots tourbillonnants, mélangés, puis déposés par l'eau. Outre au pied du nord-ouest des chaînes de montagnes, ce fouillis de formes de vie différentes a aussi été trouvé dans des vallées isolées et a formé des îles entières dans l'Arctique, dont les ossuaires contenaient non seulement les restes d'animaux de climats plus chauds, mais aussi d'innombrables troncs d'arbres arrachés avec leurs racines intactes – des arbres qui ne pouvaient avoir poussé que sous le cercle arctique.

La science ne s'est pas précipitée pour proclamer l'existence d'une période chaude !

Au contraire, dès que la période glaciaire fut devenue un fait scientifique, les restes de vie fossiles qui avaient été trouvés dans les amoncellements, y compris les mammouths laineux à l'origine du mythe de la période glaciaire, disparurent du discours scientifique et ce qu'on appela alors les moraines devint un simple mélange de sable et de roches. Lorsque les mêmes mélanges d'os et de plantes ont été trouvés tout au fond de grottes, ce qui ne pouvait être le résultat que de la récession de flots massifs, on estima que ces grottes étaient une anomalie, qui n'expliquait rien, et la preuve fut considérée comme nulle et non avenue.

Ensuite, vint la preuve que les îles disséminées dans le Pacifique avaient hébergé une civilisation qui s'était étendue des bords de l'Asie jusqu'aux côtes d'Amérique du Sud. Les récits de Platon d'une civilisation perdue dans les dialogues de *Timée* et de *Critias* ont toujours été des sujets de débat, mais celui-ci ne s'est jamais développé à cause de preuves physiques à la surface de la terre. Les pyramides, structures impossibles, ont

toujours existé, mais il n'y a jamais eu de contexte dans lequel les placer, jusqu'aux découvertes de villes anciennes dans le Pacifique, puis en Amérique Centrale et du Sud.

Des similitudes parmi les différentes sociétés mégalithiques mises à jour, conduisirent à l'application du terme *diffusion* pour expliquer comment la culture passait d'un groupe humain à un autre. Avec la diffusion culturelle, qui soulignait à nouveau une civilisation antédiluvienne, l'establishment scientifique réagit avec la première règle en archéologie : la loi d'airain selon laquelle les transferts ne pouvaient s'étendre au-delà des océans. En même temps, un mouvement social fut créé, afin de préserver la dignité des populations indigènes face à l'invasion de la technologie moderne.

Aux États-Unis, à la fin du XIXe siècle, la tâche d'établir que les populations locales n'avaient jamais été influencées par des contacts étrangers incomba au Major John Wesley Powell, qui fut le fondateur puis le directeur du Bureau d'Ethnologie au Smithsonian Institute ; un fondateur et président du politiquement influent Cosmos Club ; un fondateur et président de la Société Anthropologique de Washington ; un des premiers membres de la Société Biologique de Washington ; l'organisateur de la Société Géologique de Washington, un des fondateurs à la fois de la Société Géographique Nationale et de la Société Géologique d'Amérique et président de l'Association Américaine pour l'Avancement de la Science.

Durant le XIXe siècle, la preuve à la fois d'une présence européenne et de l'existence d'une civilisation préhistorique à travers tout le Nord de l'Amérique avait été faite, tout d'abord sur des tertres qu'on trouve dans la campagne à l'est des Rocheuses. Powell envoya ses émissaires ethnologues pour détruire systématiquement les tertres et toute preuve d'une présence non native, réussissant ainsi à éradiquer l'histoire du continent Nord Américain.

Le prestige et le fanatisme de Powell, parallèlement à la loi contre la diffusion culturelle, se traduisirent dans une règle scientifique mondiale selon laquelle les structures mégalithiques, où qu'elles se trouvent, étaient des réalisations des habitants locaux qui se trouvaient autour des mégalithes au temps de leur découverte. Ainsi, on apprit au monde que les pyramides surgirent des mains de chasseurs, qui avaient découvert l'élevage au bord du Nil, les grands complexes de mégalithes d'Amérique étaient le produit des ancêtres des indigènes vaincus rapidement par Cortez, et les mégalithes des îles du Pacifique furent construits par les ancêtres des indigènes qui avaient posé leurs épées assez longtemps pour construire des villes avec des rochers parfaitement assemblés de cinquante tonnes !

Dans le passé il n'y avait pas de place pour une société mégalithique, une civilisation mondiale, antédiluvienne, qui expliquerait facilement aussi bien les vestiges physiques d'une telle civilisation que l'inondation qui mit un terme à cette civilisation. Le passé était dominé par une période glaciaire, créée pour expliquer l'existence d'une inondation qui détruisit une civilisation mondiale.

Aujourd'hui, nous sommes frappés par le fait scientifique, le mythe, que la glace peut glisser depuis le pôle Nord pour couvrir toute l'Europe et toute l'Amérique du Nord. Une fois que la communauté scientifique a accepté une théorie comme un fait, toute preuve est acceptable dès qu'elle permet de soutenir la théorie et aucune preuve n'est suffisante pour démentir la théorie. Sans opposition, la théorie devient principe fondateur pour toute une série de nouveaux domaines de recherche. Alors, il ne peut y avoir d'Agassiz parlant dans le vide créé par un désir irrépressible de discréditer un événement raconté dans la Bible, ni un Powell suffisamment puissant pour réparer les dégâts causés par Powell.

C'est parce qu'il n'y a plus de surveillant pour garder tout le champ, étant donné que le champ lui-même est fractionné en douzaines de disciplines dont les disciples peuvent

tous prendre la responsabilité de déclarer que la théorie était fausse. Lorsque les gens dans des secteurs individuels qui ont adopté le fait scientifique de la période glaciaire pour défier la théorie, ils sont accusés de sortir de leur domaine de compétence.

La période glaciaire est plus réelle que le rocher strié, les montagnes enterrées sous les moraines, et les rochers erratiques servant à les expliquer sont une vision du paysage plus vraie que le paysage lui-même.

Mais les découvertes concernant la preuve d'une inondation continuent à sortir. Les ruines extraordinaires d'une ville submergée au large de l'île d'Yonaguni au Japon, ont provoqué un orage de controverse, qui a été supplanté par les cris de rage contre la découverte suivante des vestiges d'une gigantesque cité sous-marine reposant à l'extrémité ouest de Cuba, juste à l'est du Yucatán. Avant que les critiques aient pu s'époumoner contre cette découverte, une autre intervint, celle d'une cité engloutie au large du Golfe de Cambay, en Inde. Elle mit en émoi les désillusionnés de l'establishment comme l'archéologue de Harvard Richard Meadows, qui fit des pieds et des mains pour mettre en place une commission internationale capable de prendre le contrôle de la nature du savoir qui pourrait sortir de ces sites.

Tout chercheur qui tente de saisir les faits émergeants du passé est confronté avec la réalité scientifiquement inattaquable de la période glaciaire, et en essayant d'expliquer les faits, et, en acceptant la période glaciaire, il finit par distordre un peu plus notre vision de la réalité. Certains saisissent la théorie du « déplacement de la croûte » suggérée par Charles Hapgood et formulée par les Flem-Aths, selon laquelle des parties de la terre qui sont maintenant aux pôles étaient auparavant situées plus près de l'équateur, spéculant sur le fait qu'un tel événement aurait causé des mouvements massifs des océans de la planète. D'autres préfèrent l'idée de comètes géantes ou de météores qui auraient fait bouger l'axe de la terre, déplaçant ainsi les océans. D'autres encore pensent que l'empiétement de trous noirs aurait soulevé les océans. Le défenseur le plus efficace d'une civilisation mondiale, Graham Hancock, perçoit que la fonte de plaques de glace a créé de grands barrages d'eau, en accord avec la théorie de la période glaciaire proposée par feu le professeur Cesare Emiliani. Ces barrages, avance Hancock, cédèrent et causèrent les gigantesques inondations qui engloutirent ce qui devint des cités sous-marines.

Comme ces explications font concorder la réalité avec le mythe scientifique de la période glaciaire, et n'expliquent pas d'où venaient les eaux des inondations – les eaux dont le poids submergea les territoires du Pacifique et de l'Atlantique, formant des pics montagneux à leur marge – je préfère considérer tout sauf la terre comme source des flots diluviens. La source la plus évidente, bien sûr, serait la Lune, dont les lits des océans, soulignés à sa surface, ont longtemps été reconnus par leur nom comme les restes de mers et d'océans.

Spéculons un moment, et disons que le fait scientifique de la gravité, plutôt que le résultat statique de masses, est le produit dynamique de ce que fait la matière – c'est-à-dire se réchauffer. C'est une conclusion qui est soutenue par le fait que la mesure du résultat du réchauffement, les émissions magnétiques comme la lumière, est identique à la mesure de la gravité, diminuant toutes les deux inversement au carré de leur distance. Ceci étant donné, la Lune, plus petite que la Terre se serait refroidie la première, réduisant son champ gravitationnel, et permettant à la Terre encore chaude, avec son champ gravitationnel puissant, d'attirer les océans de la Lune à travers l'espace.

Essayer de contredire la nature statique de la gravité qui cause la descente lente des glaces le long des côtés de la planète, est, de notre point de vue, un moindre péché que de déclarer que le milliard de livres de bronze extrait dans le Michigan pendant l'Âge de Bronze méditerranéen produisit l'Âge de Bronze.

La gravité est plus une propriété qu'un processus dynamique, et le bronze de l'Amérique du Nord n'aurait pas pu traverser l'océan. Nous sommes confrontés à un processus scientifique qui transforme les idées en faits, qui une fois accordés à la réalité consensuelle, sont au-delà du défi, car sans preuve de leur validité, il n'y a pas de preuve pour leur non validité.

La période glaciaire fut fabriquée de toute pièce pour contrer la possibilité émergeant dans le monde entier que des preuves pourraient servir à soutenir des interprétations bibliques du monde. Personne ne veut revenir aux temps féodaux de la science, lorsque les décisions au sujet de la réalité étaient filtrées par des systèmes de croyances faits pour notre salut. Toutefois, nous avons créé un système scientifique qui encadre l'idée impromptue que des hommes vécurent avant que nous connaissions l'atome, l'électricité, ou même que des étoiles étaient des galaxies – en bref, nous permettons que notre vision de la réalité soit contrôlée par les notions invérifiables d'hommes à présent disparus qui ne savaient pas grand chose.

Parce que le projet de la science n'est plus unifié, mais plutôt éclaté en milliers de disciplines différentes, ces idées gravées glissent vers des disciplines qui ne sont pas mises en cause, et ainsi deviennent indiscutables. Si nous ne défions pas consciemment les affirmations fondamentales, étape par étape, ceux d'entre nous qui recherchons des explications pour la réalité de notre existence – en l'occurrence la preuve d'une civilisation mondiale antédiluvienne – nous nous trouverons prisonniers du paradigme même que nous essayons de pénétrer.

7

Le martyre d'Immanuel Velikovsky

Alors que les catastrophistes gagnent du terrain, un héros ancien obtient une reconnaissance tardive

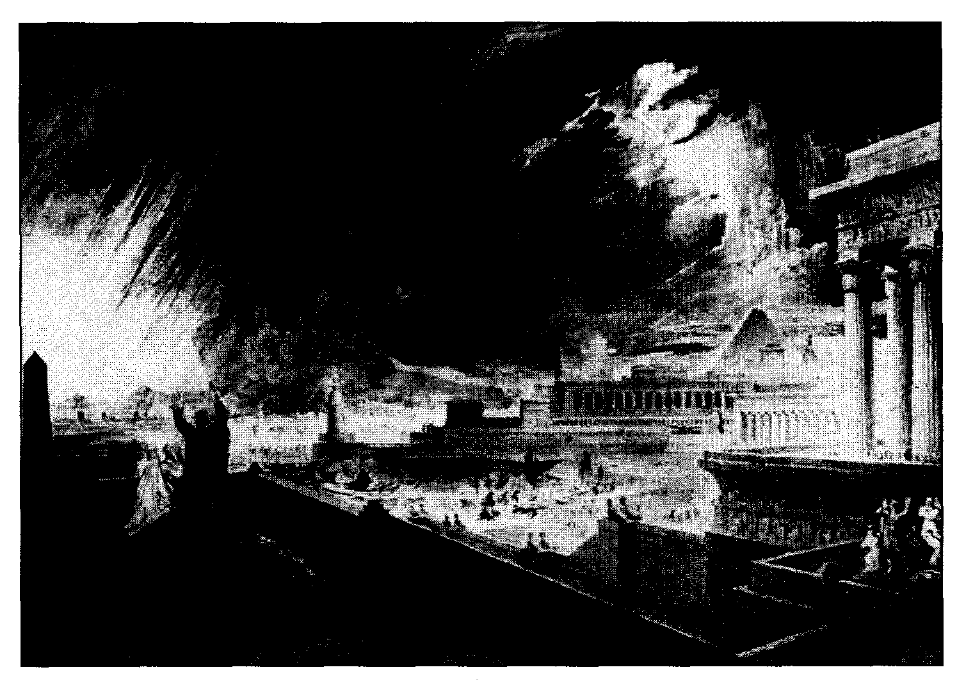
JOHN KETTLER

Nous ne le réalisons peut-être pas, mais nous assistons à l'agonie d'une doctrine géologique fondamentale, une doctrine appelée uniformisatrice, qui prétend que les processus géologiques que nous voyons aujourd'hui ont toujours existé, et que lorsque des changements interviennent, le processus est graduel, se développant à l'infini.

D'accord. Essayez de convaincre vos enfants. Ils ont baigné à l'école, à travers la télévision et le cinéma, dans une vue encore plus radicale sur la manière dont les choses fonctionnent, d'un point de vue géologique. Ce modèle est appelé catastrophisme et il est représenté par le désormais célèbre « astéroïde qui extermina les dinosaures ». Oui, nous parlons du cratère Chicxylub dans le Yucatán et du choc d'un astéroïde il y a quelque soixante-cinq millions d'années.

En 1950, c'était la plus complète hérésie scientifique. Le chef des hérétiques était un homme qui s'appelait Immanuel Velikovsky, un homme qui apporta sa contribution à un grand nombre de disciplines, mais qui est complètement inconnu aujourd'hui, même de ceux qui bénéficient directement de son travail de pionnier.

Immanuel Velikovsky était un juif russe, né le 10 juin 1895 à Vitebsk. Il maîtrisait plusieurs langues dès l'enfance et termina ses études secondaires en 1913 avec une médaille d'or, ayant brillé en particulier en russe et en mathématiques. Ensuite, il quitta la Russie pour un temps, voyagea en Europe et en Palestine, et suivi des cours de sciences naturelles à l'Université d'Edimbourg. Il retourna vers ce qui était encore la Russie tsariste avant la Première Guerre Mondiale, pour rejoindre l'Université de Moscou. Il réussit à passer à travers le massacre du Front de l'Est et la guerre civile qui



Moïse et la Septième Plaie d'Égypte (Tableau de John Martin)

suivit l'arrivée au pouvoir des bolcheviques en 1917, et il sortit en 1921 avec un diplôme de médecin, ainsi qu'avec un solide bagage en histoire et en droit.

Peu de temps après, il déménagea à Vienne, où il tomba amoureux et épousa Elena Kramer, une jeune violoniste. À Vienne, il publia la *Scripta Universitatis*, un ouvrage universitaire important, dont Albert Einstein rédigea la section mathématique et physique. Il étudia aussi la psychanalyse avec l'élève de Sigmund Freud, Wilhelm Stekel, et le fonctionnement du cerveau à Zurich.

En 1924, Velikovsky et sa femme vivaient en Palestine, où il pratiquait la psychanalyse. Il continua à publier des ouvrages académiques et se chargea de la *Scripta Academia Hierosolymitana*, un ouvrage d'érudition juif majeur. En 1930 parut sa première contribution originale, sous la forme d'un article qui indiquait que les épileptiques sont caractérisés par des schémas pathologiques particuliers dans l'encéphalogramme. Une partie de son travail apparut dans *Imago* de Freud. Toutefois, ce fut le *Moïse et le Monothéisme* de Freud, qui planta la graine qui conduisit Immanuel Velikovsky à délaisser la guérison des esprits pour organiser de grandes pensées, qui lui vaudront une réputation mondiale, dix ans d'ostracisme académique et toute une vie de diffamation et de mépris.

La « graine » était une interrogation incessante pour savoir si le héros de Freud, l'iconoclaste pharaon monothéiste Akhenaton, pouvait être le modèle vivant d'Œdipe, l'individu légendaire, dont les étranges désirs et les pires actes sous-tendaient, pour les Freudiens, la psychologie de tous les jeunes hommes. Plus tard, Velikovsky avança dans *Œdipe et Akhenaton*, qu'Akhenaton était effectivement le modèle vivant du tragique et légendaire Œdipe. En 1939, Velikovsky prit une année sabbatique et partit avec sa famille aux États-Unis, juste avant le début de la Deuxième Guerre Mondiale. Il passa les huit mois suivants à faire des recherches dans les bibliothèques américaines.

Avril 1940 apporta une autre question clé à l'esprit curieux de Velikovsky, un esprit aiguisé par l'histoire ancienne et trempé dans la foi hébraïque. Y avait-il des preuves dans les témoignages égyptiens des grandes catastrophes dépeintes dans la Bible avant l'Exode ?

Velikovsky continua sa quête et trouva ce qu'on appelle le Papyrus Ipuwer, un recueil de lamentations écrit par un sage égyptien appelé Ipuwer et qui retrace une série de désastres qui frappa son pays bien-aimé, des désastres qui concordaient avec ceux décrits dans le Livre de l'Exode, rapportés dans la Bible du Roi Jacques par les mots « grêle et grêle de feu », et qui détruisirent les récoltes de l'Égypte.

Ce bombardement assez étonnant est le résultat d'une interférence humaine. La version de la Bible du Roi Jacques date des années 1600, et ce n'est qu'à la fin des années 1700 que le concept scientifique de *météorite* est apparu. Donc, lorsque les traducteurs rencontrèrent le mot hébreu *barad* (pierre), dans les premiers manuscrits, ils le traduisirent par « grêle ». Velikovsky nota, description après description, les mythes, les légendes et les récits historiques de « pluie brûlante » tombant des cieux. De cela, il procéda à l'étude approfondie de la nature et de la structure de Vénus (on en lira plus sur ce sujet ultérieurement).

La découverte du Papyrus Ipuwer lança Velikovsky sur rien de moins qu'une tentative de réconcilier les chronologies conflictuelles des Hébreux et des Égyptiens, un effort qui finit par le conduire à une guerre académique avec les égyptologues, archéologues et spécialistes d'histoire ancienne, lorsqu'il publia *Les Époques du Chaos* (chronologie révisée) en 1952 et *Terre et Cataclysme* (dans lequel il présenta les preuves géologiques et paléontologiques pour *Mondes en Collision*) en 1955. Un clash titanesque se produisit avec les astronomes, les cosmologues, les experts en mécanique céleste et les universitaires, lorsque Velikovsky dérangea leur joli modèle d'un cosmos ordonné et très stable en publiant en 1950 sa bombe, *Mondes en Collision*.

L'idée clé du livre lui vint à l'esprit en octobre 1940, lorsque Velikovsky, à la lecture du Livre de Josué, nota qu'une pluie de météorites précéda l'« immobilisation » du Soleil. Ceci lui fit se demander s'il s'agissait de la description d'un événement local ou planétaire. Il se mit à chercher des preuves dans l'histoire et l'archéologie, mais aussi dans les mythes, les légendes et les mémoires réprimées de toute l'humanité, sa formation en psychanalyse lui étant alors très utile. Ce qu'il trouva lui indiqua que la planète Vénus avait été un acteur majeur d'une série de cataclysmes globaux, enregistrés dans le monde entier. Cela lui fit aussi se demander si Vénus pourrait être liée aux catastrophes précédant l'Exode.

Pendant dix ans, Velikovsky, devenu un résident permanent aux États-Unis, continua les recherches pour ses deux manuscrits, tout en cherchant un éditeur pour *Mondes en Collision*. Après deux douzaines de rejets, Macmillan, un éditeur important d'ouvrages universitaires, accepta de prendre le livre. Les scientifiques qui écrivaient des livres pour Macmillan et les universitaires qui les achetaient exercèrent des pressions éhontées pour essayer d'empêcher Macmillan de sortir le livre, mais l'éditeur persista.

Mondes en Collision devint alors la première vente de Macmillan, mais les pressions continuèrent, tant et si bien que Macmillan se résolut à transférer le livre à son concurrent Doubleday. Chez cet éditeur, le succès mondial continua, aidé en cela par un soutien public contre les mesures d'intimidation.

Célèbre internationalement ; condamné scientifiquement

Mondes en Collision était une bombe qui éclata dans le magasin de porcelaine de l'astronomie, dont le modèle bien propre d'un système solaire stable ne permettait absolument pas aux planètes de quitter leur orbite ou de connaître une destruction géné-

ralisée. En bref, l'argument de Velikovsky était que Vénus n'avait pas toujours été une planète. Au contraire, estimait-il, elle avait été éjectée comme une comète du centre de Jupiter et possédait une orbite hautement excentrique, qui l'avait conduit soit à entrer directement en collision avec la Terre, ou l'avait rapprochée plusieurs fois si près que cela déclencha des cataclysmes qui détruisirent des royaumes entiers partout dans le monde, avant de « se calmer ». Les arguments du livre maintiennent également qu'il existait des traces que cela était intervenu dans des temps historiques.

Prenez en considération pourquoi le livre provoqua une telle controverse. Nous étions en 1950, et les États-Unis, sortis victorieux de la Deuxième Guerre Mondiale, connaissaient une incroyable prospérité et un fort optimisme. Les gens, peut-être en réaction à tout le chaos et à l'horreur du conflit qui venait de se terminer et à la perception de la menace d'un Communisme mondial (les Soviétiques venaient d'avoir la bombe en 1949), serraient les rangs, retournaient au travail, et reprenaient leur vie ou en démarraient une nouvelle. L'accent était mis sur le patriotisme, le conformisme et la consommation. Il est donc bien ironique que le public (en réaction à la suppression du livre), se révéla l'esprit encore plus ouvert que l'esprit des universitaires et des scientifiques ne l'était présumément. Ce fut ainsi.

Readers'Digest, cette citadelle du conservatisme américain, dit du travail fructueux de Velikovsky : « Aussi fascinant qu'une histoire de Jules Verne, tout en étant aussi documenté avec une érudition digne de Darwin ». Le *New York Herald Tribune* l'appela « un panorama stupéfiant d'histoires terrestres et humaines », et *Pageant* résuma joliment la réaction publique en disant : « Rien n'a autant excité l'imagination du public au cours des dernières années ». Toutes ces citations sont extraites de la version poche de l'ouvrage paru chez Dell, dans sa onzième édition, en 1973, la date de la copie de l'auteur. La version de poche Dell fut imprimée pour la première fois en 1967, soit quelque dix-sept ans après la première publication de *Mondes en Collision*.

La réaction du monde universitaire et scientifique au livre était prévisible si l'on considère les pressions exercées contre Macmillan, avant et après la publication. Alors que le livre obtenait la reconnaissance du grand public – voire même de certains cercles scientifiques, la discussion prétentieuse et distinguée se dirigea vers les tableaux noirs. C'est de là que vinrent les courriers coups de poing, les menaces ouvertes, et un océan de boue et d'ordures. Les attaques ciblaient trois groupes principaux : le public, la communauté scientifique et universitaire, et Immanuel Velikovsky lui-même. On pouvait rencontrer des gentillesses comme la lecture suivie de la dénonciation du livre.

Même avant que Macmillan publie le livre, le célèbre astronome Harlow Sharpley orchestra de multiples empoisonnements dans un journal, par un astronome, un géologue et un archéologue, dont aucun n'avait lu le livre. C'était une méthode sans cesse utilisée.

Shapley et ses mignons s'arrangèrent également pour faire renvoyer l'éditeur (vingt-cinq ans chez Macmillan) qui avait accepté de publier *Mondes en Collision*. Shapley fut aussi responsable du renvoi du directeur du fameux Planétarium Hayden, pour la simple raison qu'il avait proposé à Velikovsky d'exposer sa théorie cosmique au planétarium. Entre-temps, Velikovsky était systématiquement attaqué dans les publications scientifiques par le biais de déformations, mensonges, représentations erronées, déclarations d'incompétence et attaques personnelles, sans qu'il ait jamais la possibilité de répondre pour se défendre lui-même.

De façon intéressante, l'un des attaquants de Velikovsky était l'astronome Donald Menzel, démasqué depuis par le chercheur spécialiste en OVNI Stanton Friedman comme un spécialiste reconnu en désinformation pendant la Deuxième Guerre

Mondiale. Menzel était un grand chasseur d'OVNIs, mais l'on trouve son nom sur le document classé TOP SECRET (nom de code) MJ 12, où il fait partie de l'équipe super médiatisée pour enquêter sur le crash de Roswell en juillet 1947, dont la technologie supposée a fait l'objet d'un article dans *Atlantis Rising* sous le titre « Le Combat pour la Technologie Extraterrestre : Jack Schulman reste impassible face aux Menaces Grandissantes ».

Revenons maintenant à certaines des déclarations de Velikovsky, qui semblaient alors choquantes, pour savoir s'il a raison (les phrases en caractères gras sont de Velikovsky).

Vénus est chaude

Vrai. Velikovsky prétend que Vénus a été incandescente dans des temps historiques, et serait donc encore chaude. La température des nuages vénusiens mesurée en 1950 montrait des températures bien en dessous de zéro degré, jour et nuit. En 1962, le satellite Mariner II de la NASA montra que la température de la surface était de plus de 420 °C, suffisante pour fondre le plomb. Des échantillons prélevés à la surface prouvèrent plus tard que la valeur exacte était d'environ 537 °C.

Une grande comète est entrée en collision avec la Terre

Vrai. Même avant que la fameuse histoire de Chicxylub devînt publique, des chercheurs avaient trouvé en août 1959 de riches dépôts de nickel météoritique dans l'argile rouge du fond des océans, et en mars 1959 ils avaient trouvé une couche épaisse de cendres blanches, déposée par une « collision de comète » ou « l'extrémité en feu d'un corps d'origine cosmique ».

Certaines queues de comètes et aussi certaines météorites contiennent du carbone.

Vrai. En 1951, l'analyse spectrale révéla la présence d'hydrocarbones dans les queues de comètes. En 1959, on trouva des hydrocarbones dans des météorites, et leur composition était très similaire à ceux qu'on trouve sur Terre.

La preuve de la présence d'hydrocarbones de pétrole sera trouvée sur la Lune.

Vrai. Des échantillons rapportés par la mission Apollo XI comportaient de la matière organique sous la forme d'hydrocarbones aromatiques.

Jupiter émet des bruits d'ondes radiophoniques.

Velikovsky l'affirma en 1953 à Princeton. Dix-huit mois plus tard, deux scientifiques du Carnegie Institute annoncèrent qu'ils recevaient de fortes ondes radio depuis Jupiter, puis analysèrent un corps froid entouré de kilomètres de glace. En 1960, deux scientifiques de Cal Tech découvrirent que Jupiter avait une ceinture radioactive et qu'elle émettait 1 014 fois plus d'énergie que la ceinture Van Allen de la Terre.

Un certain nombre de « trouvailles chanceuses » et de « coïncidences », n'est-ce pas ?

Revenons maintenant au simple « crime » de Velikovsky, qui non seulement le mit dans le pétrin, mais l'y maintint : ses recherches interdisciplinaires.

VELIKOVSKY : UN HÉRÉTIQUE SCIENTIFIQUE INTERDISCIPLINAIRE

Le Dr. Lynn Rose, dans *Pensée : Velikovsky reconsidéré*, écrivit un article intitulé « La Censure de la Synthèse Interdisciplinaire de Velikovsky », et nota une tendance systématique vers l'uniformisationisme dans toutes les disciplines scientifiques. La condition était née pour une profonde ignorance relative aux preuves de catastrophisme trouvées par d'autres disciplines, conduisant au rejet de toute preuve, quelle qu'elle soit.

Comme le dit le Dr. Rose : « Chaque discipline isolée a tendance à rester inconsciente des données catastrophiques, cachées comme des squelettes dans les placards des autres disciplines. Velikovsky avait sorti les squelettes des placards et les secouaient pour les donner à entendre à tous. Sa suggestion est que lorsqu'on considère toutes les preuves sans se restreindre au nombre limité de “faits” habituellement analysés par un groupe de spécialistes, il devient possible de faire du catastrophisme une donnée valable. »


Immanuel Velikovsky

Il est peu de dire que la musique des squelettes de Velikovsky n'était pas la bienvenue. Le Doyen B. McLaughlin, professeur d'astronomie à l'Université du Michigan, dit le 20 mai 1950 dans sa lettre de protestation et de menace à la société Macmillan (citée par le Dr. Rose) : « La déclaration de l'efficacité universelle est la marque indubitable du bla-bla... Il y a la spécialisation à l'intérieur des spécialités... mais aucun homme ne peut espérer corriger les erreurs dans plus qu'un petit sous-ensemble de la science. Et Velikovsky prétend être capable de discuter les principes fondamentaux de plusieurs sciences ! Il y a bien sûr ici la folie des grandeurs ! »

Cela suffit-il à expliquer en partie pourquoi Velikovsky a été crucifié, puis mis à l'écart, par la plus grande partie de la communauté scientifique ?

Cela explique-t-il pourquoi il a été harangué jusqu'à la nausée lors de son « jour du jugement » vingt quatre ans après la première publication de *Mondes en Collision* ? Ce « jour du jugement » prit la forme d'une réunion exceptionnelle de l'Association Américaine pour l'Avancement de la Science, tenue à San Francisco, le 25 février 1974. Elle fut organisée par Carl Sagan et il avait été promis qu'elle serait un forum équitable. Au lieu de cela, il s'agit d'une destitution sarcastique de Velikovsky, d'une attaque sans principes, à plusieurs contre un, sur un homme de soixante-dix-neuf ans qui parlait lentement, assailli d'objections et d'affirmations, et sans aucun temps de réponse. Velikovsky supporta deux séances de cet abus, qui dura sept heures, et alors qu'il s'arrangeait pour marquer quelques points, il apparut s'en sortir assez mal pour beaucoup d'observateurs. On ne laissa même pas le temps à Albert Michelson de lire un article (sur le renom de la mesure de la vitesse de la lumière) qui soutenait les arguments de Velikovsky, avant que les reporters s'en aillent pour aller rédiger leurs articles.

Les étonnantes découvertes de preuves planétaires mirent fin à l'exil universitaire de Velikovsky et surchargèrent son agenda. Velikovsky mourut en 1979, ayant toujours poursuivi ses recherches, et en laissant un important ensemble de travaux publiés et non publiés.

8

Les périls d'une amnésie planétaire

Alors que la preuve du cataclysme antique est faite, l'héritage d'un génie rejeté est remis en cause

STEVE PARSONS

À une époque, Immanuel Velikovsky était connu et respecté comme un savant de réputation mondiale. Après avoir étudié à Edimbourg, Moscou, Zurich, Berlin et Vienne, Velikovsky gagna une réputation de psychanalyste accompli et bénéficiait de relations étroites avec Albert Einstein et le premier élève de Freud, Wilhelm Stekel.

Mais en 1950, avec la publication par Macmillan de son best-seller *Mondes en Collision*, la réputation de Velikovsky dans les palais de la science s'écroula complètement. Il ne retrouva jamais sa réputation de chercheur et de savant. Du jour au lendemain, Velikovsky devint *persona non grata* sur tous les campus universitaires du pays, et son travail fut vilipendé par les astronomes orthodoxes.

Comment un savant juif né en Russie, éduqué dans les écoles les plus réputées du monde, a-t-il pu attirer sur lui un tel ouragan critique ? Qu'est-ce qui conduisit des hommes de science puissants à dénoncer Velikovsky comme un menteur et un charlatan, juste par ouï-dire, en jurant de ne jamais lire son livre populaire ? Pourquoi des professionnels respectés ont-ils perdu leur travail parce qu'ils avaient recommandé une analyse ouverte des conclusions de Velikovsky ?

Après avoir observé les traces anciennes des cultures du monde, Velikovsky fit trois déclarations inhabituelles dans *Mondes en Collision*. Il postula que (1) la planète Vénus se déplaçait sur une trajectoire très irrégulière, passant très près de la Terre durant l'histoire humaine, (2) les forces électromagnétiques et électrostatiques opéraient sur une échelle planétaire, avec une force suffisante pour affecter les mouvements et l'activité des planètes, et (3) la planète Vénus prit la forme d'une immense comète dans le ciel Antique, inspirant une grande terreur dans le cœur de nos ancêtres.

Les conclusions de Velikovsky étaient discutables, mais cela ne suffit pas à expliquer l'ampleur de la réaction des piliers de la science. La controverse ne peut seule expliquer pourquoi le populaire Carl Sagan, monta, pendant des années, une campagne pour discréditer Velikovsky. En principe, le forum des idées laisse la place à un large éventail de pensées, du bizarre à l'ennuyeux, mais pas cette fois.

La pure nouveauté des travaux de Velikovsky ne peut pas expliquer pourquoi le Dr. Harlow Shapley, directeur de l'Observatoire de Harvard, en même temps que d'autres astronomes connus, notamment Fred Whipple, voulaient forcer Macmillan à cesser la publication et à licencier son propre directeur de la publication, James Punam, même si *Mondes en Collision* avait grimpé au sommet de la liste des best-sellers. Certains ont avancé que seul le pouvoir de la vérité qui touche le nerf sensible du déni de masse, pouvait rendre des adultes aussi virulents.

Seul un traumatisme longtemps enfoui dans la conscience générale pouvait surgir avec une telle furie. Dans le cas de « L'Affaire Velikovsky », la défense organisée et fanatique d'une croyance assiégée produisit un des épisodes les plus pathologiques de l'histoire de la science. Veilkovsky avait-il dévoilé l'« amnésie planétaire » ?

En tant que psychanalyste, Velikovsky était bien qualifié pour reconnaître une pathologie dans le comportement humain. Dans un livre ultérieur, *L'Amnésie de l'Humanité*, il déclare que les anciens sages démontraient un état d'esprit effrayé, hantés par une crainte particulière, fondée sur des événements terribles que leurs ancêtres avaient vécu lorsque le monde avait été déchiré par des forces naturelles monstrueuses. Il décrit les moyens qui ont permis d'enfouir peu à peu ce profond traumatisme collectif, pour l'oublier, mais pas l'éliminer.

La cosmologie d'Aristote, qui domina la pensée scolastique pendant deux mille ans, agit avec une précision surprenante pour supprimer toutes les peurs lancinantes de désordre planétaire. Puis, dans les années 1800, la science moderne annonça que le système solaire, la Terre et toutes les formes de vie sur Terre, n'étaient absolument jamais passés à travers une phase désordonnée et sauvage dans le passé. Cette idée, connue sous le terme d'uniformitarisme, devint un dogme scientifique établi. La marée de la pensée humaine avait réussi à détourner la mémoire de la conscience, mais les preuves indiquent qu'elle est toujours vivante dans le psychisme humain.

Velikovsky comprit notre tendance à supprimer les traumatismes, mais aussi à les exprimer et les répéter de façons particulières. Par exemple, les premières guerres de conquête étaient menées comme un exercice rituel, pour raviver les ravages et les destructions apportés par les anciens dieux.

Dans le monde d'aujourd'hui, nous reconnaissons à peine notre violence, et certainement pas son lien avec d'anciennes racines. C'est la nature d'un traumatisme enfoui. On ne voit pas sa propre ombre.

Immanuel Velikovsky pensait initialement que les vérifications et bilans de la science encourageraient d'autres à examiner ses conclusions et à entreprendre leurs propres investigations sur les mêmes bases. Toutefois, malheureusement, au moment où il mourrait, en 1979, il en était venu à penser que ses idées ne seraient jamais prises au sérieux par la science orthodoxe. Bien qu'on assistât dans les années 70 à un regain d'intérêt pour le travail de Velikovsly, les portes de la science sont restées bien fermées jusqu'à aujourd'hui. Seuls quelques individus très motivés, bénéficiant d'un soutien financier indépendant, ont été capables de poursuivre les recherches où Velikovsky les avaient laissées.

Il est intéressant à noter que de récentes découvertes faites par les programmes spatiaux ont confirmé la plupart des hypothèses de Velikovsky. Il suffit de citer les mystères de Vénus.

Vénus tourne dans une direction opposée aux autres planètes et sa température de 500 °C est beaucoup plus élevée que ce qu'elle devrait être, compte tenu de la position de son orbite. La composition chimique de Vénus viole la théorie établie sur la formation des planètes. L'atmosphère supérieure de Vénus est marquée par des vents tourbillonnants violents et l'atmosphère basse montre de continuelles décharges lumineuses. La planète est couverte de 100 000 volcans qui ont complètement recomposé sa surface à une époque géologique récente.

Et finalement, la théorie traditionnelle ne peut pas rendre compte du reste invisible d'une queue semblable à celle d'une comète s'étendant dans l'espace sur une distance de quarante cinq millions de kilomètres. La queue de Vénus a été détectée par le satellite en orbite terrestre SOHO et rapportée dans l'édition de juin 1997 du *New Scientist*. Les énigmes de Vénus ont du sens, peut-on dire, si nous croyons ce que les Anciens *disaient* de Vénus. Ils disaient qu'il s'agissait d'une comète. Ils l'appelaient l'étoile aux longs cheveux, l'étoile barbue, et l'étoile sorcière. Ils disaient que Vénus prenait la forme de la déesse par son aspect à la fois beau et terrible, que c'était un féroce dragon qui attaquait le monde. Un corps arrivé récemment et qui n'a pas atteint son équilibre thermal et électrique avec son environnement se présenterait ainsi dans le ciel.

Apparemment, Velikovsky avait ouvert la porte à notre mémoire collective enfouie, en considérant que le témoignage des Anciens était une preuve crédible d'événements naturels inhabituels dans notre passé.

Son voyage avait commencé lorsqu'il étudiait les récits des Égyptiens et des Hébreux sur les désastres et miracles qui accompagnaient l'Exode du Vieux Testament, daté approximativement en 1 500 ans avant J.-C. Il découvrit des parallèles étroits dans les écrits d'autres cultures, suggérant que la même séquence de catastrophes eût touché la terre entière, et que tout le monde les avait constaté en même temps.

En 1950, la science n'était pas prête à accepter la crédibilité des témoignages anciens sur des événements planétaires inhabituels. La physique ne pouvait tolérer l'intrusion d'un étranger, dont les conclusions dépassaient les limites d'un secteur universitaire. Mais presque cinquante ans plus tard, la science a entr'ouvert la porte.

Deux théoriciens novateurs de l'establishment scientifique ont récemment publié un livre d'une tonalité très Velikovskienne. Le Dr. Victor Clube, doyen du département d'astrophysique d'Oxford, avec son collègue, le Dr. William Napier, ont développé une thèse selon laquelle une catastrophe ayant pour origine une comète trouverait ses preuves dans des thèmes mythiques. Bien que leur visiteur ne soit pas une planète, l'histoire est très proche de celle de *Mondes en Collision*.

D'autres théoriciens innovateurs se sont jetés avec encore plus d'enthousiasme dans cette ligne de recherche. Le mythologue comparatif David Talbott et le physicien Wallace Thornhill ont chacun reconnu la puissance des découvertes de Velikovsky et ont poursuivi leurs propres recherches pendant quarante-cinq ans.

Ouvrir l'esprit à l'univers électrique

En se séparant du groupe et en regardant les faits observés avec un œil neuf, Wallace Thornhill est devenu convaincu que les planètes et les étoiles fonctionnent dans un environnement électriquement dynamique. La queue de Vénus, découverte l'année dernière, conserve sa structure filandreuse en forme de corde sur quarante cinq millions de kilomètres, car c'est un courant de plasma. Ces structures de plasma, les courants de Birkeland, sont très connues des physiciens spécialistes du plasma, mais sont ignorées par les astronomes. L'existence même des courants de Birkeland dans le système solaire

démontre la présence d'un flot de courant électrique dans le plasma qui remplit le système solaire. Et cela ouvre sur de nombreuses perspectives nouvelles.

Thornhill dit que les étoiles ne produisent pas toute leur lumière et leur chaleur par des processus thermonucléaires. Au contraire, notre Soleil et toutes les autres étoiles ressemblent à des sphères d'éclairs. Ces sphères reçoivent de l'énergie externe plutôt que par fusion nucléaire dans leur centre. La théorie acceptée selon laquelle les étoiles produisent leur énergie par fusion nucléaire convient au cadre de l'époque atomique, mais elle n'est pas conforme aux observations réelles.

Tristement, le grand public ne peut pas savoir que le comportement du Soleil ne cadre pas avec la théorie conventionnelle. Nous observons un manque de neutrinos ; que la température baisse plutôt qu'elle ne monte lorsqu'on s'approche de la surface ; un vent solaire accéléré ; un comportement rotatif étrange et des trous à la surface, qui révèle un intérieur plus froid et non pas plus chaud.

« Vous devez observer ce que la nature fait réellement », dit-il, « pas ce que vous *pensez* qu'elle devrait faire ». L'approche empirique de Thornhill permet aux anciens témoignages humains de constituer des preuves crédibles. Fables, légendes et mythes ne prouvent pas les idées de Thornhill, mais ils apportent des indications.

Par exemple, les dieux mythiques se jetaient des coups de tonnerre l'un à l'autre, lorsqu'ils se battaient dans les cieux. Le coup de tonnerre et l'éclair étaient leurs armes de choix. Et les plus anciens témoignages écrits des sages et des observateurs d'étoiles confirment que les dieux qui se battaient dans le ciel portaient les mêmes noms que les plus familières de nos planètes.



Catastrophes Anciennes
(Œuvre d'art prêtée gracieusement par le Groupe Kronia)

Si 1) les dieux mythiques étaient les planètes, et si 2) les planètes se déplaçaient si près les unes des autres qu'elles échangeaient des éclairs colossaux, et si 3) ceci s'est déroulé en des temps de mémoire humaine, alors où sont les crevasses et les cratères ?

En fait, les crevasses dues à de grands chocs électriques couvrent littéralement la Lune et la plupart des planètes. Ces crevasses sont récentes et abondantes, attendant juste d'être étudiées dans une nouvelle perspective. Des dessins spécifiques dans ces crevasses comportent une similitude frappante avec ceux produits par les éclairs naturels et les arcs réalisés en laboratoire sur Terre.

Les géologues planétaires spéculent que les « rides sinueuses » longues et fines trouvées sur la Lune et sur Mars, qui montent et descendent des collines sur des centaines de kilomètres, sont des tubes de lave écroulés ou des lits asséchés de rivières, ou bien des fissures dans la croûte. Mais les experts conventionnels tirent à la courte paille sur ce sujet. La signature électrique est indubitable.

Une telle preuve est dangereuse pour la science. Que se passerait-il si les déclarations de Thornhill étaient prises au sérieux ? Et si le verre ramassé au fond de petits cratères de la lune et rapportés par les astronautes était vraiment chauffé et fondu par une décharge électrique plutôt que par l'impact d'un météore ? Et si la Vallée Marine était


Wallace Thornhill
(Photographie de Patricia Kenyon)

en fait causée par un coup de tonnerre géant qui traversa la face de Mars, laissant un gouffre béant qui pourrait avaler mille Grand Canyons ?

Si des milliers de cicatrices et de marques sur les planètes étaient causées par de puissantes décharges électriques – le tonnerre des dieux – alors l'astronomie a reçu plus d'un œuf en pleine figure. On peut même parler d'une véritable omelette !

Heureusement pour Thornhill, il n'a pas été persécuté pour ses vues originales, en tout cas pas encore. C'est peut-être parce que les idées de cet Australien n'ont pas encore rencontré un large écho. Mais cela devrait bientôt changer.

DÉBLOQUER L'AMNÉSIE PAR LE MYTHE

David Talbott s'est déjà retrouvé sujet d'un documentaire de 90 minutes, intitulé « Se Souvenir de la Fin du Monde ». Contrairement au travail de Thornhill en science physique, celui de Talbott repose sur des dessins inhabituels et inattendus dans la mémoire humaine. Et quelle mémoire !

Imaginez un événement mondial d'une gravité extrême, vécu par l'humanité entière, comportant des phénomènes extraordinaires dans le ciel. Imaginez l'intensité de l'expérience et sa mémoire, qui sont si grandes qu'elles altèrent la cours du développement humain. Pour la toute première fois, des nations entières commencent à ériger de grands monuments aux dieux et à réaliser des rituels passionnés, dans un effort futile pour revivre l'expérience antérieure, pour restaurer magiquement la vie telle qu'elle était avant le grand écroulement.

À l'aube de la civilisation, peut-être il y a cinq mille ans, dit Talbott, chaque dimension de la vie civilisée faisait référence au temps antérieur lorsque les choses allaient mieux, lorsque les cieux étaient proches de la Terre, avant que les dieux ne s'en aillent. Les arts, les chansons, les histoires, l'architecture, les croyances religieuses, les affaires militaires, et la signification des mots et des symboles nous fournissent tous une preuve durable de ce que les gens ont vécu alors. Et selon Talbott, les gens ont utilisé tous les moyens connus pour garder vive la mémoire d'une gloire qui fut. Cette gloire et sa chute brutale ont impliqué des démonstrations catastrophiques dans les cieux, lorsque les planètes se sont rapprochées de la Terre, apparaissant énormes dans le ciel.

Mais comme le départ des dieux mythologiques, la mémoire de l'âge d'or finirait par s'évaporer. La mémoire de la chute violente de l'âge d'or disparaîtrait aussi, mais pas ses cicatrices. Ces cicatrices d'un grand traumatisme collectif, du Jour du Jugement Dernier, gît à l'intérieur de chaque être humain vivant aujourd'hui, et affecte considérablement la manière dont nous sommes reliés au monde et les uns aux autres.


David Talbott
(photographie de Patricia Kenyon)

Velikovsky avait compris la façon dont un individu supprime la mémoire douloureuse d'un traumatisme dans son psychisme. Il estima que la race humaine tout entière avait collectivement supprimé le traumatisme de son expulsion de l'âge d'or comme fœtal. Pour autant ce traumatisme supprimé survit dans la violence et l'aliénation humaines. Nous acceptons le mal de dos comme un état normal de l'existence, parce que c'est ce que chacun a toujours ressenti, aussi longtemps qu'on se souvienne. Mais Velikovsky dirait que cet état n'est pas « normal ». Nous souffrons tous d'une vision déformée de la vie à cause de ce grand traumatisme, lorsque le Temps de la Vertu Parfaite (comme l'appelle les Chinois) se termina tragiquement.

Talbott a étendu le travail de Velikovsky en montrant, avec précision, la manière dont Saturne, Jupiter, Mars et Vénus étaient étroitement liées à l'expérience humaine des temps primordiaux. Ces planètes passèrent très près de la Terre, s'alignant sur un axe stable et symétrique, juste avant l'époque des mythes. L'« Âge des Dieux », selon l'étonnante histoire de Talbott, prête l'oreille à la fois à la période stable et paisible et à la période violente et dramatique, lorsque la configuration linéaire se déstabilisa et s'effondra complètement.

Partout dans le monde, les gens ont dessiné des images et des symboles comportant un croissant très clair. Les juristes et les experts ont toujours affirmé que le croissant représente la Lune. Parfois le croissant a été dessiné avec une étoile à l'intérieur, mais pensez-y. On ne voit jamais aucune étoile à l'intérieur du croissant de la Lune, puisque le corps de la lune occupe cet espace. Et aucun globe ne se situe carrément en face de la Lune que nous voyons aujourd'hui.

Talbott pourrait parler des heures uniquement de ce symbole, pour montrer que nous sommes face à une image dont l'empreinte dans la conscience humaine est bien plus profonde et bien plus terrifiante que notre Lune familière. En fait, Talbott ne trouva aucune trace astronomique d'une lune avant 500 ans avant J.-C., quand bien même les hommes des premiers âges étaient obsédés par l'observation de l'activité du ciel.

Le croissant fut lancé par notre Soleil sur Saturne lorsque Saturne occupait la première position dans le ciel, si près qu'elle se tendit d'un arc de 20 ° ou plus. Le petit globe au centre était Vénus dans sa phase dormante. Vénus apparut comme une brillante étoile lorsqu'elle passa en phase radiante.

La compréhension par Wallace Thornhill du phénomène de décharge plasmique permet même aux esprits non techniques de visualiser la façon dont la jeune Vénus pourrait avoir produit les flèches lumineuses radiantes trouvées dans les anciennes représentations de la planète.

En faisant appel à des méthodes de recherche empruntées à Velikovsky, Talbott passa en examen la mythologie de chaque culture importante dans le monde. Dans la mesure où les histoires mythiques embellissent localement, au fur et à mesure du temps, il retraça les histoires jusqu'à leur forme la plus ancienne et la plus pure. Cela le conduisit aux écrits les plus anciens du berceau de la civilisation au Moyen-Orient et dans l'ancienne Égypte.

Les grandes pyramides, selon Talbott, sont pleines d'écrits humains qui décrivent un monde que nous ne voyons pas aujourd'hui, un ciel que nous ne voyons pas aujourd'hui. C'est pourquoi le sens des hiéroglyphes surprend nos meilleurs experts. « *Ces inscriptions ne répondent pas à notre monde* ». Il s'agit d'un indice important.

Avec le soutien de Thornhill et d'un nombre croissant de savants accomplis, David Talbott est en train de monter une hérésie encore plus radicale que celle de Velikovsky. Il déclare avec une complète assurance, que Vénus, Mars, Saturne et Jupiter sont passées très près de la Terre durant la mémoire humaine. Il dit qu'ensemble, ces planètes présentaient une forme extraordinaire dans le ciel, parfois paisible, et d'autres fois violente.

Les hommes vivant pendant l'« Âge des Dieux » se sentaient en harmonie avec ces formes familières. C'est pourquoi les batailles des dieux dans le ciel et leur départ causèrent confusion et traumatisme. Le climat émotionnel de ces gens pourrait avoir ressemblé à celui d'enfants innocents dont les parents sûrs et aimants se transformèrent subitement en tyrans capricieux avant de finalement les abandonner. Pour la première fois, les hommes expérimentèrent l'illusion de la séparation et toutes les formes de la violence humaine. Le reste fait partie de l'Histoire.

9

Le tonnerre des dieux

La preuve grandissante d'un univers électrique révèle-t-elle le sens caché de la mythologie antique ?

MEL ET AMY ACHESON

Qui aurait pu penser que les mythes des anciennes cultures jetteraient une lumière nouvelle sur la physionomie mystérieuse de planètes et de lunes ? Qui donnerait une nouvelle signification aux travaux actuels dans les laboratoires d'éclairs artificiels ? Si le mythologue David Talbott, de Portland, Oregon, et le physicien Wallace Thornhill, de Canberra, Australie, ont raison, alors les mythes et symboles anciens sont une clé pour une compréhension plus grande et plus complète de l'histoire et de l'univers physique.

Ceci étant dit, à notre époque, la mythologie du monde ne semble pas une source de découvertes évidente. Jusqu'à récemment, les mythologues cherchaient à expliquer les histoires anciennes avec des références aux événements de la vie quotidienne : les saisons, le pouvoir d'un orage, les phases de la lune, ou les mouvements du soleil. Mais leurs efforts ont produit un monceau de contradictions, qui ont renforcé la croyance populaire comme quoi le mythe est une pure et simple fiction – rien d'autre qu'un guide fiable pour le passé.

MYTHOLOGIE COMPARATIVE

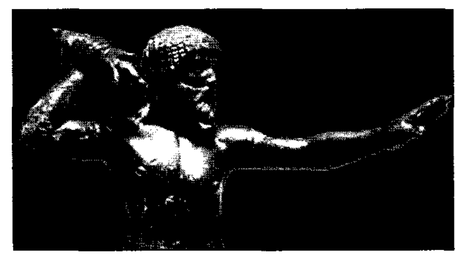
Par contraste, David Talbott, inspiré par la théorie d'Immanuel Velikovsky d'un bouleversement interplanétaire, a développé une méthode pour comparer les mythes des cultures très anciennes. Son objectif était de découvrir si des souvenirs fiables étaient inclus dans ces différentes histoires. Cette méthode est similaire à celle utilisée par les avocats dans une cour de justice, qui interrogent les témoins, susceptibles de mentir, d'être incompétents ou de mal se souvenir. Lorsque les affirmations de témoins indépendants convergent sur des détails uniques, ils tendent à se corroborer les uns les autres, même si les témoins ne sont pas fiables pour d'autres parties de leur témoignage. De façon similaire, selon Talbott, il y a des centaines de thèmes communs dans la

mythologie du monde, dans lesquels des mots et des symboles différents évoquent les mêmes souvenirs. Plus il y a de points de convergence, plus il est difficile de les écarter.

Lorsqu'on les laisse parler, prétend Talbott, ces souvenirs universels racontent une histoire détaillée et cohérente. Mais c'est une histoire qui nous semble absurde aujourd'hui : pour Talbott, ce que les anciens adoraient et craignaient comme des *dieux* puissants, étaient des *planètes*, placées très près de la Terre. Cet ensemble rapproché de planètes apparaissait comme des pouvoirs puissants dans le ciel. Leur instabilité et leurs mouvements imprévisibles ont donné naissance à l'un des thèmes les plus communs du mythe – les guerres des dieux. Dans ces histoires dramatiques, les dieux se battaient avec des éclairs, quand le feu et les pierres descendaient sur Terre.

LES ARMES DES DIEUX

Dans les anciennes traditions, peu d'images sont plus parlantes que celles des coups de tonnerre des dieux planétaires, note Talbott. Regardez le géant gazeux Jupiter, que les Grecs appelaient Zeus le souverain, le vainqueur dans le conflit céleste des Titans. « Jupiter n'est qu'une petite lueur de lumière dans notre ciel, mais les anciens se figuraient le dieu Jupiter comme un colosse dans les cieux, son bouclier favori étant les éclairs. Qu'est-ce que cela signifie ? Si les dieux étaient des planètes, alors les coups de tonnerre des dieux n'étaient rien d'autre que des décharges d'éclairs interplanétaires. »


Zeus qui porte l'éclair, le dieu Grec de la planète Jupiter

Dans la *Théogonie* d'Hésiode, on dit de Zeus : « Des Cieux et de l'Olympe, il venait soudain, jetant son éclair : les coups partaient denses et rapides depuis sa main puissante, avec tonnerre et éclairs, faisant tournoyer une flamme terrible... »

Quand le dragon Typhon attaqua le monde, il y avait du tonnerre et des éclairs, et... le feu du monstre, et des vents brûlants, des coups de tonnerre éclatants. » Détruit par un jet d'éclair de Zeus, le dragon qui menaçait le monde fut alors connu sous le nom de « touché par le tonnerre ». De fait, il est remarquable de noter combien de figures mythiques sont atteintes par des éclairs.

Rien que dans le mythe Classique, ces figures comprennent Encelade, Mimas, Menottes, Aristodème et Capaneus, Idas, Iasion et Asquélape. « La plus grosse erreur que peut commettre un savant », dit Talbott, « c'est de chercher des explications terrestres. Les formes les plus ancestrales de ces histoires sont cosmiques. Les dieux, les grands héros, et les coups de tonnerre qui volaient entre eux sont toujours célestes. » La tradition hébraïque se souvient aussi de l'éclair des dieux. Le Psaume 77 proclame : « La voix de ton tonnerre était dans les cieux : les éclairs éclairaient le monde : la Terre tremblait et était secouée. » En Inde, le *Mahabharata* et le *Ramayana* relatent que l'éclair des dieux remplissait les cieux comme une pluie de flèches enflammées. Dans l'Égypte ancienne, à Babylone, en Scandinavie, en Chine et en Amérique, mythes et légendes décrivent des déflagrations attribuées aux coups de tonnerre des dieux.

Ces histoires de batailles cosmiques fournissent la majeure partie du contenu des mythes que nous connaissons aujourd'hui. Talbott écrit : « Si nous avons échoué à reconnaître les joueurs célestes, c'est parce que les planètes qui inspirèrent ces histoires se sont réduites à des points lumineux. À l'époque moderne, nous ne voyons aucun éclair interplanétaire. »

Mais Talbott nous rappelle que si ces souvenirs mondiaux sont effectifs, les preuves physiques doivent être importantes. Cela appelle une analyse objective de la surface des planètes et des lunes, pour voir si les marques des décharges interplanétaires sont présentes.

Électricité et astronomie

Inconnue de Talbott, cette recherche a été menée par le physicien Walter Thornhill. Il a découvert les livres de Velikovsky juste avant d'entamer sa carrière universitaire. « J'étais le seul diplômé en physique à hanter les rayons d'anthropologie à la bibliothèque de l'université », dit-il. « Le résultat fut une forte conviction que l'étude de Velikovsky avait besoin d'être poursuivie. » Mais sa découverte suivante fut la réticence, voire l'hostilité des scientifiques à interroger les affirmations qui sous-tendaient leurs théories.

Une de ces affirmations que remettait en cause Thornhill était l'insignifiance des phénomènes électriques sur les échelles astronomiques. Le Prix Nobel Hannes Alfven, un pionnier de l'étude des propriétés des plasmas dans les décharges électriques comme les éclairs, avait averti les physiciens théoriciens que leurs modèles étaient faux. Les véritables plasmas ne se comportent pas comme le prétendent les modèles mathématiques. Ce ne sont pas des supraconducteurs, explique Thornhill, et ils ne peuvent pas non plus être traités comme des gaz, comme implicitement évoqué dans le terme *vent solaire* par exemple. Ils sont parcourus de courants électriques, qui pénètrent en longs filaments et qui se répandent ensuite en structures cordaires. Ces longs filaments tordus sont visibles dans les proéminences solaires, les jets galactiques et les queues de comètes. Ils furent détectés comme des « choses en forme de cordes » l'année dernière dans la queue de quarante-cinq millions de kilomètres de Vénus.

Suivant la suggestion de Ralph Juergens, un ingénieur électricien qui avait étudié le travail d'Alfven, Thornhill commença à amasser des preuves montrant que les détails photographiés maintenant sur les planètes, les satellites et les astéroïdes sont des cicatrices de décharges de plasma : des éclairs interplanétaires.

« En échelonnant les effets électriques vus sur Terre, et en laboratoire, je peux fournir un soutien stupéfiant à l'imagerie ancienne d'un ciel différent, et ainsi à l'éventualité que les planètes et les lunes se sont rapprochées dans un passé récent », déclare-t-il. « Un modèle électrique fournit un mécanisme simple pour réorganiser un système planétaire chaotique dans un temps très court et le maintenir stable. »

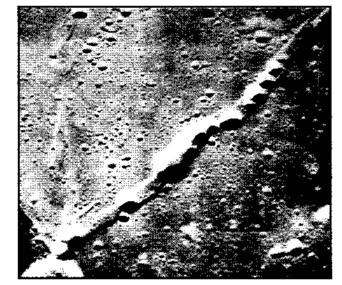
Un des effets de laboratoire est produit en approchant un bâton pointu avec un voltage élevé, juste au-dessus d'un isolant recouvert de poudre et placé sur une plaque métallique en contact avec le sol. L'étincelle forme des dessins caractéristiques sur la poudre. Une rainure principale étroite et d'une largeur assez uniforme est traversée en son centre par une rainure plus sinueuse. Des rainures parallèles longent la rainure principale sur une certaine distance, puis elles se rejoignent perpendiculairement.

Thornhill souligne que des dessins similaires peuvent être vus à plus grande échelle dans les impacts d'éclairs sur Terre, comme par exemple sur des cours de golf. Des tranchées d'une largeur constante sont créées, avec des sillons plus étroits qui serpentent vers leurs centres. La terre de la tranchée est déposée des deux côtés. Les rainures secondaires peuvent être parallèles à la principale, et les rainures dépendantes se joignent à angle droit.

Les effets du plasma planétaire

Thornhill décrit comment les mêmes effets répétés à l'échelle planétaire produisent les marques appelées ruisselets sinueux. Des rainures longues et uniformément larges serpentent à la surface, souvent avec des monticules de matériaux déposés de chaque côté.

Les rainures intérieures les plus sinueuses ont souvent des chaînes de petits cratères précisément centrés le long de leur axe, ou bien les cratères traversent, formant alors des murets effilés. Il n'y a généralement aucun signe de décombres tombés du toit, comme on pourrait l'attendre si l'explication conventionnelle du « tube de lave » pour les ruisselets de la Lune était correcte. Il n'y a pas non plus de preuve d'un délavage, qui interviendrait si les ruisselets avaient été formés par l'eau, comme on l'a proposé pour Mars.



Le Ruisselet Hyginus sur la Lune. Ni l'eau ni la lave ne produisent des rainures ponctuées de trous circulaires, mais il s'agit de traces fréquemment laissées par des décharges, selon Wallace Thornhill (photographie de la NASA)

De plus, les ruisselets montent et descendent, souligne Thornhill, en suivant plutôt un potentiel électrique qu'un potentiel gravitationnel, comme le font l'eau ou la lave. Là où les ruisselets se rejoignent, les rainures les plus récentes et leurs monticules se poursuivent, comme si les rainures plus anciennes n'existaient pas. C'est particulièrement le cas avec Europa, où les monticules sont souvent plus sombres que le terrain autour. Ils sont aussi plus sombres que la rainure centrale, ce qui remet en cause l'explication habituelle selon laquelle il s'agirait de matériaux plus sombres repoussés par des craquements de la glace. Thornhill fait l'hypothèse que les forces électriques de l'arc ont altéré la composition chimique ou nucléaire des débris.

Ce qui est particulièrement remarquable, ce sont les ruisselets en boucle sur Europa. On n'a jamais entendu parler de glace craquant en boucle, mais la forme en tire-bouchon d'un filament de plasma l'explique aisément.

Thornhill note aussi la similitude des cratères sur les planètes et les lunes avec ceux produits en laboratoire. Ils sont tous parfaitement circulaires, car un arc électrique touche toujours la surface de manière perpendiculaire. Les murs sont presque verticaux et les sols sont plats lorsque le mouvement circulaire de l'arc façonne le cratère. Les cratères d'impact et d'explosion, par contraste, ont tendance à avoir une forme de bol : au lieu d'être soulevés à la surface, les matériaux d'excavation sont éparpillés comme un fluide pendant la durée du choc.

Un autre aspect habituel des cratères électriques, explique Thornhill, est le terrassement sur les côtés, tombant sur le sol en tire-bouchon, au fur et à mesure que l'arc tournoie. La Lune et Mars fournissent de nombreux exemples de cratères avec terrasses et amas « tire-bouchonnés ».



La forme en « tire-bouchon » caractéristique des filaments de plasma qui décrivent des arcs à la surface d'Europa, une des lunes de Jupiter (photographie de la NASA)

Les pics centraux sont généralement symétriques et abrupts, comme les « tétons » laissés par le plasma lorsque l'arc coupe les matériaux tout autour. Thornhill compare cela avec la masse irrégulière de ce qu'on appelle le pic de rebond dans le cratère d'impact ou d'explosion produit en laboratoire. Dans les nombreux cratères de la Lune, le pic central est connecté au terrain alentour


Cratère d'éclair avec des ruisselets sur Phobos, la lune de Mars (photographie de la NASA)

par un « isthme », comme dans le cratère façonné par le plasma, lorsque l'arc se tend avant de faire un tour complet.

Une caractéristique d'origine électrique, dit Thornhill, est un cratère centré au bord d'un autre cratère. C'est commun sur la Lune et sur d'autres planètes. C'est un effet attendu de l'arc qui saute ou qui touche les monticules les plus élevés.

En fin de compte, beaucoup de volcans sont des versions agrandies de fulgurites, dit Thornhill. Les fulgurites sont des cloques de matériaux créées lors de la frappe de l'éclair. Typiquement, les fulgurites ont des bords abrupts et un cratère au sommet, formés lorsque la charge diffuse qui a soulevé la fulgurite se transforme en arc plus étroit. L'exemple le plus extraordinaire est Olympus Mons sur Mars, de six cents kilomètres sur vingt-quatre. Un sextuple cratère a été façonné au sommet, lorsque l'arc s'est rétréci et a touché successivement chaque bord.

Le dieu balafré

La possibilité d'expliquer certaines des surprises de la période spatiale à travers les mémoires humaines ne surprend pas Talbott. Il cite l'exemple de l'ancien Motif du Balafré.

Un thème récurrent à de nombreuses cultures est celui du dieu de la guerre, qui dans une période de troubles, reçoit une blessure ou une égratignure sur le front ou à la cuisse. À première vue, cela paraît normal, car guerriers et blessures vont de pair. Cependant, il ne s'agit pas de l'histoire d'*un guerrier*, mais de l'*archétype* céleste des guerriers – le dieu qui sert d'inspirateur aux guerriers humains sur les champs de bataille. Dans l'astronomie ancienne, cet archétype du guerrier est identifié à une planète spécifique – Mars.

Du Mars grec, appelé Ares, il est dit qu'il reçut une profonde entaille lorsqu'il rencontra Diomède ; alors, le dieu libéra une horde de mille guerriers et fonça vers Zeus pour déplorer sa blessure. Le nom grec alternatif pour Mars était Héraclès, et ce dieu reçut également une grave blessure à la cuisse.

Les Indiens Blackfoot ne semblent pas avoir conservé des associations astronomiques avec leur guerrier Balafré légendaire. Les Aztèques non plus avec leur dieu à la cicatrice Tlaloc. Mais Talbott insiste sur le fait qu'une approche comparative peut démontrer les racines communes de tels thèmes mythiques.

Est-il alors possible que la « blessure » de Mars se réfère à un événement réel ? « Je me souviens avoir regardé une des premières photographies de Mars prises par la première sonde Mariner », se rappelle Talbott. « Elle montrait un gouffre étonnant coupant la face de la planète. Même de loin, le gouffre ressemblait à une cicatrice ». Les Astronomes l'ont appelé Valles Marineris – sa taille est telle qu'elle engloberait plus de mille Grand Canyons. « À ce moment-là, je réalisai que de toutes les planètes et lunes de notre système solaire, seule Mars portait ce qui ressemblait à la blessure d'un dieu guerrier ».

Cette méthode comparative prend en compte de nombreux détails jusqu'alors négligés. Encore plus dramatique est la liaison entre le thème du Balafré et l'éclair des dieux. Talbott donne l'exemple du dieu Encelade, abattu par un coup de tonnerre lancé par Zeus. On se souvenait alors du « dieu à la cicatrice d'éclair ». Encelade apparaît comme la contrepartie du monstre Typhon, le dieu « touché par le tonnerre ». Tous les deux peuvent être identifiés à l'aspect terrible du guerrier céleste, selon Talbott, car c'est dans son apparence humaine qu'Arès reçut la blessure.

Talbott fut le premier à associer la cicatrice très visible du Dieu Aztèque Tlaloc à l'éclair. « Cela vient du fait que les experts n'ont pas considéré le thème mondial », nous dit-il. En fait, Tlaloc était directement connecté à l'éclair, et c'est à travers l'éclair qu'il disperse les âmes dans les Cieux Aztèques. Dans la mythologie Aztèque, il y a un monde alternatif après la vie, réservé aux gens tués par l'éclair. Il est gouverné par Tlaloc et il s'appelle Tlalocan.

« Quelque chose d'aussi massif que la Valles Marineris aurait-il pu être creusé par un éclair interplanétaire ? », se demande Talbott. Il s'avéra qu'il put poser la question directement à Wallace Thornhill.

La planète balafrée

Thornhill et Talbott se rencontrèrent environ dix ans après la diffusion des premières images de la Valles Marineris. Talbott fit un résumé de ses recherches sur le thème du dieu à la cicatrice d'éclair. « La Valles Marineris pourrait-elle avoir été créée par un coup de tonnerre ? » demanda-t-il.

Thornhill répondit : « Cela n'aurait pu être quelque chose d'autre. »

Avec des dimensions de quatre mille kilomètres sur sept cents, et une profondeur jusqu'à six kilomètres, cela reviendrait à avoir un Grand Canyon de New York à Los Angeles. Cela représente environ deux millions de mètres cubes qui ont été enlevés de la surface de Mars, sans qu'il y ait un amas de débris apparent.

« La Valles Marineris a été créée en quelques minutes par un arc électrique géant qui a traversé la surface de Mars » prétend Thornhill. « Les roches et le sol ont été projetés dans l'espace. Certaines sont retombées sur la planète pour créer les grands champs de rochers aperçus par les sondes Viking et Pathfinder. »

Il montre les parois abruptes et planes du canyon et les pics centraux, typiques de l'action du plasma. Les rigoles de côté se terminent souvent en alcôves circulaires, et il n'y a pas de débris dans la rainure principale. Elles ont tendance à se rejoindre à angle droit. De plus petites rainures et des chaînes de cratères longent les rainures principales. « L'arc a probablement démarré à l'est dans une région au terrain chaotique » spécule Thornhill. « Il s'est ensuite étendu vers l'ouest, en formant des grands canyons parallèles. Il acheva sa course en créant les ruisselets géants du Noctis Labyrinthus. »

Thornhill a publié un CD intitulé *L'Univers Électrique*, qui décrit ces événements et d'autres phénomènes électriques à l'échelle astronomique. Il cite les travaux de Talbott, qui démontrent que les peuples anciens ont été témoins d'une époque où ces énergies maintenant calmes étaient dominantes.

Toutes les planètes associées à des divinités mythiques sont couvertes de cicatrices, qui s'expliquent parfaitement par des décharges de plasma. Les cratères, volcans et canyons, observés en détail, montrent des différences essentielles avec leurs équivalents terrestres. Ces physionomies anormales correspondent *vraiment* à des stigmates d'éclairs. La prédiction de Talbott selon laquelle les thèmes des mythes devraient être corroborés par des preuves physiques sur les planètes gagne du terrain à chaque retour d'images des explorations spatiales.

La Valles Marineris porte la plus frappante correspondance avec la blessure du dieu guerrier mythique. Ce gouffre puissant représente la confluence de deux visions du monde : la vision dramatique et historique de la mythologie et la vision physique et objective de la science. Si Talbott et Thornhill ont raison, la compréhension aussi bien du mythe que de la science doit être reconstruite sur de nouvelles fondations, pour supporter le passé historique et le futur électrique.

Troisième Partie

L'exploration de la plus grande antiquité de la civilisation

10

L'énigme des origines de l'Inde

La datation de nouvelles découvertes dans le golfe de Cambay bouleverse le scénario orthodoxe sur l'aube de la civilisation

DAVID LEWIS

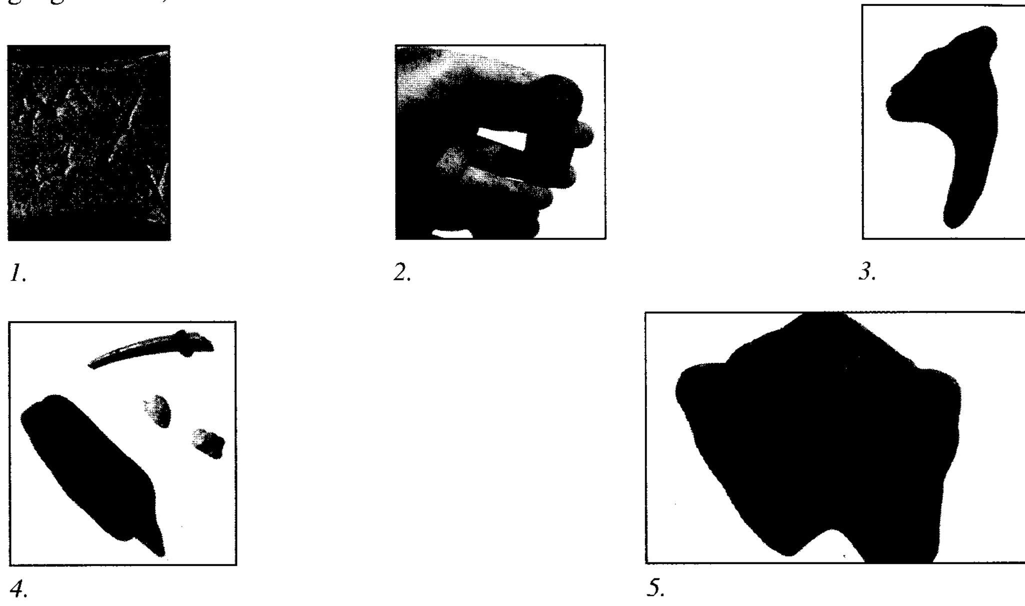
Avec les trois-quarts de la planète couverts d'eau, on a souvent dit que nous en savons plus sur la surface de Vénus que sur ce qui se trouve dans la mer. Cela est peut-être en train de changer. La découverte de ce qui pourrait être une ville oubliée, au large de Cuba, a impressionné le monde archéologique au printemps 2001. Les comptes rendus depuis La Havane ont parlé de grands blocs de pierre rassemblés à une profondeur de sept cents mètres en formations perpendiculaires et circulaires, certaines ressemblant à des pyramides. Les chercheurs dans un sous-marin de poche ont décrit la zone comme celle d'un développement urbain, avec des structures qui auraient pu être des routes et des ponts.

Comme une « ville perdue » antédiluvienne ne correspond pas au paradigme de la préhistoire, les gardiens de l'orthodoxie restent silencieux sur ce sujet – en tout cas à ce jour. Et pendant ce temps, d'autres découvertes récentes commencent à éroder sérieusement leurs fondations. Trouver les ruines d'une ancienne civilisation submergée pose plus de questions que cela n'apporte de réponses. Comment le terrain et ses structures se sont-ils effondrés ? Qu'est-ce qui a provoqué un tel cataclysme à grande échelle ? Quand la civilisation commence-t-elle sur Terre ? Que savons-nous réellement sur le passé lointain et les origines de l'homme ? Et comment réagit l'establishment scientifique, agrippé à ses doctrines, lorsque ses présomptions les plus fortes sont mises en doute ?

Comme si la cité caraïbe n'était pas suffisante, à peu près en même temps, une autre découverte surprenante a été faite à vingt-cinq miles de la côte du Gujerat, en Inde. Cette découverte est intervenue dans cette partie de la Mer d'Arabie connue sous le

nom de Golfe de Cambay. L'Institut National de Technologie Océane (NIOT) en Inde a produit des images de sonar des profondeurs du golfe en mesurant les niveaux de pollution. En utilisant des équipements qui vont sous le sol marin, les experts ont découvert des formations distinctement réalisées par la main de l'homme, sur une surface de plus de sept kilomètres de fonds marins.

D'après des rapports publiés dans le monde entier, l'imagerie au sonar du NIOT a détecté ce qui semble être des piliers en pierre et les murs écroulés d'au moins deux villes. Le site est décrit comme faisant partie d'une ancienne civilisation dans la vallée d'une rivière, comme celle de la Rivière Sarasvatî du *Rig Veda*, que l'on pensait mythique, mais qui selon des découvertes récentes de scientifiques indiens, aurait effectivement coulé dans le Gujerat. Dans le site du Golfe de Cambay, des plongeurs ont remonté de profondeurs de trente-six mètres deux mille artéfacts de main d'homme, incluant de la poterie, des bijoux, de la sculpture, des ossements humains, et des témoignages écrits, selon *Le Times de Londres*.



1. *Poterie gravée du Golfe de Cambay.*
2. *Artéfact du Golfe de Cambay. Petit objet cylindrique asymétrique, creux en son centre* (Photographie de Santha Faha).
3. *Artéfact du Golfe de Cambay. Un daim gravé apparaît vraisemblablement de chaque côté de l'objet, symétriquement* (Photographie de Santha Faha).
4. *Ensemble de quatre objets du Golfe de Cambay* (Photographie de Santha Faha).
5. *Plaque de pierre que le NIOT suggère gravée d'une écriture ancienne, ou de symboles délibérés* (Photographie de Santha Faha).

« Les structures sous-marines qui ont été trouvées dans le Golfe de Cambay au Gujerat, indiquent un peuplement qui pourrait dater de l'époque de la civilisation Harappa, voire avant » a déclaré Murli Manohar Joshi, ministre de la science et de la technologie, lors d'une conférence de presse en mai 2001.

La conjecture initiale de Johi était que le site de huit kilomètres était vieux de quatre à six mille ans, et qu'il avait été submergé par un violent tremblement de terre. Mais en janvier 2002, la datation au carbone a révélé qu'un artéfact du site était extrêmement ancien, entre 8 500 et 9 500 ans (la plus ancienne civilisation connue au monde en milliers d'années). C'est une époque où, en termes de standards archéologiques habituels, l'Inde était peuplée de cueilleurs et chasseurs primitifs dans quelques sites, et pas par des habitants d'une civilisation perdue.

L'auteur et chercheur sous-marin Graham Hancock a décrit les édifices du site comme ayant des centaines de mètres de longueur, avec des drains le long des rues. « Si c'est prouvé [l'âge des cités sous-marines], alors cela veut dire que c'est au-delà des fondations de l'archéologie » dit Hancock.

L'envergure et la sophistication des sites **démontent la croyance selon laquelle la civilisation commence il y a cinq mille ans à Sumer**, selon Hancock, ce qui est un argument pour le mouvement universitaire alternatif dont il est une des figures centrales. Du point de vue orthodoxe (Darwiniste), la vie, puis les êtres humains, ont émergé lentement pour des causes accidentelles et hautement improbables, dans une période de temps répondant à la loi des probabilités.

L'âge théorique de la planète, quatre milliards d'années, n'a *pas* été prouvé scientifiquement ou géologiquement, selon l'écrivain scientifique Richard Milton (auteur de *Faits de Vie : Une Ombre sur le Mythe du Darwinisme*), mais en estimant combien de temps *aurait* été nécessaire à la vie pour apparaître accidentellement, étant donné l'extrême *improbabilité* que la vie apparaisse selon des causes matérielles aléatoires.

La civilisation aurait suivi, selon le scénario, après la migration théorique « depuis l'Afrique » (il y a environ 100 000 ans), soit récemment en termes préhistoriques. Les preuves de civilisations extrêmement anciennes, ou de perturbations cataclysmiques graves (celles-ci rassemblant des événements mythiques qui pourraient avoir façonné l'ancien monde), tordent le cou à la théorie conventionnelle. Les découvertes qui révèlent que des civilisations ont existé plusieurs milliers d'années plus tôt que ce qui était estimé génèrent la méfiance, la consternation, le silence. Des preuves ensuite que l'homme moderne ait pu vivre, disons, il y a 250 000 ans en Amérique du Sud, est considéré comme absurde et hérétique, bien que la preuve en soit faite.

D'autres visions, modernes comme anciennes, avancent que la vie a émergé de manière plus mystérieuse, non pas par une série d'improbables accidents astronomiques, ni par le biais d'un scénario créationniste biblique, mais **par la vertu d'un autre agent inconnu**. Cet autre agent, inconnu, une force de vie pénétrante, plus en conformité avec *Le Tao de la Physique* qu'avec *L'Origine des Espèces*, est tel qu'on en trouve des traces dans les disciplines de guérison orientales, et qu'il est codifié de façon impressionnante dans les mythologies du monde.

Dans une vision plus tardive, l'idée que les civilisations préhistoriques ont existé ne doit pas être rejetée, sous prétexte que la vie a évolué à partir de causes matérielles uniquement, sur une période de temps nécessitée par l'improbabilité. La tradition en Inde a toujours tenu, en fait, que la culture Indienne précède toute compréhension, car elle est intemporelle, s'étendant à l'aube de l'Antiquité où jaillirent les dieux et le mythe – la réalité du non-espace / non-temps de la physique théorique moderne.

Comme nous le verrons, certaines traditions mythiques maintiennent que le territoire de l'Inde ancienne excédait de beaucoup celui que nous connaissons maintenant, et même qu'il s'étendait de Madagascar à l'Australie, peut-être comme un archipel. Comme avec la découverte archéologique de Troie, longtemps considérée comme un mythe, ont doit reconnaître qu'au moins certaines des traditions supposées mythiques de l'Inde sont enracinées dans des faits historiques. Cela conduit à l'idée d'une « Atlantide Asiatique », qui peut sembler fantastique, mais des géologues anciens pensent qu'un tel continent a existé. Cette notion peut gagner en crédibilité avec les découvertes du Golfe de Cambay, d'autant plus que le NIOT envisage d'observer d'autres sites archéologiques au large de Mahäbalipuram et de Poompuhar, dans le Tamil Nadu.

Les conceptions actuelles des savants occidentaux sont en contradiction avec les croyances indiennes anciennes sur de telles choses, mais cela n'a pas toujours été le cas.

Du milieu jusqu'à la fin du XIXe siècle, lorsque les idées sur les origines de l'Homme ont commencé à surgir en Europe, des géologues et des archéologues ont accepté l'idée du déluge biblique, des continents perdus (pour lesquels ils ont trouvé des preuves), et un grand territoire dans l'Océan Indien – Le Grand Continent du Sud du naturaliste britannique Alfred Russell Wallace.

Même aujourd'hui, la science dominante croit que des territoires comme le Gondwanaland et la Pangée ont existé, bien qu'ils les relèguent à des époques très anciennes, 180 à 200 millions d'années, pour rester en ligne avec l'estimation de l'âge de la planète, nécessaire au processus improbable de l'évolution. Et considérez les traditions du Sud-Est asiatique, qui imitent les découvertes des géologues, ceux qui disent qu'un continent habité existait, s'étendant sur ce qui est maintenant l'Océan Indien, la Mer d'Arabie et le Golfe du Bengale. Ces traditions existent encore à ce jour dans les usages de l'Inde du Sud, le Sri Lanka et les îles de la Mer d'Andaman.

« Dans les temps anciens », un vieux texte Sri Lankais affirme que « la citadelle de Rawana (Seigneur de Lanka), 25 palais et 400 000 rues a été avalée par la mer ».

Le territoire submergé, selon l'ancien récit, se situait entre Turicoreen au sud ouest de la côte Indienne et Man Aar, au Sri Lanka. Ce territoire submergé n'avait pas la taille estimée par les géologues, mais était probablement – s'il a vraiment existé – une partie submergée du sous-continent Indien.

Une autre tradition culturelle, citée dans le livre d'Allan et Delair *Cataclysme ! Compilation des Preuves d'une Catastrophe Cosmique en 9 500 ans avant J.-C.*, celle des Selungs de l'Archipel de Mergui au large de la Birmanie, parle également d'un territoire englouti : « ...auparavant (le) pays avait des dimensions continentales, mais la fille d'un esprit mauvais jeta de nombreux rochers dans la mer... les eaux s'élevèrent et avalèrent le sol... Tous les êtres vivants périrent, sauf ceux qui purent se réfugier sur la seule île qui demeura au-dessus des flots. »

Une des épopées Tamil de l'Inde du Sud, le *Silappadhikaram*, mentionne fréquemment un vaste territoire appelé Kumara Nadu, ou encore Kumari Kandam, et qui s'étendait bien au-delà des côtes indiennes actuelles. Les commentateurs anciens de l'Inde écrivirent en détail sur un « Tamil Sangham » préhistorique, une académie spirituelle située dans cet ancien pays. Ils écrivirent aussi sur la submersion de deux rivières, la Kumari et la Pahroli, au milieu du continent, et d'un pays doté de chaînes de montagnes, d'animaux, de végétation et de quarante-neuf provinces. Ce royaume de Pandya, selon la tradition, a régné de 30 000 avant J.-C. à 16 000 avant J.-C. Au moins une branche des mystiques de l'Inde du Sud d'aujourd'hui prétend descendre directement des ces temps anciens extraordinaires, lorsque leurs géniteurs spirituels avaient atteint des âges très avancés, grâce à des techniques yogiques.

Et le poème épique indien, le Mahabharata, daté par des scientifiques indiens non occidentalisés de cinq mille ans avant le Christ, contient des références à son héros, Rama, qui regardait depuis la côte ouest actuelle de l'Inde un vaste territoire, maintenant occupé par la Mer d'Arabie, un récit corroboré par les récentes découvertes sous-marines. Des textes indiens plus obscurs mentionnent même une technologie avancée, sous la forme d'un vaisseau aérien utilisé pour transporter l'élite de la société et répandre la guerre.

Les écrits décrivent ces vaisseaux aériens en détail, et longuement, laissant les savants et les historiens perplexes. Les grandes épopées indiennes, de plus, décrivent de manière très vivante une dévastation militaire que l'on peut seulement comparer à une guerre nucléaire. Se trouvait-il donc là, dans les temps anciens, non pas simplement une civilisation ancienne, mais une civilisation ancienne *avancée* ?

Des machines volantes... des continents perdus... sont-ce des contes mythiques de pays mythiques ou bien ces anciennes références nous fournissent-elles des témoignages longtemps oubliés, puis rejetés par la science occidentale comme une fantaisie ?

Pour répondre à cette question, nous devons regarder l'histoire de l'érudition telle qu'elle persiste en Inde. Depuis le XIXe siècle, les savants occidentaux ont rejeté la signification historique des traditions culturelles des peuples anciens, y compris celles de l'Asie du sud. Avec un parti pris ethnocentrique décisif, les experts ont réinterprété l'histoire telle qu'elle était enseignée à l'Est. Ayant trouvé, par exemple, que des mots racines de l'ancien Sanskrit de l'Inde se retrouvent de manière presque universelle dans la plupart des langues du monde, les savants occidentaux définirent un schéma ethnocentrique pour expliquer le phénomène – schéma que les intellectuels indiens modernes ont fini par accepter.

Un peuple Européen antérieur a dû exister, ont imaginé les savants – une race Indo-européenne à partir de laquelle le monde, y compris l'Inde, a tiré ses racines linguistiques et son stock génétique. Les savants ont aussi exproprié les Aryens de l'Inde Ancienne pour construire ce scénario. Cette race aryenne, nous dirent-ils, est venue d'Europe, puis envahit la Vallée de l'Indus au nord de l'Inde – faisant ainsi de la culture Sanskrit et Védique quelque chose d'assez récent et un descendant plutôt qu'un géniteur de la civilisation occidentale.

La théorie de l'« invasion aryenne » est depuis tombée en discrédit. James Schaffer, de l'Université de Case Western, un archéologue réputé et spécialiste de l'Inde ancienne l'a dit sur ce sujet : « Les témoignages archéologiques et les traditions anciennes orales et écrites du sud de l'Asie sont maintenant convergentes ».

En d'autres termes, il est prouvé que la mythologie de l'Inde est exacte. Schaffer écrit ensuite : « Certains savants ont proposé qu'il n'y a rien dans la « littérature » qui place les Indo-aryens en dehors de l'Asie du sud, alors que les témoignages archéologiques le confirment... Nous rejetons fermement les interprétations historiques simplistes [des savants occidentaux], qui remontent au XVIIIe siècle... Ces interprétations qui prévalent encore sont diminuées significativement par l'ethnocentrisme européen, le colonialisme, le racisme... »

L'Inde du sud, un pays dont les racines culturelles remontent pour certains à la plus profonde antiquité, plus grande que celle du nord, a souffert un sort similaire. Des locuteurs d'une langue proto-dravidienne, le prédécesseur d'une famille de langues parlées dans le sud – et certains disent le Sanskrit lui-même – sont entrés en Inde par le nord-ouest, insistent les savants occidentaux. Les deux théories de l'invasion étaient nécessitées par les croyances occidentales, en premier la théorie des origines du Jardin d'Éden, puis, avec l'arrivée des Darwinistes, les croyances de la théorie de l'expansion à partir de l'Afrique.

Mais la théorie de l'invasion aryenne a été déboulonnée. Aucun squelette ne prouve de différence entre les envahisseurs supposés et les peuples indigènes de l'Inde. Et l'imagerie satellite montre maintenant que l'ancienne civilisation Harappa de la Vallée de l'Indus et du Mohenjo-Daro, a probablement décliné et disparu à la suite de changements climatiques, l'assèchement de la rivière *mythique* de Sarasvatī, plutôt que par la descente d'envahisseurs imaginaires. La réfutation de la théorie de l'invasion aryenne, toutefois, et les ruines sous-marines récemment découvertes ouvrent une boîte de Pandore pour les savants orthodoxes, en ce qui concerne le passé – pas seulement celui de l'Inde, mais celui de toute l'espèce humaine. Si le Sanskrit précède tous les autres langages du monde, et si d'anciennes civilisations ont existé là où se trouve maintenant la mer, comment peut-on expliquer la préhistoire en termes occidentaux modernes ?

Et jusqu'à quel point la véritable histoire de l'Inde est-elle encore obscurcie par l'ethnocentrisme, le colonialisme, ou le matérialisme scientifique ? La réfutation de la théorie de l'invasion aryenne ne représente peut-être que le sommet de l'iceberg des conceptions erronées sur l'âge et la nature de l'Inde ancienne, sa culture, son peuple et ses réalisations.

Il a longtemps été dit que l'Inde Mère était née dans un temps avant le début de tout mythe, lorsque les *rishis*, des hommes d'une grande sagesse et d'un niveau spirituel phénoménal étaient sur Terre. Cette Inde ancienne remonte au temps où sont nés les poèmes épiques du *Ramayana*, du *Mahabharata* et des anciennes traditions du Tamil Nadu. Le Tamil Nadu était un pays dont on dit que la culture est plus ancienne que celle du nord, en faisant alors partie du Kumari Kandam et datant de façon stupéfiante de 30 000 ans avant J.-C.

Un grand déluge a inondé le Kumari Kandam, disent les textes obscurs de la tradition Siddhârta du Tamil Nadu. C'est une notion dont font écho les écrits du Colonel James Churchward et de W.S. Cervé, qui déclarent tous deux avoir connaissance de textes, indiens et tibétains, respectivement, qui parlent d'un continent à l'est, perdu depuis longtemps.

Alors que la théorie de la dérive des continents suppose un mouvement lent et uniforme des territoires sur des centaines de millions d'années, de nombreuses preuves montrent que la surface de la Terre a changé rapidement et violemment dans la préhistoire récente. Une grande extinction soudaine de mammifères et de plantes a eu lieu sur la planète à la fin de la dernière période glaciaire, peut-être il y a 12 000 ans. Des centaines d'espèces de mammifères et de plantes ont disparu de la surface de la terre, beaucoup de carcasses ayant été entraînées par les flots dans des grottes profondes se sont empilées dans le monde entier. La science moderne a été incapable d'expliquer de manière convaincante cet événement, et a volontairement ignoré ce qui semble évident, compte tenu des preuves trouvées.

D. S. Allan et J. B. Delair dans *Cataclysme ! Compilation des Preuves d'une Catastrophe Cosmique en 9 500 ans avant J.-C.*, amassent une quantité formidable de preuves *connues*, qui corroborent les légendes de la conflagration et du déluge contenues dans les témoignages mythologiques du monde. Si nous écartons la croyance dans les récits écrits de la préhistoire, Allan et Delair comblent le vide d'une manière convaincante en remplaçant les doctrines gradualistes qui impliquent des mouvements de la glace extrêmement lents (qui sont supposés expliquer la grande extinction) par ce qui, d'après les preuves rassemblées, semble avoir été un désastre phénoménal et mondial, qui a submergé les terres et rompu la croûte terrestre.

La plupart des preuves se trouvent en Asie du sud. Les témoignages rassemblés par le bateau d'exploration suédois *Albatros* en 1947, révèle un vaste plateau de lave durcie sur au moins plusieurs centaines de kilomètres au sud-est du Sri Lanka. La lave, preuve d'une cassure profonde de la croûte terrestre, remplit la majeure partie de ce que sont maintenant des vallées submergées. L'immense éruption qui a projeté la lave a sans doute coïncidée avec la chute du Continent du Sud de Wallace (alias Kumari Kandam), pour lequel existent de nombreuses preuves zoologiques et botaniques, qui donneraient à un tel territoire une date assez récente, selon Allan et Delair, et non pas les 180 millions d'années que l'orthodoxie assigne à un tel continent. Les villes perdues du Golfe de Cambay ont sans doute connu un sort identique, à la même époque, ou comme conséquence de conditions tectoniques instables, résultant d'un désordre initial – un astéroïde, peut-être, ou un déplacement de la croûte terrestre – qui causèrent la récente extinction et la destruction des cités anciennes.

Parmi les trésors de preuves rassemblés par les géologues anciens, et ressuscités par Allan et Delair se trouvent des grottes asiatiques remplies des ossements de diverses espèces d'animaux de la préhistoire récente, *de différentes parties du monde.* Ces carcasses ne peuvent avoir été conduites là que par des flots puissants parcourant le globe. À la lumière des travaux d'Allan et de Delair, d'autres preuves comme en Inde la trappe de Deccan, une vaste plaine de lave triangulaire, épaisse de plusieurs milliers de mètres et couvrant plus de 620 000 kilomètres carrés, et la dépression de l'Indo Gange, une fissure gigantesque dans la surface terrestre, s'étendant de Sumatra au Golfe Persique à travers l'Inde, peuvent être interprétées comme la preuve d'un cataclysme qui a rompu la croûte de la Terre, submergé différents territoires et causé la grande extinction.

D'autres fragments intrigants d'une preuve anormale, suggèrent un grand voyage par voie maritime, ou éventuellement par les airs d'une culture qui a existé dans l'Inde Ancienne – par exemple, la nature identique de l'écriture de la Vallée de l'Indus et de celle trouvée dans l'Île de Pâques de l'autre côté de l'Océan Pacifique. Des comptes rendus initiaux suggèrent que l'écriture récemment découverte dans le Golfe de Cambay ressemble à l'écriture de la Vallée de l'Indus. Selon certains chercheurs indiens du sud, les écrits indéchiffrables le sont dans une langue proto-tamoule, ce qui lierait la culture de la lointaine Île de Pâques et ses fameuses statues mégalithes avec l'Inde du sud Ancienne, le Kumari Kandam – une idée que l'on retrouve dans les coutumes des habitants de l'Île de Pâques, à propos du continent perdu à l'ouest, dont ils seraient originaires.

Avec le développement récent de l'archéologie sous-marine, les témoignages du passé sont réécrits. Nous avons besoin de recherches supplémentaires, de même que d'autres expéditions dans les eaux traîtresses et les profondeurs des océans ; mais plus que jamais, les scénarios écrits de la préhistoire sombrent sous leur propre poids, alors que des scènes d'un passé plus glorieux remontent à la surface, à travers l'imagerie acoustique. Le passé étant un prologue, ces images ne sont pas seulement intéressantes pour les universitaires, mais aussi pour tous ceux qui veulent résoudre le mystère des origines de l'humanité.

11

Repousser les portes de la civilisation

Pour John Anthony West, la recherche de preuves sur la civilisation préhistorique ancienne commence à porter ses fruits

J. Douglas Kenyon

« Comme l'ego d'un athlète qui est conditionné pour gagner et qui se sent misérable s'il perd le Super Bowl » compare John Anthony West, « les ego des savants et des scientifiques sont conçus pour avoir raison. Ils n'ont pas beaucoup d'argent ni de gloire, et il n'y a pas d'éclat dans ce qu'ils font, et lorsque quelqu'un comme moi arrive, de manière totalement inattendue, ils réagissent comme des chats ébouillantés. »

Tourmenter le troupeau régnant des chats est une source d'amusement favorite pour ce fléau autoproclamé de « L'Église du Progrès ». Pour West, la version occidentale moderne de la civilisation, avec « ses bombes à hydrogène et son dentifrice en tube » n'est pas comparable à ces prédécesseurs longtemps ignorés (historiquement ou autrement), et West considère à tout le moins les savants qui n'ont pas de respect pour l'héritage des anciens comme des « idiots ».

Lorsque la saga d'*Atlantis Rising* a débuté en novembre 1994, notre couverture était « Des Réponses du Sphinx », qui rapportaient le tumulte engendré par les recherches de West et du géologue de l'Université de Boston, Robert M. Schoch, Ph. D., et indiquaient que le Sphinx de Gizeh avait été érodé par la pluie et qu'il était donc de plusieurs milliers d'années plus ancien que ce qui était admis par l'establishment égyptologique. La controverse continue.

Depuis lors, les auteurs Graham Hancock et Robert Bauval on rejoint le troupeau avec des livres au succès international énorme, en minimisant les affirmations de West, et en apportant leur touche personnelle relative au dessein astronomique des monuments de Gizeh. Et alors que tous les quatre restent *persona non grata* chez la plupart des égyptologues, leurs idées – publiées par de nombreux médias dans le monde – ont


John Anthony West, au pied du Sphinx (photographie de Patricia Kenyon)

atteint une notoriété sans précédent, et ont forcé l'establishment à renoncer à ignorer ces notions impudentes, et même parfois à vanter leurs mérites.

Le résultat n'a pas été particulièrement encourageant pour l'Église du Progrès. Un reportage spécial diffusé le 16 septembre 2002 sur Fox TV National, intitulé « Ouverture des Tombes Perdues : "live" depuis l'Égypte », en direct de Gizeh à une heure de grande écoute, n'était que le dernier avatar d'un ensemble d'enregistrements accordés aux vues hérétiques de West, Schoch, Hancock et Bauval. En dépit des efforts des contradicteurs, le soutien à leurs thèses s'amplifie.

Au cœur de la controverse se trouvent les mystères entourant la naissance de la civilisation. Avons-nous émergé de l'Âge de Pierre il y a environ cinq mille ans pour entamer alors notre lente et douloureuse ascension vers les sommets les plus élevés ? Ou bien y avait-il dans la plus ancienne antiquité, la source d'une civilisation qui s'était élevée à des niveaux de sophistication égaux ou même supérieurs aux nôtres, et dont la disparition n'a pratiquement laissé aucune trace ?

Dans ce dernier cas, les implications sont profondes, sinon dévastatrices. West et Schoch ont sans doute produit la preuve la plus irréfutable de l'existence de cette culture « mère », et partant, l'accomplissement scientifique le plus important de notre époque, qui pourrait figurer à la parade de l'Église du Progrès.

Atlantis Rising s'est entretenu avec John West au sujet de sa lutte permanente avec l'establishment, et des nouvelles preuves qu'il a accumulé pour conforter, voire confirmer le cas de l'existence d'une civilisation préhistorique avancée. Il a aussi reconnu sa dette envers un obscur archéologue alsacien, dont on commence seulement à apprécier la contribution à une meilleure compréhension de l'Égypte ancienne.

L'Héritage de Schwaller de Lubicz

Le plan principal pour comprendre la sagesse de l'Égypte ancienne est en place, estime West, mais ne vient *pas*, comme on pourrait s'y attendre de l'establishment égyptologue. Le travail important réalisé par R. A. Schwaller de Lubicz, assemblé lors d'une étude exhaustive du Temple de Louxor, menée de 1937 à 1952, ne constitue rien moins qu'« une théorie de base unifiée » de la philosophie et de la science de l'ancienne Égypte. Schwaller de Lubicz est surtout connu pour un ouvrage complet et séminal sur l'ancienne Égypte intitulé *Le Temple de l'Homme*. Il fonda l'école « symboliste » d'égyptologie, dont West est un des représentants les plus éminents. Le livre de West, *Serpent dans le Ciel*, demeure le commentaire en anglais le plus complet sur le travail de Schwaller de Lubicz.

Schwaller de Lubicz était à la recherche de preuves de traces anciennes relatives aux principes d'harmonie et de proportion. Il cherchait notamment la connaissance du Nombre d'Or (un ratio exprimé mathématiquement par 1 plus la racine carrée de 5 sur 2), que l'on avait attribué aux Grecs, mais pas aux Égyptiens. En utilisant des mesures qu'une équipe française d'architectes et d'archéologues, était en train de faire, Schwaller de Lubicz fut en mesure de démontrer qu'effectivement le Nombre d'Or

avait été utilisé à Louxor, et avec une complexité et une sophistication jamais atteintes par les Grecs.

Cela démontrait de façon irréfutable qu'une science mathématique avancée existait plus de mille ans avant Pythagore. « Il est évident que cela n'a pas jailli de nulle part », dit West. « Le Nouvel Empire d'Égypte (Louxor a été construit par Amenhotep III au XIVe siècle avant J.-C.) se situe dans la tradition des Ancien et Moyen Empires, et par extension, Schwaller de Lubicz a bien prouvé que l'Égypte comprenait l'harmonie et les proportions depuis les débuts estimés de son existence, soit environ 3 000 ans avant J.-C. ou même un peu avant. » Tout cela laisse supposer la probabilité de développements encore plus anciens, qui coïncideraient avec les théories de West et de Schoch sur l'âge du Sphinx, qui, de manière intéressante, avait été estimé sur la base d'une observation empirique de Schwaller de Lubicz, selon laquelle il avait été érodé par l'eau.

L'Égypte n'a jamais été une sorte de coup d'essai magnifique, conduisant à la Grèce, qui a alors permis l'éclosion de notre brillante civilisation », dit West. « Les Grecs eux-mêmes reconnaissent l'héritage de la source de sagesse qui fut utilisée plus tard. En d'autres termes, la civilisation découle de l'Égypte ancienne. En fait, l'Égypte elle-même découle de ses propres origines, car, ce qui est étrange, elle a atteint son apogée – le comble de ses prouesses et de sa sophistication – dès l'Ancien Empire, environ 2 500 ans avant J.-C. ... et la plupart des réalisations ultérieures furent d'une moindre valeur, même les temples fabuleux du Nouvel Empire. »

« Mais..., "la question persiste", s'il y avait une civilisation dans la préhistoire, où en sont les traces ? » C'est la question à laquelle John West a longtemps cherché à apporter une réponse, et il a accompli un premier pas important avec les découvertes relatives au Sphinx.

Mais les restes physiques indéniables de cette culture mère, insiste-t-il, ne se limitent en aucun cas au seul Sphinx. Plusieurs sites, potentiellement aussi irrésistibles, fournissent la preuve que plusieurs milliers d'années avant les plus anciens restes découverts de ce qu'on appelle l'Ancien Empire, l'Égypte hébergeait une civilisation développée. Un site non encore exploité pourrait étayer l'argument de West.

Les secrets de la pyramide rouge

Attribuée généralement au pharaon de la quatrième dynastie, Snéfrou, la Pyramide Rouge de Dahshour se trouve dans une réserve militaire, et elle était encore récemment fermée au public. D'un volume presque équivalant à celui de la Grande Pyramide (attribuée à Kheops, le fils de Snéfrou), la Pyramide Rouge (ainsi appelée à cause de son granit rose) est un peu moins inclinée. Tout à fait accessible maintenant, elle permet aux visiteurs de grimper un escalier raide sur sa face nord, puis de descendre les 138 marches d'un long corridor pour atteindre la première de deux chambres à hauts pignons, qui, bien qu'horizontal, ressemble à la grande galerie de la Grande Pyramide.

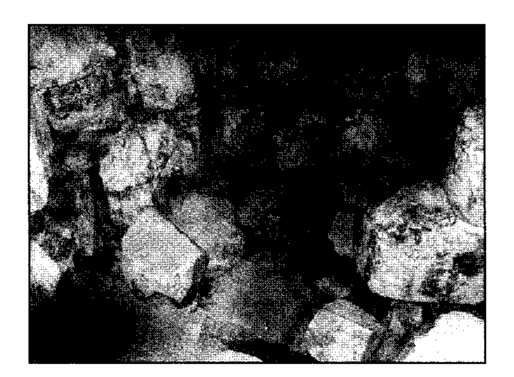
Au bout de la seconde chambre, se trouvent des marches en bois, installées par le Département des Antiquités Égyptiennes, et qui conduisent à une troisième chambre à pignons, qui s'élève à une hauteur de quinze mètres et qui se trouve à angle droit avec les deux autres chambres. En se tenant sur un balcon de bois, le visiteur peut voir en contrebas une sorte de fosse, entourée d'un amas de pierres travaillées. Aucune trace de tombe n'a jamais été découverte dans la Pyramide Rouge.

Lorsque l'auteur de ce livre vit cet endroit pour la première fois, plusieurs points apparurent évidents. Les pierres de la fosse étaient clairement d'un autre type que celles utilisées pour la superstructure. En outre, alors que la pyramide avait été construite avec une

grande précision, l'arrangement de la fosse était chaotique. Et bien que les pierres avaient été sans aucun doute taillées artificiellement, leurs arrêtes étaient arrondies comme si elles avaient été érodées par l'eau. Je fis remarquer à West que je pensais que l'endroit devait faire partie d'un site beaucoup plus ancien, sur lequel la Pyramide Rouge avait été édifiée, peut-être pour immortaliser un site sacré. L'érosion, quelle qu'elle fut, a été arrêtée par l'abri de la pyramide. En faisant ces observations, je ne pensais que dire des évidences, mais à ma surprise, John West devint très excité. « Je pense que vous avez parfaitement raison », s'exclama-t-il, « je ne vois pas d'autre explication. »

Il s'avéra que ce n'était pas la première fois qu'il s'interrogeait sur la signification de cette chambre. « Je suis venu dans cette Pyramide Rouge une demi douzaine de fois depuis qu'elle a été rouverte au public, il y a quelques années », se rappela-t-il, « m'interrogeant sur cette chambre funéraire étrange, qui ne semblait pas avoir été pillée... »

John West continue, « Pourquoi est-elle dans un tel désordre ? On dirait qu'elle a été mise en pièces, mais ensuite, cela ne semble pas être le cas. Pas une fois il ne m'est venu à l'esprit que cela s'est une fois trouvé *à l'extérieur* – et non pas *à l'intérieur*. Oui, ce sont de vieilles pierres profondément érodées. Il convient maintenant de faire venir ici des géologues, afin qu'il puissent dire de quelles pierres il s'agit. »



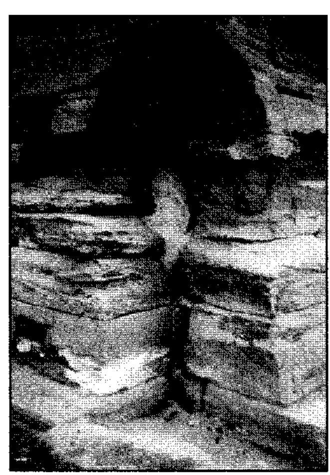




(En haut à droite) Chambre funéraire située sous la Pyramide Rouge de Dahshour
(Photographie de J. Douglas Kenyon)

(En haut à gauche) Chambre funéraire de la Pyramide Rouge. Remarquez la ligne entre la maçonnerie de l'Ancien Empire au-dessus et la structure plus ancienne au-dessous. (Photographie de Cooper Hedgecock)

(En bas) Maçonnerie ancienne et érodée dans la chambre funéraire située sous la Pyramide Rouge
(Photographie de J. Douglas Kenyon)



Coin de la tombe de Khenet-Kaus ; la maçonnerie Ancien Empire révèle des soubassements érodés plus anciens. (Photographie de J. Douglas Kenyon)

Les experts comme Schoch, estime West, trouveront un moyen de dater l'endroit. À présent, West est d'avis que les pierres sont des pierres à chaux dures, très vieilles bien sûr. « Je pense qu'il s'agit d'un endroit sacré des Égyptiens, très ancien », dit-il, « et ils ont construit toute la Pyramide Rouge autour. »

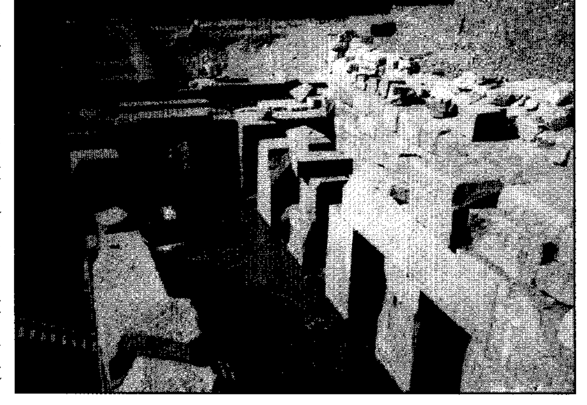
Tout au long de notre tour, West faisait sans cesse référence à ce qu'il pressentait être « une découverte vraiment très importante », appelant même la chambre la Caverne Kenyon, ajoutant que l'endroit pourrait servir, comme rien jusqu'alors, pour « justifier » sa thèse.

« Mes opposants disent toujours, » se plaint West, « comment le Sphinx pourrait-il constituer la seule preuve d'une civilisation plus ancienne ? Ce n'est pas le cas. Mais ils sont sourds lorsque je cite d'autres sources de preuves. » Avant la découverte de la Pyramide Rouge, il avait observé les Champs de Mastaba, au sud-ouest du Sphinx, où une structure avait servi de tombe à Khenet-Kaus, l'épouse de Mykérinos – le constructeur, dit-on, de la troisième et plus petite pyramide de Gizeh. L'angle sud-ouest en ruine de la structure révèle que ce repaire vieux de 4 500 ans recouvre des blocs qui sont de manière évidente beaucoup plus vieux, et qui portent des signes d'érosion par l'eau similaires à ceux qui ont causé toute la polémique autour du Sphinx voisin.

Et il y a d'autres anomalies, « La construction en deux étapes de la pyramide de Khephren (le grec Hérodote est notre seule source pour l'attribution) – les blocs géants à la base et sur le pavement, les dalles autour de la base – ne sont absolument pas synchrones avec le reste de la maçonnerie Ancien Empire qui constitue la pyramide. La même chose est applicable à la pyramide de Mykérinos.

Et puis il y a le puits profondément érodé à l'est du centre de la pyramide de Saqqarah. »

Il trouve également d'étranges incohérences entre le temple de la vallée près du Sphinx et d'autres constructions attribuées à Khephren. En outre, West estime que ce qu'on appelle L'Osirion à Abydos, avec ses blocs de granit massifs et sans décoration, est certainement beaucoup plus vieux et d'un style étranger à celui du temple d'Osiris voisin, construit par Séti 1er pendant le Nouvel Empire : « Attribuer ces deux temples au même constructeur, c'est comme si l'on disait que les bâtisseurs de la Cathédrale de Chartres ont aussi construit l'Empire State Building. » West espère que l'épaisse couche de limon du Nil qui couvrit l'Osirion et qui l'entoure encore en partie, sera finalement datée au carbone, ce qui mettra un terme à la controverse.



L'Osirion à Abydos (Photographie de J. Douglas Kenyon)

Les preuves de West ne se limitent pas à l'architecture. Au Musée du Caire, par exemple, on trouve un petit vase associé à l'aube de l'Ancien Empire. Fait avec de la diorite très

dure, la précision de sa forme et son intérieur parfaitement évidé, ne peut pas s'expliquer par les techniques connues de l'époque. Il pourrait être beaucoup plus vieux, de même que d'autres vases similaires qui ont été découverts.

Et, bien sûr, il y a les textes des pyramides, gravés sur les murs des pyramides des cinquième et sixième dynasties. Le consensus parmi les experts est que les textes sont des copies de sources beaucoup plus anciennes. De quelle époque, c'est la question. Lors de ce même voyage en Égypte, West était accompagné par Clesson H. Harvey, un physicien et linguiste, qui a passé plus de quarante ans à traduire les textes des pyramides. Les textes, pense Harvey, révèlent que les origines de la religion égyptienne ne remontent pas à quelques milliers d'années mais plusieurs dizaines de milliers d'années avant l'Ancien Empire. West pense qu'Harvey est sur la bonne piste.

Malgré le poids des preuves, toutefois, West ne pense pas que l'égyptologie soit prête à lui donner raison. « C'est très semblable à l'Église du Moyen Âge et son rejet du système solaire héliocentrique présenté par Galilée. La centralité de l'humanité dans le schéma de Dieu n'était pas quelque chose qu'elle était prête à abandonner aisément... Maintenant, l'idée d'une origine beaucoup plus ancienne de la civilisation est une chose très difficile à accepter pour les égyptologues. Et ce n'est pas seulement que cette civilisation soit ancienne – mais qu'elle fut à ce point sophistiquée qu'elle était capable de produire des prouesses technologiques que nous ne pouvons pas reproduire. »

Vers une égyptologie authentique

Lorsqu'on en vient à proposer un cours adéquat à l'égyptologie, West n'est pas avare de conseils. Avec son doctorat sur le sujet, il pense qu'il y a mieux à faire et plus à apprendre que d'inventorier les sous-vêtements de Toutankhamon. En fait, il peut dévider des douzaines de projets idéaux pour une recherche plus éclairée. Il aimerait, par exemple, voir menée ailleurs le genre d'étude architecturale méticuleuse telle que celle effectuée par Schwaller de Lubicz sur le temple de Louxor.

Des études de ce type, estime-t-il, devraient être appliquées à certains temples, pour déterminer les harmonies, les proportions, les mesures, etc. « Les temples ont été étudiés, mais personne ne s'est penché sur l'analyse de leur géométrie – comment on passe du sanctuaire initial au temple finalisé. C'est à travers ce genre d'étude que nous comprendrons la doctrine ésotérique, les mathématiques, la géométrie, l'harmonie, etc. liés à chacun des dieux ou des principes. »

West croit aussi qu'une étude des gestes dans l'art des temples apporterait une vision beaucoup plus subtile. Une autre stratégie de recherche est liée avec les effacements systématiques sur les murs des temples. Il a observé que la sélection attentive dans de nombreux temples, de certaines images à effacer, n'indique pas le travail de fanatiques religieux, mais plutôt les actions soigneuses de prêtres égyptiens qui voyaient une ère se terminer et apparaître une nouvelle, et prenaient les mesures appropriées.

Jusqu'à maintenant, il n'y a personne qui se précipite pour relever le défi. Ceci étant dit, si l'intérêt actuel dans ce que Schwaller de Lubicz et lui-même appelleraient « le retour aux sources » continue, une génération émergeante de savants, munie de nouvelles informations, et d'une vision plus approfondie, pourrait se retrouver sur un terrain où peu de leurs prédécesseurs se sont aventurés.

12

De nouvelles études confirment l'existence d'un Sphinx très ancien

Malgré les protestations des orthodoxes, les preuves en faveur de la thèse de Schoch et West augmentent

ROBERT M. SCHOCH, PH. D.

Au cours des dix dernières années, j'ai travaillé très étroitement avec John Anthony West sur la révision de la datation du Grand Sphinx de Gizeh. La date traditionnelle se situe environ 2 500 ans avant J.-C., mais sur la base de mes observations géologiques, je suis convaincu que des parties plus anciennes du Sphinx remontent au moins à 5 000 ans avant J.-C. (et John West croit qu'il pourrait être encore plus ancien). Une telle chronologie, toutefois, va non seulement à l'encontre de l'égyptologie classique, mais aussi contre des affirmations établies depuis longtemps sur la date et les origines des civilisations anciennes. Je ne peux pas me souvenir le nombre de fois où des ex-collègues de l'université m'ont dit qu'une telle date pour le Sphinx est tout bonnement impossible parce que les humains étaient alors technologiquement et socialement incapables de telles prouesses. Pourtant, je dois suivre la piste où me conduisent les preuves.

Ma recherche sur l'âge du Sphinx m'a finalement conduit à remettre en question de nombreux aspects de la vision scientifique « traditionnelle » qui préside à la plupart des travaux académiques. J'en suis venu à un point où affluaient tellement de nouvelles idées dans ma tête, que j'ai senti que je devais les ordonner sur papier, et cela m'a conduit à co-écrire *La Voix des Rochers : Un scientifique analyse les Catastrophes et les Civilisations Anciennes*, avec Robert Aquinas McNally, en 1999.

Le manuscrit de *La Voix des Rochers* a été terminé en août 1998. Depuis, j'ai pris connaissance de deux études géologiques indépendantes relatives au Grand Sphinx et à

son âge. Ces études soutiennent mon analyse et mes conclusions, et rejettent les contre-arguments des critiques.

Dans les deux cas, les conclusions primaires de mes études originales sur le Grand Sphinx sont corroborées, c'est-à-dire que le Sphinx et ses alentours montrent des preuves d'érosion par les précipitations, et que le corps principal du Sphinx et les parties les plus anciennes précèdent les pharaons Khephren (environ 2 500 ans avant J.-C.) et Kheops (Kheops ou Khufu, un ancêtre de Khephren, a régné environ de 2 551 à 2 528 avant J.-C.).

La première étude a été entreprise par le géologue David Coxill par le biais d'un article intitulé « L'Énigme du Sphinx », publié dans *Inscription : Journal de l'Égypte Ancienne*. Après avoir confirmé mes observations sur l'érosion du Sphinx, et expliqué que les autres explications ne tiennent pas debout, Coxill affirme clairement : « Ceci [les données et analyses qu'il a faites dans les parties précédentes de son article] implique que le Sphinx a au moins 5 000 ans et qu'il précède donc les temps dynastiques. »

Coxill évoque ensuite brièvement les travaux sismiques entrepris par Thomas Dobecki et moi-même et mon estimation d'une date initiale comprise entre 5 000 et 7 000 ans avant J.-C. pour les parties les plus anciennes du Sphinx, sur la bases des données sismiques. Il ne soutient ni ne réfute cette partie de mon travail, mais écrit simplement : « Les dates précises de la sculpture du Sphinx doivent être prises avec une extrême précaution, et donc les dates doivent être aussi conventionnelles que possibles – jusqu'à ce qu'une preuve évidente apparaisse. »

Je peux comprendre qu'il prenne cette position, même si je suis plus à l'aise et plus convaincu par nos analyses sismiques. Coxill, continue dans le paragraphe suivant de son article : « Néanmoins, il (le Sphinx) est clairement plus ancien que la date traditionnelle avancée, à savoir celle du règne de Khephren, 2 520-2 490 avant J.-C. »

Au fond, Coxill est d'accord avec le cœur de mon analyse et conclut de manière similaire que les parties les plus anciennes du Sphinx remontent d'avant les temps dynastiques, soit avant 3 000 ans avant J.-C.

Un autre géologue, Colin Reader (qui a un diplôme en ingénierie géologique de l'Université de Londres), a aussi mené une étude minutieuse des traces d'érosion (de dégradation) du corps du Sphinx et de son enceinte. Il déduit cela d'une analyse détaillée de l'hydrologie ancienne du plateau de Gizeh, publiée sous la forme d'un article intitulé « Une étude géomorphologique de la Nécropole de Gizeh, et de ses implications sur le Développement du Site » dans *Archéométrie*. Comme Coxill, Reader souligne les problèmes et les faiblesses des arguments de mes contradicteurs.

Reader note qu'il y a « une marque croissante dans l'intensité de la dégradation [c'est-à-dire de l'érosion] en direction de l'ouest (extrémité occidentale) de l'enceinte du Sphinx ». Reader continue : « À mon avis, le seul mécanisme qui puisse expliquer cette augmentation d'intensité est l'action de l'écoulement des eaux de pluie, dévalant des plateaux du nord et de l'ouest dans l'enceinte du Sphinx… Cependant, de grandes carrières fonctionnaient pendant le règne de Kheops [comme indiqué plus haut, le prédécesseur de Khephren, le constructeur « traditionnel » du Sphinx], situées juste au-dessus du site, elles auraient empêché un ruissellement intensif vers le Sphinx. »

Reader conclut alors que, « en considérant les termes de l'hydrologie du site, la répartition des dégradations dans l'enceinte du Sphinx indiquent que l'excavation du Sphinx précède les développements de la IVe dynastie, entrepris à Gizeh par Kheops. »

De façon intéressante, Reader conclut aussi que ce qu'on appelle la chaussée de Khephren (qui va de la zone du Sphinx, du temple du Sphinx et du temple de la Vallée

de Khephren jusqu'au temple mortuaire sur le côté est de la pyramide de Khephren), une partie du temple mortuaire de Khephren (auquel Reader se réfère comme le « temple proto-mortuaire »), et le temple du Sphinx, précèdent le règne de Kheops.

J'en suis venu à défendre non seulement l'idée d'un Sphinx plus ancien, mais aussi celle d'un temple du Sphinx contemporain (donc plus ancien) (le cœur calcaire est du moins plus ancien que la IVe dynastie). Indépendamment de Reader, John Anthony West et moi-même, nous avons aussi conclu qu'une partie du temple mortuaire de Khephren précède Kheops, mais je n'ai pas publié ni discuté en public cette conclusion, car je voulais d'abord rassembler des preuves complémentaires. Reader en est venu maintenant à la même conclusion en ce qui concerne le temple mortuaire de Khephren. J'apprécie sa confirmation. Je crois qu'il y avait beaucoup plus d'activité humaine à Gizeh avant l'Ancien Empire que ce qui était admis jusqu'à présent. Je suspecte même que la seconde pyramide (de Khephren), se trouve en fait sur une structure ou un site plus ancien.

Selon les égyptologues John Baines et Jaromír Málek dans leur livre *Atlas de l'Égypte Ancienne*, on se référait dans l'ancien temps à la pyramide de Khephren comme la Grande Pyramide, alors que celle de Kheops (qu'on appelle maintenant la Grande Pyramide) était connue dans l'Antiquité comme « La Pyramide où se trouvent le Lever et le Coucher du Soleil. » L'ancienne désignation de Grande Pyramide pour celle de Khephren indique-t-elle que le site, sinon la pyramide elle-même, était d'une importance suprême et qu'elle était plus ancienne que la plupart des développements et des structures du plateau de Gizeh ?

Reader date « l'excavation du Sphinx » et la construction du temple du Sphinx, le temple proto-mortuaire, et la chaussée de Khephren « environ dans la deuxième moitié de la Période Dynastique Ancienne » (c'est-à-dire entre 2 800 et 2 600 avant J.-C.), sur la base de « l'utilisation connue de la pierre dans l'architecture de l'Égypte Ancienne. » Je crois que la date estimée par Reader pour l'excavation des parties les plus anciennes du Sphinx est plus tardive que ce qu'indiquent les preuves. Je soulignerais trois points généraux :

1. À mon avis, la nature et le degré d'érosion (dégradation) sur le Sphinx et dans l'enceinte du Sphinx seraient très différents de ce qu'on pourrait attendre si le Sphinx n'avait pas été sculpté avant 2 800 ans ou même 3 000 ans avant J.-C.. Également, des mastabas en brique séchée sur le plateau de Saqqarah, datés approximativement de 2 800 ans avant J.-C., ne montrent aucune preuve significative d'érosion par l'eau, indiquant juste combien le climat avait été sec pendant les derniers cinq mille ans. Je continue à croire que les traces d'érosion sur le Sphinx et dans son enceinte indiquent une date bien antérieure à 2 800 ou 3 000 ans avant J.-C.

À mon avis, il est peu vraisemblable de croire que la quantité, le type et le degré d'érosion induite par les précipitations, visibles sur le Sphinx se sont produits seulement en quelques siècles. Reader souligne, comme moi, que même l'égyptologue Zahi Hawass (un des plus ardents « opposants » à ma re-datation du Sphinx) prétend qu'une partie de l'érosion (interprétée comme induite par des précipitations selon Reader, Coxill et moi) sur le corps du Sphinx, a été couverte et réparée au moment de l'Ancien Empire – nous pouvons ainsi affirmer avec certitude que le centre du corps du Sphinx a été sculpté beaucoup plus tôt.

2. Reader ne se réfère jamais à l'analyse sismique que nous avons menée autour du Sphinx, qui a servie en partie de base pour établir une estimation approximative de l'âge des excavations les plus anciennes dans l'enceinte du Sphinx. À mon avis, la date estimée fondée sur nos analyses sismiques est compatible avec le type et la quantité

d'érosion vue dans l'enceinte du Sphinx, et est corrélée avec l'histoire paléo-climatique du plateau de Gizeh. Certaines critiques ont suggéré que nos études sismiques ne portent que sur des couches superficielles de roches et non pas sur l'érosion proprement dite.

Ici, je soulignerais que les mesures différentielles d'érosion que nous avons enregistré à la surface se retrouvent dans la déclivité des couches de roches, parallèle au sol de l'enceinte (comme on peut s'attendre de l'érosion). De plus, la très faible profondeur de la couche inférieure immédiatement derrière la croupe du Sphinx est totalement incompatible avec la notion que les données sismiques n'enregistrent que les parties originales de calcaire.

3. Je ne trouve pas la méthode de datation du Sphinx basée sur « l'utilisation de la pierre dans l'architecture de l'Ancienne Égypte » convaincante. Je voudrais souligner que des constructions massives en pierre ont été réalisées des millénaires avant 2 800 ans avant J.-C. dans d'autres parties de la Méditerranée (par exemple à Jéricho en Palestine). Même en Égypte, il est maintenant avéré que des structures mégalithiques ont été érigées à Nabta (À l'ouest d'Abou Simbel, en Haute Égypte, vers le cinquième millénaire avant J.-C.) et la « palette libyenne » prédynastique (vers 3 100 – 3 000 ans avant J.-C.), qui se trouve maintenant au Musée du Caire, fait référence à des cités fortifiées (qui pourraient avoir intégré des architectures en pierre) le long de la rive occidentale du delta du Nil, remontant à une époque très ancienne. Je pense qu'il est tout à fait concevable que les architectures de pierre aient été entreprises à Gizeh bien avant 2 800 ou 3 000 ans avant J.-C.

Remarque subsidiaire pour ma part : Reader est un autre géologue qui a corroboré mes observations de base et mes conclusions : les parties les plus anciennes du Sphinx remontent à une période très antérieure à 2 500 ans avant J.-C.

Les développements significatifs qui ont suivi la publication originale de *Voix des Rochers* ne concernent pas uniquement l'âge du Sphinx. En juin 1999, j'ai participé à une conférence étonnante organisée par le Professeur Emilio Spedicato de l'Université de Bergame et intitulée « Nouveaux scénarios pour l'évolution du système solaire et conséquences sur l'histoire de la Terre et de l'Homme », à laquelle j'avais été convié pour parler de l'âge du Sphinx.

De nombreux scientifiques et chercheurs ont assisté à cette conférence, représentant plusieurs avis « alternatifs », « hérétiques » et « catastrophiques ». En particulier, le Professeur Alexander Tollmann, géologue à l'Université de Vienne, présenta les travaux effectués avec son épouse défunte, Edith Tollmann. Les Tollmann ont accumulé un tas de preuves soutenant la thèse des impacts de comètes avec la Terre à la fin de la période glaciaire, entre 13 000 et 9 500 ans (environ entre 11 000 et 7 500 ans avant J.-C.).

Un autre chercheur important assistait à la conférence des « Nouveaux Scénarios », le Dr. Mike Baillie, un dendrochronologiste (qui étudie les anneaux des arbres) à l'Université Royale de Belfast. À la suite des thèmes développés dans *Voix des Rochers*, Baillie a recueilli une série de « cas à anneaux plus étroits » dans la chronologie annulaire du chêne d'Irlande aux dates suivantes : 3 195 ans avant J.-C., 2 345 avant J.-C., 1 628 avant J.-C., 1 159 avant J.-C., 207 avant J.-C. et 540 de notre ère.

Comme le fait remarquer Baillie, ces dates marquent des changements environnementaux, et aussi des périodes de temps connaissant des désordres et des changements importants dans l'histoire des civilisations humaines. Baillie note aussi que certaines de ces dates peuvent être associées à l'activité des comètes sur la Terre. Bien sûr, je crois que ces dates, avec celle de 1 178 de notre ère, élucidée par le Professeur Spedicato, représentent toutes des périodes d'intense activité cométaire quelque part sur notre planète. Notez également que ces dates reviennent à un cycle de cinq cents à mille ans.

En prenant ces dates une à une, nous pouvons faire quelques observations et spéculations :

3 195 avant J.-C. : Il est probable que cette date marque la fin de la « Culture du Sphinx » (une époque où le Grand Sphinx et d'autres monuments mégalithiques anciens ont été construits), ce qui, à la suite de son écroulement, créa un vide culturel, laissant la place à la culture dynastique de l'Égypte et d'autres civilisations méditerranéennes, et le développement de l'écriture telle que nous la connaissons.

2 345 avant J.-C. : La crise de l'Ancien Âge de Bronze.

1 628 avant J.-C. : Fin du Moyen Empire en Égypte ; changements dynastiques en Chine.

1 159 avant J.-C. : Fin de l'Âge de Bronze.

207 avant J.-C. : Désordres sociaux en Chine et en Extrême Orient ; le déclin de différents empires hellénistiques dans le Bassin Méditerranéen, qui conduisit à la domination de l'Empire Romain.

540 de notre ère : Effondrement de l'Empire Romain traditionnel, qui met fin à l'ancien monde et ouvre une période sombre.

1 178 de notre ère : Désordres sociaux et soulèvements, particulièrement dans la région du Pacifique et en Asie (comprenant l'ascension des Mongols, sous Gengis Khan).

Sur la base de ce schéma, je ne serais pas surpris que notre planète connaisse une nouvelle rencontre avec des comètes durant le vingt-et-unième ou le vingt-deuxième siècle. Cet événement futur aurait été préfiguré par l'impact extraterrestre de 1908 (je pense que l'origine venait d'une comète) dans la région de Tunguska en Sibérie.

On a reconnu récemment que les événements extraterrestres ont joué aussi un rôle dans le développement de la culture humaine dans un passé reculé. Le numéro du 3 mars 2000 de la revue *Science* comprend un article sur des outils en pierre du sud de la Chine et datés environ d'il y a 800 000 ans. Ce qui est particulièrement intéressant avec ces outils est leur association avec des tectites, des fragments vitrifiés de roche fondue qui a résulté de l'impact de météorites (le résultat de la collision d'une comète ou d'un astéroïde entrant en collision avec la Terre). Il semble que l'impact détruisit le paysage, changea de façon dramatique l'environnement local, exposant les outils de pierre récemment fabriqués, et conduisant aux premières innovations humaines. Sur la dévastation qui suivit l'impact et sur ses conséquences, de nouvelles opportunités de développement culturel ont germé.

Il est clair que les preuves s'accumulent pour montrer que des événements extraterrestres, et en particulier des comètes, ont influencé directement le cours de l'humanité. Je soutiens les idées présentées et les thèmes discutés dans *Voix des Rochers*. Plus que jamais, je crois que nous devons apprendre du passé, même si nous nous préparons pour le futur. Espérons que nous apprendrons à temps.

13

L'œuvre majeure de R.A. Schwaller de Lubicz

Les clés pour comprendre la sagesse des anciens ont été conservées

JOSEPH RAY, PH. D.

De temps en temps, de grands événements arrivent sans que personne ne s'en aperçoive. De grandes découvertes, de formidables inventions, et même des héritages majeurs ont été laissés à l'humanité dans une obscurité relative et parfois contre sa volonté collective inconsciente. Un tel événement a eu lieu à la fin de 1998, avec la publication du grand ouvrage de R. A. Schwaller de Lubicz, *Le Temple de l'Homme*.

Le Temple de l'Homme est une réalisation digne des travaux d'Hercule. Rien de ce qui a été écrit dans les deux cents dernières années, à l'exception d'un seul livre, ne peut lui être comparé dans l'importance de son objectif, le sujet, l'objet, la majesté et la profondeur. Il est aussi énorme, de même que magnifique, et le lire attentivement est l'affaire d'une année entière. Pour l'aborder et le comprendre, cela peut demander des années supplémentaires d'effort, de relecture, de pondération, et surtout de *révélation*.

On doit apprendre à lire ce livre et s'immerger dedans. Si l'on fait cela avec diligence, sincérité, détermination et ingénuité, le résultat vers lequel aspire toute vie humaine, l'évolution de la conscience, est garanti. « La conscience ne peut pas évoluer de façon inconsciente, » dit G. I. Gurdjieff. Son grand livre, *Les Contes de Belzébuth à son petit fils*, contenant beaucoup des enseignements occultes et profonds que l'on trouve dans *Le Temple de l'Homme*, exige un effort similaire, et peut exercer le même effet sur le lecteur.

Pour les deux ouvrages, l'ouverture d'esprit et l'état de réceptivité du lecteur sont essentielles, en mettant en œuvre la suspension consciente de certaines réactions, jusqu'à ce que les enseignants (les anciens sages, dont le mode de pensée a été transmis) ont accompli leur œuvre et que les transcripteurs de ce savoir ont permis leur compréhension.

Chaque homme qui tente d'appréhender le profond s'exprime de manière unique. Cela inclus ses tournures de phrases, l'ordonnancement de ses pensées, et sa manière

même de penser (par sauts plus ou moins grands, l'un après l'autre ou linéairement). Pour devenir son étudiant, c'est-à-dire se placer soi-même dans un état de sensibilité aux idées qu'il exprime, on doit se familiariser avec ses tournures de phrases et son mode d'expression. Au point d'être capable de penser, raisonner, et pondérer de manière similaire à son professeur, une fusion psychologique peut intervenir. Cette fusion, par une sorte de « résonance » interne dans le lecteur étudiant, en parlant métaphoriquement, libère le savoir qu'il possède en lui, l'« Intelligence du Cœur », et en émerge une compréhension nouvelle.

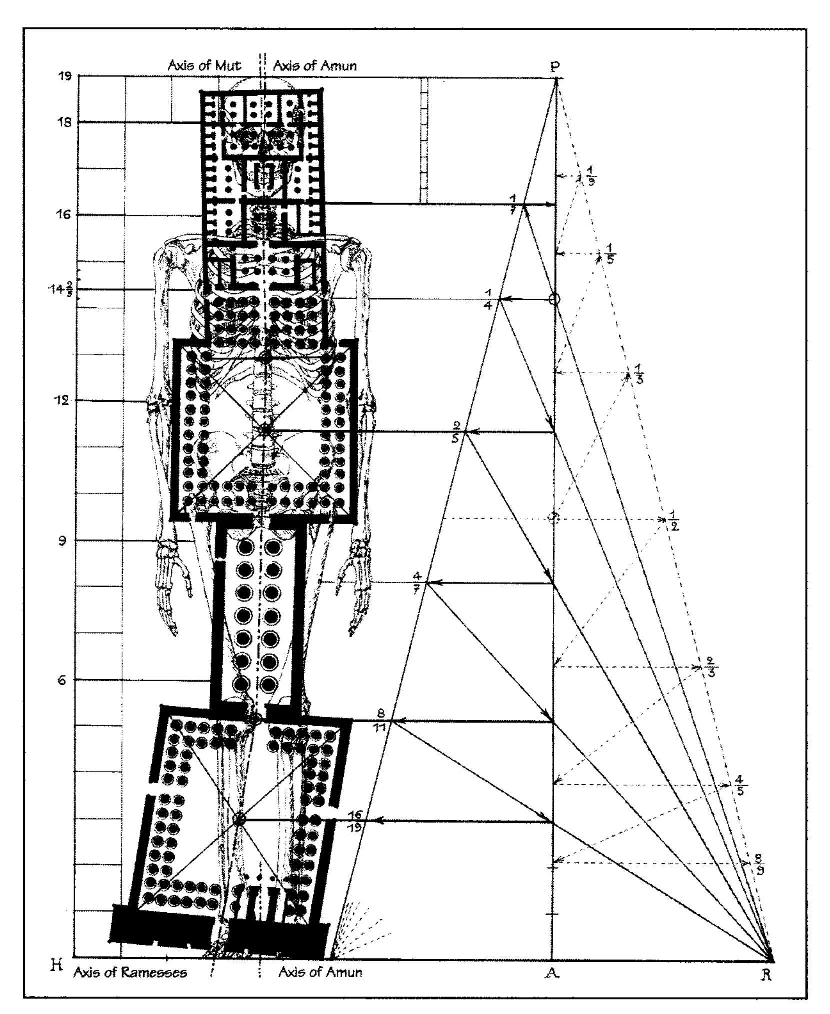
Plus la connaissance est subtile, oblique et ineffable, moins l'intelligence cérébrale est utile, et plus elle va réagir contre elle. « La connaissance (ou même simplement des éléments de connaissance) ne peut pas être uniquement transmise par l'écrit, le symbolisme de l'image est indispensable » dit Schwaller de Lubicz. Le « symbolique », alors est « l'*image* concrète d'une *synthèse* qui ne peut être exprimée à temps… » et ce sont ces *images* qui évoquent la synthèse. Cela peut sembler étrange, mais le processus est direct. De vrais symboles font appel à l'Intelligence du Cœur, d'où ils tirent la connaissance. Le langage ordinaire et la pensée exprimée à travers lui, les occurrences de l'intelligence cérébrale, sont toujours inaptes à cette connaissance et la distordent toujours.

Cependant, non seulement le mode pharaonique de pensée mais aussi son mode de perception diffèrent du nôtre. Nous sommes, dit Schwaller de Lubicz, les victimes de notre propre « mentalité mécaniste », et ainsi nous souffrons d'un malentendu matérialiste de nature. (Il est pire de noter que depuis l'époque de Schwaller de Lubicz, le matérialisme a étendu encore son emprise sur la pensée humaine. Aujourd'hui, malgré l'inexactitude et l'inefficacité verbale, pratiquement tout est décrit en termes de « montant » – c'est-à-dire un « montant appréciable » de : savoir, exactitude, temps, capacité, vitesse, et/ou toute ressource psychologique. Tout n'est pas quantité ou volume !).

Devenir un adepte du mode pharaonique exige effort, souffrance et expérience. Deux travaux brefs de Schwaller de Lubicz, *Le Mot de Nature* et *Le Temple dans l'Homme*, sont d'excellents précurseurs du *Temple de l'Homme*, même après plusieurs lectures. Les lecteurs occasionnels ne doivent pas être découragés non plus, car ils se verront happés par la beauté, l'interconnexion et la profondeur des enseignements extraordinaires des anciens sages. Ce savoir est pour ceux qui sont prêts à lutter, et Schwaller de Lubicz avertit qu'il ne faut pas conclure « que les anciens voulaient dire quelque chose que nous comprenons ; nous devons plutôt essayer de trouver pourquoi ils s'exprimaient ainsi. »

Le Temple de l'Homme n'est pas une présentation directe des enseignements du passé. Ce n'est pas non plus le propre chemin de Schwaller de Lubicz, raconté d'une manière objectivée, fondé sur ses découvertes personnelles et ses illuminations. Ce sont les deux, et bien plus. Schwaller de Lubicz a assimilé ce que les anciens ont enseigné : Il s'est autorisé lui-même à être affecté (impacté émotionnellement), par le langage symbolique transcrit dans le Temple de Louxor. Ce langage transcende le langage ordinaire, il est vivant et pas mort, et c'est ainsi le seul moyen de transmettre l'ineffable à l'humanité du futur, sans aucune distorsion.

Le Temple de Louxor est un outil pédagogique, construit pour incorporer et encoder le savoir à travers l'utilisation d'une grande variété de signaux (par exemple la représentation d'un détail anatomique incorrect, tel que deux mains gauches, un détail qui manque sur l'autre côté d'un mur). Les anciens ont laborieusement intégré du savoir occulte dans des expressions symboliques visuelles, auditives, conceptuelles et architecturales. En faisant ainsi, ils voulaient intentionnellement dépasser l'intelligence cérébrale.

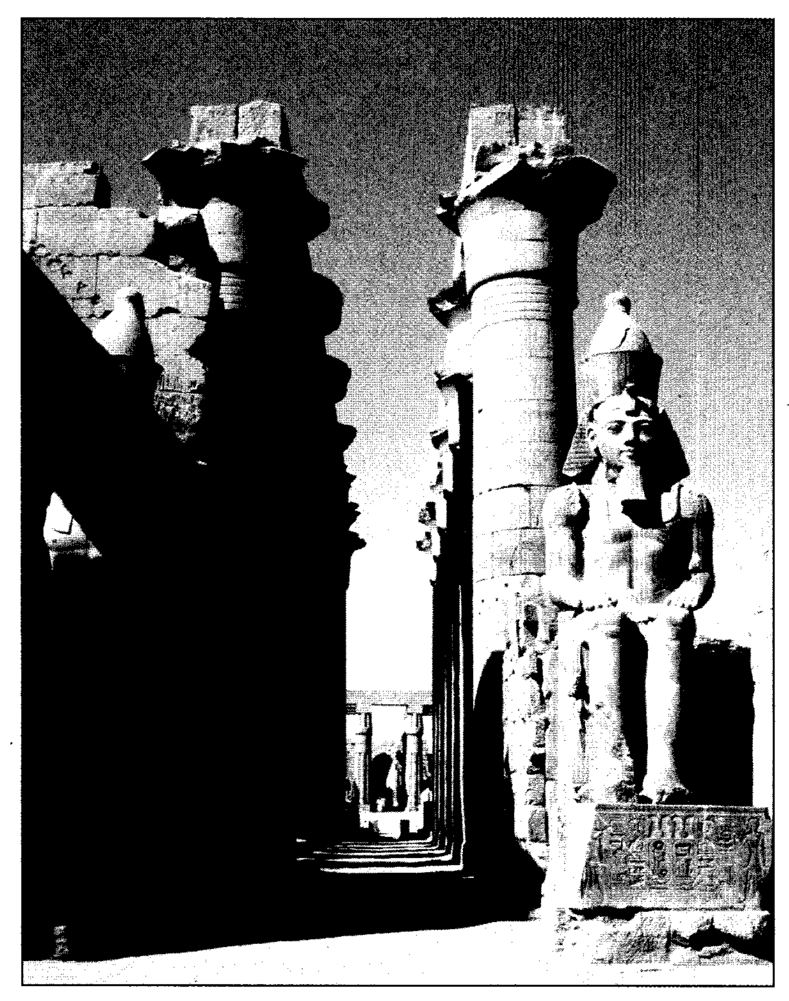


Le Temple de Louxor superposé à un squelette humain avec des proportions géométriques sacrées, démontrées par R. A. Schwaller de Lubicz

Leur objectif était d'évoquer pour l'étudiant le savoir sublime et évanescent qui se trouve dans l'Intelligence du Cœur de l'étudiant. Cette *véritable* éducation, incluant l'expérience, l'impact émotionnel, et le travail (action), permet à l'étudiant de *devenir* le savoir, en opposition au souvenir. Comme le disait Gurdjieff, « Un homme est ce qu'il sait ».

La vraie éducation est une fin en soi. Mais c'est aussi un moyen d'évolution de la conscience, car cela incorpore sa propre forme de souffrance. *Le Temple de l'Homme* peut enseigner au lecteur à travers l'expérience de Schwaller de Lubicz, portée à sa compréhension. Notre expérience sera moins riche, mais la compréhension pourra se développer parce que les idées se vivifient elles-mêmes.

Comment réagiront les « savants » au sein de l'establishment égyptologue à ce travail fécond ? Certains le liront attentivement ; d'autres éviteront *Le Temple de l'Homme* (c'est-à-dire feindront de l'ignorer). Certains pourront décrire l'ouvrage comme le résultat de l'imagination fertile de Schwaller de Lubicz. À cet égard, il convient de le dire : aucun simple mortel, dans le passé comme dans le futur, ne pourrait avoir une intelligence aussi vaste, une imagination aussi féconde, et une capacité



Temple de Louxor

d'intégration aussi complète, pour avoir inventé, d'une manière ou d'une autre, le contenu du *Temple de l'Homme.*

Il se justifie par sa propre improbabilité. De plus, de nombreux enseignements et conceptions unificatrices qu'on y trouve ont leur source dans des pensées étrangères à l'Égypte Ancienne. Considérez la « science des correspondances » – savoir qui souligne la sélection de symboles effectuée par les anciens.

Swedenborg, qui vivait au XVIIIe siècle et qui n'a jamais visité l'Égypte, a écrit longuement sur le sujet des « correspondances » et cela devint le titre d'un de ses livres. Une section de *Ciel et Enfer* est consacrée au sujet. « Les peuples les plus anciens, qui étaient des hommes célestes, pensaient à partir des correspondances, de même que les anges... » ; « L'intégralité du monde naturel correspond au monde spirituel... » ; « la connaissance des correspondances est maintenant totalement perdue. »

Évidemment, le concept fructueux Anthropocosmique, sur lequel repose la correspondance, et qui sous-tend l'enseignement pharaonique, est étudié attentivement par Swedenborg, qui décrit l'univers comme « Le Grand Homme » et l'humanité comme une version réduite. Schwaller de Lubicz utilise le terme « Colosse de l'Univers », quand il confirme et amplifie tout ce que Swedenborg nous avait dit en 1758.

Le Temple de l'Homme est organisé en six parties. Il contient quarante-quatre chapitres et il est présenté en deux gros volumes. À partir du chapitre 27, l'architecture particulière du Temple de Louxor est étudiée : ces chapitres contiennent 101 clichés et environ un tiers des trois cents dessins du livre.

Ces derniers chapitres comprennent des commentaires sur les clichés et sur le sujet qu'ils concernent. Parfois, le style de la présentation varie, quand le sujet l'exige. Les premiers chapitres servent de base à la plupart des discussions ultérieures. Certains sont difficiles et d'autres sont peut-être d'un intérêt moindre. Lorsque j'ai senti que de relire un chapitre m'aiderait dans ma compréhension générale, je l'ai fait immédiatement. On ne doit pas être découragé par une apparente opacité du texte et des idées qu'il contient et qui peuvent apparaître au-delà de notre compréhension : l'alchimie mentale se produira.

Schwaller de Lubicz avertit que l'« effort » est requis. Cet effort est une forme de souffrance. Et les anciens l'ont bien dit, que la souffrance est le moteur de l'évolution de la conscience : « C'est la souffrance qui provoque l'élargissement de la conscience, » où la souffrance « est comprise comme une expérience profonde, générée par le conflit de la conscience, pas comme un chagrin. » En acquérant juste une partie de la mentalité pharaonique, c'est souffrir soi-même, alors que la moderne « pensée mécaniste représente une barrière formidable, » dit Schwaller de Lubicz. Il décrit la nature de l'intelligence cérébrale, la pensée ordinaire, comme constrictive et « centripète ».

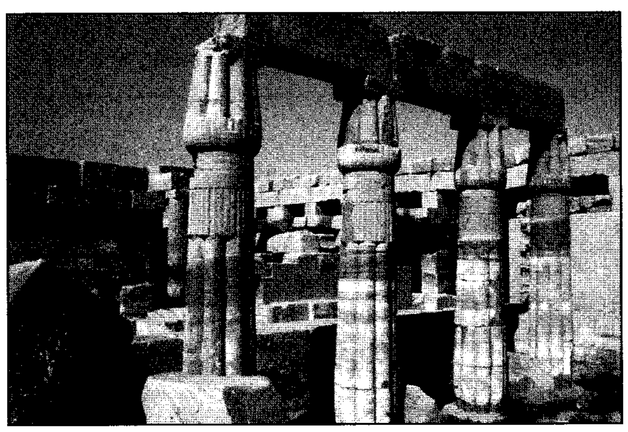
Bien sûr, la plupart d'entre nous vivons dans la cage de la conscience ordinaire, établie et maintenue par l'intelligence cérébrale. À l'inverse, la mentalité pharaonique, l'Intelligence du Cœur « non cérébrale » est expansive, synthétique (en opposition à analytique), intuitive, non comparative, directe et innée, et ainsi juste évoquée. Y arriver est une histoire de mort et de vie personnelle : Souffrir gaiement.

Schwaller de Lubicz écrivit *Le Temple de l'Homme* « ... premièrement pour montrer les moyens d'expression utilisés par les anciens pour transmettre le savoir, » et « ...deuxièmement, pour présenter les grandes lignes de la doctrine de l'Anthropocosmos, le guide du chemin de pensée des sages. » Pour remplir cet objectif, il a fallu la considération et la discussion de sujets rarement abordés dans des écrits occultes, ésotériques ou spirituels : L'Anthropocosmos, Le Calcul Pharaonique, Le Principe Cosmique de Volume, Le Temple Couvert, La Tête, la Traversée, Les Genoux, Recevoir et Donner, en sont des exemples.

On doit acquérir une bonne sensibilité aux Éléments, à la Conscience, aux Magnitudes Irréductibles, de même qu'à la Symbolique, afin de commencer à apprécier pleinement tous ces derniers chapitres. Cela peut prendre un certain temps. Comme indiqué, toutefois, même des lecteurs occasionnels – c'est-à-dire non étudiants – trouveront des affirmations sages partout, des conjectures maintenant vérifiées avec le temps (ce livre a plus de quarante ans) et de remarquables éclaircissements : ces pages contiennent beaucoup de nourriture spirituelle, dont une partie peut être ingérée crue.

« La doctrine Anthropocosmique [soutient] que chaque espèce de plante ou d'animal représente une étape dans l'évolution de la conscience... » L'Homme est un microcosme dans le macrocosme. « Ainsi, l'Univers s'incarne en l'homme, et il n'est rien d'autre que l'Homme potentiel, Anthropocosmos. » Dans ce système, la création et la génération sont au centre ; les forces de la genèse et le moment de l'expansion sont le sujet important.

L'Humanité, à ce propos, procrée, mais ne crée rien. En applaudissant notre pseudo compréhension de la vie, parce que nous modifions génétiquement une plante, clonons un mouton, ou greffons une pinne humaine (oreille) sur le dos d'une souris, nous succombons à la fierté et à l'auto-illusion, nos grandes faiblesses.


Le Temple d'Amon à Louxor

Avec notre humanité moderne pas si désordonnée dans l'existence, hors de portée de la nature, également déséquilibrée, obtenir des visions pharaoniques est difficile. Mais nous avons développé le « culte de la commodité » à un haut niveau et vivons selon un autre principe moderne, celui du « quelque chose pour rien ». De même, dans le règne spirituel, le paiement est un principe, et une telle vision du monde amplifie un peu plus nos handicaps vers la mentalité pharaonique.

Ceux qui ont vu, généralement, la vacuité de la pensée moderne seront bien en peine de découvrir ses effets en eux-mêmes, dans un processus très insidieux.

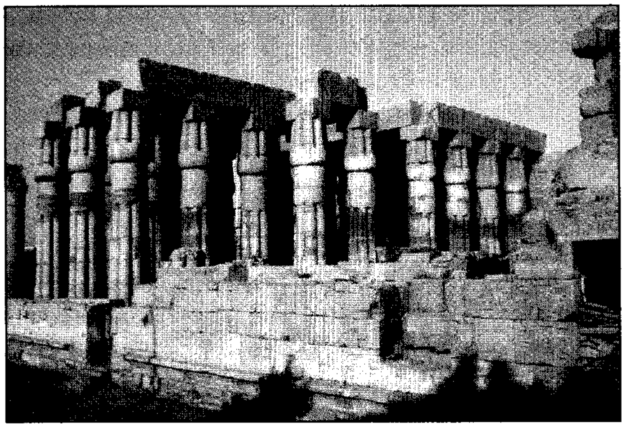
Le besoin d'être entouré de gens, de sons, d'activité, voire de bruit, naît dans la conscience psychologique de l'intelligence cérébrale, qui subsiste grâce à la stimulation. Schwaller de Lubicz dit que la plupart des hommes modernes (ceux de 1950) n'auraient pas pu « supporter » la sérénité qui prévalait dans l'Ancienne Égypte.

Schwaller de Lubicz nous dit que, pour saisir l'essence de l'enseignement Anthropocosmique, nous devons rétablir dans notre esprit la bonne notion du terme *symbole*. Un symbole n'est pas simplement « toute lettre ou image qui est émise pour le développement d'une idée. » Un symbole est plutôt « une représentation qui résume, communément appelée synthèse. » Ce processus « est perçu » comme quelque chose, souvent de l'ivresse.

Les Anciens sélectionnaient ces symboles, en sachant pratiquement tout de la contrepartie naturelle (le correspondant), de la gestation à la mort. La précaution mentale est nécessaire, toutefois, la tendance à « fixer » par définition l'essence de la représentation symbolique doit être évitée. Les qualités d'un symbole sont nombreuses et variées, et ne doit pas être limitées d'un point de vue linguistique, pas plus que la lave en fusion. Le symbole est vivant, vital et dynamique, car la doctrine Anthropocosmique est une philosophie vitaliste.

« Expliquer le symbole, c'est le tuer... » et, bien sûr, le paysage de l'égyptologie académique est partout couvert de carcasses de symboles morts, qui n'ont pas été entendus. Les « Penseurs rationalistes » croient que nous avons dépassé cette pensée simplificatrice. Mieux, depuis deux mille ans, nous sommes tombés dedans.

De nombreux concepts de la pensée moderne sont compris et définis de façon différente dans *Le Temple de L'Homme* – tellement, en fait, que des scientifiques, des savants et des gens


La Salle Hypostyle de Louxor

ordinaires, qui ont épousé un rationalisme mécanique, seront contraints de rejeter ces idées hors d'atteinte. « La cause et l'effet ne sont séparés à aucun moment. » Il existe un « principe du (moment présent), de caractère mystique, que la science moderne ignore, » dit Schwaller de Lubicz.

Ces affirmations, avec d'autres, ne cadrent pas avec la vision habituelle du monde, qui se situe en opposition. Mais on peut imaginer l'état du monde moderne socio-scientifique-technologique à la lumière de ces idées, et partant, essayer de tirer des conclusions concernant le mérite relatif des enseignements des anciens.

L'histoire de la science démontre que nous construisons rarement sur l'édifice des grandes découvertes des générations précédentes de scientifiques. Aujourd'hui, peu de scientifiques connaissent les lois de Kepler sur le mouvement des planètes ; encore moins de mathématiciens apprécient son utilisation non conventionnelle de la notation fractionnelle des forces (par ex. la force X2/3) et la position unique qu'il accorde au nombre 5 (qui y conduit), déterminant, il y a plusieurs milliers d'années, dans les mathématiques pharaoniques. La science fait comme si « elle versait du vide dans le vide » pour reprendre Gurdjieff. La science moderne, dit Schwaller de Lubicz, est fondée sur des prémisses incorrectes. Nous connaissons l'énergie *cinétique*, mais pas l'énergie *vitale*, et nous touchons à des forces, pouvoirs et processus que nous ne pouvons pas comprendre : Nous *sommes* des Apprentis Sorciers.

L'intelligence cérébrale est basée sur l'information sensorielle qui y est apportée par les systèmes sensoriels principaux. Ils étaient compris par les anciens à la fois dans leur fonction naturelle, exotérique (pour fournir des informations au cerveau) et dans leur fonction ésotérique, spirituelle. On ne peut qu'être étonné, à nouveau, par la subtilité des visions qu'ils portaient. Par exemple, « la faculté de discernement, située dans le bulbe olfactif, est le site du jugement chez l'homme... »

Bien, le bulbe olfactif est considéré comme une structure primitive du cerveau, sans connexion directe avec le cortex, la matière grise « évoluée ». Néanmoins, par considération pour ses caractéristiques anatomiques uniques, les anciens accordaient au sens olfactif un des trois sanctuaires secrets dans la tête du Temple de Louxor, Salle V.

Le sens moral, la sexualité, et la distribution physiologique de l'énergie vitale sont rassemblés dans le symbole correspondant, le cobra. Ici, dans la Salle V du temple se trouve la « conscience ». La Bonté a une odeur spirituelle (un fait rapporté par Swedenborg, qui indiquait que les anciens Égyptiens furent les *derniers* à comprendre la science des correspondances).

Il est encore plus difficile de reconnaître et de comprendre dans ce qui est enseigné, ce qui entre en conflit avec ce que les gens croient toujours. De façon ironique, nous avons rarement une preuve qui vienne contredire les enseignements des anciens, qui vont bien au-delà de nos faits avérés.

Schwaller de Lubicz inclut une longue analyse du Papyrus Chirurgical d'Edwin Smith. Ce papyrus (trouvé à Louxor en 1862) a été traduit après 1920 par l'égyptologue réputé J. H. Breasted. Ce travail l'a convaincu du statut élevé des sciences et des mathématiques égyptiennes anciennes (comme d'autres), mais apparemment, les égyptologues modernes ignorent ses écrits. Un dictionnaire anatomique complet du crâne, de la tête et de la gorge (aussi en hiéroglyphes) permet au lecteur de comprendre les nombreux cas de blessures à la tête (par ex. les accidents d'automobile), leur connaissance de la neuroanatomie clinique était détaillée et correcte, sans l'utilisation des électroencéphalogrammes ou des scanners ou encore de l'imagerie à résonance magnétique.

Les anciens décrivaient l'Humain comme l'union de trois êtres, chacun possédant son corps et ses organes. Bien sûr, tous étaient essentiels et importants. Toutefois, la tête

l'était tout particulièrement, car c'était le siège du corps spirituel. Là, le sang était spiritualisé, infusé par l'énergie vitale, avant de circuler dans les corps corporel et sexuel. Ces corps, vivifiés par le corps spirituel, vivent toute une vie sans le savoir, dans un état d'ignorance et d'abnégation.

L'humanité moderne a heurté un iceberg de sa propre construction. Nous avons touché et libéré ces forces, mais nous ne les comprenons pas, nous les menaçons d'anéantissement. Nous avons un rôle dans le métabolisme cosmique, mais nous sommes incapables de le remplir. Nous devrions arrêter de bricoler quand la planète brûle, cesser de nous occuper de nous-mêmes avec la liposuccion, de tuer des oiseaux pour tuer des insectes, d'empoisonner le sol pour tuer les germes, de polluer l'air et l'eau. Toute personne saine peut voir que **notre façon de « vivre » est devenue anti-naturelle**, une réalité envisagée par les anciens.

La conscience de chacun doit s'étendre, évoluer : nous avons besoin de devenir conscient qu'un grand défi nous échappe, ici et maintenant. Cela peut arriver par choix – le prix à payer est quelque souffrance. « Et maintenant que le Temple de Louxor nous a montré le chemin à suivre, commençons à explorer la signification profonde de l'enseignement des sages pharaoniques » écrit Schwaller de Lubicz. Le prix qui nous est demandé pour découvrir le chemin est somme toute modique.

14

Prendre les empreintes des dieux

Un auteur à succès présente un cas convaincant à propos d'une grande civilisation oubliée

J. Douglas Kenyon

Bien que peu de gens remettraient en cause la popularité du film *Les Aventuriers de l'Arche Perdue*, aucun universitaire n'oserait dire que le film est plus qu'une fantaisie hollywoodienne. Donc, lorsque l'auteur britannique respecté Graham Hancock a annoncé au monde en 1992 qu'il avait retrouvé la trace de la légendaire Arche d'Alliance de l'Ancien Testament, et qu'elle reposait quelque part en Éthiopie, nombreux furent ceux qui froncèrent les sourcils. Néanmoins, les lecteurs objectifs de son livre monumental *Le Signe et le Sceau*, des deux côtés de l'Atlantique, ont vite réalisé que le cas de Hancock, aussi incroyable que cela puisse paraître, ne pouvait pas être facilement écarté. Le travail de recherche minutieux a continué à susciter de nombreuses critiques élogieuses, et à devenir un best-seller aussi bien en Amérique qu'en Grande Bretagne, ainsi que le sujet de plusieurs émissions spéciales télévisées.

L'écriture de Hancock et ses talents de journaliste ont été forgés pendant ses reportages de correspondant de guerre en Afrique pour *The Economist* et le *London Sunday Times*. Il a obtenu la mention honorable au Prix H. L. Mencken (*Les Seigneurs de la Pauvreté*, 1990), il est aussi l'auteur de *L'Arche Africaine : Peuples de la Corne et de l'Éthiopie : Le Défi de la Faim*. Dans *Le Signe et le Sceau*, *The Guardian* a accordé à Hancock d'« avoir inventé un nouveau genre – un polar intellectuel écrit par un détective amateur… »

Apparemment, toutefois, le succès de *Le Signe et le Sceau* a seulement renforcé l'ostracisme de l'establishment envers l'auteur. Son livre suivant : *Empreintes des Dieux : La Preuve de la Civilisation Terrestre Perdue*, ne cherchait rien moins qu'à réfuter la



Graham Hancock
(photographie de Christopher Dunn)

doctrine en faveur dans les salles de classe du monde entier, à savoir que la civilisation était née il y a environ cinq mille ans.

Tout ce qu'il y avait avant, a-t-on appris était strictement primitif. Dans une des analyses les plus complètes jamais produites – plus de six cents pages de recherche méticuleuse – Hancock présente des preuves nouvelles sur une époque oubliée de l'histoire humaine, qui a précédé, en milliers d'années, ce que l'on considère jusqu'à présent comme le berceau de la civilisation en Égypte, Mésopotamie et Extrême Orient. En outre, avance-t-il, non seulement cette culture perdue était hautement avancée, mais elle était aussi efficace d'un point de vue technologique, et fut détruite il y a plus de 12 000 ans par un cataclysme mondial, qui mit fin de manière tragique à la période glaciaire.

Kirkus Reviews a appelé *Empreintes des Dieux* « un morceau fantaisiste de détective historique – époustouflant, mais intriguant et distrayant, et suffisamment solide pour faire réfléchir. »

Graham Hancock a débattu sur *Empreintes des Dieux* avec *Atlantis Rising*, en indiquant que le livre bénéficierait d'un accueil médiatique favorable similaire à celui qui a permis à *Le Signe et le Sceau* d'être un best-seller en Amérique. En général, Hancock a senti que les interviewers étaient positifs et ouverts à ses idées. Ceci étant dit, l'accueil des spécialistes a été tout sauf cordial, ce qui n'était pas surprenant.

« Une des raisons qui expliquent que le livre soit si long », explique-t-il « vient du fait que j'ai vraiment essayé de documenter tout minutieusement, de manière à ce que les spécialistes aient à traiter avec des preuves plutôt qu'avec moi en tant qu'individu, ou bien encore avec – ce qu'ils aiment à penser – des idées assez vagues et fadasses. J'ai essayé autant que possible de m'en tenir aux faits bruts. »

S'en tenir aux faits bruts a conduit Hancock à une odyssée à travers le monde, incluant des arrêts au Pérou, au Mexique et en Égypte. Parmi les mystères que l'auteur voulait étudier attentivement, on trouve :

* D'anciennes cartes montrant une connaissance précise de la côte véritable de l'Antarctique, malgré le fait que le site ait été recouvert sous des milliers de mètres de glace pendant des millénaires.
* La technologie de la construction en pierre – au-delà de nos capacités actuelles – en Amérique Centrale et du Sud, ainsi qu'en Égypte.
* Les alignements archéo-astronomiques sur des sites anciens à travers le monde.
* La preuve d'une connaissance ancienne complète de la précession de 25 776 ans des équinoxes (encodée de façon irréfutable dans la mythologie ancienne et dans certains édifices, même si le phénomène avait nécessité au minimum plusieurs générations d'observation systématique pour être détecté, et que l'enseignement conventionnel nous dit n'avoir été découvert que par le philosophe Grec Hipparques vers 150 ans avant J.-C.).
* L'érosion par l'eau du Grand Sphinx, qui le situe ainsi avant l'arrivée des conditions désertiques sur le plateau de Gizeh (tel qu'étudié par le savant américain John Anthony West et le géologue Robert M. Schoch, Ph. D.).
* La preuve que les monuments du plateau de Gizeh ont été construits en alignement avec la ceinture d'Orion environ 10 500 ans avant J.-C. (tel que cela a été démontré par l'ingénieur belge Robert Bauval).

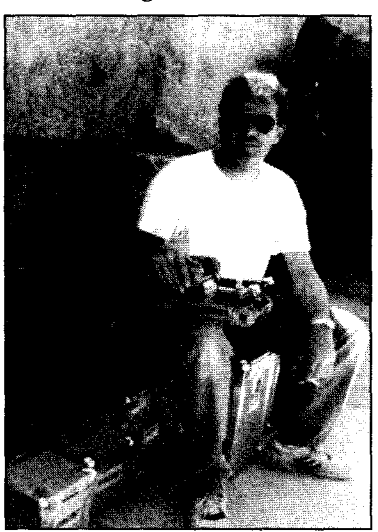
Pas découragé par les contraintes propres à ceux qu'on appelle les spécialistes, Hancock se considère particulièrement qualifié pour entreprendre cette étude polymorphe. « Un des problèmes avec les universitaires, et en particulier avec les historiens, » dit-il, « c'est qu'ils ont un angle de vue très étroit. Et le résultat est qu'ils sont très myopes. »

Hancock est terriblement méprisant avec l'égyptologie organisée, qu'il place dans la catégorie à la plus courte vue. « Il y a un paradigme rigide de l'histoire égyptienne », se lamente-t-il, « qui semble fonctionner comme une sorte de filtre de la connaissance et qui empêche les égyptologues, en tant que profession, d'être un tant soit peu ouverts à d'autres possibilités. » Pour Hancock, les égyptologues ont tendance à se comporter comme des prêtres d'une religion très étroite, tant dogmatiquement qu'irrationnellement, sinon superstitieusement. « Il y a quelques centaines d'années, ils auraient brûlé des gens comme moi ou John West, » dit-il en riant.

Un tel zèle illogique, craint Hancock, se trouve en travers du droit du public d'être informé sur une des découvertes les plus importantes jamais faites dans la Grande Pyramide. En 1993, l'inventeur allemand Rudoph Gantenbrink envoya un robot avec une caméra de télévision dans un puits dans la Chambre de la Reine, et découvrit ce qui semblait être une porte avec des poignées métalliques. Cette porte, suppose Hancock, pourrait conduire à la légendaire Salle des Archives des anciens Égyptiens. Mais quoi qu'il y ait derrière, il estime que cela doit être inventorié soigneusement.

À ce stade, toutefois, il n'y a eu aucune action officielle, en tout cas pas publiquement. En évoquant des épisodes vécus personnellement, il proteste, « Vous avez des égyptologues qui disent qu'"il n'y a aucune raison d'aller voir ce qu'il y a derrière cette dalle" – ils préfèrent parler de dalle plutôt que de porte) "parce que nous savons qu'il n'y a pas d'autre salle dans la Grande Pyramide." » Cette attitude met Hancock hors de lui : « Je me demande comment ils savent cela de ce monument de six millions de tonnes qui a l'espace nécessaire pour trois mille chambres de la taille de la Chambre du Roi. Comment peuvent-ils avoir la témérité et l'arrogance de suggérer qu'il est inutile de chercher ? »

La promesse tentante de cette porte a conduit Hancock à spéculer que les constructeurs ont sans doute à dessein arrangé les choses pour qu'elles exigent une technologie de pointe des explorateurs. « Personne ne peut entrer à moins qu'il ait un certain niveau de technologie », dit-il. Et il souligne que même il y a cent ans, nous n'avions pas les moyens de le faire. Au cours des vingt dernières années, la technologie s'est développée et nous avons pu maintenant explorer le conduit, « et c'est alors qu'à la fin il y a une porte avec des poignées. C'est comme une invitation – une invitation à entrer et à regarder à l'intérieur, lorsque vous serez prêt. »


Rudolph Gantenbrink et sa caméra robot

Hancock est loin d'être optimiste en ce qui concerne les intentions officielles : « Si jamais cette porte s'entrouvre, il n'y aura probablement aucun accès public à ce qui arrivera. » Il aimerait qu'une équipe internationale soit présente, mais il craint plutôt « que ce que nous aurons sera un groupe étroit et élitiste d'égyptologues qui contrôlera étroitement ce qui se passera. » En fait, il pense qu'ils sont peut-être déjà entrés. La Chambre de la Reine a été bizarrement fermée pendant neuf mois après que Gantenbrink ait fait sa découverte. « On nous a raconté l'histoire qu'ils nettoyaient les

graffitis sur les murs, mais ceux-ci n'ont jamais été effacés. Je me demande ce qu'ils ont fait là-dedans pendant ces neuf mois. C'est ce qui me met vraiment en colère, que ce petit groupe de savants contrôle la connaissance de ce qui, au bout du compte, est le legs de toute l'humanité. »

La porte de Gantenbrink n'est pas le seul portail attirant du plateau de Gizeh. Hancock est également intéressé par la chambre que John Antony West et Robert M. Schoch, Ph. D., ont découverte près des pattes du Sphinx, pendant leurs recherches sur l'érosion du Sphinx par des méthodes sismiques. Les deux endroits semblent être le site de la « Salle des Archives ». Dans les deux cas, les autorités ont empêché toute investigation plus fouillée.

Hancock pense que tout le site de Gizeh a été construit après que la croûte terrestre se soit stabilisée, suite à un déplacement de 30° qui causa la destruction de la plus grande partie de la civilisation qui existait alors. Selon l'ouvrage de Rand et Rose Flem-Ath : *Lorsque le ciel est tombé : À la recherche de l'Atlantide*, sur la base duquel Hancock se réfère, ce mouvement a déplacé un continent entier des zones tempérées vers le Pôle Sud, où il a rapidement été enseveli sous des montagnes de glace. C'est cela, pense-t-il, qui est la véritable histoire de la fin de l'Atlantide de Platon, mais le mot « A » n'est mentionné qu'à la toute fin de son livre. « Je ne vois pas l'intérêt de donner à un establishment hostile un bâton pour me faire battre », dit-il. « C'est simplement tactique. »

Hancock estime que le complexe de Gizeh a été construit dans l'effort de redresser et de réorienter la civilisation. Pour cette raison, il pense que la date de 10 500 avant J.-C. (démontrée par Bauval) est particulièrement importante. « Les pyramides nous disent où cela s'est arrêté. C'est pour cela que l'alignement parfait, plein nord, de la Grande Pyramide est extrêmement intéressant, car ils ont certainement eu un *nouveau* nord à ce moment-là. »

Bien qu'il soit déterminé à s'en tenir aux preuves réelles, Hancock ne réfute pas l'idée que son travail puisse corroborer les déclarations de plusieurs intuitifs et mystiques. Au contraire, il pense que « la [capacité clairvoyante] des êtres humains est une autre de ces facultés latentes que la science rationnelle moderne refuse de reconnaître. Je pense que nous sommes une espèce bien plus mystérieuse que ce que nous croyons. Tout notre conditionnement culturel est de refuser ces éléments d'intuition et de mystère que nous avons à l'intérieur de nous. Mais tout nous indique qu'il y a, en fait, des facultés vitales dans les êtres humains, et je suppose que la civilisation qui a été détruite, bien que technologiquement avancée, était aussi bien plus avancée spirituellement que la nôtre. »

Un tel savoir, pense-t-il, fait partie de l'héritage des anciens, que nous devons nous efforcer de retrouver. « Ce qui revient toujours », dit-il, « en particulier dans les documents comme les textes des anciennes pyramides égyptiennes, qui contiennent à mon avis l'héritage de la connaissance et des idées de cette civilisation perdue, c'est une sorte de science de l'immortalité – une recherche de l'immortalité de l'âme, un sentiment que l'immortalité ne serait pas garantie à tout un chacun sur le seul prétexte d'être né. C'est peut-être quelque chose pour lequel nous devons travailler, quelque chose qui résulte du pouvoir concentré de l'esprit. » Le véritable objectif des pyramides, suggère-t-il, serait peut-être de nous enseigner comment atteindre l'immortalité. Mais avant que nous puissions comprendre, nous devons guérir de notre ancienne amnésie.

Hancock pense que nous sommes une espèce amnésique. « Je pense que nous montrons tous les signes d'un épisode traumatique dans notre passé qui est si horrible que nous ne pouvons pas arriver à le reconnaître. Juste de la même façon qu'une

victime qui souffre d'amnésie à la suite d'un terrible événement, et qui craint le réveil de la mémoire de ce traumatisme et qui essaye de l'éviter, nous l'avons fait collectivement. » La victime amnésique est, bien entendu, obligée de retourner à la source de sa douleur et « si vous voulez avancer et continuer à vous développer en tant qu'individu, vous devez la dépasser. Vous devez vous y confronter, la traiter, y faire face, réaliser ce qu'elle signifie, la dépasser et continuer votre vie, » dit-il. « C'est ce que la société doit faire. »

Dans la résistance institutionnelle à considérer les réalisations anciennes, Hancock voit un symptôme subconscient fondé sur la peur : « Il y a une grande impulsion à dénier tout cela, car cela met à bas toutes les fondations sur lesquelles vous vous trouvez, et vous vous voyez en train de nager dans l'espace sans points de référence. » Le processus n'a pas besoin d'être aussi menaçant, pourtant. « Si nous pouvons supporter cette expérience difficile et parvenir de l'autre côté », dit-il, « je pense que nous émergerions de cela meilleurs. Je suis de plus en plus convaincu que la raison pour laquelle nous sommes tant désordonnés et confus, totalement perturbés en tant qu'espèce, à la fin du vingtième siècle, est à cause de cela – nous avons oublié notre passé. »

S'il est vrai que ceux qui ne peuvent apprendre de l'histoire sont condamnés à la répéter, alors il y a des leçons dans notre passé qui ne peuvent être ignorées qu'à notre péril. Des histoires de destruction catastrophique sont clairement écrites dans la mythologie de nombreuses sociétés. Hancock cite le travail de Giorgio de Santillana, du M.I.T., une autorité en histoire de la science, qui est le co-auteur, avec Hertha von Deschend, du livre *Le Moulin d'Hamlet : Un Essai qui étudie les Origines de la Connaissance Humaine et de sa Transmission par le Mythe*, dans lequel les auteurs font l'hypothèse qu'un savoir scientifique avancé a été codifié dans le mythe ancien.

Hancock le souligne, « Une fois que vous avez admis que la mythologie trouve son origine avec des peuples hautement avancés, alors vous devez commencer à écouter ce que disent les mythes. » Ce qu'ils disent, pense-t-il, c'est qu'un grand cataclysme a touché le monde et a détruit une civilisation avancée et un âge d'or de l'humanité. Le cataclysme est une donnée récurrente dans la vie de la terre, et il va revenir.

Les messages de nombreuses sources anciennes, y compris la Bible, soulignent une récurrence d'un tel cataclysme pendant notre vie. Malgré ces visions, Hancock insiste sur le fait qu'il n'est pas un prophète du jugement dernier. Son point de vue, dit-il, « C'est que nous avons reçu en héritage un savoir extraordinaire depuis le passé, et le temps est venu de ne plus l'occulter. Nous devons plutôt nous réapproprier cet héritage et en apprendre ce que nous pouvons, parce qu'il contient une information d'une importance vitale. »

Les enjeux ne peuvent pas être plus grands. « Je suis convaincu que nous sommes bloqués dans une bataille d'idées, » dit-il. « Je pense qu'il est vraiment important que les idées qui peuvent nous conduire à retrouver notre mémoire en tant qu'espèce triomphent. Et pour cela, nous devons être forts, nous devons être éloquents et argumenter clairement et de façon cohérente. Nous devons voir ce que nos opposants vont faire, comment ils vont essayer de nous avoir, et les mauvais coups qu'ils peuvent essayer de nous porter. Nous devons les combattre sur leur propre terrain. »

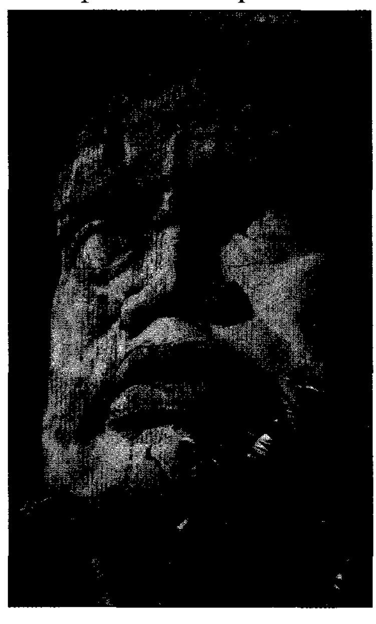
15

Le mystère d'Amérique Centrale

Qu'est ce qui pourrait expliquer l'échec de la science officielle à dévoiler les origines des anciennes cultures méso-américaines ?

WILL HART

Cela fait trente-trois ans, mais je m'en souviens comme si c'était hier. Une brume enveloppait la jungle juste au-dessus du Temple des Inscriptions. Une série de grondements a retenti subitement, comme si une bande de singes hurleurs traversait la forêt. Cela m'a surpris. J'ai pensé que les sons étaient ceux d'un jaguar, mais la cacophonie rajoutait au sens du mystère.



Visage Olmèque géant
(Œuvre de Tom Miller)

Ma tête allait exploser. Une fois que j'ai eu rejoint Palenque, j'avais déjà visité une douzaine de sites archéologiques, de la plupart des régions septentrionales du Mexique jusqu'à la péninsule du Yucatán et le Quintana Roo. J'étais noyé dans les questions et les mystères. Plusieurs choses m'étaient devenues claires : Les cultures qui ont bâti les pyramides et d'autres édifices étaient évoluées dans les arts et les sciences. J'avais vu beaucoup de belles choses, ainsi que des énigmes perturbantes pour l'esprit.

Celle qui me surprit le plus fut la civilisation Olmèque. J'avais lu sur les Mayas et je connaissais les Aztèques, mais je n'étais pas préparé à ce que j'ai trouvé à Villahermosa : de grandes têtes en pierre aux traits négroïdes et une stèle en pierre gravée avec la

description d'étranges ambassadeurs. Il était clair que les figures n'étaient d'aucune culture mexicaine.

Ces objets n'étaient pas seulement les pièces d'un puzzle fascinant ; ils représentaient un casse-tête pour la science. Ils constituaient une anomalie. Qui avait sculpté les têtes ? Qui avait créé les stèles ? Où ont-ils eu les modèles pour créer ces têtes et ces figures ? Ces questions se posaient à cause de la manière dont les scientifiques ont reconstruit l'histoire de la Méso-Amérique. Les Africains ne convenaient pas, de même que les figures caucasiennes vêtues, reproduites sur les stèles. Elles ne devraient pas être là ; cependant elles y sont bien.

Les scientifiques ne se targuent pas d'avoir résolu cette énigme. Les anthropologues et les archéologues admettent qu'ils ne connaissent pas grand'chose à propos de la culture Olmèque. Ainsi, nous ne connaissons pas le groupe ethnique ou le langage, et nous ne savons rien sur les traditions, les croyances et l'organisation sociale des Olmèques. Personne ne sait pourquoi ils ont sculpté des têtes avec un casque, pour les enterrer ensuite. Cela n'a pas de sens. En général, nous n'enterrons pas les monuments (si c'est bien ce qu'elles constituent).

Les seuls témoignages que nous avons sont les monuments qu'ils ont laissés, et qui sont impressionnants. Mais comment les comprendre ? Où s'intègrent-ils dans l'histoire humaine ? Il n'y a pas de piste directe au Mexique. Les Olmèques ne nous ont pas laissé de témoignage écrit. Toutefois, nous avons une piste.

La Bible est un document extrêmement important, sans considération de savoir si vous êtes croyant ou non. Elle contient la relation très ancienne de l'histoire humaine, à partir de sources anciennes diverses. Au moins, cela est vrai pour le *Livre de la Genèse*. Mais ce n'est pas toujours facile à décoder. Trouvons-nous quelque référence dans la Bible qui nous permettrait de résoudre l'énigme des Olmèques ?

En revenant à la Genèse, chapitre 11, nous lisons : « Maintenant, toute la Terre utilisait la même langue et les mêmes mots. » Cela indique qu'il fut un temps où une civilisation humaine unique a existé sur Terre. Nous apprenons qu'à cette époque, les hommes ont voulu construire une tour : « Venez, bâtissons-nous une cité, et une tour dont le sommet sera dans le ciel ; et donnons-nous un nom ; de crainte d'être éparpillés à l'étranger, sur toute la surface de la Terre. »

Le fait que la civilisation Olmèque présente à la science une anomalie est quelque chose de très profond : les données ne s'intègrent pas dans le modèle habituel. Les scientifiques ne peuvent pas changer les données observées ; elles sont aussi solides que tout fait. Mais ils pourraient changer le *modèle* afin qu'il s'intègre à ces données. Voilà le hic ! Les anthropologues et les archéologues ont beaucoup investi dans ce modèle, un édifice intellectuel qui a été bâti sur des générations.

Les scientifiques préfèrent ignorer les questions gênantes et laisser les Olmèques dans les brumes de l'antiquité oubliée. Ce n'est pas une approche très scientifique. Où est la recherche de la vérité ? Qu'advient-il de la méthode scientifique ? **Ce n'est tout simplement pas acceptable. Pourquoi ?**

Quelque ancienne société a construit le grand tumulus, transporté les têtes de basalte sur environ quatre-vingt-dix kilomètres depuis la carrière jusqu'au site d'enfouissement (Ces têtes pesaient de cinq à vingt-cinq tonnes), puis elle a gravé les figures sur les stèles. Ils ne se seraient pas donné autant de mal si les gens représentés sur les monuments n'avaient pas une grande importance à leurs yeux. C'est une affirmation logique et nous pouvons seulement espérer que les scientifiques d'un futur proche arriveront à la même conclusion quand ils étudieront le Mont Rushmore.

Puisque nous avons les objets, nous savons qu'il doit y avoir une explication sur les

constructeurs. Comme pour tout mystère, vous cherchez des indices. Vous commencez par les endroits les plus vraisemblables, puis vous faites la liste à partir du Mexique. Le problème est que les Olmèques ont disparu de la scène bien avant l'arrivée de Cortez. Aucune des cultures contemporaines des Aztèques ne mentionnent les Olmèques ; ils semblent ne rien connaître sur ces derniers. Et aucune autre tête négroïde n'a été trouvée en Méso-Amérique. Un autre fait surprenant est que la période de développement qui a précédé la construction du tumulus et la sculpture des têtes n'est prouvée nulle part.

Les Olmèques sont apparus soudainement, puis ils ont disparu !

Cela m'a pris des années d'enquête pour réaliser finalement que la réponse était dans la Bible, et ironiquement, la Bible était justement le dernier endroit où j'aurais pensé regarder. Les Olmèques sont-ils venus de l'espace, comme certains chercheurs l'ont proposé ? Pas nécessairement. Premièrement, il n'y a aucune preuve pour justifier cette théorie. Deuxièmement, les têtes négroïdes et les gens figurés sur les stèles sont assurément humains.

L'idée qu'il y ait eu une civilisation mondiale dans les temps reculés n'est pas conforme au modèle scientifique actuel. Cependant, elle est corroborée par les références dans la Bible. Le problème avec le modèle scientifique, c'est qu'il n'explique pas les données disponibles, et c'est un problème *sérieux* qui a plusieurs conséquences. Si le problème se limitait à la civilisation Olmèque, nous pourrions laisser tomber. Mais il y a des artéfacts en Égypte, en Amérique du Sud et dans d'autres parties du Mexique, qui ne cadrent pas non plus avec le schéma classique.

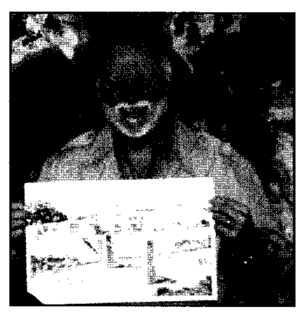
Les scientifiques ont souvent montré un aveuglement volontaire en ce qui concerne les artéfacts et les développements qu'ils ne peuvent pas expliquer avec leur système de croyances. Pire, ils ont soit ignoré les questions clés, soit discrédité les faits. De nombreuses autres preuves, les restes de civilisations perdues, et les archives culturelles de nombreux peuples corroborent l'énigme Olmèque et la Bible.

On trouve des références à une inondation catastrophique dans 230 cultures différentes. L'histoire Maya comprend l'histoire de comment les Mayas sont venus d'un pays de l'est, qui avait été détruit. L'*Histoire* d'Hérodote raconte l'histoire de l'Atlantide perdue. Des récits tels que ceux-ci peuvent ressembler à des mythes romantiques nés de l'imagination primitive ; cependant, lorsque vous vous trouvez sur un ancien site, entouré de ruines étranges... vous commencez à vous demander s'ils contiennent davantage qu'une graine de vérité.

J'ai grimpé les marches du Temple des Inscriptions et j'ai visité la tombe de Pacal. Ensuite, j'ai décidé de faire un long voyage le long du Rio Usumacinta, jusqu'à Bonampak et Yaxchilan. Il s'agissait de 160 kilomètres d'une route sale et boueuse, pleine d'ornières à certains endroits. Elle devint tellement boueuse, que nous nous sommes embourbés jusqu'aux essieux. Nous avions presque atteint notre destination : Bonampak était à une courte distance à pied. J'ai visité Bonampak.

Ma destination suivante était Yaxchilan, une ruine cachée dans la jungle à environ douze kilomètres de Bonampak. Je décidai d'essayer de me faire un chemin avec une machette, contre l'avis des autochtones, qui m'avaient averti : « La selva está cerrado ! ». Ils avaient raison. J'abandonnai après une besogne éreintante durant quatre heures, qui m'a laissé parcourir moins de quatre cents mètres, passée principalement sur le ventre pour tenter d'éviter des arbustes aiguisés comme des rasoirs. Mon corps était ravagé par les insectes.

Yaxchilan est située sur la rivière et l'on suppose qu'elle a été le centre d'une civilisation Maya florissante dans cette région. En février 1989, James O'Kon a réussi à



L'archéologue James O'Kon tenant un dessin d'un pont Maya. (Photographie de Will Hart)

atteindre ce site, que des archéologues ont étudié pendant un siècle. Un tumulus de rochers particulier a attiré l'œil expérimenté de O'Kon. Les scientifiques l'avaient dédaigné, mais l'archéologue amateur était aussi un ingénieur expert, et il sut immédiatement ce que ce tumulus était vraiment : un morceau de pont.

Il se tourna vers la technologie moderne pour prouver qu'un pont avait existé à cet endroit. O'Kon, un ancien président du conseil d'experts de la Société Américaine des Ingénieurs Civils, avait utilisé des techniques similaires pendant des recherches de routine. Il rassembla les informations de terrain trouvées sur le site Maya et se servit d'ordinateurs pour intégrer des études archéologiques, des photos aériennes, et des cartes ; pour développer un modèle du site en trois dimensions ; et pour déterminer la position exacte et les dimensions du pont.

O'Kon finit par faire une découverte surprenante : Les Mayas avaient construit le pont à la plus longue portée de toute l'antiquité. Lorsqu'il eut terminé ses calculs et modèles informatiques, il constata que le pont avait une portée de cent quatre-vingts mètres, une structure suspendue par des câbles en chanvre, avec deux piliers et trois travées. Il reliait Yaxchilan, au Mexique, à ses domaines agricoles du Petén (maintenant le Guatemala), où se situe Tikal.

Ce que les archéologues avaient pris pour un amas insignifiant de pierres était en fait une trouvaille cruciale : un pilier de trois mètres soixante de haut et de 10 mètres de diamètre. Les photos aériennes permirent d'identifier un second pilier de l'autre côté de la rivière. Les deux piliers avaient été construits en ciment coulé sur place avec un parement externe en maçonnerie de pierre, ce qui est exactement la technique utilisée pour les pyramides Maya.

Dans des interviews, O'Kon, qui avait étudié les anciens Maya pendant trente ans, dit, « Les Mayas étaient très avancés en mathématiques et en sciences. » Il estima que les exigences de design du pont Maya ne peuvent être comparées qu'aux critères utilisés au XXe siècle.

Nous nous émerveillons aujourd'hui des ruines et nous spéculons sur comment et pourquoi les Mayas ont construit les sites cérémoniels. Nous ne devrions pas oublier qu'ils constituaient une race développée. Ils comprenaient l'astronomie. Ils avaient un calendrier exact. Ils comprenaient le concept de « zéro » au moins sept cents ans avant les Européens. Les Mayas construisaient des routes pavées, et, nous l'avons appris, le pont suspendu le plus long du monde antique.

Alors que je me trouvais au sommet d'une autre pyramide, à Coba dans le Quintana Roo, admirant une jungle sans passages, je m'interrogeais sur le fait que les Mayas avaient réalisé tout cela *dans une jungle*. Je ne pouvais pas penser à une autre civilisation qui aurait émergé d'une jungle. Cela renforçait le mystère de cette race perdue.

Les *sacbe* sont un système de routes qui interconnectent les sites. C'est une autre caractéristique qui a longtemps laissé perplexes les scientifiques et les chercheurs. Les routes étaient faites de rochers, égalisés, puis pavés avec du ciment en pierre calcaire. Elles varient en largeur de deux mètres cinquante à neuf mètres. Le mystère est simple : Pourquoi un peuple de « L'Âge de Pierre » sans véhicules à roues ni animaux de trait avait-il besoin d'un tel réseau élaboré et sophistiqué de routes ?

O'Kon se pencha sur les sacbe après avoir terminé son travail sur le pont et il analysa le fait que la route de quatre-vingt-seize kilomètres qui allait de Coba à Yaxuna était

aussi droite qu'un arc avec une déviation négligeable. Ses études ont révélé que les Mayas n'étaient pas à l'Âge de Pierre (il se réfère à eux comme « technolitiques »). Ils n'utilisaient pas le fer, car les mines les plus proches étaient à deux mille quatre cents kilomètres. O'Kon pense « qu'ils utilisaient des outils en jade qui étaient plus durs que l'acier. »

Vous devez presque vous trouver sur un site et imaginer la scène pendant l'apogée de la civilisation Maya pour vraiment en appréhender la grandeur et apprécier ce que cette culture a réalisé. Aujourd'hui, nous voyons des ruines, la jungle et des pyramides qui sont à peine plus que de la pierre nue, des édifices écroulés entourés par la nature sauvage. Toutefois, à cette époque, les pyramides étaient couvertes de stuc. Elles étaient lisses et brillaient au soleil. Les murs des structures étaient peints de divers dessins de couleurs vives. Les cours étaient pavées. Les routes blanches et plates rayonnaient dans toutes les directions et reliaient les centres.

Pourtant, malgré la connaissance évoluée des Mayas en astronomie et en mathématiques, ainsi que leurs réalisations en art et en architecture, les scientifiques les considèrent encore comme une culture de l'Âge de Pierre.

Le temps est l'essence de la vie. Les êtres humains y ont toujours été immergés, en ont gardé la trace, d'une manière ou d'une autre : le mesurant en minutes, heures, jours, semaines, mois, années, siècles et millénaires. Nous en connaissons la plupart de ses dimensions et nous les avons utilisées à notre avantage. Nous supposons connaître l'époque où les dinosaures sillonnaient la terre, combien de temps il faut à certains isotopes pour perdre leur radioactivité, quand nos ancêtres hominidés se sont distingués des singes, la composition du génome humain, les dates exactes des éclipses du soleil et de la lune jusque dans un futur lointain.

Le temps conduit toutes les espèces vivantes à vieillir et à mourir. Cela semble si évident et omniprésent, nous sommes comme le poisson et le temps comme l'eau. Nous ne posons jamais les questions de base : Qu'est-ce que le temps ? Le comprenons-nous ? Est-ce plus qu'un système de mesure, que ce soit du moment présent ou de l'âge de l'univers ?

Toutes les cultures ont un point de vue sur le temps ; cependant les Mayas avaient une *obsession* du temps. Ils cherchèrent et mesurèrent la période synodique de Vénus, qui est de 584 jours terrestres. Le calendrier Maya de 365 jours était plus précis que le calendrier Grégorien. Ils utilisaient trois systèmes calendaires différents : le *tzolkin* (calendrier sacré), le *haab* (calendrier civil) et le grand compte.

Le tzolkin est un cycle de 260 jours (treize mois de vingt jours chacun) et le haab est le cycle solaire. Ces deux calendriers se combinent d'une façon interconnectée pour produire un cycle de 18 980 jours, qui était connu comme un tour calendaire, soit environ cinquante-deux ans.

Chaque jour avait un glyphe particulier et une signification associée, et à la fin du cycle de cinquante-deux ans, une cérémonie de régénérescence avait lieu. La période du grand compte durait environ cinq mille ans. Cela équivalait à une période. Selon les Mayas, l'humanité est dans le cinquième « Soleil » ou « Période ». Cela se terminera environ cinq mille ans après le commencement de leur calendrier, qui commence 3 011 avant J.-C. et se termine en 2012.

Le plus long cycle de la cosmologie Maya est de 26 000 ans, ce qui correspond à la précession de l'équinoxe. Pourquoi les Mayas avaient-ils une telle fascination pour l'astronomie ? Pourquoi ont-ils créé un système calendaire si complexe ? Une société agraire de l'Âge de Pierre aurait-elle besoin de toutes ces connaissances évoluées en astronomie et en mathématique ? Comment les ont-ils acquises en si peu de temps ?

Comment pouvaient-ils avoir connaissance d'un phénomène aussi complexe que la longueur synodique de Vénus ou la précession des équinoxes ?

Soit les Mayas sont plus anciens que ce que la science estime, soit ils avaient une technologie plus sophistiquée que nous pensons. Peut-être que quelqu'un leur a transmis ce savoir ? Est-ce une coïncidence que la cinquième Période commence 3 000 ans avant J.-C., ce qui correspond à la naissance des calendriers Juif et Chinois ? L'affirmation selon laquelle le « monde » est vieux de cinq mille ans est peut-être plus vraie que ce que nous pensons. Est-ce également une coïncidence que tant de Chrétiens pensent que nous sommes maintenant à la fin des temps ?

L'obsession des Mayas avec le temps est peut-être fondée sur une conscience profonde de la manière dont il fonctionne sur une échelle cosmique, et ensuite se déroule sur Terre en cycles longs et courts. C'est peut-être le message que les civilisations perdues ont essayé de nous transmettre, et nous commençons peut-être seulement à le comprendre.

16

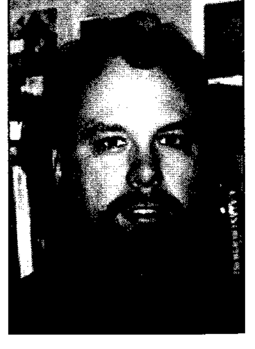
Destination centre galactique

John Major Jenkins pense que le monde d'aujourd'hui a beaucoup à apprendre des anciens Mayas

MOIRA TIMMS

Les trompettes des anciens Mayas résonnaient dans un son primal et shamanique. Le gigantesque dôme du planétarium, comme certains objectifs à 180°, brille avec une myriade d'étoiles dans le ciel d'avant l'aube. Lorsque le soleil se lève et se fraye un passage à travers l'horizon artificiel, à la gauche de chacun, la musique s'efface, et la fissure entre les mondes s'ouvre une fois encore. À sa façon, calme et concentrée, le chercheur et écrivain John Major Jenkins commence sa présentation et livre sa vision : Selon la cosmologie maya antique, nous vivons aujourd'hui à une époque exceptionnelle d'alignement galactique, alors que notre système solaire s'aligne avec le cœur de notre galaxie, le centre galactique. Notre époque correspond à un temps de transformation fixé par le calendrier Maya et prenant fin le 21 décembre 2012.

Jenkins, un spécialiste en astronomie antique et du calendrier Maya, de renommée internationale, parlait récemment de son travail et de sa vie. « Je me voue à la reconstruction des cosmologies perdues », dit-il, « pour révéler les fils noués d'un vaste paradigme global maintenant oublié. » Il souligne que son travail est à la fois une explication et une célébration de la Tradition Primordiale, *philosophie pérenne* – des termes qui se réfèrent aux vérités universelles au cœur des principales religions et philosophies du monde, qui ont traversé les époques.


John Major Jenkins

« Je pense que la race humaine peut grandir spirituellement en ranimant la Tradition Primordiale, enterrée sous le matérialisme du monde moderne, » dit-il. Et c'est le travail de fin limier, clairvoyant et douloureux, entrepris par Jenkins au sein de la tradition, qui a pénétré le riche substrat sous le matérialisme de notre époque et découvert l'ancien « trésor » caché – c'est-à-dire l'alignement galactique non seulement au cœur du calendrier Maya, mais aussi dans la cosmologie Védique et les différentes traditions de l'Ancien Monde, y compris le Mithraïsme, l'architecture

sacrée et la géographie sacrée des Grecs. Il montre les détails de sa reconstruction progressive dans deux livres innovateurs : *2012 La Genèse cosmique des Mayas : La Vraie Signification de la Date Finale dans le Calendrier Maya* (avec Terence McKenna) et *L'Alignement Galactique : La Transformation de la Conscience dans les Traditions Maya, Égyptienne et Védique.*

Au milieu des années 1990, alors qu'il faisait des recherches sur la date finale de 2012 dans le Calendrier Maya, Jenkins décoda ce qu'il appelle la « cosmologie galactique » des Mayas. Il réalisa que les anciens Mayas comprenaient le cycle de 26 000 ans connu sous le nom de précession des équinoxes et le changement d'orientation de la terre par rapport au centre galactique. Pour les anciens Mayas, le réglage de ce changement stellaire conduisait inévitablement à la réalisation dans un futur lointain, de l'alignement du soleil du solstice de Décembre avec le centre de la Voie Lactée, qui peut être considéré comme un « gonflement nucléaire » entre les constellations du Sagittaire et du Scorpion. Les Mayas considéraient que le Centre Galactique était le sein de la Grande Mère, et en fixaient l'alignement avec la date finale de leur calendrier.

L'approche de Jenkins recoupe de manière très douée les découvertes de l'archéo-astronomie, de l'iconographie, et de l'ethnographie, les rassemblant dans une synthèse profondément cohérente. Cela lui a permis de ranimer une vision fragmentée du monde qu'il appelle « multidimensionnelle ». Il n'est pas intéressé à inventer un nouveau système, mais à ranimer l'ancien, qui à cause de sa concentration dans le centre galactique, est avancé à un point que la science moderne a du mal à appréhender. En accédant aux mythes, symboles, textes et voix de la Tradition Primordiale, Jenkins dit qu'« il est clair que la Tradition Primordiale est galactique par nature – le Centre Galactique dans son lieu géométrique orienté est la source transcendantale de la sagesse qu'il codifie, qui est prête à apparaître dramatiquement dans l'histoire humaine… comme une dimension Atlantide perdue de l'âme humaine. »

Comme la cartographie astronomique dessinée par Jenkins dans ses livres récents s'insère si bien dans les prises des alignements et des géodétiques de tant de sites sacrés, le dicton ésotérique Hermétique du « Au Ciel comme sur la Terre » est maintenant un fait révélé. C'est particulièrement vrai à Ipaza, dans le Chiapas mexicain. « Il s'agit du site qui nous a donné le calendrier de 2012, » dit Jenkins. « Ici, la sagesse Maya au sujet de ce que l'alignement de 2012 signifie pour nous est codifiée dans la sculpture monumentale ! »

Trois groupes de monuments cérémoniels à Ipaza contiennent l'« héritage » de notre temps en termes de compréhension de la cosmologie des anciens Mayas. Jenkins décode le groupe du terrain de balle d'Ipaza comme « le niveau zéro de cette connaissance, et il y a là beaucoup pour nous aider à comprendre ce que nous sommes destinés à vivre aujourd'hui. Le message codé du terrain de balle est un témoignage des anciens observateurs du ciel Ipazaian. »

La recherche d'une vision

Jenkins se rappelle qu'enfant, il était fasciné par les gadgets et par la science. « Je démontais les objets et parfois je les remontais. Thomas Edison était mon héros. » Au collège, dit Jenkins, il avait épuisé la science comme source d'auto apprentissage et il commença à lire la philosophie. « Et ceci », dit-il « me conduisit au mysticisme oriental. Cela m'ouvrit un passage Gnostique, un passage vers la connaissance intérieure, et je commençai à pratiquer le yoga et la méditation. J'étudiai le mysticisme Tibétain, pratiquai le célibat, et écrivis de la poésie dévote. J'essayais de grandir spirituellement et de me libérer du cauchemar suburbain du matérialisme qui m'entourait. »

À l'âge de vingt ans, ce qui se construisait en lui était difficile à contenir. « Une crise spirituelle intérieure grandissait en moi, et je m'embarquai dans un pèlerinage qui me conduisit à travers tout le sud-est des États-Unis. Mon ermitage mobile était un van Dodge de 1969 dans lequel je vécus sept mois. Mon pèlerinage allait crescendo, je méditais, chantais, jeûnais, dans différents endroits le long de la Côte du Golfe ou dans des camps du Service des Eaux & Forêts de la presqu'île de Floride. » Jenkins évoque cette période en 1991 dans son livre *Miroir dans le Ciel.* « C'est la première fois que je partage publiquement cet aspect de mon passé, » dit-il.

« Le pèlerinage culmina spontanément en une veillée de trois jours, dans l'attente d'une vision, chantant et priant. Il s'agissait d'une crise de connexion avec une force de guidance supérieure, que je me languissais de servir. Aux premières lueurs de l'aube, sur la corne du signe des Poissons, j'eus la vision mystique de la déesse Govinda en train de bénir, que j'appelle aussi la Gardienne de la Terre. » Jenkins dit que l'expérience est espérée par ce qu'on appelle en Yoga une élévation kundalini. « Ce n'était pas "juste" un rêve ou une vision, car c'était accompagné d'un processus physique, appelé une "volte-face au siège le plus profond de l'être" ou "la méthode du reflux" décrite dans le livre Taoïste *Le Secret de la Fleur d'Or.* »

Jenkins croit que cette expérience avec la déesse constituait la « bénédiction » qui descendait sur sa mission, et qui le conduisit aux Mayas, un chemin qu'il poursuit maintenant au service de la Grande Mère et de la sagesse éternelle. « Cela m'ouvrit un chemin de connaissance, » dit-il. « Moins d'une semaine après cette vision, je rencontrai la personne qui m'encourageait à aller au Mexique et à visiter les Mayas. » À cette époque, Jenkins lut aussi *Le Mexique Mystique*, un livre (maintenant un classique) de Frank Waters.

Aujourd'hui, presque vingt ans plus tard, Jenkins dit que le lien avec cette force de guidance originelle « continue à travailler activement en moi, de manière à ce que je puisse continuer à être un porte-parole de la philosophie éternelle. Mais mettre en rapport cet appel avec la nécessité de gagner ma vie et de payer les factures, a parfois été décourageant. »

PENSER ET SAVOIR

Les penchants mystiques de Jenkins ne sont pas tellement visibles dans ces derniers livres, qui sont scientifiquement rigoureux et bien documentés, sans nier les plus profondes vérités spirituelles. Selon lui, « L'intellect n'est pas antinomique avec la spiritualité. Au début de ma recherche, alors que je réorientais mon écriture de la poésie et de la chanson vers la recherche non fictive, je sentais que je devrais faire attention à être clair et concis dans mes découvertes, essentiellement parce que le matérialisme spirituel dans les publications New Age semblait diluer la pureté virginale des vérités universelles que je commençais à approcher.

« Des métaphores tirées de la culture moderne profane et de nouveaux termes étaient prises pour des vérités éternelles… provoquant une distorsion de l'ancienne sagesse. Je décidai donc de mettre mon intellect rationnel au service de l'intellect le plus élevé, c'est-à-dire le cœur. Le cœur est réellement plus élevé que le cerveau. » Avec cette approche, le travail de Jenkins est exemplaire pour aller au-delà de l'astronomie et s'aventure plus profondément dans la métaphysique de la transformation spirituelle qui nous attend dans notre approche de la porte galactique.

La porte galactique, et sa signification pour notre époque, est le centre de l'*Alignement Galactique.* Alors que nous approchons de la date finale de 2012 du

calendrier Maya, il est clair que le savoir exprimé dans de nombreux textes de la sagesse mondiale relatifs à la fin de notre époque se concentre et est solidement interprété dans le dernier livre de Jenkins. Selon ses découvertes, le dernier des cycles Hindous du temps, appelé Yugas, est parfaitement synchrone avec la date finale des Mayas, de même que l'Âge des Poissons.

Le millénarisme chrétien, à travers l'an 2000, est de façon surprenante très près de l'alignement galactique. La date même de 2012 est le temps défini astronomiquement lorsque le Soleil du solstice d'hiver s'aligne avec le centre de la Voie Lactée. Jenkins étudie le travail du philosophe galactique Oliver Reiser, pour proposer une interprétation scientifique de la façon dont le système solaire et le plan galactique s'alignent, et des effets que cela peut engendrer dans la vie et la conscience sur Terre.

Une question inévitable est, « Le changement de notre relation avec le grand univers signifie-t-il quelque chose ? » Jenkins anticipe pleinement cette question dans *L'Alignement Galactique*, mais la base d'une réponse à la question, insiste-t-il, est que « ce qui arrive maintenant était la pièce centrale de très nombreux anciens systèmes et philosophies, dans pratiquement toutes les traditions du monde. Si notre propre civilisation – y compris nos leaders scientifiques et religieux – échoue à voir une signification dans l'événement factuel, alors nous sommes seuls, séparés des traditions du monde qui l'ont établi. »

Le Professeur Jocelyn Godwin, de l'Université Colgate, lui-même auteur d'ouvrages ésotériques, trouve très utile d'explorer le cycle processif de 26 000 ans (dont l'alignement galactique est l'événement « d'accomplissement ») pour savoir ce qu'il *signifie*. Il dit, « John Major Jenkins est la voix la plus globale et la plus érudite d'un chœur grandissant de théoriciens du "Centre Galactique". En situant le sujet dans le cadre de la Tradition Primordiale, il l'élève à un niveau de sérieux et de réassurance tout à fait nouveau. »

Jenkins souligne que son travail ne fait pas la promotion d'un nouveau « système » ou « modèle », mais qu'il offre plutôt une reconstruction d'un savoir perdu. Et il note que, rétrospectivement, ses recherches semblent avoir été guidées par son contact originel avec la déesse Terre de sa vision. Il sent que « des cordes ont été tirées derrière la scène » pour l'aider à effectuer son travail, qui est finalement sur la renaissance du monde. Il dit qu'il trouve que le montant d'incompréhension et de désinformation en circulation est « incroyablement triste » et que, plus que tout, il souhaite que son œuvre soit une inspiration, pour aider les gens à comprendre plus profondément les enseignements du passé sur la transformation de l'Homme.

LE COMMENCEMENT EST PROCHE, LE COMMENCEMENT EST PROCHE !

Dans beaucoup des principales cultures antiques du monde, le centre de la galaxie de la Voie Lactée était conçu comme le sein de la déesse Grande Mère, la source et le centre des mondes manifestes, et le moyen ultime de notre régénérescence à la fin du « chapitre » historique. La région du Centre Galactique était, pour les Mayas, un point source, ou lieu de naissance.

À cause de cela, l'expérience précoce de « renaissance » de Jenkins, avec la déesse donnant sa bénédiction, est particulièrement pleine de sens, car elle l'a conduit directement à l'ouvrage qui a été la révélation de toute la structure mythique autour de la date astronomique de 2012, lorsque le Soleil « re-naîtra » dans le « sein » de la Grande Mère, au centre de la Voie Lactée. Jenkins pense qu'il est particulièrement important de

comprendre que 2012 indique un processus d'alignement, et que les attentes ne doivent pas se concentrer sur un jour précis.

Toutefois, 2012 est entrée dans la conscience populaire et elle peut être considérée comme la fin d'une Grande Année de précession, une mort du vieux et une naissance du neuf – juste comme le changement de jour ou le mois lunaire ou l'année solaire. Notre voyage précessif autour de la grande roue du zodiaque constitue une période de gestation de l'humanité et dure 26 000 ans, et la date de naissance est l'ère-2012. Comme dans tous les commencements, la nouvelle vie est l'objectif, mais il y a toujours un risque de contretemps ou de désastre si tout n'est pas en harmonie avec la force et la magnitude du « rite de passage » connu sous le nom de naissance. La résistance au lieu de l'acceptation peut conduire à des résultats différents.

Naturellement, des questions viennent à l'esprit sur ce que Jenkins voit à l'horizon entre maintenant et 2012. Jenkins déblaie le terrain. « C'est peut-être impopulaire de le dire, mais c'est vrai, » dit-il. « Ce que 2012 cherche à cibler n'est pas au sujet de 2012 ; c'est à propos d'un changement de processus. C'est au sujet d'une porte ouverte, c'est, pour une seule fois dans un cycle précessif, une zone d'opportunité pour nous aligner à la source galactique de la vie. » Il indique qu'il y a déjà des forces mises en mouvement « pour nous propulser à travers un creuset de transformation comme jamais expérimenté pendant des millénaires… Le simple et humble fait est que nous sommes appelés à créer, nourrir et aider à développer quelque chose qui ne refleurira pas longtemps après que nous soyons morts, en tant qu'individus. Une vague de vie plus grande pour l'humanité est en jeu. » Et il nous rappelle l'enseignement des Natifs Américains de regarder en avant sur sept générations afin de prendre de sages décisions, et il suggère que cela devrait être notre maxime également.

En ce qui concerne la date de 2012 elle-même, *L'Alignement Galactique* indique le compas du temps non pas comme un événement de cause à effet, mais plutôt comme un processus plus large de transformation spirituelle (qui peut être intense et un vrai défi). Si la date de 2012 signifie quelque chose de spécifique, il est plus probable que ce soit une date de ralliement pour les Mayas traditionnels, dont les calendriers signalaient la date de 2012 comme la fin d'une Période du Monde, une vérité profondément ancrée dans leur mythologie de la création.

Les cerveaux Méso-américains, qui ont lié ensemble mythologie, organisation politique, religion et astronomie en un tout sans couture, ont sûrement voulu que les Mayas modernes comprennent et rappellent la grandeur des réalisations passées de leur peuple.

Dans *L'Alignement Galactique*, Jenkins explore comment l'alignement galactique est une doctrine centrale dans les traditions du monde. Il la trouve dans le Mithraïsme, l'astronomie védique, la doctrine des Yugas, l'astrologie islamique, la géographie sacrée d'Europe, l'architecture religieuse Chrétienne du Moyen Âge, et dans différentes traditions Hermétiques. « Pour moi, cela veut dire que la sagesse de l'alignement galactique de la date finale que constitue 2012 pour les Mayas, se trouve au cœur même de la spiritualité occidentale, et elle peut unifier les traditions qui paraissent différentes en surface. »

On se demande comment Jenkins voit le cœur de son travail, et qu'est-ce qui l'attend. « Le cœur ? Ma relation continue avec Sofia, la grande sagesse. Ce fut ma vision en 1985 et mon travail avec le symbolisme de l'Arbre de Vie, qui m'ont conduit dans ces domaines d'exploration. L'archétype de la Grande Mère de la renaissance et de la sagesse est un motif récurrent qui émerge dans presque tous mes livres – même si ce n'était pas mon intention première. En général, le cœur du travail concerne la guérison, la renaissance et l'ouverture d'une petite porte à la fin des temps, conduisant à un nouveau monde, un nouveau cycle dans le drame du développement humain. »

Quatrième Partie

À la recherche des origines

17

L'Angleterre mégalithique : les dimensions atlantidiennes

Une conversation avec John Mitchell

J. DOUGLAS KENYON

Parmi ceux qui prétendent dans leurs écrits qu'il y a eu autrefois une source de civilisation importante et brillante, quoiqu'oubliée par l'histoire, et dont les fantômes nous hantent toujours, peu ont été aussi éloquents que John Mitchell.

Auteur de nombreux ouvrages sur les mystères anciens, la géométrie sacrée, les OVNIs, les phénomènes inexpliqués, et autres, Mitchell est familier aux lecteurs américains, surtout à travers son livre visionnaire, intitulé *La Vision sur l'Atlantide* (une version révisée et augmentée, parue en 1995, est intitulée *La Nouvelle Vision sur l'Atlantide*). *L'Esprit de la Terre* comprend les essais abondamment illustrés de Mitchell, sur les chemins, hauts lieux et mystères sur les forces d'animation subtiles de la planète et leur célébration quasiment universelle depuis l'aube des temps.

Mitchell estime qu'on trouve à travers le monde des ouvrages de terre et des monuments en pierre anciens dont l'usage est inconnu, et dont les apparences similaires suggèrent qu'ils pourraient faire partie d'un système mondial, qu'il croit servir la science fondamentale de la civilisation archaïque décrite par Platon et appelée l'Atlantide. Mitchell suggère, à cet égard, que la découverte moderne la plus fondamentale est celle des *leys*, un mystérieux réseau de lignes droites, qui relie les lieux antiques de la Grande Bretagne, et qui ont leurs équivalents en Chine, Australie, Amérique du Sud et d'autres endroits.

Dans *La Nouvelle Vision sur l'Atlantide*, la vision d'un savant éduqué à Cambridge d'une civilisation du haut mégalithique, qui maîtrisait des principes bien au-delà de notre compréhension contemporaine, est si bien élaborée qu'il devient difficile, sinon impossible, d'accréditer les notions orthodoxes qui prétendent que notre héritage méga-

lithique vient de sociétés de chasseurs – cueilleurs de l'Âge de Pierre, qui n'avaient dans leurs esprits primitifs que la survie et le procréation. Dans des descriptions détaillées de phénomènes comme les alignements célestes et terrestres précis de monuments anciens avec de longues lignes de ley, les sciences des nombres et la géométrie sacrée anciennes et développées, et l'ingénierie préhistorique sophistiquée. Mitchell dépeint une image d'un ordre mondial vaste et cohérent, au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer aujourd'hui.



John Mitchell à Avebury
(Photographie de Tom Miller)

« Nous vivons dans les ruines d'une structure ancienne », écrit-il dans la première édition de *La Nouvelle Vision sur l'Atlantide*, « dont la vaste taille l'a par là même rendue invisible. » Des recherches actuelles émerge la belle image d'une structure ancienne tellement grande, que ses contours ont jusqu'ici échappés à la compréhension, et qui attend patiemment notre ascension à une hauteur suffisante, où son dessin maîtrisé, étendu devant nous, sera enfin apprécié.

Colin Wilson a décrit *La Vision sur l'Atlantide* comme « un des grands livres majeurs de notre génération – un livre qu'étudieront les générations à venir. » Dans une interview avec *Atlantis Rising*, nous avons demandé à Mitchell s'il était au courant des nouvelles recherches menées par Graham Hancock, Robert Bauval et d'autres, sur les alignements célestes des monuments de la plaine de Gizeh en Égypte avec la constellation d'Orion et d'autres étoiles. Effectivement, et il a des éléments de preuves trouvés sur des sites en Grande Bretagne, faits en « pierres beaucoup plus vieilles, », où les alignements avec des étoiles importantes indiquent aussi le chemin de l'âme après la mort.

« Partout dans le monde antique, vous constatez une terrible obsession de la mort, qui se reflète dans l'orientation des monuments. » observe-t-il. Pour lui, il est évident que les anciens possédaient une sorte de science de l'immortalité comme l'a suggéré Graham Hancock.

À la différence de Colin Wilson, qui prône une théorie selon laquelle les anciens possédaient des facultés psychiques mais n'avaient pas de technologie au sens où nous l'entendons, Mitchell pense qu'ils en avait effectivement. Il la voit dans la manière élaborée dont ils installent et construisent des monuments, bien avant les pyramides, et aussi dans leurs sciences développées des nombres et de la géométrie.

« C'est tout simplement extraordinaire que tant d'harmonies numériques soient intégrées dans des structures très simples, » s'émerveille-t-il, « et comment ils en ont conçu d'autres pour se concentrer sur le long terme. Ce très beau schéma implique une sorte de philosophie qui dit que nous pouvons construire, ici sur Terre, le passage vers les cieux. » Il cite l'usage fréquent du chiffre 12, comme dans les douze tribus d'Israël et une connection avec les douze signes du zodiaque, ce qui cherche à ordonner la vie sur Terre selon le schéma des éléments célestes.

La question de la technologie devient plus pressante, mais il est encore plus difficile d'y répondre, lorsqu'on considère comment les pierres géantes des sites antiques étaient effectivement découpées, ouvragées, taillées et déplacées. « C'est un mystère, en fait », concède-t-il, « cette incroyable précision. Et de nouveau, au temps mégalithique, les poids extrêmes concernés – l'élévation de blocs de cent tonnes ou plus, leur transport et leur installation. Ils utilisaient avec une ingénuité laborieuse extraordinaire, des principes que nous avons oubliés aujourd'hui. »

De tels principes comprenaient-ils une sorte de lévitation ? « Il y a des références récurrentes des écrivains Classiques relatives au pouvoir du son, » dit-il, « à l'utilisation de la

chanson, de la musique et des sons pour rendre les choses plus légères, des chansons de travail où le rythme s'élève et qui vous permet de bouger les choses sans trop d'effort. »

Quels que soient les secrets que les anciens possédaient, Mitchell croit que nous pouvons les retrouver, que nous le ferons, en fait, quand le temps sera propice. « L'ingéniosité humaine est telle que nous pouvons faire tout ce que nous voulons. Si nous en [le savoir antique] avions besoin, il reviendrait. Il n'y a aucun doute à ce sujet, » dit-il. En ce qui concerne l'hypothèse selon laquelle on nous aurait caché des archives telles que la légendaire Salle des Archives en Égypte, il pense que c'est très probable que de tels trésors cachés existent, mais il n'est pas certain que nous les reconnaîtrons quand nous les verrons.

« Platon parlait d'un certain canon juridique possédé par les anciens égyptiens, selon lequel les proportions numériques et les harmonies musicales, qui dominent la société, lui permettent de continuer sur le même niveau pendant pratiquement des milliers d'années, » explique-t-il. « L'ancienne civilisation durait beaucoup plus longtemps que ce que nous concevons aujourd'hui, il me semble donc que toute la société était fondée sur une compréhension des harmonies qui régissent l'univers. Et agir sur elles avec des rituels correspondants pouvait maintenir la cohésion de la société à travers les crises. » Toutefois, concède-t-il, être assez développé pour apprécier la sagesse de telles lois est une autre affaire.

La possibilité que nous puissions avoir commencé, au moins à un certain point, de résonner en harmonie avec les anciennes cordes de sagesse, pourrait ouvrir la porte au *retour* de la sagesse ancienne. Dans des histoires religieuses, comme l'Apocalypse de Saint Jean, Mitchell voit la description d'une « Nouvelle Jérusalem », descendant toute prête à travers l'ouverture des cieux, comme la manifestation d'un réveil, et le changement total des schémas d'une période antérieure.

Une telle révélation vient, croit-il, de la nature, et d'après lui, « elle est invoquée ». « Lorsque nous en avons besoin, nous la demandons et elle vient. Aujourd'hui, alors que les gens sont si indécis, je pense que nous recherchons une vérité et une compréhension qui se trouve au-delà de ce monde de chaos – de théories séculaires, et de toutes les théories scientifiques qui se suivent les unes après les autres sans jamais rien établir – nous sommes à la recherche de la grande vérité, qui est toujours là. Quand nous *la* demandons, nous *l'*obtenons. »

Dans un monde chaotique, où la dissonance et la musique dissonante règnent apparemment en maître, il semble y avoir peu d'espoir de dépasser une telle force, mais Mitchell demeure optimiste. « Elle sera dépassée toute seule », dit-il. « La musique a toujours été reconnue comme le plus puissant des arts. Comme le disait Platon, les formes de gouvernement finissent par suivre les formes de la musique. C'est pourquoi les anciens faisaient très attention à contrôler la musique – aucune cacophonie n'était autorisée. La même musique était entendue chaque année dans des festivals, et les gens étaient tenus sous une forme d'enchantement [où] l'esprit était soumis à une influence.

« La musique est de loin l'outil thérapeutique le plus puissant. Assurément, la musique – ainsi que les autres formes d'art – que nous voyons actuellement menace la société de chaos. C'est un vaisseau qui non seulement reflète ce qui arrive, mais qui détermine aussi ce qui *va* arriver. Et ce qui va arriver, je n'ai pas la moindre idée. Je pense de plus en plus que c'est dans les mains de Dieu, et qu'un processus alchimique est actuellement à l'œuvre et que le changement viendra de la nature – à travers un processus naturel de cause à effet. Les choses sont chaotiques et nous avons une réaction et un désir ardent pour une source d'ordre – il y a une recherche de *cela* et une invocation pour *cela*, et ensuite vient la *révélation*. »

L'espoir du changement peut-il intervenir sans cataclysme ? « Toute chose faite par l'homme, toute création, vient tôt ou tard à sa fin, » dit Mitchell. « C'est aussi évident que le lever du soleil, que tous ces fruits tomberont. Ce qui est artificiel ne dure pas longtemps. Regardez la chute du Communisme. Il semblait si sûr, si contrôlé, et il s'est évanoui presque en un jour, détruit par ses propres contradictions. Les gens ne pouvaient tout simplement plus le supporter. c'est comme la description de la chute de Babylone [dans l'Apocalypse de Saint Jean]. Un jour, nous la voyons avec toute sa richesse, paradant dans toute sa splendeur, et le jour suivant, c'est comme si elle n'avait jamais existé. Il n'y a aucun doute que toutes les institutions que nous connaissons vont s'effondrer. Comme cela va arriver ? Plus nous irons loin dans la mégalomanie et la dépendance aux systèmes artificiels, plus la réaction sera drastique. »

Mitchell voit un parallèle évident entre la destruction de Babylone décrite dans le Livre de l'Apocalypse et la description par Platon de la chute de l'Atlantide, et il croit que l'histoire est, d'une certaine façon, un avertissement du danger : « Platon était très clair en décrivant un schéma géométrique, le plan de l'Atlantide, qui n'est en fait pas adéquat – comme une chose réalisée par l'homme – basée sur le chiffre 10, alors que sa cité idéale était basée sur le chiffre 12. Il voyait que l'élément mortel dominait dans l'Atlantide, et elle s'est effondrée...

« Il s'agit d'une erreur dans la loi de la fondation, » dit Mitchell, « qui est devenue peu à peu exagérée, et qui finalement conduisit à la chute de l'ensemble. La vie nous amène à travers ce processus de révélation, ce qui n'était pas concevable il y cent ans ou moins – l'idée d'être un schéma logique exprimable numériquement, géométriquement, par la beauté, comme le meilleur reflet du cosmos. Ce processus établit des schémas parfaits dans un esprit, puis plus tard devient le schéma de la société.

« Ensuite, bien sûr, cela se renouvelle de génération en génération, ce qui a commencé comme une révélation est devenu la loi d'airain, puis devient injuste et conduit à ce processus qui transforme l'idéal en Babylone, prêt pour la destruction. Le meilleur schéma cosmologique qui est entretenu dans les instituts de la société, lui permettront de durer très longtemps, mais **aucune chose matérielle ne dure éternellement. Elle finit en poussière**. »

Mais la bonne nouvelle, dit Mitchell, c'est que la nature humaine survit toujours à tout système tyrannique qui lui est imposé, et, comme le phénix, elle se relève. Aujourd'hui, croit-il, nous vivons comme des chauves-souris dans les ruines d'une maison hantée, parmi les reliques et les ruines du passé, non seulement physiques mais aussi mentales, contenues dans des formes de pensée dépassées. Si nous nous délivrons des sorts du passé, dit Mitchell, nous devons défier les mythes dominants, comme il l'a fait une fois, avec la théorie la plus dominante en biologie, l'évolution.

« Ce n'est pas tant qu'ils ont tort, » explique-t-il. « C'est qu'ils sont partiaux et arbitraires. C'est la manière dont ils enseignent dans les écoles et les lycées. Vous devez les défier, pour arriver à rétablir votre esprit à la réalité des choses. Si vous prenez à cœur l'explication scientifique de quiconque, vous aurez une vie facile : en effet, comme vous le savez, les théories qui sont présentées comme des certitudes finissent toujours par changer. Si vous croyez ce qu'ils vous disent à l'école maintenant, lorsque vous atteindrez mon âge, vous serez assurément démodés. »

18

Platon : la vérité

Comment se maintient la crédibilité du chroniqueur le plus connu de l'Atlantide ?

FRANK JOSEPH

La légende égyptienne de l'Atlantide, aussi courante dans les contes populaires le long des côtes de l'Atlantique, de Gibraltar aux Îles Hébrides, et parmi les Yorubas d'Afrique de l'Ouest, ne peut pas être écartée comme un pur fantasme.

Robert GRAVES, *Les Mythes Grecs*

Comme c'est le seul rapport qui reste de l'Antiquité, décrivant l'Atlantide, le récit de Platon est la seule source importante à disposition des chercheurs qui étudient la civilisation perdue. Sa version continue à attirer l'attention aussi bien des sceptiques qui cherchent à réfuter l'Atlantide que des vrais croyants qui prétendent que chaque mot est tout à fait factuel. Cependant, une lecture impartiale du récit de Platon se trouve en fait présentée dans ses dialogues du *Timée* et du *Critias*, et laisse penser à la plupart des lecteurs qu'un des événements décrits avec une telle précision pourrait se trouver dans les écrits plus facilement vérifiables d'Hérodote et de Thucydide.

Les dieux, les déesses et les Titans servent, comme on peut s'y attendre, à représenter les pouvoirs de la nature, du destin et du passé lointain, et ils étaient utilisés dans toute l'histoire Grecque. En tant que tels, les mythes étaient des métaphores plus que des personnages religieux réels. Mais il s'agit largement de l'histoire des hommes et des événements au sein du royaume de l'expérience méditerranéenne, ce qui ne met pas trop à l'épreuve notre imagination.

L'histoire telle qu'elle se présente, paraît moins fabuleuse que factuelle, dans sa traduction directe, sans fioriture. Comme William Blackett l'a écrit en 1881 dans son livre *L'Histoire Perdue du Monde*, « Le cas est présenté très différemment par Platon. Dévêtu de la simplicité de l'histoire, et libre de la dissimulation du mysticisme et de la fantaisie, son récit des faits prend la forme d'un grand événement historique. »

L'argument le plus commun contre la validité de l'existence de l'Atlantide, telle que présentée dans le *Timée* et le *Critias*, est que Platon voulait qu'ils soient compris comme

de simples récapitulations fictives de son état idéal. Alors qu'il admire sa grande culture, l'Atlantide n'était *pas* une image miroir de la société décrite dans *La République*. Il y a des différences significatives, voire fondamentales, entre les deux. Son idéal d'un régime autoritaire gouverné par des rois philosophes, était un seul état, conscient de sa race, et pas une vaste confédération de peuples divers sous le vieux système de monarques contraints d'exercer un pouvoir absolu par un conseil d'égaux royaux.

Même si l'Atlantide avait été fabriquée à partir de son ouvrage *La République* (ce qui n'est pas le cas), l'ajout de références inutiles, non philosophiques (longues descriptions d'architecture, pistes de courses, etc.), ne pouvaient illustrer aucune idée qui n'avait déjà été couverte dans *La République*, et aurait alors constitué une répétition superflue, quelque chose d'inconcevable dans l'œuvre de l'auteur.

De plus, l'Atlantide devient corrompue, ce qui constitue la raison de sa punition par les dieux, ce qui n'est pas le destin qu'espère Platon pour la société qu'il veut immortaliser dans son idéal. Son histoire atteint une perspective plus personnelle, lorsque nous comprenons qu'elle ne devait pas constituer une espèce d'anomalie au sein de ses autres ouvrages philosophiques, mais plutôt la première partie d'une anthologie inachevée, qui concernait les événements principaux ayant façonné l'histoire du monde jusqu'à son époque. Cela aurait été, par sa nature même, une histoire interprétée, un autre ouvrage de philosophie.

Le *Timée* traite de la création du monde, de la nature de l'homme et des premières sociétés civilisées. Le *Critias*, qui ne nous est parvenu que sous la forme d'un brouillon, devait être un récit complet de la guerre Atlanto-Athénienne et de ses conséquences ; sa partie finale, devait décrire les événements critiques du passé récent, jusqu'au IVe siècle avant J.-C. Ainsi, l'histoire de l'Atlantide était conçue comme devant faire partie d'un projet plus vaste, mais finalement pas très différent du reste des écrits de Platon. Plus significatif encore, si son récit n'était que pure invention, il ne correspondrait pas autant à l'histoire accessible, ni ne viendrait combler parfaitement des trous dans notre connaissance de l'antiquité pré-Classique, liant ainsi des informations qui sinon seraient discontinues.

Mais l'exactitude de Platon en tant qu'historien n'a pu être vérifiée qu'à notre siècle. Sa description d'une source sainte qui traversait l'Acropole était considérée comme entièrement mythique, jusqu'à ce que la découverte de tessons de poterie mycéniens datant du XIIIe siècle avant J.-C. montrant une fontaine au milieu de l'Acropole, ne conduise certains chercheurs à reconsidérer son récit. Puis, en 1938, de nouvelles excavations ont révélé que les tremblements de terre avaient fermé une source souterraine sous l'Acropole, précisément où Platon disait qu'elle se trouvait. Pendant les années 1950, des équipes conjointes d'archéologues grecs, allemands et américains, ont trouvé que leur reconstruction de l'Athènes du Ve siècle avant J.-C. correspondait à la description de Platon avec une exactitude inattendue. C'est pourquoi nous avons toutes les raisons d'affirmer que sa description de l'Atlantide est tout aussi exacte. Son identification de la fontaine de l'Acropole, comme sa connaissance précise d'Athènes, reflètent favorablement sa fiabilité historique.

Il y a aussi des preuves que le récit de Platon n'était pas inconnu des Grecs de l'époque classique, avant qu'il ne le mette par écrit. Au Festival Panathénéen, qui se tenait chaque année à Athènes, les femmes portaient un peplum, une sorte de jupe, bordé de dessins symboliques qui commémoraient la déesse de leur cité. Certains de ces dessins représentaient la victoire d'Athéna sur les forces de l'Atlantide, un fait qui n'est pas remarquable en soit, si ce n'est que les Jeux Panathénéens ont été fondés 125 ans avant la naissance de Platon.

Le Voyage vers l'Atlantide, redécouvert et tragiquement perdu pendant les temps modernes, était une autre source précoce, composé 150 ans avant l'époque de Platon par Dyonisos de Milet. Quelques autres fragments intéressants existent, des bouts de papiers brûlés provenant de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, comme une référence fugitive à l'écrivain Romain du IIe siècle Elianus, dont l'*Historia Naturalis* décrivait comment les maîtres de l'Atlantide cherchaient à démontrer qu'ils descendaient de Poséidon. L'histoire a reçu un soutien particulier par un autre philosophe, Proklos, qui racontait comment Krantor, un des premiers disciples de Platon, cherchant à valider la légende de l'Atlantide, avait personnellement fait le voyage en 260 avant J.-C. jusqu'au temple égyptien de Saïs. Là-bas, il découvrit les tablettes originales, qui confirmaient le récit. Traduites, elles collaient à la narration de Platon, détail par détail.

Krantor était un savant éminent à la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, le centre d'apprentissage de l'époque Classique, où les grands esprits, y compris le chroniqueur de l'Empire Romain, Strabon, considéraient généralement l'histoire de l'Atlantide comme un épisode crédible de l'histoire. Bien avant sa destruction, la Grande Bibliothèque contenait un certain nombre de matériaux qui avaient universellement convaincu les chercheurs que Platon avait décrit une véritable ville dans l'« océan extérieur ».

C'est seulement après le succès de la révolution Chrétienne, que les faits relatifs à l'Atlantide, comme la plupart de ce qui traitait de la civilisation « païenne », ont été perdus. L'histoire a été condamnée comme un hérésie, parce qu'on ne la trouvait pas dans la Bible, et car elle précédait la date supposée de la création du monde par Dieu en 5 508 avant J.-C., une date trouvée dans la chronologie curieuse des théologiens chrétiens.

Le sujet a été clos jusqu'à la découverte de l'Amérique, quand de nombreux parallèles entre le Nouveau Monde et l'Ancien rappela aux savants l'Empire Atlantique de Platon. Parmi les premiers, on trouve un explorateur et cartographe du XVIe siècle, Francisco Lopez de Gomara, qui a été frappé par les descriptions d'un « continent opposé » (l'Amérique) dans le *Timée*. Mais après tout l'Alexandrie de l'Antiquité Classique ne se trouvait qu'à cent-vingt kilomètres de Saïs, et n'importe quel chercheur qui voulait vérifier les détails du récit de Platon n'avait pas à aller loin pour lire les tablettes du Temple de Neith.

Selon l'historien Romain Marcelinus (330–395), les savants de la Grande Bibliothèque connaissaient une convulsion géologique qui « soudainement, par un mouvement violent, ouvrit d'énormes bouches et ainsi avala des portions de la Terre, comme dans la mer Atlantique, sur la côte d'Europe, où une grande île fut avalée. » L'historiographe Theopompus croyait l'histoire de Platon, de même que le fameux naturaliste Pline l'Ancien. Les sources matérielles originales qu'ils possédaient, perdues depuis la chute de la civilisation classique, et les preuves fragmentaires qui nous restent, plaident constamment en faveur de la crédibilité de Platon.

Comme l'a écrit Zadenk Kukal, un critique moderne des dialogues, « Il est probable que même si Platon n'avait pas écrit une seule ligne sur l'Atlantide, tous les mystères archéologiques, ethnographiques et linguistiques qui ne pouvaient pas être expliqués, nous conduiraient à une civilisation primitive, située quelque part entre les cultures des Ancien et Nouveau Mondes. »

Dans l'avant-propos à la traduction du *Timée* et du *Critias* par Thomas Taylor, R. Catesby Taliaferro écrit, « Il me paraît au moins aussi attesté que n'importe quelle autre narration de n'importe quel historien antique. Bien sûr, il [Platon] proclame que "la vérité est la source de tout bien, autant pour les dieux que pour les hommes", et tous ses

ouvrages consistent à détecter l'erreur et à explorer la certitude ; il est donc invraisemblable qu'il ait trompé l'humanité volontairement en publiant un roman extravagant, qui utiliserait toutes les précisions des détails historiques. » Plutarque, le grand biographe grec du Ier siècle, écrivit dans sa *Vie de Solon*, que le législateur grec cité dans l'histoire de Platon « avait entrepris de mettre en vers cette grande histoire de l'Atlantide, qui lui avait été racontée par les sages de Saïs. »

La ville elle-même a joué un rôle important dans l'épopée de l'Atlantide. Il s'agissait d'un des plus anciens établissements importants d'Égypte, et la cité servit de première capitale de Basse Égypte après l'unification, qui intervint vers 3 100 avant J.-C. – en d'autres termes, au tout début de l'Égypte historique et dynastique. Comme indication et preuve de l'antiquité des tablettes Atlantes, le Temple de Neith – où elles se trouvent, fut construit par le Pharaon Hor-aha, le premier roi dynastique de l'Égypte unifiée.

Même Sonchis, le personnage obscur qui raconta l'histoire de Solon, était une figure historique dont le nom même contribue à l'authenticité de la légende. Sonchis est un dérivé grec du Dieu égyptien Suchos, connu dans son Nil natal comme Sobek. Sobek était un dieu aquatique, qui de manière appropriée, était adoré à Saïs – où le récit de l'Atlantide était archivé – avec sa mère, Neith. C'est dans le temple de cette dernière, écrit Platon, que les tablettes étaient conservées.

Neith était l'une des figures prédynastiques les plus anciennes, la personnification des Eaux du Chaos dont s'éleva le Tertre Primaire, le Premier Territoire. Elle était connue comme la gardienne des plus anciennes histoires aussi bien des dieux que des hommes. La déesse Minoénne de la Terre Mère et la grecque Athéna sont des manifestations plus tardives de Neith. Elle tomba pratiquement dans l'oubli après l'Ancien Empire. Mais la Première Parturiante connut une résurrection pendant la période Saïte de la vingt-sixième dynastie, lorsque son temple et ses archives furent restaurés – précisément l'époque où Platon dit que Solon visita l'Égypte. Hérodote écrivit que le Pharaon Ahmose venait juste de terminer la restauration du Temple de Neith quand Solon arriva à Saïs.

Il est difficile de croire que Platon ait pu utiliser des détails mythiques et historiques aussi longs juste pour créer une fable. Il est tout aussi improbable qu'il ait ignoré les liens entre le prêtre Sonchis, le dieu Sobek et sa mère la déesse Neith, ainsi que leur relation intime avec l'histoire de l'Atlantide, archivée de façon si appropriée et découverte au bon moment à Saïs.

Un autre point qu'il convient de noter : Krantor dit que l'histoire était inscrite sur des tablettes montées sur un pilier dans le Temple de Neith, alors que le *Critias* indique les proclamations royales de l'Atlantide étaient inscrites sur des tablettes apposées sur une colonne dans le Temple de Poseïdon : l'un semble rappeler et se remémorer l'autre.

Il y a plusieurs touches incontestablement authentiques tout au long de la narration. Par exemple, le *Critias* nous dit que chacun des dirigeants aisés de la société Atlantide devait participer à l'équipement national en armes, incluant « quatre marins pour faire un cadeau de douze navires. » Bien que cela soit tombé en désuétude au temps plus « démocratique » de Platon, à l'époque de Périclès, et quelques siècles auparavant, des hommes fortunés connus sous le titre de Triérarques, devaient chacun entreprendre le financement de navires de guerre, complétés avec l'équipage et les armes.

Bien sûr, bien d'autres fragments existent encore, même à l'époque classique, quand l'histoire était encore acceptée généralement comme un récit historique. L'un de ces croyants était le géographe Poseidonus de Rhodes (130–50 avant J.-C.), qui fit ses études à Cadix – la Gades du *Critias* – dans le royaume Atlantide de Gadeiros. De lui,

Strabon écrit, « [il] fit bien de citer l'opinion de Platon selon laquelle la tradition relative à l'île de l'Atlantide pourrait constituer plus qu'une fiction. » Les critiques modernes sont moins généreuses. Ils continuent à rabaisser l'histoire à rien d'autre qu'une allégorie fabuleuse destinée à dramatiser les principes déjà établis dans *La République*, sans aucune base dans l'histoire réelle, excepté peut-être une légère référence à la Crète Minoenne.

En 1956, toutefois, Albert Rivand, professeur d'histoire classique à la Sorbonne, a déclaré que le *Timée* et le *Critias* comportaient tous deux des références à des traditions historiques, et qu'ils contenaient les résultats des dernières recherches menées à l'époque de Platon. Comme l'écrivit Ivan Lissner, « Qu'un spécialiste français distingué, qui a passé des décennies à étudier les textes de Platon, atteigne cette conclusion est très représentatif, car il donne du poids aux allusions géographiques et ontologiques contenues dans les deux livres. »

Seul, le récit de Platon est assez simple. Mais les informations sous-entendues sur les principes de la narration devraient le mettre au-dessus d'un simple rapport, et ainsi conduire le lecteur à ressentir l'histoire vivante.

Plus célèbre à son époque que l'auteur du *Timée* et du *Critias*, on trouve leur principal personnage, Solon, l'un des Sept Sages, qui « vieillissait en apprenant toujours de nouvelles choses » et dont le nom devint synonyme de législateur sage. Timée, né à Locris, dans le sud de l'Italie, était un explorateur et astronome Pythagoricien. Critias le Jeune était un orateur, un homme d'État, un poète, un philosophe, et l'un des chefs des Trente Tyrans. Il était aussi un cousin germain de la mère de Platon. Homme vigoureux, il mourut sur le champ de bataille, à Aegospotamis, dans le Pirée, en 403 avant J.-C., à l'approche de son quatre-vingt-dixième anniversaire.

La manuscrit inachevé de Solon fut transmis à son frère Dropides, l'arrière-grand-père de Critias, et de génération en génération, il devint une sorte d'héritage familial. Bien que ces personnages principaux aient été des êtres de chair et de sang, qui relatèrent le conte avec beaucoup d'exactitude (comme indiqué plus haut, Krantor vérifia la version de Platon en la comparant avec les tablettes égyptiennes originales), le *Timée* et le *Critias* ne sont pas des archives sténographiques de conversations saisies mot pour mot, mais plutôt des discours organisés pour illustrer des idées en les présentant de la façon la plus convaincante, un exercice habituel dans les écoles Classiques de rhétorique. Ainsi, quand Critias dit qu'il espère qu'il n'a pas oublié tous les détails de l'histoire de l'Atlantide, l'intégrité de tout le récit ne tient pas seulement à la mémoire d'un vieil homme. Platon utilise plutôt un artifice réthorique habituel pour présenter sa description.

Il est fort probable qu'il avait le manuscrit de Solon devant les yeux lorsqu'il écrivait ses discours. Il y fait référence quand il fait dire à Critias, « Mon arrière-grand-père Dropides, avait le texte original, qui est toujours en ma possession. » Il est même possible que Platon ait vu les tablettes originales du Temple de Neith, car de nombreux spécialistes sont persuadés qu'il voyagea en Égypte au moins une fois. Son récit gagne en crédibilité par la position élevée des hommes impliqués. Pas d'improvisations fictives, leurs vies étaient liées à la conservation du récit.

Le *Critias* diffère aussi du reste des travaux de Platon, non seulement parce qu'il est inachevé, mais aussi, parce qu'à la différence des autres dialogues, Socrate n'interrompt pas la narration avec des questions, un signe d'accord, si l'on en juge son comportement dans *La République*. Évidemment, il a pu réserver ses questions pour plus tard, mais cela ne lui aurait pas ressemblé. Toutefois, nous continuerons à interroger l'histoire pour en savoir plus.

19

L'erreur sur l'Atlantide égéenne

La grande histoire de Platon n'était-elle que la saga d'une île grecque insignifiante ?

FRANK JOSEPH

Bien que l'Atlantide ait été associée par la plupart des chercheurs avec l'Océan Atlantique, comme les preuves principales le suggèrent, des théoriciens marginaux ont attribué à l'île des sites étranges, presque toujours pour des raisons ultérieures. Une des dernières de ces interprétations excentriques a été reconnue par les archéologues et historiens professionnels, sans doute parce qu'elle ne troublait pas leurs préjugés actuels contre les voyages trans-océaniques à l'époque pré-classique.

La théorie a d'abord été présentée par un écrivain d'avant la Première Guerre Mondiale pour le Journal des Études Hellenniques, K.T. Frost, qui déplaça l'Atlantide de l'Océan Atlantique vers l'île méditerranéenne de Crète. Depuis, son hypothèse a été développée (peut-être n'est-ce pas surprenant) essentiellement par des spécialistes Grecs (Galanopoulas, Marinatos et d'autres), pour inclure l'île égéenne de Santorin, connue anciennement sous le nom de Thera. Leur revendication d'une identité grecque pour l'Atlantide était la dernière d'une tendance chauvine malheureuse de la part de certains Atlantologues pour associer leur propre arrière-plan national avec la civilisation perdue.

De telles motivations extra-scientifiques pour positionner l'île de Platon dans le propre pays du chercheur ne donne pas tellement de crédit à la recherche. Mais les motifs ultérieurs qui poussent les spécialistes professionnels de toutes les nationalités (actuellement Américains pour la plupart) à insister pour que la Crète ou l'île voisine et l'Atlantide ne fassent qu'un font plus de mal. Il est donc important de comprendre pourquoi ils veulent situer l'Atlantide dans ce qui est devenu l'hypothèse Minoenne.

Thera faisait partie de l'empire commercial Minoen, et une excavation sur Santorin (son nom actuel) a mis à jour un haut degré de civilisation qui florissait là. La petite île

était en fait une montagne volcanique qui explosa de façon similaire à l'éruption du Krakatoa, et plongea littéralement dans la mer. Le mur d'eau d'une hauteur de 60 mètres qui en résulta balaya la Crète et détruisit ses ports côtiers, pendant que des tremblements de terre endommageaient sévèrement la capitale de l'île, Knossos. Les Minoens furent tellement déstabilisés par ce désastre naturel qu'ils ne purent opposer une résistance efficace à l'agression Mycénienne, et leur civilisation disparut, absorbée partiellement par les envahisseurs grecs. Se saisissant de ces événements plus de mille ans plus tard, Platon, suggère-t-on, modela l'Atlantide directement d'après la Crète et/ou Thera, comme une analogie de son état idéal.

Bien que Thera ne soit qu'une fraction de la taille de son Atlantide et qu'elle se situe dans la Mer Égée et non pas dans l'Océan Atlantique, ce qu'il avait spécifié, et enfin qu'elle fut détruite 7 800 ans après la destruction décrite dans les dialogues, ces contradictions apparentes sont commodément écartées par l'affirmation que Platon a simplement gonflé son récit d'un facteur 10. Il fit ainsi, dit-on, délibérément – pour faire un conte plus grandiose, ses chiffres étant mal traduits de l'égyptien original.

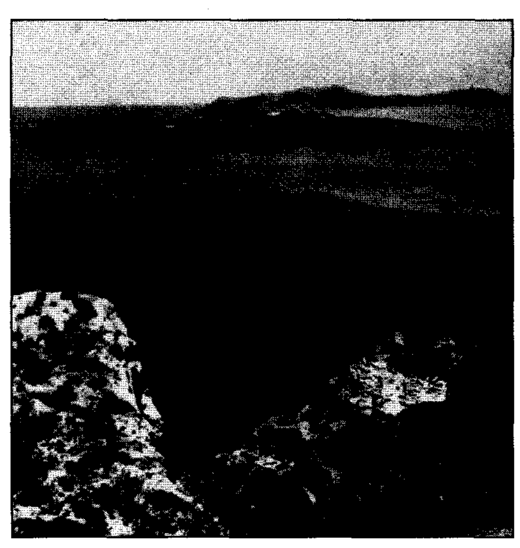
Aussi bien les Atlantes que les Minoens, dit-on, bâtirent de grands palais et de puissantes cités, opéraient des thalassocraties (empires marins), pratiquaient un culte pour les piliers, commerçaient avec des métaux précieux, et laissaient vagabonder des éléphants. Cette interprétation n'est pas sans détails qui la soutiennent. Eumelos, cité par Platon dans le *Critias* comme le premier roi Atlante après Atlas, trouve un équivalent dans l'île minoenne de Melos, et, en fait, se trouve mentionné dans une inscription en grec archaïque sur Thera même.

Les théoriciens minoens continuent à mettre au défi l'hypothèse de l'Océan Atlantique comme étant le site correct de l'île de Platon, parce que seule la Mer Égée a connu des petites parcelles de territoires qui ont soudainement disparues sous la surface de la mer, comme la ville d'Hélice, dans le Golfe de Corinthe. Les Açores sont aussi rejetées comme site possible ; aucune île dans la zone n'a été noyée au cours des 72 000 dernières années. Les nombreuses légendes d'un lointain déluge, en particulier l'épopée Babylonienne de Gilgamesh, sont citées comme des preuves littéraires de la destruction de Thera. Même l'agencement concentrique de la capitale de l'Atlantide, telle que décrite par Platon, peut être vue de nos jours dans les eaux de la baie de Santorin.

Il est vrai que, comme l'Atlantide, Thera était une île volcanique et faisait partie d'une thalassocratie développée, qui s'évanouit une fois que sa montagne principale ait explosée et qu'elle s'effondra dans la mer. Mais si vous allez au-delà de cette comparaison générale, l'Hypothèse Minoenne commence à s'effriter. Thera était une colonie mineure de la civilisation minoenne, un petit avant-poste, pas sa capitale, comme l'Atlantide dans les dialogues. Les influences Mycéniennes de la Grèce continentale supplantèrent *effectivement* la culture Minoenne sur la Crète, mais la transition semble avoir été largement, sinon totalement, non violente, certainement rien qui ressemble à la guerre Atlanto-Athénienne qui d'après Platon fit rage dans le Monde Méditerranéen.

Les Minoens ne firent rien pour occuper l'Italie ou la Libye, ni ne cherchèrent à envahir l'Égypte, comme les Atlantes sont supposés l'avoir fait. De tout ce que les spécialistes ont pu apprendre d'eux, les Minoens était un peuple très pacifique, plus intéressé par les conquêtes commerciales que militaires, alors que les Atlantes sont décrits comme agressifs et belliqueux. Comme le conclut Kenneth Caroli, un spécialiste du sujet, « La candidature de Thera en tant que l'Atlantide repose essentiellement sur sa seule destruction cataclysmique, alors que l'histoire de Platon a beaucoup plus à voir avec une guerre entre deux peuples antagonistes, qu'avec le désastre qui plus tard les submergea tous les deux. »

UN CAS D'IDENTITÉ ERRONÉE



Le Volcan à Santorin

Les Minoens possédaient une marine dynamique pour combattre la piraterie et maintenir ouvertes les routes maritimes du commerce international, mais leurs villes crétoises n'étaient pas entourées de hautes murailles ou de remparts d'aucune sorte ; comparez Knossos ou Phaistos avec les tours armées et les défenses armées des murs entourant l'Atlantide. De plus, ces cités principales de la Crète Minoenne étaient construites selon le canon architectural de la grille carrée, contrairement à l'Atlantide, édifiée en cercles concentriques. Certains théoriciens prétendent avoir vu de telles compositions concentriques sous l'eau, à l'intérieur de la baie créée par l'effondrement dans la mer de la montagne volcanique de Thera.

Mais Dorothy B. Vitaliano, une éminente géologue spécialisée en volcanologie avec la Geological Survey des États-Unis, rapporte que la topographie sous-marine à Santorin « n'existait pas avant l'éruption du volcan à l'Âge de Bronze ; elle a été créée par l'activité qui a succédé, et qui a bâti les Îles Kameni au milieu de la baie, auxquelles un bon bout de territoire s'est ajouté pas plus tard qu'en 1926. Toutes les traces topographiques d'avant l'effondrement auraient depuis longtemps été enterrées sous une couche de lave, dont les parties les plus hautes ont émergé pour former ces îles. »

Clairement, un vestige géologique récent a été pris pour une antique cité. Les structures conçues en cercles concentriques prévalent non pas dans le Monde Méditerranéen, mais dans l'Atlantique, comme les temples circulaires des Îles Canaries ou Stonehenge en Grande-Bretagne.

Caroli souligne que « la capitale Atlante se situe dans une grande plaine, entourée de hautes montagnes, le tout sur une grande île. » Thera ne correspond pas à cette description.

Les Crétois et les Therans ne recouvraient pas les sols, les murs et les colonnes avec du métal, comme Platon disait que les Atlantes faisaient. La description du temple de Poséidon par Platon, implique une structure avec des murs recouverts de métal, des pinacles et au moins deux piliers qui étaient recouverts de métal. Tout cela ressemble à un temple phénicien de l'Âge de Bronze.



La Thera moderne, de par son association avec l'Atlantide, a développé une industrie touristique florissante

L'Atlantide présentait des canaux interconnectés près de la



Cérémonie minoenne du taureau

mer ; Phaistos et Knossos se trouvent à l'intérieur des terres et n'ont pas de canaux. Rien de tel n'existait à Knossos ni dans aucune autre cité minoenne. Aucun de ces sites minoens n'avait de port, car leurs navires légers pouvaient être tirés sur la plage, contrairement aux navires de haute mer Atlantes, qui nécessitaient les ports en eau profonde mentionnés dans le *Critias.*

En tout cas, les installations portuaires décrites par Platon étaient impossibles dans l'est de la Méditerranée, car son canal principal aurait été obstrué sans le flux des marées qui ont lieu « au-delà des Colonnes d'Hercule. » Ce seul point est suffisant pour prouver qu'il décrivait un vrai lieu dans l'Océan Atlantique, pas dans la Mer Égée.

Melos, l'île égéenne associée au roi Eumelos dans les dialogues de Platon, est tellement petite qu'elle n'aurait jamais pu être le lieu de la capitale d'un royaume allié. En fait, nous apprenons dans le *Critias* qu'Eumelos régnait sur la région près des Colonnes d'Hercule appelée Gades, l'actuelle Cadix, sur la côte Atlantique de l'Espagne. Ceci est certain chez Platon. Cela demande beaucoup d'imagination, sans parler des faits, pour resituer Eumelos dans la Mer Égée. Bien qu'il s'agisse du seul nom mentionné dans les dialogues qui apparaît effectivement dans l'est de la Méditerranée, aucun autre roi Atlante ne trouve de correspondance dans cette partie du monde.

L'île de l'Atlantide était réputée pour être riche en métaux précieux, alors que la Crète et Thera en ont très peu. Ensuite, il y a le fait évident que la Crète ne s'est pas enfoncée dans la mer, comme il est dit de l'Atlantide. La montagne volcanique de Thera s'est *effectivement* effondrée dans la Mer Égée, mais l'île survit aujourd'hui ; dans le *Critias*, la ville comme l'île ont été complètement détruites.

Que des rituels impliquant des taureaux aient existé aussi bien dans la civilisation Atlante que dans la Minoenne ne prouve rien, car l'animal était aussi vénéré dans la Grèce continentale, en Égypte, an Assyrie, dans l'empire Hittite, en Ibérie et aussi loin que dans les périodes néolitihique et paléolithique.

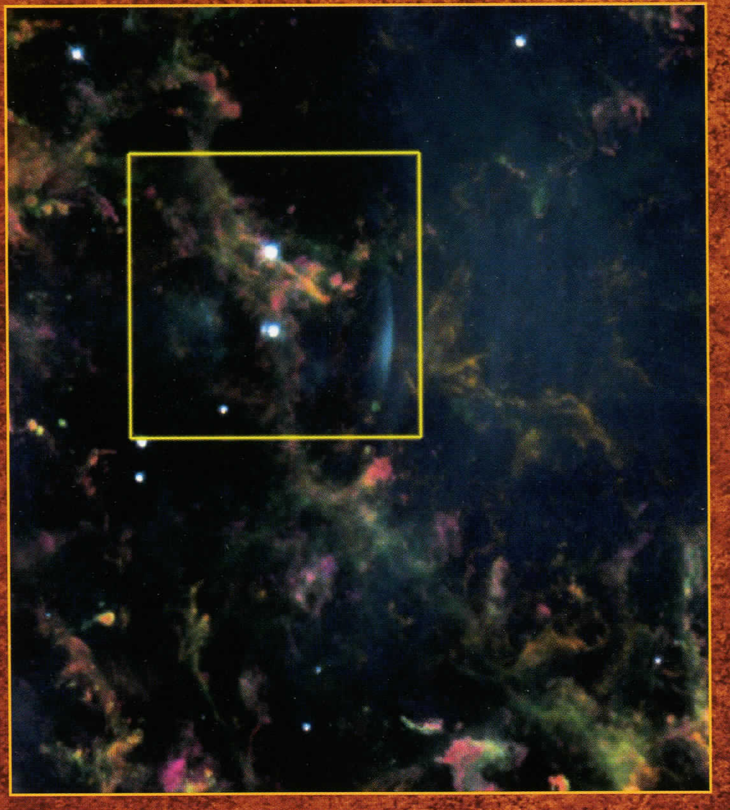
Un océan d'îles submergées

Contrairement aux théoriens Minoens, qui affirment qu'aucun territoire important ne s'est enfoncé dans l'Océan Atlantique, aussi récemment qu'en 1931, les Îles Fernando Noronha furent un point de conflit entre le Royaume-Uni et le Portugal, avant de s'enfoncer dans la mer après une semaine d'activité sismique. L'Atlantide n'a pas été non plus la seule île à être submergée dans l'Atlantique. La carte de Janonius datant de 1649

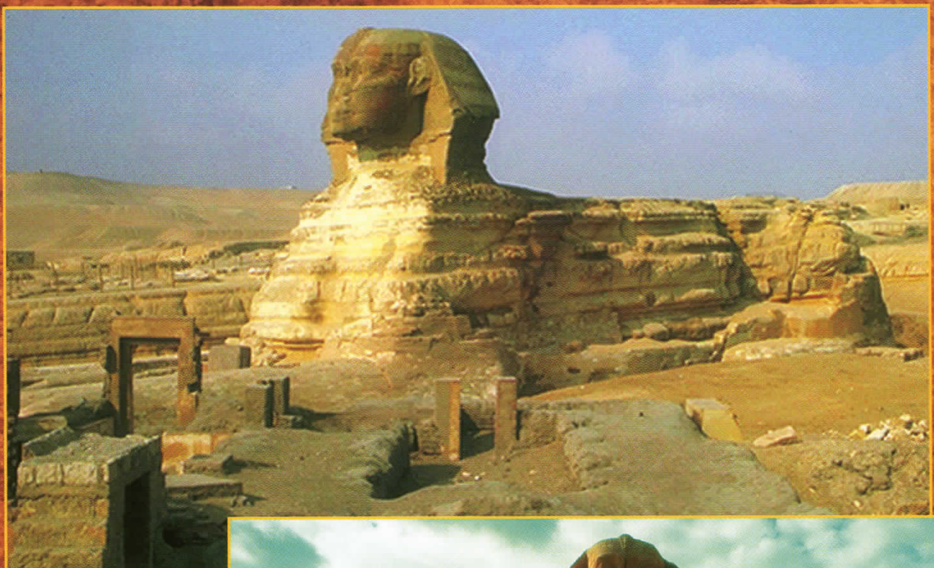


La Valles Marineris sur Mars pourrait-elle être la cicatrice faite par un éclair au Dieu mythique de la guerre ?

Vénus, telle que vue par le télescope spatial de la NASA Hubble, est considérée comme un acteur majeur dans une série de catastrophes mondiales enregistrées sur toute la Terre.



La Nébuleuse du Crabe, vue par le téléscope spatial Hubble. L'étoile la plus basse des deux plus grandes étoiles vues dans le cadre est le Pulsar du Crabe, qui émet des ondes optiques ainsi qu'électromagnétiques.

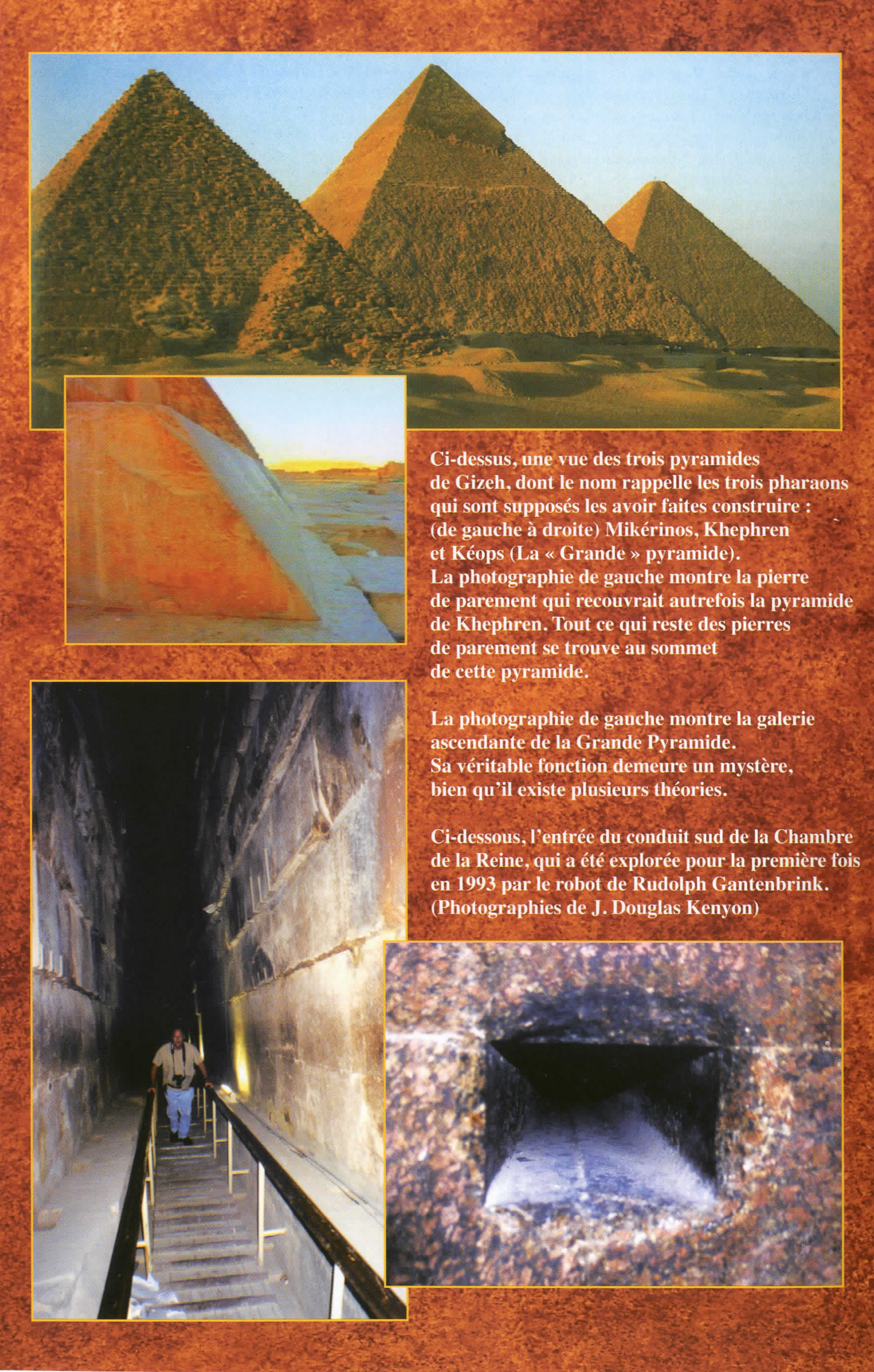




Deux vues
du
Grand Sphinx
d'Égypte



Des pierres érodées
dans l'enceinte du Sphinx
fournissent la preuve
d'une sorte d'érosion
par l'eau qui aurait pu
résulter seulement
de précipitations longues.
L'implication inéluctable
est que le Sphinx est
au moins 2 500 ans
plus vieux que ne le croyaient
auparavant les égyptologues
orthodoxes. (Photographies
de J. Douglas Kenyon)



Ci-dessus, une vue des trois pyramides de Gizeh, dont le nom rappelle les trois pharaons qui sont supposés les avoir faites construire : (de gauche à droite) Mikérinos, Khephren et Kéops (La « Grande » pyramide).
La photographie de gauche montre la pierre de parement qui recouvrait autrefois la pyramide de Khephren. Tout ce qui reste des pierres de parement se trouve au sommet de cette pyramide.

La photographie de gauche montre la galerie ascendante de la Grande Pyramide. Sa véritable fonction demeure un mystère, bien qu'il existe plusieurs théories.

Ci-dessous, l'entrée du conduit sud de la Chambre de la Reine, qui a été explorée pour la première fois en 1993 par le robot de Rudolph Gantenbrink. (Photographies de J. Douglas Kenyon)

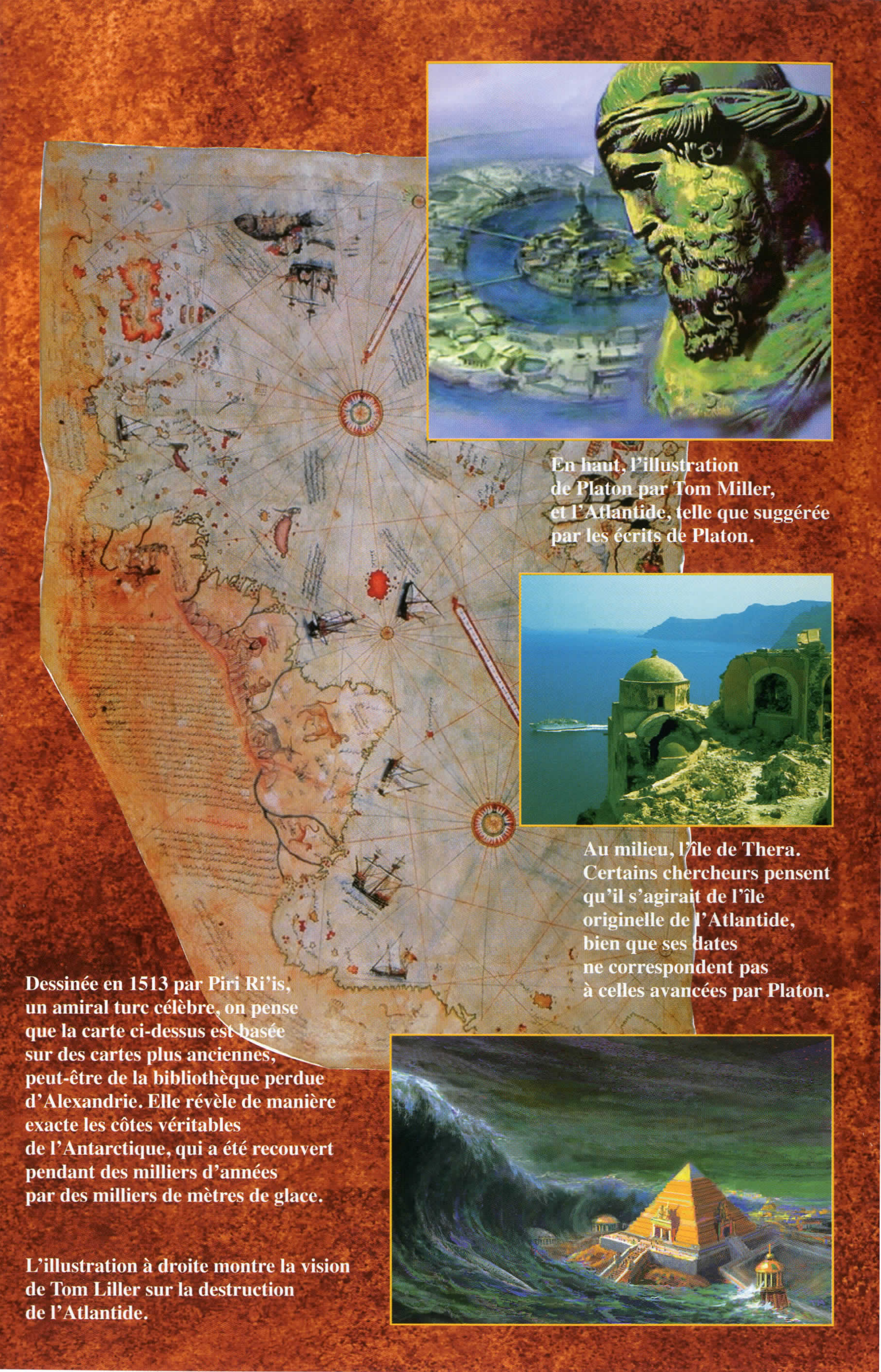


La ligne jaune décrit l'axe principal du système archaïque des lignes leys en Grande-Bretagne.

Les lignes leys sont d'anciens alignements très précis de structures mégalithiques le long de parfaites lignes droites.

Elles sont souvent longues de plusieurs kilomètres, et certaines sont encore visibles aujourd'hui. Celle-ci suit la course du soleil lors du solstice d'été depuis l'extrémité du pays à l'ouest de l'Angleterre jusqu'à Bury St. Edmunds à l'est ; elle est longue de plusieurs centaines de kilomètres et relie des douzaines de lieux saints le long de la bande de terrain la plus continue en Grande-Bretagne.
À droite, une vision de la manière dont les pièces gigantesques de Stonehenge – certaines pesant plus 40 tonnes – pourraient avoir été mises en place, en utilisant une science perdue de la lévitation. Comme beaucoup de temples anciens, on pense que Stonehenge pourrait avoir servi, entre autres choses, d'observatoire – en alignant précisément les mouvements du ciel sur la terre, en dessous.



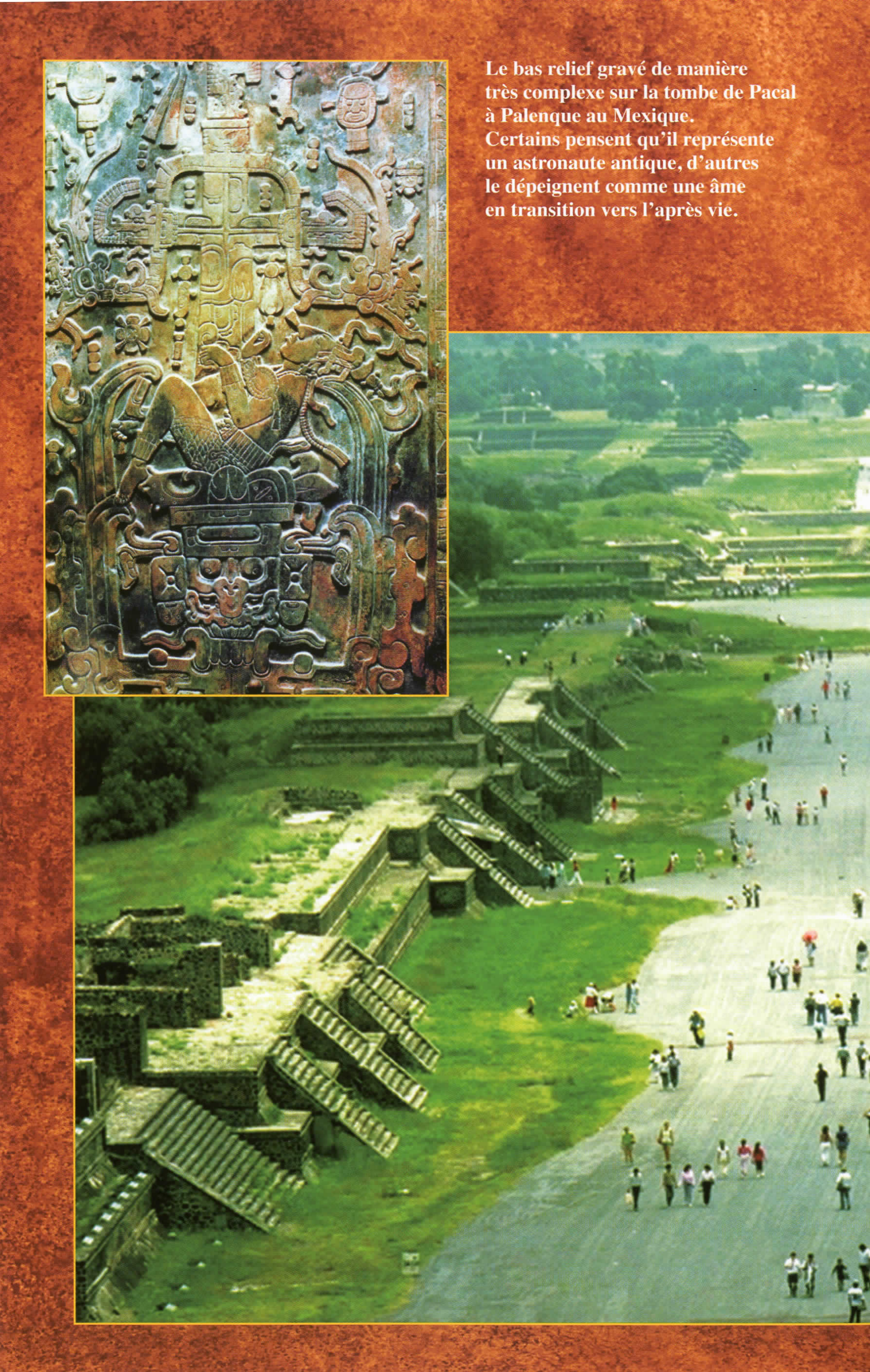


En haut, l'illustration de Platon par Tom Miller, et l'Atlantide, telle que suggérée par les écrits de Platon.

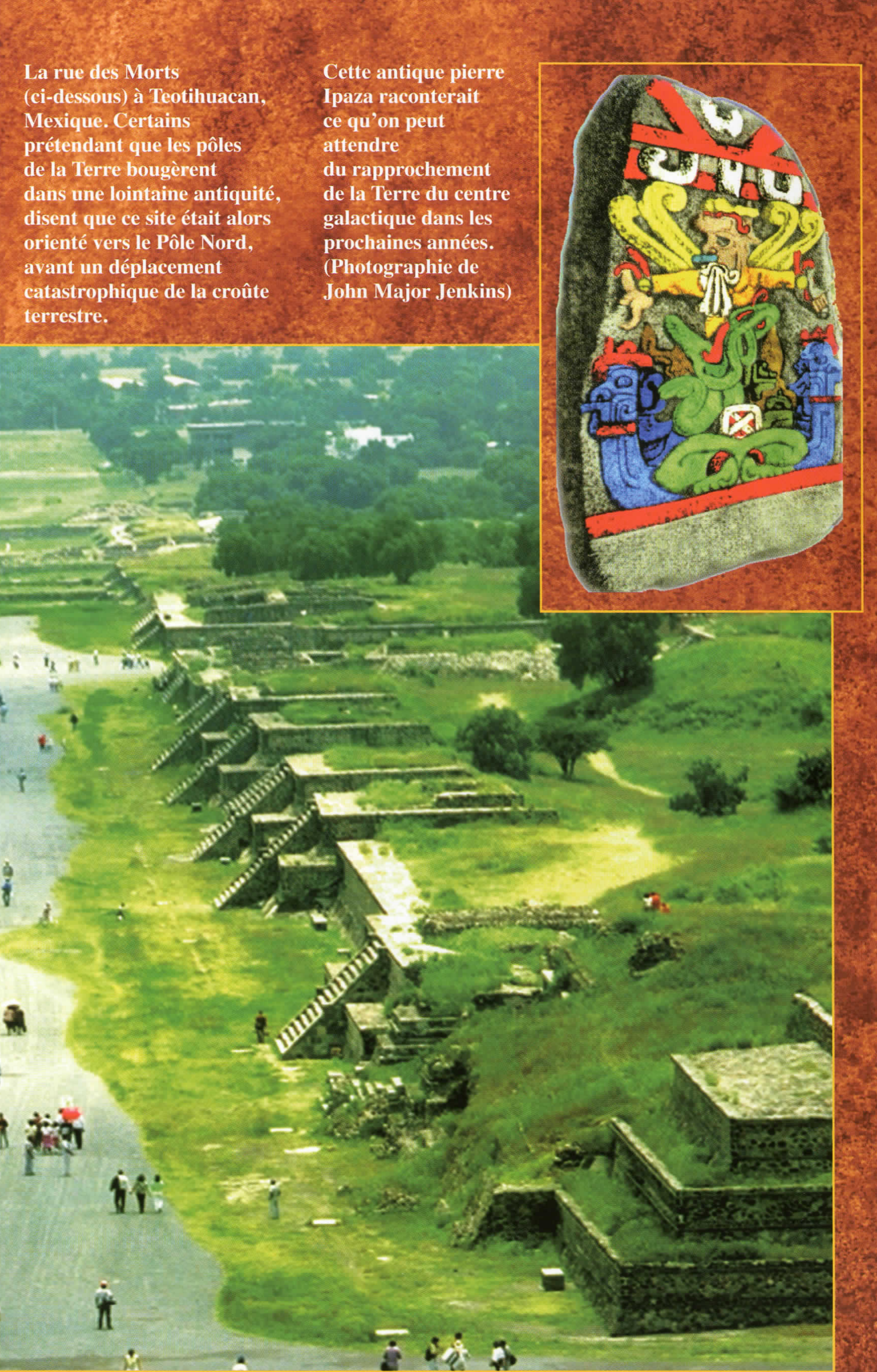
Au milieu, l'île de Thera. Certains chercheurs pensent qu'il s'agirait de l'île originelle de l'Atlantide, bien que ses dates ne correspondent pas à celles avancées par Platon.

Dessinée en 1513 par Piri Ri'is, un amiral turc célèbre, on pense que la carte ci-dessus est basée sur des cartes plus anciennes, peut-être de la bibliothèque perdue d'Alexandrie. Elle révèle de manière exacte les côtes véritables de l'Antarctique, qui a été recouvert pendant des milliers d'années par des milliers de mètres de glace.

L'illustration à droite montre la vision de Tom Liller sur la destruction de l'Atlantide.



Le bas relief gravé de manière très complexe sur la tombe de Pacal à Palenque au Mexique. Certains pensent qu'il représente un astronaute antique, d'autres le dépeignent comme une âme en transition vers l'après vie.



La rue des Morts (ci-dessous) à Teotihuacan, Mexique. Certains prétendant que les pôles de la Terre bougèrent dans une lointaine antiquité, disent que ce site était alors orienté vers le Pôle Nord, avant un déplacement catastrophique de la croûte terrestre.

Cette antique pierre Ipaza raconterait ce qu'on peut attendre du rapprochement de la Terre du centre galactique dans les prochaines années. (Photographie de John Major Jenkins)

Le Temple de Louxor vu la nuit.
R.A. Schwaller de Lubicz
a démontré que le Nombre d'Or,
habituellement attribué aux Grecs,
fut utilisé dans la construction
de ce temple, avec une grande
sophistication et des siècles plus tôt.



L'Obélisque de Louxor.
Cette pierre massive pèse
plus de 400 tonnes.
Les scientifiques ont
longtemps débattus
pour savoir comment
il fut possible d'extraire
de tels blocs, et de bouger
un objet si massif.

identifiait Usedom, autrefois un fameux centre commercial, fut avalé par les vagues de la mer. La même île était mentionnée cinq siècles plus tôt par le cartographe arabe Edrisi. En fait, la ville en question était Vineta dans l'extrémité nord-ouest de l'île de Usedom, près de l'île Rugen dans la Mer du Nord. L'île de Rungholt, dans la Frise du Nord, bien que plus petite que Usedom, était aussi habitée avant de s'enfoncer dans la mer à peu près à la même époque.

Évidemment, aucune de ces îles ne peut être identifiée comme l'Atlantide, mais chacune démontre *vraiment* qu'un événement Atlante était tout à fait possible dans le domaine de l'Océan Atlantique.

Un labyrinthe de désinformation

Comme pour la légende du déluge commune à l'Épopée de Gilgamesh, à l'Ancien Testament, et au mythe ancien, il ne peut avoir résulté de la destruction de Thera, parce que le mythe du déluge très présent dans les civilisations du Moyen-Orient, remontent aux origines Sumériennes, précédant la chute de la Crète Minoenne de plus de mille ans. La tradition grecque de Theras, le fondateur mythique de Thera, n'a aucun élément en commun avec l'histoire de Platon, ni ne rappelle quoi que ce soit des Atlantes.

L'Hypothèse Minoenne était tellement en vogue parmi les archéologues des années 1970, que le fameux océanographe Jacques Cousteau passa la meilleure partie de son temps, énergie et près de deux millions de dollars apportés par le gouvernement de Monaco, à explorer les profondeurs de Santorin. Attiré en Mer Égée par une théorie à la mode destinée à rejeter Platon, et non pas à l'expliquer, Cousteau ne découvrit rien qui ressemblât à l'Atlantide.

Une confusion de dates

Bien qu'à première vue et de loin, l'hypothèse minoenne puisse apparaître crédible, elle commence à se désintégrer quand on se rapproche. Pratiquement point par point, l'Atlantide Égéenne ne colle pas au récit direct de Platon, et elle est uniformément contredite par les preuves géologiques, historiques et la mythologie comparative. Comme un effort désespéré pour sauver quelque chose de leur interprétation Crétoise, ses défenseurs prétendent que Platon a simplement utilisé les événements généraux sur Thera comme un cadre vaguement historique pour présenter sa notion d'une culture accomplie sous l'aspect fictif de l'Atlantide.

Mais ici aussi ils se trompent, car les dialogues définissent l'Atlantide comme l'ennemi de l'État idéal pour Platon. Il a été si souvent répété qu'il avait inventé l'Atlantide pour citer en exemple sa « société idéale ». En tout cas, la cité idéale que Platon décrit, Megaera, est carrée, pas circulaire.

Mais une seule preuve suffit à invalider l'hypothèse minoenne d'un seul coup. La pierre angulaire que ses défenseurs utilisaient dépendait de la date de l'effondrement du volcan de Thera dans la mer, car c'était *ce* désastre, prétendaient-ils, qui détruisit la civilisation Minoenne en 1485 avant J.-C. Les tsunamis subséquents qui se brisèrent sur les côtes de la Crète ancienne, et les tremblements de terre qui secouèrent ses villes, furent utilisés par les armées grecques qui profitèrent de la catastrophe naturelle pour faire la guerre aux Minoens désorganisés, les plongeant dans une période sombre dont ils ne se remirent jamais.

La date pivot fut trouvée par un processus de carottage de glace. Caroli explique : « Les carottes de glace révèlent des “pics d'acidité” lors des principales éruptions, car

les cendres tombent sur ces couvercles de glace et affectent leur composition chimique. De longues carottes obtenues avec des tuyaux creux utilisés comme des perçeuses (d'une longueur de quelques centaines mètres) extraits aussi bien au Groenland qu'en Antarctique ont servi pour déterminer les climats passés de la Terre.

« En examinant la chimie de ces carottes, on trouve des "pics d'acidité" », dit-il, « beaucoup d'entre eux sont visibles à l'œil nu comme les traits sombres dans la glace faits par les cendres qui sont tombées il y a très longtemps. Certaines de ces carottes, la plupart du Groenland, ont des couches annuelles, comme les anneaux des arbres, ou les dépôts de sédiments glaciaires au fond des lacs. Ils ont été comptés sur plusieurs milliers d'années. La plus ancienne de ces carottes a été percée en 1963 à Camp Century, dans le centre-nord du Groenland. Pendant des années, ce fut la seule carotte qui remontait assez loin et avait été suffisamment étudiée en détail pour révéler potentiellement la période de l'éruption de Thera. »

Nous comprenons maintenant que l'éruption de Thera eut lieu entre 1623 et 1628 avant J.-C., soit presque 150 ans avant que ce que croyaient les théoriciens minoens. L'importance de cet écart invalidait totalement leur interprétation, parce que la civilisation Minoenne n'avait donc pas disparue à cause d'un désastre naturel. « Toutes les indications, » souligne Caroli, « montrent que non seulement les Minoens survécurent à l'éruption, mais qu'ils atteignirent leur apogée *après* elle. »

Les défenseurs d'une Atlantide Égéenne font appel à l'histoire égyptienne pour corroborer leur thèse, mais dans ce cas aussi ils trouvent une contradiction à l'affirmation que la civilisation minoenne fut détruite par l'éruption de Thera. Le Pharaon Amenhotep III envoya une ambassade aux cités de Crète qu'il trouva toujours occupées, près d'un siècle après leur destruction supposée. Les archives égyptiennes furent confirmées à la fin des années 1970 lorsque des fouilles à Knossos mirent à jour des preuves de l'occupation finale par des Minoens en 1380 avant J.-C. C'était cent ans après la date originale incorrecte de l'éruption de Thera et la destruction présumée de la civilisation égéenne, la source alléguée de l'histoire de l'Atlantide pour Platon.

L'affirmation de Caroli semble définitive : « Et ainsi l'hypothèse Minoenne est laissée sans guerre, sans civilisation maritime détruite par une catastrophe, la mauvaise sorte de désastre, la mauvaise date et aucune période sombre comparable en tant que résultat. Que nous reste-t-il ? À mon avis, pas grand'chose. »

20

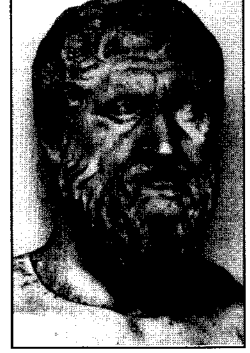
Atlantologie : psychotique ou inspirée ?

Une fois les stéréotypes médiatiques mis de côté, qui poursuit l'étude d'une civilisation oubliée ?

FRANK JOSEPH

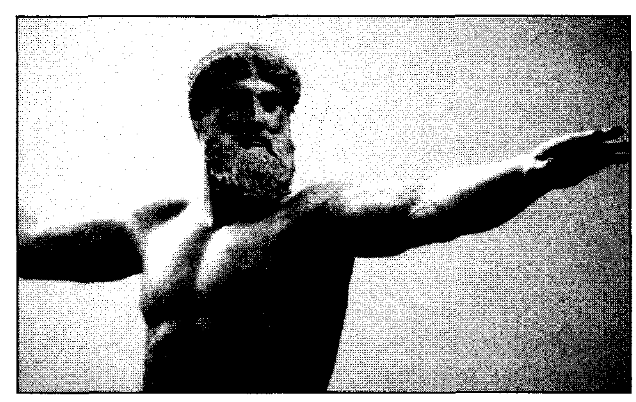
Un archéologue traditionnel, interviewé au sujet de l'Atlantide dans une récente émission spéciale sur Discovery Channel, a déclaré que les seules personnes qui pouvaient croire de telles sornettes étaient des fanatiques, des fous et des charlatans. Son affirmation est partagée par les scientifiques traditionnels, qui insistent que personne d'une certaine valeur intellectuelle ne pourrait s'abaisser à considérer n'importe quelle civilisation engloutie. En vérité, aucun chercheur universitaire actuel ne veut prendre le risque d'encourir la colère des universitaires conservateurs, capables de saboter la carrière de collègues à l'esprit trop indépendant.

Mais malgré l'anathème jeté par l'establishment sur ceux qui soutiennent la possibilité de l'Atlantide, le sujet a attiré certains des plus brillants esprits du monde depuis des siècles. Solon, un des Sept Sages de Grèce, introduisit des réformes sociales et un code légal qui formèrent la base politique de la civilisation Classique. Il a aussi été le premier grand poète d'Athènes. À la fin du VIe siècle avant J.-C., le grand législateur voyagea jusqu'à Saïs, la capitale sur le delta du Nil de la XXVIe dynastie, où se trouvait le Temple de Neith.



Solon

Ici, une histoire d'Ételente était conservée en hiéroglyphes inscrits ou peints sur des colonnes spécifiques, qui lui furent traduites par le grand prêtre Sonchis. En rentrant en Grèce, Solon transcrivit tous les détails du récit dans un poème épique, *Atlantikos*, mais il fut distrait par des problèmes politiques, qui l'empêchèrent de compléter le projet avant sa mort, en 560 avant



Poseidon

J.-C. Environ 150 plus tard, le manuscrit inachevé fut remis à Platon, qui en fit deux dialogues, le *Timée* et le *Critias*.

En tant qu'une des plus grandes figures historiques de la Grèce Antique, le lien précoce de Solon avec l'histoire de l'Atlantide conduit à renforcer sa crédibilité. Mais ni lui ni Platon ne furent les seules figures de l'Antiquité classique à soutenir la réalité de l'Atlantide. Statius Sebosus était un géographe grec contemporain de Platon, mentionné par le scientifique Romain Pline l'Ancien pour sa description détaillée de l'Atlantide.

Tous les travaux de Statius Sebosus furent perdus avec la chute de la civilisation Classique. Dionysos de Milet, connu aussi sous le nom de Skytobrachion, à cause de sa prothèse du bras en cuir, écrivit *Un Voyage vers l'Atlantide* en 550 avant J.-C. environ, soit avant non seulement Platon, mais aussi Solon. Une copie du manuscrit de Dionysos a été trouvée dans les papiers personnels de l'écrivain historique Pierre Benoît. De façon tragique, il a été perdu entre les restaurateurs et les emprunteurs qui firent usage de cette source de valeur après la mort de Benoît.

Un autre historien grec, Dionysos de Mytilène (430 à 367 avant J.-C.), se fondant sur des sources pré-classiques, a rapporté que « depuis ses fondations profondes, l'île Phlegyan, qui attira la colère de Poseidon, trembla et s'effondra sous la mer avec ses habitants impies. »

L'île volcanique de l'Atlantide est suggérée par l'île ardente (Phlegyan) détruite par le dieu de la mer. Tragiquement, c'est tout ce qui reste d'une longue discussion sur l'Atlantide dans l'Argonautica perdue, mentionnée quatre cents ans plus tard par le géographe grec Diodorus Siculus comme une des ses principales sources d'information sur l'histoire antique de l'Afrique du Nord. Il est intéressant de noter que Dionysos était un contemporain de Platon.

Un roman utopique écrit par Francis Bacon en 1629, *La Nouvelle Atlantide*, constitue la première discussion sur l'Atlantide depuis la chute de la civilisation classique, et a probablement suscité l'intérêt d'Athanasius Kircher sur le sujet ; il a publié sa propre étude scientifique sur l'Atlantide dans *Le Monde Souterrain*, trente-six ans plus tard. Bien que ce soit une œuvre de fiction, *La Nouvelle Atlantide* surgit dans un environnement de discussions passionnées dans les cercles spécialisés contemporains sur des rapports de voyageurs en Amérique. Ils disaient que les peuples indigènes avaient des récits oraux d'un pays qui comprenait de nombreux points communs avec la civilisation engloutie de Platon ; ils l'appelaient même Aztlan, ce qui constitue un parallèle avec la version grecque de l'Atlantide. *La Nouvelle Atlantide* incorpore en fait certains mythes Atlanto-américains dont Bacon avait entendu parler souvent à Londres.

Un esprit universel allemand du XVIIe siècle, le prêtre Jésuite Athanasius Kircher était un mathématicien pionnier, physicien, chimiste, linguiste et archéologue. Il fut le premier à étudier la phosphorescence et fut l'inventeur de nombreuses innovations futuristes comme le projecteur de diapositives et un prototype du microscope. Père fondateur de l'égyptologie scientifique, il conduisit les premières recherches sérieuses sur les

hiéroglyphes des temples. Kircher fut également le premier savant à étudier en profondeur la légende de l'Atlantide. Sceptique au début, il commença a considérer prudemment sa crédibilité, alors qu'il rassemblait des traditions mythiques au sujet d'une grande inondation, dans de nombreuses cultures partout dans le monde.

« Je reconnais que j'ai longtemps regardé tout cela, » dit-il des différentes traditions européennes de l'Atlantide, « comme de simples fables, jusqu'au jour où, mieux informé sur les langues orientales, j'ai jugé que toutes ces légendes après tout, devaient être le développement d'une grande vérité. » Sa recherche l'a conduit à rassembler un grand nombre de sources à la Bibliothèque du Vatican, où, en tant que le plus grand spécialiste européen, il avait toutes ses ressources formidables à sa disposition. C'est là qu'il a trouvé un élément de preuve qui lui a démontré que la légende était bien un fait.

Parmi les éléments peu nombreux qui survivent de la Rome Impériale, Kircher trouva une carte en cuir très bien conservée, qui prétendait montrer la configuration et la localisation de l'Atlantide. La carte n'était pas romaine, mais avait été amenée au Ier siècle de notre ère à Rome depuis l'Égypte, où elle avait été exécutée. Elle survécut à la disparition de l'époque classique et se retrouva à la Bibliothèque du Vatican. Kircher la copia soigneusement (en ajoutant seulement une référence visuelle au Nouveau Monde) et la publia dans *Le Monde Souterrain*. Il la décrit comme la carte de l'île de l'Atlantide, réalisée en Égypte d'après la description de Platon, ce qui suggère qu'elle fut créée au IVe siècle de notre ère, peut être par un fabricant de cartes grec rattaché aux Ptolémées. Plus probablement, le premier site de la carte fut la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, où de nombreux livres et références à l'Atlantide furent perdus, de même que des millions d'autres volumes, lorsque l'institution fut brûlée par des fanatiques religieux. En se retrouvant à Rome, la carte échappa à cette destruction.

D'une façon similaire aux conclusions forcées par la compréhension de la géologie dans la Faille de L'Atlantique Centrale, la carte de Kircher ne dépeint pas l'Atlantide comme un continent mais comme une grande île de la taille de l'Espagne et de la France réunies. Elle montre un volcan haut et central, figurant certainement le Mont Atlas, ainsi que six grandes rivières, ce que Platon ne précise pas (Le *Critias* parle de grandes rivières sur l'île de l'Atlantide, mais sans que nous sachions combien). Bien que la carte disparut après la mort de Kircher en 1680, elle était la seule représentation de l'Atlantide qui avait survécue à l'Ancien Monde. Grâce à sa recherche et à son livre, elle survit aujourd'hui dans ce qui est considéré comme une copie conforme à l'original.

Kircher fut le premier à publier une telle carte, certainement la plus exacte à ce jour. De manière curieuse, elle est dépeinte à l'envers, contrairement aux cartes anciennes et modernes. Et pourtant, cette anomalie est la preuve de l'authenticité de la carte, car les cartographes égyptiens, même à l'époque Ptolémaïque tardive, dessinaient leurs cartes avec la Haute Vallée du Nil (située dans le sud ; « Haute » se référant à son élévation) au sommet, car les sources du fleuve se trouvent au Soudan.

Olof Rudbeck (1630-1702) fut le premier génie scientifique de la Suède : professeur de médecine (à Uppsala), découvreur des glandes lymphatiques, inventeur du dôme anatomique, pionnier de la botanique moderne, concepteur des premiers jardins de l'université ; initiateur du Latin comme *lingua franca* de la communauté scientifique mondiale ; historien de la Suède ancienne. Un savant brillant, parlant couramment le Latin, le Grec et l'Hébreu, Rudbeck possédait une connaissance encyclopédique de la littérature Classique. En mêlant sa vaste connaissance de l'ancien monde avec ses recherches archéologiques dans son propre pays, il en vint à la conclusion, après une longue période de recherche (1651 à 1698), que l'Atlantide était un fait, pas une fiction, et qu'elle constituait la plus grande civilisation de la préhistoire.

Il pensait que les mythes nordiques et que quelques preuves physiques dans les ruines mégalithiques de son pays montraient comment un petit nombre d'Atlantes survivants avaient pu avoir un impact sur la Suède, contribuant à son développement culturel, et qui conduisit à la fondation (en particulier dans la construction navale) à ce qu'on appellera plus tard la Période Viking (du IXe au XIIe siècle).

Des critiques se sont trompés sur les travaux de Rudbeck en prétendant qu'il avait identifié la Suède comme étant l'Atlantide, ce qu'il n'avait jamais affirmé. Dans leur recherche paresseuse, ils l'ont confondu avec un autre savant du XVIIIe siècle, l'astronome français Jean Bailey, qui conclut (avant d'être exécuté pendant la Révolution française), que le Spitzberg, dans l'Océan Arctique, était tout ce qui restait de l'Atlantide.

Né à Kraljevic, Autriche, le 27 février 1861, Rudolf Steiner, formé à l'université, était un scientifique, un artiste et un éditeur, qui fonda le mouvement Gnostique, basé sur la compréhension du monde spirituel à partir de la pensée pure et des plus hautes facultés du savoir mental. C'était la ligne principale de l'anthroposophie, savoir produit par le plus haut moi de l'homme, comme il l'a défini, une perception spirituelle indépendante des sens. Une telle conscience instinctive des énergies divines qui interpénètrent tout l'univers n'est pas nouvelle ; au contraire, elle était exercée par nos ancêtres dans un lointain passé, lorsqu'ils participaient plus librement et plus pleinement aux processus spirituels de la vie. Une attraction progressive vers le matérialisme vulgaire à travers le développement des cultures élevées dans l'ancien monde diminue de plus en plus leurs sensibilités intérieures, qui se sont atrophiées, sans disparaître totalement.

Pour réveiller ces facultés endormies dans tous les hommes et toutes les femmes, il faut, selon Steiner, entraîner leur conscience à regarder au-delà de la matière pure. Ces concepts furent développés dans son livre de 1904, *La Mémoire Cosmique : Préhistoire de la Terre et de l'Homme*. Il maintint que pendant que l'Atlantide s'enfonçait graduellement, en 7 227 avant J.-C., ses premiers habitants formèrent une des premières races de l'humanité, un peuple qui ne communiquait pas par la parole, mais par télépathie en images, pas en mots, car ils avaient une expérience immédiate avec Dieu.

Selon Steiner, l'histoire de l'Atlantide fut révélée dramatiquement dans le mythe germanique, où l'ardent Musplheim correspondait à la zone méridionale et volcanique du pays Atlantique, alors que le Niflheim glacé était situé dans le nord. Steiner écrivit que les Atlantes avaient développé le premier concept du bon contre le mal et qu'ils avaient fondé tous les systèmes éthiques et légaux. Leurs leaders étaient des initiés capables de manipuler les forces de la nature par le contrôle de la force de vie et le développement de la technologie éthérique.

Sept époques composent la « période post-Atlantide », dont la nôtre, l'époque Euro-Américaine, se terminera en 3 573. La Mémoire Cosmique continue à décrire la civilisation ancienne et contemporaine du Pacifique, la Lémurie, en soulignant les pouvoirs très évolués et clairvoyants de ses habitants. Steiner définit l'Atlantide comme le tournant d'une lutte qui perdure entre la recherche humaine de communauté et notre expérience de l'individualité.


Steiner

La première, avec son accent grandissant sur le matérialisme, a rabaissé les besoins spirituels de la seconde, en culminant avec la cataclysme Atlantide. Dans son interprétation du passé, Steiner s'oppose au Marxisme. Pour lui, l'esprit et non l'économie dirige l'histoire. Les visions de Steiner sur l'Atlantide et la Lémurie sont importantes, ne serait-ce qu'à cause du mouvement Waldorf qu'il a fondé et qui dirige toujours une centaine d'écoles où étudient des

dizaines de milliers d'étudiants en Europe et aux États-Unis. Il mourut le 30 mars 1925 à Dornach, en Suisse, où il avait fondé son école de science spirituelle douze ans plus tôt.



Lewis Spence

James Lewis Thomas Chalmers Spence, né le 25 novembre 1874 dans le Forfarshire en Écosse, était un mythologue éminent, qui avait hérité d'Ignatius Donnelly la position du plus grand anthropologue du début du XXe siècle. Ancien élève de l'Université d'Édimbourg, Spence a été nommé membre de l'Institut Royal d'Anthropologie de Grande Bretagne et d'Irlande, puis élu vice-président de la Société Écossaise d'Anthropologie et de Folklore. Récompensé par une rente pour services rendus à la culture, il a publié plus de quarante livres. Beaucoup, comme le *Dictionnaire de la Mythologie Non Classique*, furent co-écrit avec Marian Edwards, sont encore imprimés et considérés comme les meilleures sources dans leur domaine.

Son interprétation du *Popol Vuh* (Livre du Consul) des Mayas a eu un succès mondial, mais on se souvient plus encore de lui pour *Le Problème de l'Atlantide* (1924), *L'Atlantide en Amérique* (1925), *L'Histoire de l'Atlantide* (1926), *L'Europe suivra-t-elle l'Atlantide ?* (1942), et *Les Sciences occultes dans l'Atlantide* (1943). Pendant les premières années 1930, il publia un prestigieux journal, *L'Atlantide Trimestriel*. *Le Problème de la Lémurie* (1932) est certainement le meilleur livre sur le sujet.

Lewis Spence est mort le 3 mars 1955, et c'est le savant britannique Edgerton Sykes qui lui a succédé. Formé comme ingénieur, Sykes était un correspondant étranger pour la presse britannique, très prisé à cause de sa parfaite maîtrises de quatre langues. Pendant sa longue vie au service diplomatique, et comme membre de la Société Géographique Royale, il publia un nombre estimé de 3 millions de mots dans différents livres et articles de magazines, dont beaucoup étaient consacrés à une compréhension rationnelle de la controverse sur l'Atlantide.

Les journaux et encyclopédies érudits de Sykes sur le mythe comparé furent pour beaucoup dans l'intérêt soutenu et croissant que connut l'Atlantide pendant toute la première moitié du XXe siècle. Il mourut en 1983, peu de temps avant son quatre-vingt-dixième anniversaire, mais un héritage sous forme d'une grande bibliothèque sur tout ce qui concerne l'Atlantide est conservé dans sa propre salle à l'Association d'Edgar Cayce pour la Recherche et l'Édification à Virginia Beach en Virginie.

À l'inverse des controverses malveillantes des archéologues conservateurs, elle fait beaucoup pour la crédibilité de l'Atlantide, et de nombreux grands penseurs dans l'histoire de la Civilisation Occidentale on été parmi ses avocats les plus acharnés.



Vision de ruines Atlantes par l'artiste Rob Rath

21

L'Atlantide en Antarctique

Oubliez l'Atlantique nord et la mer Égée, nous dit l'auteur Rand Flem-Ath

J. Douglas Kenyon

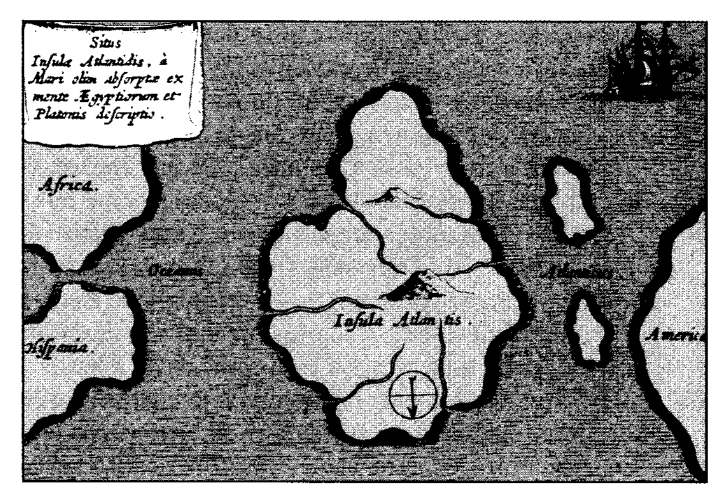
Dans un futur assez proche, les archéologues à la recherche de l'Atlantide devront troquer leurs lunettes de soleil et leurs bouteilles d'oxygène pour des lunettes de neige et des parkas.

Si une opinion grandissante s'avère juste, au lieu du fond des océans, la prochaine zone d'exploration pour le continent perdu légendaire pourrait bien être les déserts glacés du bout du monde. Et avant de tousser trop fort, les avocats de la localisation de l'Atlantide dans des endroits tels que l'Atlantique Nord ou la Mer Égée, ainsi que d'autres, seraient bien avisés de considérer avec attention les arguments qui situent l'Atlantide en Antarctique.

John Anthony West et Graham Hancock font partie des nouveaux adeptes qui prennent cette théorie au sérieux. Basée sur une théorie développée par feu le Dr. Charles Hapgood, en collaboration étroite avec Albert Einstein en personne, l'idée paraît suffisamment solide pour supporter les attaques des tenants de l'orthodoxie scientifique. De toutes façons, il ne faudra pas attendre la fonte de la couche de glace pour résoudre la question. Quelques photos satellistes prises avec soin et des études sismiques pourront établir si oui ou non une civilisation développée s'est épanouie sur les terres aujourd'hui recouvertes de glace.

À la tête de ceux qui pensent que cette preuve est sur le point de surgir, nous trouvons les chercheurs canadiens Rand et Rose Flem-Ath, auteurs de *Quand le ciel tombe : À la recherche de l'Atlantide*, un livre qui contient la synthèse troublante sur la théorie du déplacement de la croûte terrestre de Hapgood, ainsi que leurs propres découvertes surprenantes. Le résultat en a déjà converti plus d'un.

Graham Hancock estime que les Flem-Ath ont apporté la première réponse satisfaisante à la question de savoir précisément ce qui est arrivé au grand continent perdu de Platon. Il a consacré aux travaux des Flem-Ath un chapitre de *Empreintes des Dieux : La Preuve de la Civilisation Terrestre Perdue*, et Hancock continue à défendre leurs théories Antarctiques



La carte de l'Atlantide par Kircher

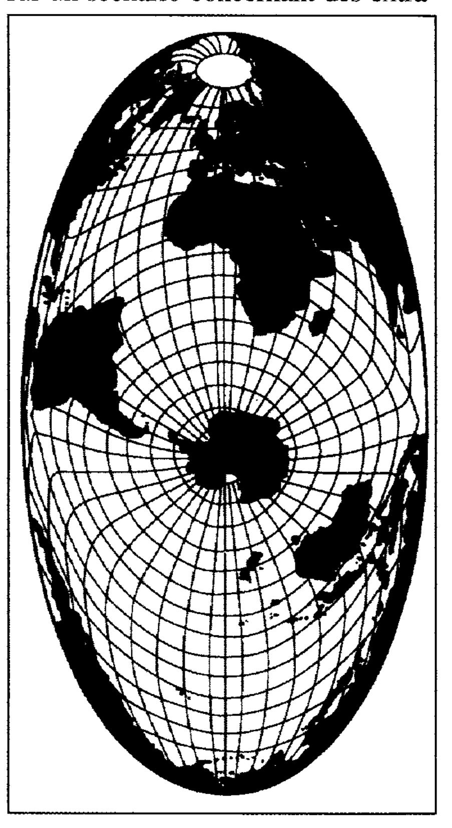
dans ses apparitions médiatiques. Flem-Ath lui-même a parlé de ses idées en février 1996 dans l'émission spéciale de la NBC « Les Origines Mystérieuses de l'Homme ».

Pour aller à la source de toute cette excitation, Atlantis Rising est allé interviewer Rand Flem-Ath dans sa maison sur l'île de Vancouver en Colombie Britannique.

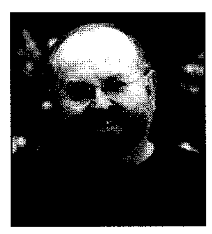
L'auteur n'a pas oublié comment est né son propre intérêt pour l'Atlantide. Pendant l'été 1966, alors qu'il attendait pour un entretien d'embauche comme bibliothécaire à Victoria, Colombie Britannique, il était en train de travailler sur un scénario concernant des extra-terrestres abandonnés hibernant dans la glace sur Terre pendant 10 000 ans. Soudain, à la radio, il entendit le tube pop de Donovan « Hail Atlantis ». « Hé, c'est une bonne idée, » pensa Flem-Ath. « Je voulais de la glace, alors j'ai pensé, “Maintenant, où puis-je avoir de la glace et un continent insulaire ?” et j'ai pensé à l'Antarctique. »

Plus tard, pour creuser cette idée, j'ai lu tout ce que je pouvais trouver sur l'Atlantide, y compris le fameux récit de Platon dans le *Timée* et le *Critias*, où des prêtres égyptiens décrivaient l'Atlantide – ses caractéristiques, sa localisation, son histoire et sa mort – au juriste grec Solon. Au départ, l'histoire ne collait pas pour Flem-Ath, mais cela changea lorsqu'il fit une découverte étonnante – des similitudes indubitables entre deux cartes obscures mais remarquables.

Une carte de 1665 réalisée d'après des sources plus anciennes par le savant Jésuite Athenasius Kircher, semblait placer l'Atlantide dans l'Atlantique Nord, mais, étrangement, il avait mis le nord au bas de la page, obligeant apparemment ainsi à considérer la carte à l'envers. La carte Piri Ri'is de 1513, copiée elle aussi d'après des sources anciennes, montre qu'une civilisation de la Période Glaciaire avait suffisamment de



Projection cartographique de la Marine américaine à partir du Pôle Sud


Rand Flem-Ath

connaissances géographiques pour dessiner correctement la côte de l'Antarctique telle qu'elle existait sous une couche de glace vieille de plusieurs milliers d'années (comme l'a montré Charles Hapgood dans *Cartes des Anciens Rois Marins : Preuves d'une Civilisation Développée à la Période Glaciaire*). Ce qui apparut évident à Flem-Ath était que les deux cartes décrivaient le *même territoire*.

Soudain l'Atlantide Antarctique « cessa d'être une histoire de science-fiction », dit Flem-Ath. Il eut la révélation qu'il pourrait s'agir « de quelque chose qui aurait pu être réel ». Une étude plus poussée de Platon donna des indices supplémentaires. « Je remarquai que la description était *depuis* l'Atlantide, » se rappelle-t-il. Bientôt, armé d'une carte de la Marine Américaine du monde vu depuis le Pôle Sud, il découvrit une nouvelle manière de comprendre l'histoire de Platon et de regarder la carte de Kircher. Vus de cette perspective méridionale, tous les océans semblent n'en former qu'un seul, comme le décrit Platon avec « l'océan réel », et les territoires au-delà comme « tout le continent opposé. » Sise au milieu de ce grand océan, dans le nombril du monde, se trouve l'Antarctique. Alors, il était possible de comprendre la carte de Kircher, dessinée avec le nord au sommet, l'Afrique et Madagascar à gauche, et le bout de l'Amérique du Sud à droite.

Le terme « Océan Atlantique », réalisa alors Flem-Ath, signifiait quelque chose de tout à fait différent du temps de Platon. Pour les anciens, il incluait *tous* les océans du monde. L'idée devient plus claire lorsqu'on se souvient que dans la mythologie grecque, Atlas (un nom proche d'Atlantide ou d'Atlantique) soutenait le monde entier sur ses épaules.

« Tout le continent opposé » qui entourait l'« océan réel » dans le récit de Platon, était composé de l'Amérique du Sud, de l'Amérique du Nord, de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie, fusionnés dans la vision Atlante, comme s'ils constituaient un seul territoire. Et, en fait, ces cinq continents étaient, à cette époque (9 600 avant J.-C.) un seul territoire au sens géographique du terme.

Flem-Ath rappelle cette partie du récit de Platon : « Il y a longtemps, sur l'Océan du Monde, au-delà du détroit de Gibraltar, naviguaient les marins d'une île plus grande que l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient réunis. Après avoir quitté l'Antarctique, vous rencontriez l'archipel Antarctique (des îles ensevelies sous la glace) et à partir de là, vous atteindriez le Continent Mondial qui encercle l'Océan Mondial. La Mer Méditerranée est petite comparée au Continent Mondial, et pourrait même être considérée comme une baie. Mais au-delà de la Mer Méditerranée, il y a l'Océan Mondial, qui est entouré d'un territoire continu. »

Une erreur commune dans la plupart des lectures de Platon, pense Flem-Ath, est la tentation inappropriée d'interpréter le récit antique à la lumière des concepts modernes. Un autre exemple est la référence familière aux Colonnes d'Hercule, au-delà desquelles se trouvait l'Atlantide. Bien qu'il est vrai que le terme se réfère parfois au détroit de Gibraltar, une autre interprétation est qu'il signifierait « les limites du monde connu ».

Pour Flem-Ath, le monde vu de l'Antarctique correspond parfaitement au récit du monde vu de l'Atlantide et rapporté par les anciens égyptiens. La géographie antique était en fait beaucoup plus avancée que la nôtre, ce qui se comprend si l'Atlantide était, comme le prétend Platon, une civilisation développée.

Hormis les théories platoniciennes, le défi le plus difficile – expliquer comment l'Atlantide serait devenue l'Antarctique – demeure. Comment un pays couvert par des milliers de mètres cubes de glace, pourrait-il avoir une fois supporté *n'importe quel* peuplement humain, encore plus une grande civilisation à l'échelle de ce que décrit

Platon ? Pour les Flem-Ath, la réponse, avait déjà été trouvée – de façon détaillée et convaincante, publiée dans le *Yale Scientific Journal* au milieu des années 1950.


Charles Hapgood

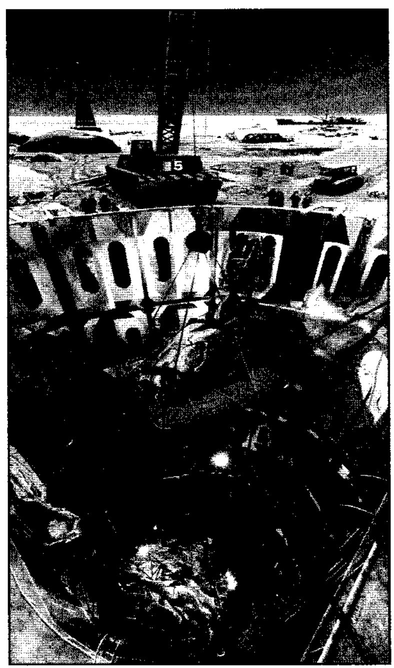
Dans cette théorie du déplacement de la croûte de la Terre, le Professeur Charles Hapgood – en citant de larges preuves climatologiques, paléontologiques et anthropologiques – avait prétendu que toute la couche externe de la terre se déplace régulièrement sur ses couches inférieures, générant des changements climatiques majeurs. Les zones climatiques (polaire, tempérée et tropicale) restent les mêmes, car le soleil brille au même angle dans le ciel, mais lorsque la partie externe bouge, elle se déplace à travers ces zones. Du point de vue de la population de la terre, c'est comme si le ciel tombait. En réalité, la croûte de la Terre se déplace vers un autre endroit.

Certains territoires vont vers les Tropiques. D'autres, par le même mouvement, vont vers les pôles ; d'autres encore échappent à des grands changements de latitude. Les conséquences de tels mouvements sont, bien sûr, des catastrophes comme lorsque de grands tremblements de terre secouent la terre ou de grandes marées déferlent sur les bords des continents. Lorsque des couches de glace quittent les zones polaires, elles fondent, élevant de plus en plus le niveau des mers. Partout, et par tous les moyens, les gens cherchent des terrains plus élevés pour éviter la montée des eaux.

Les Flem-Ath correspondirent avec Hapgood de 1977 à sa mort au début des années 1980, et bien qu'ils n'étaient pas du même avis sur l'emplacement de l'Atlantide (pour lui, elle se trouvait sous les Rochers de Saint Pierre et Saint Paul), il appréciait leurs efforts scientifiques pour valider sa théorie. Au cours de l'été 1995, Flem-Ath fut autorisé à lire la volumineuse correspondance (170 pages) entre Hapgood et Albert Einstein, et il découvrit une collaboration entre les deux hommes beaucoup plus étroite que ce que l'on supposait.

Lorsqu'il entendit parler de la recherche d'Hapgood (dans la correspondance de ce dernier) pour la première fois, Einstein répondit : « très impressionnant... j'ai l'impression que votre hypothèse est correcte. » Ensuite, Einstein posa de nombreuses questions auxquelles Hapgood répondit méticuleusement, ce qui conduisit Einstein à écrire un avant-propos chaleureux au livre de Hapgood *Le Mouvement de la Croûte Terrestre : Une Clé pour certains Problèmes de Base de la Science Terrestre*. Le déplacement de la croûte terrestre n'est pas mutuellement exclusif de la théorie de la dérive des continents, qui est maintenant largement reconnue. Selon Flem-Ath, « ils partagent une affirmation, que la croûte externe est mobile par rapport à la croûte interne, mais dans la tectonique des plaques le mouvement est extrêmement lent. » Le déplacement de la croûte terrestre suggère qu'au cours de périodes de temps longues, environ 41 000 ans, certaines forces atteignent un point de rupture. Parmi les facteurs à l'œuvre : la constitution d'un grande couche de glace aux pôles, qui modifie la poids de la croûte ; le changement de l'axe de la terre, qui bouge de plus de trois degrés tous les 41 000 ans (à ne pas confondre avec l'oscillation qui cause la précession des équinoxes) ; et la proximité de la Terre avec le Soleil, qui varie aussi sur des milliers d'années.

« Une des erreurs habituelles, » dit Flem-Ath, « est de penser que les continents et les océans sont séparés, mais en réalité le fait qu'il y ait de l'eau sur certaines parties des plaques n'a pas d'importance. Ce que nous avons avec la tectonique des plaques, c'est une série de plaques qui se déplacent graduellement les unes par rapport aux autres. Mais en ce qui concerne le déplacement de la croûte terrestre, toutes les plaques sont considérées comme une seule unité, la coque externe de la terre, qui change de place par rapport à l'intérieur de la terre. »



Une vision de l'Atlantide en Antarctique imaginée par l'artiste Tom Miller

La théorie, dit Flem-Ath, apporte des explications satisfaisantes à des phénomènes tels que l'extinction des mammouths en Sibérie, la présence presqu'universelle de mythes cataclysmiques chez les peuples primitifs, et de nombreuses anomalies géographiques et géologiques, laissées inexpliquées par tout autre théorie. La plupart des preuves utilisées pour justifier l'existence d'une période glaciaire servent encore mieux la théorie du déplacement de la croûte terrestre. Pour celle-ci, des parties de la planète sont toujours à l'âge de glace, d'autres non. Comme les territoires changent de latitude, ils entrent dans ou quittent la période glaciaire. Le même changement qui a placé l'Antarctique occidental dans la boîte glacée, a congelé la Sibérie et fait fondre une grande partie de l'Amérique du Nord.

Bien que beaucoup de géologues traditionnels insistent sur le fait que la couche de glace de l'Antarctique est beaucoup plus ancienne que les 11 600 ans indiqués par Platon, Flem-Ath souligne que les principaux échantillons qui sont pris proviennent du Grand Antarctique, qui était effectivement sous la glace, même à l'époque de l'Atlantide. Ici, la suggestion est qu'un mouvement d'environ trente degrés soit quelque trois mille kilomètres est intervenu dans un laps de temps relativement court.

Avant un tel mouvement, la péninsule de Palmer en Antarctique Inférieure (la partie la plus proche de l'Amérique du Sud, dont la souveraineté est revendiquée à la fois par le Chili, l'Argentine et la Grande Bretagne) aurait projeté une zone de la taille de l'Europe Occidentale au-delà du Cercle Antarctique dans des latitudes tempérées, atteignant même des climats méditerranéens. Dans le même temps, le Grand Antarctique serait resté sous la glace sous le cercle Antarctique.

« Une zone telle que celle décrite par Platon, » dit Flem-Ath, « aurait la taille de la Pennsylvanie, avec une ville comparable à la Londres moderne » – ce qui n'est pas une mauvaise cible pour la photographie par satellite. Des cercles concentriques ou d'autres dessins géométriques ne devraient pas être difficiles à discerner sous la glace.

Flem-Ath pense que dans la plupart des cas, Platon devrait être pris au mot, bien qu'il soupçonne qu'il y ait eu une part d'invention dans l'histoire. Il pense par exemple que la guerre entre les Atlantes et les Grecs a été fabriquée pour plaire au public local. Au sujet de la sophistication Atlante, cependant, il prend Platon très au sérieux et il est très impressionné. « Les faits sur l'ingénierie qui sont décrits, » dit Flem-Ath, « ont nécessité des compétences incroyables, bien plus que ce que nous avons aujourd'hui. »

En ce qui concerne la notion selon laquelle les chiffres avancés par Platon devraient être divisés par dix – un argument souvent utilisé pour soutenir que la civilisation Minoenne dans la Mer Égée constituait l'Atlantide – il ne l'accepte pas. « Une erreur de facteur dix serait acceptable si vous utilisiez des chiffres arabes, avec une différence entre cent et mille à une décimale près, mais avec les chiffres égyptiens, la différence n'est absolument pas équivoque. » Pour lui, l'argument est similaire pour une situation dans l'Atlantique Nord, pour lequel un concept moderne a été superposé à une concept ancien.

Jusqu'à présent, les arguments de Flem-Ath ont été largement ignorés par l'establishment scientifique, mais il croit que les arguments de Hapgood vont être acceptés peu à peu. « Il faut souvent cinquante ans pour que les nouvelles idées soient absorbées, » dit-il, « et nous arrivons au bout de cette période. »

Si en fait, la photographie par satellite et les évaluations sismiques produisent les indications auxquelles Flem-Ath s'attend, qu'adviendra-t-il ? « La glace dans la région considérée est relativement superficielle, » dit-il, « moins de cinq cents mètres, et une fois que nous aurons pointé la zone, il sera relativement facile d'enfoncer une sonde et de trouver quelque chose. »

Ce « quelque chose » pourrait être un des objets les plus fins et les plus dramatiques jamais trouvés – congelé et conservé sans modification pendant presque 12 000 ans. Est-ce qu'une telle perspective est assez chaude pour faire fondre le cœur des plus sceptiques ? Nous verrons.

22

Le plan pour l'Atlantide

Les alignements de monuments anciens ont-ils quelque chose à nous apprendre sur l'histoire des déplacements de la croûte terrestre ?

RAND FLEM-ATH

En novembre 1993, j'ai reçu une télécopie de John Anthony West qui m'a lancé dans une recherche durant quatre ans. L'article qui sortait de mon fax ce jour-là avait été écrit par un ingénieur né en Égypte du nom de Robert Bauval. J'étais alors loin de me douter que Bauval serait bientôt connu pour sa théorie révolutionnaire selon laquelle les pyramides d'Égypte sont un miroir de la constellation d'Orion. Bauval traite de cela dans son livre co-écrit avec Adrian Gilbert, *Le Mystère d'Orion : À la Découverte des Secrets des Pyramides.* Cependant, dans l'article que je lus ce jour-là, Robert Bauval allait encore plus loin. Il révélait que non seulement les pyramides mais aussi la plus célèbre des autres sculptures, le Sphinx, étaient orientés vers la constellation d'Orion telle qu'elle apparaissait en 10 500 avant J.-C. Il en a parlé dans un autre livre, co-écrit avec Graham Hancock, intitulé *Le Message du Sphinx : Une Quête de l'Héritage Caché de l'Humanité.*

À la suite de son fax, John m'appela au téléphone ; c'était une de nos premières conversations. Il avait lu le manuscrit original de notre livre *Lorsque le Ciel Tombe : À la recherche de l'Atlantide*, et il avait exprimé le désir d'écrire une postface. Notre théorie selon laquelle l'Antarctique pourrait contenir les restes de l'Atlantide était inspirée par le concept d'un phénomène géologique connu sous le nom de déplacement de la croûte terrestre, au sujet de laquelle j'avais correspondu pendant des années avec Charles Hapgood.

J'avais conclu, sur la base d'une recherche fouillée sur les origines de l'agriculture et les extinctions du Pleistocene, que 9 600 avant J.-C. constituait probablement le dernier déplacement. Après avoir discuté au sujet de la postface de *Lorsque le Ciel Tombe*, John, à sa manière directe habituelle, me demanda : « Si Bauval a raison quand il estime le Sphinx à 10 500 ans avant J.-C., comment faites-vous coïncider cette date avec votre période à 9 600 ans avant J.-C., pour le déplacement de la croûte terrestre ? »

John avait mis le doigt sur un point important. Si le Sphinx avait été construit avant le déplacement de la croûte terrestre, comme les données de Bauval l'indiquaient, alors

l'orientation du monument aurait été changée, résultant en un mauvais alignement. Mais le fait demeure que le Sphinx, et évidemment tout le complexe de Gizeh sont parfaitement alignés avec les points cardinaux de la terre. » Soit les calculs astro-archéologiques de Bauval sont faux, ou votre date de 9 600 ans est erronée, » dit John. « Comment êtes-vous sûr de cette date ? Pourriez-vous vous être trompé de neuf cents ans ? »

« John, » répliquai-je, « une batterie de datations archéologiques et géologiques au carbone indiquent de manière indubitable que la dernière catastrophe intervint en 9 600 ans avant J.-C. Je me tiens à cela. Peut-être que les anciens égyptiens se remémoraient une date plus ancienne qui revêtait une importance particulière pour eux, pas forcément la date de la sculpture du Sphinx. »

En octobre 1996, Robert Bauval et moi-même continuâmes à débattre amicalement lors d'une conférence à Boulder, Colorado. J'étais convaincu que le Sphinx avait été construit immédiatement après 9 600 avant J.-C. et j'expliquai pourquoi. Imaginez, commencé-je, qu'un astéroïde ou une comète géante frappe les États-Unis aujourd'hui, détruisant complètement le continent et rejetant toute la culture à des conditions de vie des plus primitives.

Ensuite, imaginez qu'une équipe de scientifiques, peut-être saufs sous la mer dans un sous-marin, survivent au cataclysme et décident de commémorer leur nation et de laisser un message pour le futur en construisant un monument aligné sur les cieux. Quel jour choisiraient-ils pour marquer la mémoire des États-Unis d'Amérique ? Serait-ce 1996, l'année où leur monde s'acheva ? Je ne le pense pas. Je pense qu'ils orienteraient leur monument vers 1776 : la date de la naissance de la nation. Et de la même manière, je pense que bien qu'il ait été construit en 9 600 ans avant J.-C., le Sphinx est orienté vers 10 500 ans avant J.-C., parce que cette date était significative pour leur culture.

Maintenant, les inconséquences et les interrogations en science sont comme l'oxygène dans mon sang ! Toute ma philosophie de la science se fait selon le mot d'ordre que les anomalies sont les passages vers la découverte. En général, je conduis ma recherche d'une façon méthodique et appliquée (certains diraient obsessionnelle). Toutefois, au cours des vingt dernières années de recherche sur le problème de l'Antlantide et du déplacement de la croûte terrestre, j'ai réalisé que la chance joue encore et encore un rôle critique dans la découverte.

Entre l'écriture de deux romans, ma femme, Rose, travaille à temps partiel à la bibliothèque de l'université et son approche intuitive à la recherche contrebalance idéalement mes méthodes méticuleuses. Je ne peux compter le nombre de fois où elle a ramené à la maison un livre qui s'avéra être exactement ce dont j'avais besoin. Ainsi, lorsqu'elle me présenta *Archéo-astronomie dans l'Amérique Pré-Colombienne*, je l'ouvris fiévreusement.

Écrit en 1975 par le Dr. Anthony F. Aveni, un des plus éminents astro-archéologues du monde, le livre me livra directement une des pièces du puzzle que je cherchais. Il s'avère que presque tous les principaux monuments mégalithiques de la Mésoamérique sont orientés au nord-nord-est. Aveni écrivit que les peuples mésoaméricains cherchaient à orienter leurs villes légèrement au nord-nord-est. Cinquante des cinquante-six sites examinés sont alignés nord-nord-est.

Toutefois, j'ai trouvé que l'explication d'Aveni laissait à désirer. Il croit que la Rue des Morts, la fameuse avenue de Teotihuacan (près de Mexico), est la clé du mystère du mauvais alignement de ces monuments. Cette rue, qui va directement vers la Pyramide de la Lune, est décalée du nord vers l'est de quinze degrés et demi. Comme elle pointe à un degré près vers la constellation de la Pleïade (un ensemble d'étoiles très

important dans la mythologie mésoaméricaine), Aveni considère cet alignement de travers comme une sorte de modèle, un maître-plan, pour le reste des mégalithes à travers la Mésoamérique. Mais ce qui est vrai pour la Rue des Morts de Teotihuacan ne l'est pas pour les autres sites répertoriés dans le livre d'Aveni. Son argument selon lequel les quarante neuf autres sites sont simplement de mauvaises copies du saint alignement de Teotihuacan est vide.

J'avais une idée différente, une théorie fondée sur la science de la géodésie, qui est l'étude des mesures de la forme et de la taille de la Terre. En plus d'être des observatoires astronomiques, et si ces sites Mésoaméricains faisaient aussi partie d'une vaste étude géographique ? Mon analyse des cartes anciennes m'avait convaincu que les Atlantes avaient cartographié le monde. Et si l'orientation des plus anciennes cités du Mexique étaient les restes d'une science perdue, la science de la géographie ? Et si l'alignement des anciennes cités était un décalque en pierre, une empreinte précise d'une Terre antédiluvienne ?

Teotihuacan se trouve sur la longitude ouest de 98,53. Si l'on soustrait les 15,28 degrés de désalignement, nous obtenons une latitude ouest de 83,25, soit à un demi degré près la position du Pôle Nord avant 9 600 avant J.-C., d'après Charles Hapgood. En d'autres termes, la Rue des Morts était à quinze degrés et demi de longitude ouest d'où Hapgood avait calibré le vieux pôle.

Lorsque j'ai fait cette découverte, j'étais naturellement très excité. Les anciens monuments du Mexique pourraient-ils être orientés vers le pôle avant le dernier déplacement de la croûte terrestre ? Les implications étaient profondes. Une telle orientation soulignerait l'existence d'une civilisation qui possédait une connaissance scientifique de la géographie terrestre. Ils devaient également avoir des méthodes d'analyse sophistiquées qu'ils utilisaient en Amérique avant que la croûte terrestre se déplace.

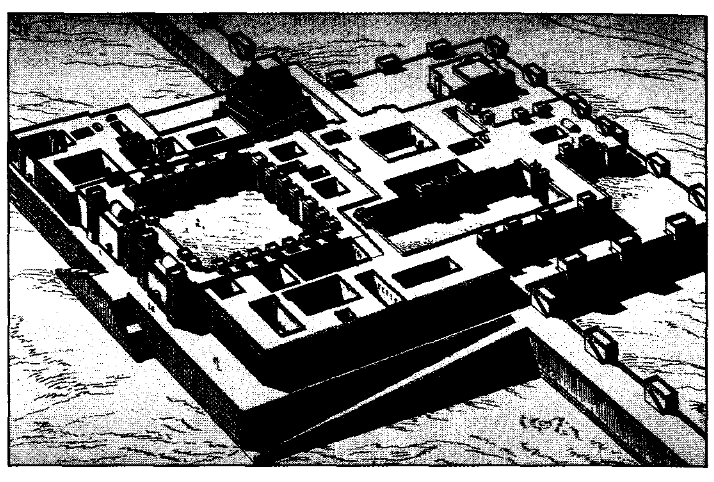
Je découvris rapidement que plusieurs sites Mésoaméricains importants (Tula, Tenayucan, Copan et Xochicalco, par exemple) correspondaient à ma théorie géodésique. Chacun de leurs désalignements, lorsqu'on les soustrait de leur longitude actuelle, donnent la longitude du Pôle Nord avant le dernier glissement de la croûte terrestre (83° ouest). Et si, me demandai-je, d'autres sites de l'Ancien Monde étaient aussi orientés vers le vieux pôle ?

J'ai commencé à chercher des sites en Irak, berceau des plus anciennes civilisations. À la différence de la Mésoamérique, ces sites n'avaient pas été étudiés en fonction de leur désalignement par rapport aux points cardinaux terrestres. Je devais pointer la preuve site par site, auteur par auteur. Mais cette tâche fastidieuse fût récompensée par ce que j'ai obtenu. J'ai bientôt découvert que beaucoup des sites les plus anciens du Moyen-Orient sont à l'ouest du Pôle Nord d'aujourd'hui. Comme les anciens sites de Mésoamérique, ils étaient orientés au vieux pôle.

Dans l'antique ville d'Ur, son ziggurat (une pyramide à escaliers symbolisant une montagne sacrée) et son temple au dieu de la Lune, Nanna, sont orientés au nord-ouest (vers le vieux pôle dans la Baie d'Hudson).

Sans le contrôle de la ville sainte de Nippur, aucun dirigeant ne pouvait se proclamer vraiment roi de Sumer. Les vestiges de la cité se trouvent au sud de Bagdad, où l'on a trouvé les plus célèbres tablettes en archéologie, au début du XXe siècle. Les tablettes révélaient la croyance Sumérienne dans l'existence d'une île paradisiaque perdue depuis longtemps et qui s'appelait Dilmun. Le mythe de Dilmun, que nous montrons dans *Lorsque le Ciel Tomba*, est remarquablement similaire à la mythologie du peuple Haida en Colombie Britannique, et qui raconte comment l'île paradisiaque fut détruite par le dieu Enlil lors d'un Grand Déluge. L'incroyable pouvoir d'Enlil est honoré à

Nippur par un temple et un ziggurat qui sont orientés au nord-ouest. Le ziggurat et le Temple Blanc de la ville sumérienne d'Uruk sont aussi orientés vers la Baie d'Hudson et non plein nord.



Ziggurat sumérien

Plus j'observais, plus je trouvais d'anciens sites au Moyen-Orient qui étaient orientés au Pôle Nord avant le dernier déplacement de la croûte terrestre. Peut-être le plus poignant est le Mur des Lamentations de Jérusalem, le seul vestige du Temple d'Hérode, construit sur le site du Temple de Salomon.

Maintenant, je savais que je cherchais un phénomène géodésique unique qui nécessitait une exploration. L'étape suivante fut de calculer les anciennes latitudes des principaux sites mégalithiques et sacrés du monde. Si les latitudes se trouvaient à des degrés significatifs, je pouvais être certain que j'étais sur quelque chose.

Le premier site que je mesurai fut, bien sûr, l'éternelle Grande Pyramide de Gizeh. Je calculai ses coordonnées entre 60° Nord, 83° Ouest (Pôle de la Baie d'Hudson). Gizeh avait été à 4 524 milles nautiques du Pôle de la Baie d'Hudson, ce qui signifiait que sa latitude était de 15° plus au nord avant 9 600 avant J.-C.

Je trouvais étrange que Gizeh, qui se trouve aujourd'hui à 30 degrés nord (un tiers de la distance entre l'équateur et le pôle), puisse être situé si exactement à 15 degrés nord (un sixième de la distance) avant le dernier déplacement de la croûte terrestre. Aussi, je décidai d'étudier Lhasa, le centre religieux du Tibet, parce que je savais que cette ville, comme Gizeh, se trouve à 30 degrés nord.

Les coordonnées de Lhasa sont 29 : 41N – 91 : 10E, soit à 5 427 milles nautiques du pôle de la Baie d'Hudson. La distance de l'équateur au pôle est de 5 400 milles nautiques (90 degrés fois 60 secondes = 5 400), ainsi Lhasa se trouvait juste à 27 milles nautiques (moins d'un demi degré) de l'équateur pendant le règne de l'Atlantide. Cela finissait par donner la chair de poule. Le déplacement de la croûte terrestre avait déplacé Gizeh de 15 à 30 degrés, et Lhasa de 0 degré à 30 degrés. Était-ce une coïncidence ?

La coïncidence a commencé à devenir forte quand j'ai comparé les emplacements de Gizeh et de Lhasa (et quelques autres sites anciens) avec la position de la croûte sur trois déplacements. J'ai été surpris de découvrir que les latitudes comme 0 degré, 12 degrés, 15 degrés, 30 degrés et 45 degrés revenaient toujours. Chacun de ces nombres divise la géographie de la terre en nombres entiers.

Cela était plus que du hasard, je les ai donc appelées les « latitudes sacrées ». La plupart de ces sites sont familiers à quiconque montre un intérêt en archéologie ou dans les principales religions des sites sacrés. Tous ces endroits sont à environ trente milles nautiques (une journée de marche) des latitudes sacrées, et sont donc encore mieux alignés géodésiquement que ce qu'avait montré les calculs astronomiques d'Aveni.

Le lecteur attentif notera que plusieurs de ces sites se rencontrent dans plus d'un tableau. En fait, ils sont situés au croisement de deux (voire trois) latitudes sacrées. Par exemple,

Gizeh se trouve à l'intersection de 15 degrés (pôle de la Baie d'Hudson) et 45 degrés nord (pôle de la Mer du Groenland) et maintenant à 30 degrés nord. Lhasa, qui est aujourd'hui presqu'à 30 degrés nord, se trouvait à l'équateur à l'époque du pôle de la Baie d'Hudson, et seulement à 32 milles nautiques de 30 degrés à l'époque du pôle de la Mer du Groenland.

Que cela voulait-il dire ?

Je crois que peu de temps avant le déplacement catastrophique de la croûte terrestre, les scientifiques de l'Atlantide se sont rendus compte que le nombre croissant de tremblements de terre et la montée du niveau de la mer qu'ils constataient, annonçaient l'arrivée d'une catastrophe géologique. Pour essayer de prévenir leur civilisation d'un désastre inévitable, ils devinrent obsédés par la découverte de ce qui était arrivé à la terre dans le passé lointain.

Des équipes de géologues se répandirent sur la planète avec la mission de mesurer les positions précédentes de la croûte terrestre. S'ils pouvaient déterminer exactement à quelle distance la croûte s'était déplacée dans le passé, ils pourraient avoir une idée de ce qui les attendait dans le futur. Au cours de leurs recherches, ils laissèrent des marqueurs géodésiques à des endroits qu'ils considéraient stratégiques pour leurs calculs.

Après le déplacement de la croûte terrestre qui détruisit l'Atlantide, les anciens calculs furent redécouverts par des survivants qui ne savaient rien de cette enquête géographique oubliée et désespérée. Naturellement, ils crurent que ces merveilleux marqueurs géodésiques, venant de ceux qui étaient morts, étaient des messages des dieux. Les sites devinrent sacrés et des villes furent construites autour. (ce n'est pas un accident si Teotihuacan est un terme aztèque qui signifie « Place des Dieux »), et leur objectif pratique fut oublié.

Les générations suivantes continuèrent à prier dans ces gigantesques lieux sacrés, mais finalement, le vent du temps finit par éroder les structures originelles. De nouveaux autels furent érigés au-dessus des ruines laissées par les survivants de l'Atlantide. Mais pendant chaque reconstruction, des murmures du passé soufflèrent aux architectes de conserver les orientations d'origine qui pointaient vers le pôle de la Baie d'Hudson lorsque l'Atlantide était florissante.

Les secrets enfouis dans les villes tombant peu à peu en ruine furent oubliés pendant des milliers d'années. Finalement, des intrépides en Égypte, en Mésopotamie, en Inde, en Chine et en Amérique ont eu le courage de commencer des fouilles. L'histoire des découvertes remarquables faites par ceux qui osèrent creuser sous les sites sacrés, commence seulement à émerger. La mission secrète des Chevaliers Templiers à Jérusalem et les engins sophistiqués que Moïse emporta d'Égypte sont simplement deux de ces récits fascinants.

Je crois que nous pouvons expliquer la localisation énigmatique des anciens mégalithes de façon satisfaisante pour justifier leurs désalignements énigmatiques. Ces sites sacrés, qui contiennent des indices de notre véritable histoire, continuent à attirer des visiteurs, qui s'émerveillent de leur architecture magnifique et s'interrogent sur l'intelligence et la vision de leurs ancêtres anonymes. Mais mon explication ne couvre que le sommet d'un grand iceberg. Il y a bien d'autres sites qui peuvent être découverts en faisant des calculs simples dérivés des changements de latitude après les déplacements de la croûte terrestre, dont en particulier les sites de l'Atlantide même, l'île continent d'Antarctique.

Je ne pensais pas trouver une aventure plus passionnante que ma recherche de dix-huit ans sur l'Atlantide. Mais l'emplacement unique des sites les plus sacrés de la terre a émergé comme un mystère qui me fascine autant que ce voyage-là.

23

Les ruines sous-marines du Japon

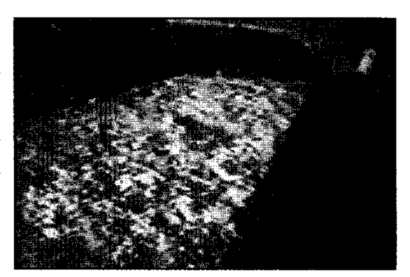
A-t-on retrouvé les ruines de l'ancienne Lémurie ?

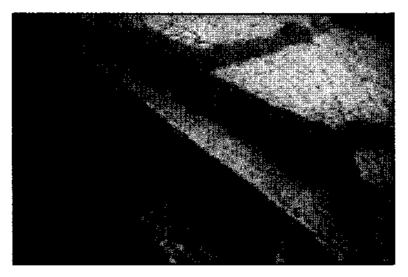
FRANK JOSEPH

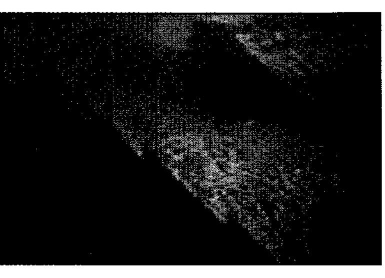
En mars 1995, un plongeur sportif s'éloigna du périmètre de sécurité près de la côte sud d'Okinawa. Lieu de bataille lors de la Deuxième Guerre Mondiale, l'île s'apprêtait à être la scène d'un autre drame. Alors que le plongeur glissait à des profondeurs insondées à environ 12 mètres sous l'eau claire du Pacifique, il se retrouva subitement confronté à un grand édifice en pierre, lourdement chargé de corail.

En approchant, il vit que la structure colossale était noire et austère, un arrangement effondré de blocs monolithiques, dont la forme originale avait été obscurcie par les dépôts organiques. Après avoir tourné autour du monument anonyme plusieurs fois et avoir pris des photos, il remonta à la surface, se réorienta et retourna au bord. Le jour suivant, des photos de sa découverte apparaissaient dans tous les principaux journaux du Japon.

La structure déclencha instantanément une controverse, et attira des foules d'archéologues plongeurs, des journalistes et des curieux non professionnels, dont aucun ne put affirmer son identité. Ils ne pouvaient même pas se mettre d'accord pour savoir si c'était une œuvre de la main de l'homme, ancienne ou moderne. Était-ce les vestiges d'une défense mili-







Formations Yonaguni
(photographies de Fuji Television)

taire côtière oubliée ? Ou bien est-ce que cela datait de quelque chose d'entièrement différent et largement plus vieux ?

Déjà, il y avait des murmures sur la culture perdue de Mu, conservée dans des légendes comme « La Patrie de la Civilisation », qui périt dans la mer bien avant les temps historiques. Mais l'énigme engloutie d'Okinawa était hermétiquement fermée par des incrustations trop épaisses. La structure donnait l'impression d'avoir été faite il y a longtemps par la main de l'homme.

Toutefois, la nature laisse parfois paraître ses formes comme artificielles. Le débat populaire et scientifique sur ses origines allait bon train. Puis, à la fin de l'été de l'année suivante, un autre plongeur partit explorer les eaux d'Okinawa et fut abasourdi de découvrir une arche imposante, ou une porte, faite de grands blocs de pierre, bien assemblés, à la manière de la maçonnerie préhistorique que l'on trouve dans les villes Incas de l'autre côté du Pacifique, dans la chaîne des Andes, en Amérique du Sud.

Cette fois-ci, il n'y avait aucun doute. À cause de violents courants dans la zone, le corail n'a pas pu s'accrocher à cette structure, la laissant visible à 30 mètres dans ces eaux transparentes. C'était assurément fait par la main de l'homme, et très ancien. Cela semblait presque miraculeux, une vision incroyable d'un édifice presque conservé sur le fond de l'océan.

Mais cette découverte fut seulement la première d'une série de révélations sous-marines, cet été-là. Attirés par la possibilité de découvrir d'autres structures dans la zone, des équipes de plongeurs experts vinrent de la côte sud d'Okinawa, en utilisant des filets de recherche standard. Leurs efforts professionnels furent bientôt récompensés. Avant l'arrivée de l'automne, ils découvrirent cinq sites archéologiques sous-marins près de trois îles au large.

Les sites se trouvaient entre 7 et 30 mètres de profondeur, mais ils sont tous du même style, malgré la grande variété de leurs détails architecturaux. Ils comprenaient des rues pavées et des intersections, des sortes de grands autels, de larges escaliers menant à de grandes places, des chemins processionnels surmontés de paires de sortes de pilônes.

Les édifices effondrés couvraient apparemment le sol de l'océan (bien que de façon continue), depuis la petite île de Yonaguni au sud ouest d'Okinawa, jusqu'aux îles environnantes – Kerama et Aguni, à quelque 500 kilomètres au large.

Si l'exploration en cours révèle encore d'autres structures reliant Yonaguni à Okinawa, les sites individuels sont peut-être les composants séparés d'une immense ville, reposant au fond du Pacifique.

La structure la plus grande découverte à ce jour se trouve près de la côte est de Yonaguni, à 30 mètres de fond. Elle est d'environ 73 mètres de long, 27 mètres de large et 14 mètres de haut. Tous les monuments semblent avoir été construits avec de la pierre granitique, bien qu'aucuns passages internes ou chambres n'aient été trouvés. Jusqu'à un certain point, les structures sous-marines ressemblent à celles qu'on peut trouver sur l'île d'Okinawa, comme le château de Nakagusuku.

Plus un édifice cérémoniel qu'une installation militaire, Nakagisiku remonte au début du premier millénaire après J.-C., bien que son identité en tant que site religieux soit encore plus ancienne. Ses constructeurs et la culture qu'ils représentaient sont inconnus, bien que son enceinte soit encore considérée avec une crainte superstitieuse par les habitants actuels d'Okinawa. D'autres parallèles avec les plus anciens sites sacrés d'Okinawa peuvent être trouvés à Noro, où des tombes dessinées de la même manière rectiligne, sont encore vénérées comme de reposoirs des défunts ancestraux des insulaires. Il est remarquable de noter que le terme Okinawaien pour ces tombes est moai, le même terme que les Polynésiens de l'Île de Pâques, utilisent, à 9 000 kilo-

mètres de là, pour les statues avec de grosses têtes et de grandes oreilles, dédiées à leurs ancêtres !

Des connections possibles à travers le Pacifique pourraient s'avérer plus que simplement philologiques. Certains vestiges ensevelis supportent la comparaison avec les *heiau* trouvés dans les lointaines Îles Hawai. Les Heiau sont des temples linéaires faits de longs remparts de pierre et conduisant à de grands escaliers surmontés de larges places, où autels en bois et des idoles gravées étaient placés. De nombreux heiau existent encore et continuent d'être vénérés par les autochtones. En termes de construction, les exemples d'Okinawa comprennent d'énormes blocs de pierre isolés ; les heiau sont, eux, faits de nombreuses pierres de taille plus petite.

D'après la tradition Hawaienne, ils ont été construits par les Menehune, une race aux cheveux roux de maîtres maçons, qui occupaient les îles bien avant l'arrivée des Polynésiens. Ces premiers habitants partirent, ne voulant pas se mêler aux nouveaux arrivants.

Les structures englouties d'Okinawa trouvent des exemples similaires aux confins est de l'Océan Pacifique, le long des côtes péruviennes. Les ressemblances les plus frappantes se trouvent dans l'ancienne Pachacamac, une immense ville religieuse, à quelques kilomètres au sud de la capitale moderne, Lima. Bien qu'en fonction du temps des Incas (jusqu'au XVI[e] siècle), elle précède les Incas de plus de 1 500 ans, et constituait le siège de l'oracle le plus important d'Amérique du Sud. Des pèlerins venaient à Pachacamac de tout le Tiawantisuyu (l'Empire Inca), jusqu'à ce qu'elle fut saccagée et profanée par les espagnols, sous la conduite du dynamique frère de Francisco Pizarro, Hernando, accompagné de vingt-deux conquistadors lourdement armés. Il reste assez de la ville faite en briques séchées, avec ses escaliers majestueux et ses grandes places, pour suggérer des parallèles avec les édifices engloutis autour d'Okinawa.

Deux autres sites pré-incas au nord, juste après Trujillo, ont également des éléments importants en commun avec les structures sous-marines de l'autre côté de l'océan. Ce qu'on appelle le Temple du Soleil est une pyramide surmontée d'une terrasse, construite il y a deux mille ans par un peuple appelé les Moche. Haute de plus de trente mètres et longue de deux-cent-huit mètres, la plateforme aux marches irrégulières en briques de pisé cru, constituait autrefois le centre colossal d'une ville qui comptait 30 000 habitants. Sa ressemblance avec la structure trouvée à Yonaguni est remarquable.

De l'autre côté du Pacifique, le premier empereur du Japon s'appelait Jimmu, et son successeur Kamu, tous deux faisant partie des fondateurs « légendaires » de la société japonaise. Un autre empereur ancestral était Temmu, dont on dit qu'il est à l'origine du *Kojiki* (« Archives des Anciennes Affaires ») et du *Nihongi* (« Chroniques du Japon »). Au nord du Japon, coule une rivière considérée comme sacrée, car elle a amené les premiers êtres demi-dieux dans le pays ; elle s'appelle la rivière Mu. En japonais, le mot *mu* signifie « qui n'existe pas ou qui n'existe plus », comme en coréen. Cela fait-il référence à un pays qui « n'existe plus » ?

Dans la Rome antique, la Lémurie était un rituel conduit par chaque chef de foyer pour apaiser les esprits des défunts, qui revenaient chaque année. La Lémurie était aussi le nom d'un grand royaume insulaire que les Romains situaient « dans la Mer à l'Extrême Orient », que l'on a parfois considérée comme l'Océan Indien. Il disparut pour devenir « la demeure des âmes en peine ».

Le cérémonie de la Lémurie fut instituée par Romulus en expiation du meurtre de Remus. Ici aussi, nous trouvons Mu en relation avec la fondation d'une civilisation, dans la mesure où les frères furent considérés comme les géniteurs de Rome. En latin, leurs noms sont prononcés avec l'accent sur la deuxième syllabe : RoMUlus et ReMUs.

Au début du XIX[e] siècle, alors que les biologistes anglais commençaient à faire la classification des mammifères, ils appliquèrent l'ancien terme *lemur* pour décrire des primates arborigènes primitifs, découverts à Madagascar, parce que ces animaux possédaient de grands yeux flamboyants, exactement comme les lemures fantômesques décrites dans le mythe Romain. Lorsqu'on découvrit des lémuriens en dehors d'Afrique, aussi loin qu'en Inde et en Malaisie, les scientifiques théorisèrent qu'un continent dans l'Océan Indien pouvait avoir lié tous ces territoires avant de s'enfoncer sous les eaux. Les océanographes ont depuis établi qu'un tel continent n'a jamais existé.

Mais les collecteurs de traditions orales à travers toutes les peuplades des îles du Pacifique, restaient perplexes en entendant des thèmes récurrents de mère patrie disparue, à partir de laquelle les porteurs de la culture ancestrale étaient venus pour replanter les germes de la société. Sur Kaua'i, les Hawaien parlent du Mu (aussi connu comme le Menehune mentionné plus haut), qui arriva dans le passé lointain, en provenance d'une « île flottante ».

Le chant ancestral le plus important connu des Hawaïens est le « Kumulipo », qui raconte l'inondation terrible qui détruisit le monde, il y a longtemps. Les dernières lignes évoquent quelque catastrophe naturelle dans le passé lointain : « Est né le bruit des vagues montantes et descendantes, le grondement, le tremblement de terre. La mer se déchaîne, envahit la plage, puis les endroits habités, puis peu à peu tout le pays. Cela met fin à la lignée du premier chef, dans le passé lointain, qui habitait dans le haut pays froid. Mort est le courant venant du nombril de la Terre. C'était une vague guerrière. Beaucoup de ceux qui vinrent disparurent dans la nuit. » Le survivant qui échappa à la « vague guerrière » était Kuamu.

En dépit d'une abondance de traditions populaires dans tout le Pacifique, décrivant toutes une patrie submergée, les premières cartes exactes du fond de l'océan, réalisées au sonar, ne révélèrent rien qui puisse ressembler à un continent perdu. Mais des énigmes archéologiques soutenant les mythes existent encore dans des endroits aussi éloignés que la petite île Malden, où une route pavée conduit directement dans et sous la mer. L'île inhabitée comporte aussi quarante pyramides à plateforme.

Un thème architectural provocant, qui relie l'Amérique du Sud au Japon à travers la Polynésie et qui suggère une culture intermédiaire perdue, est la porte sacrée. Le point central esthétique de Tiahuanaco, une grande ville cérémoniale dans les Andes Boliviennes, près du Lac Titicaca, est constitué de deux portes rituelles. L'une se trouve au-dessus d'une cour affaissée à l'entrée et qui encadre de façon dramatique une statue d'un dieu ou d'un homme, haute de plus de trois mètres ; l'autre, tout au bout du complexe, est la fameuse Porte du Soleil, orientée vers différents phénomènes solaires.

Au loin, dans le Pacifique, sur l'île de Tonga, se trouve le Haamonga-a-Maui, « Le Fardeau de Maui », une porte en pierre, haute de quatre mètres cinquante et pesant 109 tonnes, alignée avec le lever du soleil au solstice d'été. Le Japon est couvert de milliers de portes semblables, la plupart en bois, mais toutes servant à définir un espace sacré. Connu sous le terme de torii, le même mot apparaît dans diverses anciennes langues indo-européennes, et survit dans le mot allemand pour porte : « Tor ». Une particularité remarquable des structures englouties dans les environs d'Okinawa est une porte non reliée, faite de grands blocs de pierre. Les Romains, qui célébraient un festival de la Lémurie, chaque mois de mai, ornaient leur empire de portes cérémoniales en plein air.

Ces parallèles intrigants, combinés à une multitude de preuves archéologiques et de traditions descriptives locales, a convaincu les chercheurs qu'une « X-culture », puissante, et située au centre, a effectivement existé dans le Pacifique, dont les influences

civilisatrices s'étendirent dans les deux directions. Leurs conclusions semblent corroborées par les découvertes récentes dans les Îles Ryukyu, où des particularités architecturales de structures immergées comportent des affinités éloquentes avec des structures pré-Incas au Pérou et des tombes ancestrales sur Okinawa. Mais les édifices engloutis apportent plus de questions que de réponses. De quand datent-ils ? Pourquoi sont-ils sous l'eau ? Qui les a construits ? Dans quels buts ?

Les preuves qui ont été collectées jusqu'ici, suggèrent que le site n'a pas succombé à une catastrophe géologique soudaine. À part un ou deux monuments penchés à des angles irréguliers, aucun ne présente de dommage structurel, aucune fissure ou pierre tombée. Au contraire, ils apparaissent dans un bon état, pratiquement d'origine. Ils furent soit recouverts par la montée du niveau de la mer, soit engloutis avec un territoire s'effondrant lentement, ou bien une combinaison des deux.

La plupart des chercheurs optent pour ce dernier scénario, quand les océanographes nous disent que le niveau de la mer s'est élevé de trente mètres, il y a 1,7 million d'années. Même ainsi, les sites japonais doivent être très anciens. Ils sont constamment maintenus propres par de forts courants, ce qui rend la datation au carbone impossible.

Les raisons pour lesquelles ils furent construits paraissent moins difficiles à comprendre, parce que leur ressemblance avec les heiau de Hawaï, implique qu'il s'agirait essentiellement d'édifices cérémoniels. Leurs grands escaliers conduisent à des plateformes maintenant vides, mais où se trouvaient certainement des autels en bois et des idoles sculptées, installés pour des drames religieux.

Un mot que la plupart des archéologues professionnels américains n'osent pas prononcer suggère qui furent leurs adorateurs et constructeurs. Mais à la vue des nombreux récits de centaines de cultures autour du Pacifique relatifs à une inondation qui détruisit une civilisation antérieure, si la ville engloutie d'Okinawa n'est pas la Lémurie perdue, alors de quoi s'agit-il ?

24

West, Schoch et Hancock plongent dans les eaux lémuriennes

J. Douglas Kenyon

La question des ruines sous-marines dans le Pacifique demeure controversée, même dans la communauté scientifique alternative. Atlantis Rising *n'a pas pris parti d'un côté ou d'un autre sur ce débat, désirant au contraire présenter les deux argumentaires d'une façon équitable. Je dirais, toutefois, que les individus qui pensent que ces ruines sous-marines sont faites de la main de l'homme, sont soutenus par l'argument présenté par Frank Joseph, dans le chapitre précédent, alors que ceux qui s'interrogent sur cette supposition se trouveront plus en accord avec les positions défendues par Robert M. Schoch, Ph. D. et d'autres, dans les lignes qui suivent.*

Le Rédacteur en Chef

En septembre 1997, l'égyptologue iconoclaste John Anthony West, accompagné par le géologue Robert M. Schoch, Ph. D., et l'écrivain Graham Hancock, visitèrent l'île de Yonaguni au Japon, où une mystérieuse plateforme pyramidale de près de 50 mètres avait été découverte sous les eaux de l'océan, à une profondeur de vingt-quatre mètres. En plusieurs plongées, les trois hommes observèrent ce qui pouvait être l'une des découvertes les plus importantes du siècle. À la suite de ce voyage, West a partagé avec *Atlantis Rising* son opinion relative à l'authenticité du site archéologique.



John Anthony West (photographie de Tom Miller)

Schoch et lui, ont fait le voyage prédisposés à croire qu'ils trouveraient là la grande découverte que nous

attendons tous – la découverte d'une preuve indéniable d'une civilisation antédiluvienne (la zone est sous l'eau depuis au moins 11 500 ans). Certes, les photos qu'on leur avait montrées étaient ambiguës. Et après tout, ce sont leurs recherches, qui, quelques années auparavant, ont ébranlé l'establishment scientifique en démontrant que c'était l'eau et non le vent qui avait érodé le Grand Sphinx d'Égypte, établissant ainsi qu'il était plus ancien de milliers d'années que ce que l'on pensait initialement.



Dr. Robert M. Schoch à Yonaguni

Après avoir examiné le site de Yonaguni, toutefois, West et Schoch sont d'avis qu'il est probablement d'origine naturelle, quoique façonné par la main de l'homme d'une certaine manière – peut-être pour créer une forme terrienne. Cependant, les deux hommes continuent à penser que même si le site de Yonaguni est strictement d'origine naturelle, l'endroit demeure l'un des sites – sinon *le* plus – inhabituel trouvé à ce jour. Une chose sur laquelle West, Schoch et Hancock s'accordent de façon unanime, est la nécessité d'une recherche plus poussée et d'une analyse complète du site, estimant qu'il est beaucoup trop tôt pour en tirer des conclusions finales.

En réponse aux commentaires de West, l'auteur d'*Atlantis Rising*, Frank Joseph, souligne que West, Schoch et Hancock n'ont visité qu'un des huit endroits qui sont disséminés sur une zone de cinq cents kilomètres, et qu'il est de la responsabilité de Schoch de démontrer maintenant comment de simples forces géomorphologiques ont pu créer des formations, qui, si elles sont naturelles, sont uniques au monde.

Après avoir suivi une conférence de chercheurs d'avant-garde, organisée en Angleterre par *Quest Magazine* (à laquelle assistait aussi West), Joseph rapporte que, alors qu'il y a encore beaucoup de controverses et de complexité sur ce sujet, il a senti un certain consensus à la conférence, relatif au fait que les formations étaient d'origine humaine. Joseph a aussi ajouté que des analyses de laboratoire faites par des chercheurs japonais sur certaines pierres du site sont compatibles avec une taille ouvragée.

25

L'Inde 30 000 ans avant J.-C.

Les racines de la culture indienne gisent-elles au fond de l'océan Indien ?

DAVID LEWIS

Le monde est rempli de mystères. Et étant donné ses traditions mystiques, aucun autre endroit au monde n'est plus mystérieux que l'Inde, un pays et une culture dont on dit qu'ils sont enracinés dans des temps immémoriaux.

Les Occidentaux ont souvent essayé de sonder les mystères de la Mère Inde. Des savants occidentaux, nouveaux venus sur la scène du monde, ont constamment essayé de dater la civilisation indienne selon la chronologie occidentale, supposant une supériorité intellectuelle qui écarte de façon routinière la sagesse accumulée pendant des millénaires, incluant des traditions culturelles qui parlent des origines de l'humanité, de continents perdus et de civilisations préhistoriques évoluées.

Mais ce ne fut pas toujours le cas. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, alors que des idées scientifiques sur les origines de l'homme avaient juste commencé à prendre forme en Europe, de nombreux archéologues et géologues historiques acceptèrent l'idée du déluge biblique et des continents perdus, sur lesquels ils trouvèrent des preuves solides, même un territoire continental dans l'Océan Indien – le grand Continent Méridional du naturaliste britannique Alfred Russell Wallace. Aujourd'hui, la science dominante croit encore que des masses continentales comme le Gondwanaland et la Pangée, ont dû exister, bien qu'ils les relèguent à des époques extrêmement reculées : il y a 180 à 200 millions d'années.

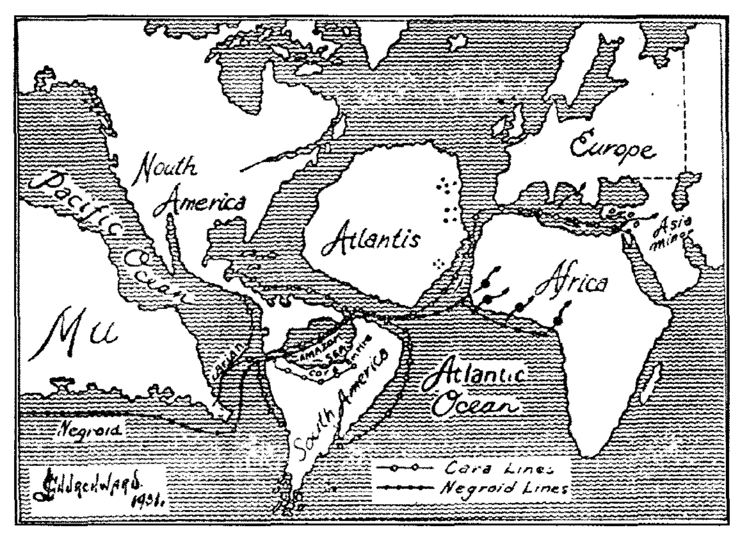


Divinité dans un temple du Sri Lanka

LA MÈRE DE TOUTES LES PATRIES

Lémurie, le terme qui s'applique au continent perdu dans l'Océan Pacifique ou dans l'Océan Indien, est apparu dans les années 1860, lorsque les géologues trouvèrent des similitudes frappantes entre des fossiles et des strates sédimentaires en Inde, Afrique du Sud, Australie et Amérique

du Sud. Ces géologues émirent l'hypothèse qu'un grand continent, ou qu'au moins une sorte d'archipel, avait existé dans l'Océan Indien, et ce territoire fut nommé Lémurie par le biologiste anglais Philip L. Scalter, d'après les lémuriens de Madagascar.



Carte de Mu par James Churchward

Madame Hélène Blavatsky, fondatrice de la Société Théosophique, écrivit longuement sur la Lémurie à la fin du XIX[e] siècle, et dans le courant des années 1920, le Colonel James Churchward prétendit avoir découvert des tablettes anciennes en Inde, décrivant Mu (Lémurie), une civilisation brillante mais perdue qui aurait existé dans le Pacifique. Churchward consacra sa vie et ses études à ramener à la vie la culture lémurienne, au travers d'une série de livres.

La théorie de la dérive des continents, qui propose le glissement très lent des continents, puis le concept de la tectonique des plaques, éloignèrent l'idée de Lémurie dans l'esprit de beaucoup, tout en apportant satisfaction à une des doctrines essentielles sur la pensée scientifique moderne au sujet des origines. La doctrine essentielle s'appelle l'uniformitarianisme, qui assure que tous les développements naturels sur Terre surviennent extrêmement lentement, de manière croissante, et d'une façon plus ou moins uniforme. Les grandes inondations, les cataclysmes mondiaux et l'engloutissement de continents dans la récente préhistoire sentent le biblique, et ainsi les Darwinistes anti-bibliques d'autrefois imposèrent la doctrine de l'uniformitarianisme aux géologues et aux archéologues historiens. L'idée que des cataclysmes à grande échelle aient à voir avec la préhistoire était considérée comme hérétique, jusqu'à ce que récemment, on découvrit un grand impact d'astéroïde dans la région du Yucatán, ayant causé la destruction des dinosaures, il y a plusieurs millions d'années.

Mais considérer les traditions anciennes de l'Asie du Sud qui corroborent les découvertes des géologues historiens, celles qui disent qu'un continent habité a existé dans ce qui est maintenant l'Océan Indien. C'est une croyance qui se développe jusqu'à ce jour parmi les peuples de l'Inde du Sud, du Sri Lanka, et dans les îles de la Mer d'Adaman, au large de la Malaisie.

Une tradition émerge des écrits de l'ancienne Ceylan, qui se réfère à une civilisation perdue dans une zone maintenant occupée par l'Océan Indien et à un territoire qui reliait le sous-continent indien avec l'île du Sri Lanka – le genre de tradition qui est rejetée comme une fable par l'intelligentsia actuelle.

« Autrefois, » établit un ancien texte ceylanais, « la citadelle de Rawana (Le Seigneur de Lanka), 25 palais et 400 000 rues furent avalés par la mer. » Le territoire submergé, selon un antique récit, se trouvait entre Tuticorin au sud-ouest de la côte indienne et Manaar sur Ceylan, ce qui ne constitue pas un territoire de la taille de ce qu'envisageait les géologues historiens, mais, s'il existait, une portion submergée du sous-continent indien équivalente.

Une autre tradition culturelle, citée dans l'ouvrage d'Allan et Delair, *Cataclysme ! Preuves indéniables d'une catastrophe cosmique en 9 500 ans avant J.-C.*, relative aux Selungs de l'archipel Mergui au large du sud de la Birmanie, parle aussi d'un territoire enseveli : « Auparavant, [le] pays était de dimensions continentales, mais la fille d'un esprit démoniaque jeta de nombreux rochers dans la mer… les eaux s'élevèrent et avalèrent le pays… Tous les êtres vivants périrent, sauf ceux qui purent s'échapper sur une île qui resta au-dessus des eaux. »

Une des épopées tamoules de l'Inde du Sud, le *Silappadhikaram*, mentionne fréquemment un vaste territoire appelé Kumari Nadu, aussi connu sous le nom de Kumari Kandam (et identifié plus tard comme la Lémurie par des savants européens), et qui s'étendait bien au-delà des côtes actuelles de l'Inde, dans l'Océan Indien. Des commentateurs de l'Inde du Sud décrivirent en détail un Tamil Sangham préhistorique, une académie spirituelle, située dans cet ancien pays. Ils écrivirent aussi sur l'immersion de deux rivières, La Kumari et la Pahroli, au milieu du continent, et sur un pays doté de montagnes, d'animaux et de végétation.

Le *Silappadhikaram* parle d'un pays de quarante-neuf provinces, et de chaînes de montagnes qui contenaient des pierres précieuses (Le Sri Lanka et d'autres parties de l'Inde produisent encore aujourd'hui des pierres précieuses). Ce royaume de Pandyan, selon la tradition, a régné de 30 000 à 16 500 avant J.-C. Au moins une lignée de mystiques de l'Inde du sud se réclament descendants de cette époque ancienne extraordinaire, lorsque leurs géniteurs spirituels atteignaient des âges extrêmement avancés grâce à la maîtrise yogique, marchant comme des dieux virtuels. C'est un phénomène qu'on dit avoir été perpétré jusqu'à aujourd'hui, dans certaines régions reculées de l'Himalaya.

De plus, le poème épique indien, le *Mahabarata*, daté du cinquième millénaire avant le Christ par certains savants indiens non anglicisés, contient des références qui placent son héros, Rama, sur ce qui est actuellement la côte ouest de l'Inde, regardant un vaste territoire maintenant occupé par l'Océan Indien. Ces épopées indiennes font aussi allusion à des technologies avancées sous la forme de *vimana*, un engin aérien utilisé pour transporter l'élite de la société et pour porter la guerre. Des récits indiens moins réputés décrivent ces engins en détail et longuement, laissant les savants comme les historiens perplexes. En outre, les grandes épopées indiennes décrivent de façon vivante une dévastation militaire qui ne peut qu'être comparée à la guerre nucléaire.

Le savant Sanskrit et le célèbre physicien J. Robert Oppenheimer, père de la bombe à hydrogène, a apparemment interprété l'antique épopée comme une déflagration nucléaire préhistorique. Après le premier test atomique à Alamagordo, au Nouveau-Mexique, Oppenheimer cita timidement le Mahabarata, en disant, « Je suis devenu la mort, le destructeur des mondes. » Dans une interview ultérieure, alors qu'on lui demandait si le test d'Alamagordo était la première fois où une bombe atomique détonnait, Oppenheimer répondit que c'était **la première fois dans l'*histoire moderne***.

Mis à part Oppenheimer, les contes de machines volantes, de continents perdus, et d'une guerre nucléaire préhistorique sont-ils simplement mythiques ou bien ces anciennes références nous fournissent-elles des archives historiques, longtemps oubliées, puis écartées par la science moderne et ses préjugés, comme étant pure fantaisie ?

LE FILTRE DE LA CONNAISSANCE

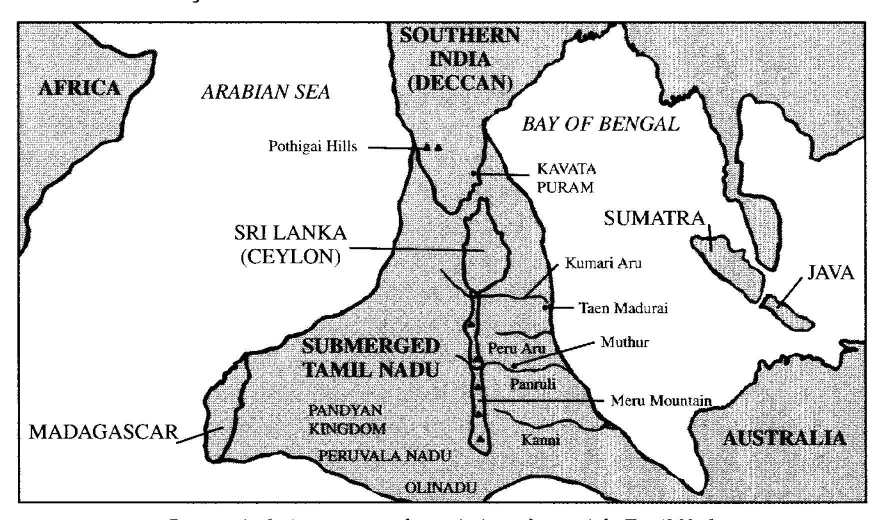
Pour commencer à répondre à cette question, nous devons d'abord examiner l'histoire du savoir telle qu'elle persiste en Inde.

Depuis le XIXe siècle, les savants occidentaux ont continuellement écarté la signification historique des traditions culturelles des peuples antiques, y compris celles de l'Asie du sud. Avec un parti pris décidément ethnocentrique – le descendant intellectuel du colonialisme occidental – les experts réinterprétèrent l'histoire orientale, rejetant des systèmes entiers de philosophie et de sciences anciennes, pour les esprits experts, dans les poubelles de l'histoire. Cette poubelle historique est le réceptacle de tout ce qui entre en conflit avec les modèles européens, comme la Chrétienté biblique et le matérialisme scientifique. Ici, nous trouvons le début du « filtre de la connaissance », bien connu maintenant des étudiants en archéologie, géologie et d'autres disciplines alternatives, impliqués dans la recherche des origines perdues.

L'Inde, avec le traitement qu'en a fait l'Occident et son acceptation, est typique de la façon dont l'intellectualisme occidental a conquis le monde. Appelez-le le modèle « L'Occident est le meilleur » : une adhésion stricte aux doctrines européennes qui nient les traditions et les tentatives d'apporter des théories plus anciennes relatives aux origines de la civilisation que celles des savants occidentaux. En plus de cela, ajoutez un matérialisme scientifique qui rejette toute les théories non matérielles relatives aux origines de l'homme, de la vie et de la réalité.

Par exemple, après avoir trouvé que l'ancien Sanskrit d'Inde est la racine de presque toutes les langues principales du monde, les savants occidentaux conçurent un schéma ethnocentrique pour expliquer le phénomène – schéma que le premier ministre de l'Inde, Jawaharlal Nehru et d'autres intellectuels Indiens modernes ont fini par admettre. Un autre peuple européen a dû exister, nous disent les savants, une race Indo-européenne, dont le monde, y compris l'Inde, a tiré ses racines linguistiques et son stock génétique.

Les savants ont aussi exproprié les Aryens de l'Inde antique, maintenant mythiques, pour constituer ce scénario. Cette race mythique, nous a-t-on appris, est partie d'Europe, puis a envahi la Vallée de l'Indus, au nord de l'Inde – en faisant du Sanskrit et de la culture védique un produit plutôt qu'une source de la civilisation occidentale – et plutôt récente avec ça.



Carte spéculative montrant le territoire submergé du Tamil Nadu

Mais la théorie de l'invasion aryenne est depuis tombée, après avoir été rétrogradée en une théorie de la *migration*. James Schaffer, de l'Université Case Western, un archéologue réputé, spécialiste de l'Inde ancienne, a dit à ce sujet : « Les archives archéologiques et les traditions anciennes orales et littéraires du sud de l'Asie sont maintenant convergeantes ». « Certains savants ont avancé qu'il n'y a rien dans la "littérature" qui situe clairement les Indo-Aryens en dehors du sud de l'Asie, alors que les archives archéologiques le confirment maintenant... Nous rejetons fermement les interprétations historiques simplistes, qui remontent au XVIIIe siècle [L'époque de l'invasion de l'Inde par les Britanniques]... Ces interprétations qui prévalent encore sont dévaluées par l'ethnocentrisme, le colonialisme, le racisme et l'anti-sémitisme européens. »

Rien de tout cela, bien sûr, n'est favorable au savoir occidental.

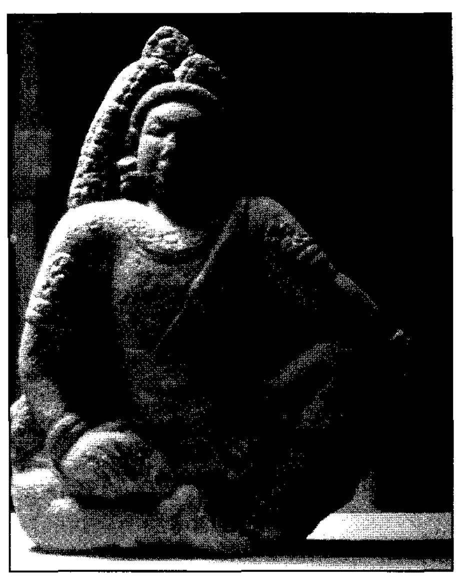
L'Inde du sud, un pays dont certains font remonter les racines à la plus lointaine antiquité, antérieure à celle du nord, a souffert du même destin. Des locuteurs d'une langue proto-Davidienne, le prédécesseur d'une famille de langues parlées dans le sud – et certains disent le Sanskrit lui-même – sont entrés par le nord-ouest, nous dit-on. Les deux théories sont nécessitées par les croyances occidentales, tout d'abord au sujet de la suprématie de la théorie des origines du Jardin d'Éden, puis, avec l'arrivée des Darwinistes, la théorie largement répandue du « venu d'Afrique » – la doctrine selon laquelle l'homme a évolué à partir d'une forme plus primitive en Afrique du Sud, a fait son chemin lentement vers l'Asie, puis vers le Nouveau Monde, il y a seulement 12 000 ans.

Mais la théorie de l'invasion aryenne a été démontée. Aucun squelette ne montre de différence entre les supposés envahisseurs et les peuples indigènes d'Inde. Et l'imagerie satellite montre maintenant que l'antique civilisation Harrapan dans la Vallée de l'Indus et le Mohenjo-Daro a probablement décliné et a disparu à la suite de changements climatiques – c'est-à-dire l'assèchement de la Rivière Saraswati *mythique* – plutôt qu'à la suite de la descente de hordes imaginaires d'Aryens. Toutefois, enterrer la théorie de l'invasion Aryenne ouvre la boîte de Pandore pour les savants orthodoxes au sujet non seulement de la préhistoire de l'Inde, mais de celle du monde entier. Si le Sanskrit précède les autres langues du monde, de même que le stock génétique de l'Inde, comment expliquer la préhistoire en termes conventionnels ?

David Hatcher Childress attribue la disparition d'Harrapa et du Mohenjo-Daro à quelque chose de beaucoup plus controversé que le changement climatique : *une déflagration nucléaire préhistorique*, impliquant des avions et des missiles (les « flèches enflammées » terriblement destructrices de Rama). C'est une vision qui peut sembler assez bizarre, mais elle est présentée de façon convaincante dans les écrits anciens – comme l'a observé Oppenheimer – et avec quelques preuves géologiques, selon Childress.

Entretemps, même la pensée orthodoxe estime que la culture villageoise indienne précède largement le Mohenjo-Daro et la civilisation Harappan. Des excavations à Mehgarth, dans le Pakistan actuel, a repoussé cette date en Inde à 6 000 ans avant J.-C., avant l'avènement soi-disant de la civilisation au Moyen-Orient. Certains savants orthodoxes créditent l'Inde non seulement du premier alphabet, mais aussi comme berceau de la civilisation, qui s'est ensuite étendu à la Mésopotamie, à Sumer et à l'Égypte. Des preuves linguistiques, en outre, apportent des indices surprenants : Les langages indigènes d'endroits aussi éloignés que le Kamchatka et la Nouvelle-Zélande portent des similitudes avec le Tamoul, la langue de l'Inde du sud. Des mots tamouls se retrouvent aussi dans les grandes langues classiques du monde : Sanskrit, Hébreu et Grec.

Mais jusqu'où va le filtre du langage ? Que reste-t-il encore de l'histoire réelle de l'Inde dans les poubelles créées par l'ethnocentrisme, le colonialisme et le matérialisme scientifique européens ?


Ancienne statue du Tamil Nadu

La mort de la théorie de l'invasion aryenne pourrait ne représenter que le sommet de l'iceberg des conceptions erronées relatives à l'ancienneté et la nature de l'antiquité du sous-continent indien, sa culture, son peuple et ses réalisations. On a souvent estimé que l'Inde Mère avait une histoire qui remontait aux profondeurs du passé, à une époque avant que soient créés les mythes, lorsque les grands *rishis*, hommes à la sagesse profonde et à l'élévation spirituelle phénoménale, marchaient sur la terre.

Cette Inde ancienne, soit-disant produite par les dieux, date de l'époque où les grands poèmes épiques du *Ramayana* et du *Mahabarata*, ainsi que les traditions ancestrales du Tamil Nadu se développèrent dans l'Inde du sud.

Certains pensent que la culture de cette Inde ancienne précède celle du nord, faisant autrefois partie du Kumari Kandam, un grand continent méridionnal qui se serait étendu de l'actuel Madagascar à l'Australie vers 30 000 avant J.-C.

Des textes obscurs de la tradition Siddhanta du Tamil Nadu rapportent qu'un grand déluge inonda le Kumari Kandam. C'est une idée qu'on retrouve dans les écrits du Colonel James Churchward et de W.S. Cervé, tous les deux proclamant une excellente connaissance des textes indiens et tibétains, respectivement, et qui parlent d'un continent perdu depuis longtemps et situé à l'est.

Où sont passés tous les mammifères ?

Alors que la théorie de la dérive des continents suppose un mouvement lent et régulier des territoires sur des centaines de millions d'années, il existe des preuves que la surface de la Terre a en fait bougé avec une rapidité et une violence extrêmes dans la préhistoire récente. Une grande et subite extinction est intervenue sur la planète, peut-être pas plus tard qu'il y a 11 500 ans (date estimée de la dernière grande glaciation), au cours de laquelle des centaines d'espèces de mammifères et de plantes ont disparu de la surface de la terre, entraînées dans des cavernes profondes, avec des tombereaux de boue, à travers le monde. La science moderne, avec tous ses pouvoirs et ses préjugés, n'a pas encore été capable d'expliquer le phénomène.

Au contraire, on pourrait raisonnablement dire qu'elle a essayé de *nier* les preuves, avec ses théories encore plus encombrantes de la période glaciaire, supposées expliquer tout et n'importe quoi de nature cataclysmique qui aurait pu intervenir dans la préhistoire récente. Des mouvements glaciaires graduels causèrent la mort et la destruction, nous dit-on, bien que de telles affirmations n'expliquent pas les preuves dans le monde entier qui indiquent à l'examen qu'un cataclysme mondial a dû avoir lieu. Bien sûr, les scientifiques ne peuvent pas expliquer pourquoi de grands glaciers auraient glissé d'un seul coup.

Allan et Delair dans *Cataclysme* ! – un travail érudit étonnant et complet – amassent un quantité formidable de preuves *connues* qui corroborent les légendes de la déflagration / déluge recueillies dans les archives mythologiques du monde. Si nous suspendons

la croyance dans les récits écrits de la récente préhistoire, Allan et Delair comblent le vide de la manière la plus convaincante. Et la majeure partie des preuves se trouvent en Asie du sud, ce qui expliquerait la disparition d'un continent dans la mer au cours de la récente préhistoire.

Les vestiges recueillis en 1947 par le navire d'exploration suédois *Albatros* ont révélé un plateau de lave durcie sur au moins plusieurs centaines de kilomètres au sud-est du Sri Lanka. La lave, preuve d'une rupture sévère dans la croûte terrestre, remplit presque toutes les vallées qui existaient là auparavant. L'immense éruption qui a généré cette lave peut avoir coïncidé avec la chute du Continent Méridional de Wallace (alias Kumari Kandam), pour lequel des preuves zoologiques et botaniques existent et qui donnent une date assez récente à ce territoire, selon Allan et Delair.

Parmi les trésors de preuves compilées par les géologues historiques et ressuscitées par Allan et Delair, se trouvent des grottes asiatiques remplies d'os de nombreuses espèces d'animaux préhistoriques récents, de partout dans le monde, qui pourraient avoir été conduit à leur dernière demeure par des tombereaux d'eau, poussés par une force de la nature spectaculaire et cataclysmique.

À la lumière des travaux d'Allan et de Delair, d'autres anomalies géographiques, comme la trappe du Deccan en Inde, une grande plaine triangulaire constituée de lave et épaisse de plusieurs centaines de mètres, couvrant 400 kilomètres carrés, dans la dépression de l'Indo-Gange, une gigantesque craquelure dans la surface de la terre, s'étendant de Sumatra jusqu'au Golfe Persique, à travers l'Inde, peut être interprétée comme la preuve d'un cataclysme fantastique, qui engloutit le Mumari Kandam au temps de la grande extinction. Et cette zone du Deccan est géologiquement distincte de la plaine de l'Indo-Gange et de l'Himalaya au nord. Les rochers du Deccan sont parmi les plus vieux du monde, sans aucune trace de séjour sous-marin, et souvent recouverts de couches de sédiments ou de basalte apportés par la lave fondue.

Des héritages lointains ?

D'autres fragments surprenants de preuves anormales suggèrent une culture qui aurait voyagé dans un bateau à technologie avancée, voir dans un avion, et qui aurait existé dans le Kumari Kandam : par exemple, la nature identique du script de la Vallée de l'Indus avec ceux qu'on trouve sur l'Île de Pâques de l'autre côté de l'Océan Pacifique. Selon certains chercheurs indiens du sud, les scripts soit-disant indéchiffrables sont écrits dans une langue proto-tamoule, qui relierait la culture de la lointaine Île de Pâques et ses fameuses statues mégalithiques avec l'Inde du sud antique, ou Kumari Kandam – une idée qu'on retrouve dans les coutumes des habitants de l'Île de Pâques à propos d'un grand continent Pacifique d'où leur peuple serait originaire.

Et en continuant vers l'est jusqu'en Amérique du Nord, de nouvelles méthodes de datation ont permis d'estimer la momie de la Grotte de l'Esprit – les restes d'un homme d'une quarantaine d'années découverts en 1940 dans une grotte de Carson City, Nevada – au septième millénaire avant J.-C. Bien que ces restes aient été revendiqués par les Indiens d'Amérique, les traits faciaux de la momie ressemblent plutôt à ceux d'un homme du sud-est asiatique. Avec des querelles en ce qui concerne l'âge de cet homme, et les incertitudes et préjugés relatifs à la datation des objets et fossiles en général, la momie de la Grotte de l'Esprit pourrait être les restes d'un habitant du Kumari Kandam, ou peut-être au moins ceux d'un ancêtre.

Que la momie de la Grotte de l'Esprit vienne ou non du Kumari Kandam, en fait ou génétiquement, elle oblige à un nouveau regard sur les vieilles recherches dans le

domaine des origines de l'homme et sur la probabilité qu'une civilisation avancée ancienne ait existé, et **cela commence à déranger le paradigme scientifique occidental**. Le problème pour les partisans d'un « Ouest meilleur », et avec eux les matérialistes bon teint, est que la plupart des cultures du monde proposent des traditions et des archives mythologiques qui contredisent les suppositions agressives de la science occidentale, ses affirmations au sujet de la préhistoire et la nature de l'homme. De plus en plus souvent, des révélations additionnelles dans de nombreux domaines, de l'archéologie à la physique moderne, en passant par les études sur la mort clinique, soutiennent les traditions anciennes.

Et même si les suppositions où « l'Ouest est le meilleur » continuent à proliférer dans les livres et les universités du monde, des archives écrites dans la terre et dans des textes anciens réapparaissent peu à peu, comme des fantômes d'un passé oublié. Les archives de l'Inde Mère, où ces fantômes étaient des dieux, ne font pas exception.

Cinquième Partie

La haute technologie antique

26

Secret des mondes oubliés

Une conversation avec Peter Tompkins

J. DOUGLAS KENYON

Pour ceux qui font remonter leur découverte personnelle de la sagesse des anciens et des pouvoirs des forces invisibles à la fin des années 1960 et au début des années 1970, deux livres les ont influencés. *La Vie Secrète des Plantes* et *Les Secrets de la Grande Pyramide* ont été de grands best-sellers, ce qui a obligé l'establishment orthodoxe à se défendre vigoureusement.

Aujourd'hui des notions comme la préférence des plantes pour la bonne musique ou les mesures miraculeuses de la Grande Pyramide peuvent sembler passéistes, mais il y a vingt-cinq ans, elles ont suscité la polémique et procuré une grande notoriété à l'écrivain Peter Tompkins. Parce qu'il avait osé défier si ouvertement les titans de l'establishment scientifique, Tompkins obtint non seulement la notoriété mais aussi pendant un temps une certaine crédibilité.

Ces deux livres sont toujours régulièrement imprimés, mais bien que scrupuleux dans sa recherche, il a été rejeté par la science conventionnelle comme un excentrique. Deux de ses autres livres, *Mystères des Pyramides Mexicaines* et *Les Secrets du Sol*, n'ont rien fait pour changer cette réputation infondée ; toutefois, il ne se renie pas et continue à être actif. Personnage fécond et fascinant, *Atlantis Rising* a été très heureux de pouvoir l'interroger afin de débattre sur un certain nombre de sujets dont il partage l'intérêt avec le magazine.

Originaire de Géorgie, Tompkins a grandi en Europe, mais revint aux États-Unis pour étudier à Harvard. Ses études furent toutefois interrompues par la Deuxième Guerre mondiale. D'abord employé par le *New York Herald Tribune*, il devint ensuite correspondant de guerre pour Mutual et la NBC. À la fin de la guerre, il travaillait avec Edward R. Munrow sur CBS. En 1941, sa carrière de reporter fut interrompue par un travail assigné au sein de la TOI (précurseur de l'OSS, qui devint finalement la CIA).

Il passa cinq mois derrière les lignes ennemies. « Au débarquement d'Anzio, » se rappelle-t-il, « le Général Donovan et le Général Park m'envoyèrent à Rome avant le débarquement, et s'ils étaient arrivés, nous aurions eu une grande victoire. Mais nous fûmes bloqués. Ensuite, j'ai dû envoyer des messages radio quatre ou cinq fois par jour

pour informer sur les agissements des Allemands – où ils allaient attaquer, avec quelles forces, etc. »


Peter Tompkins

Pendant la mission, Tompkins recruta de nombreux agents qui étaient envoyés au nord pour servir de liaison avec les partisans et de préparer le terrain pour l'avancée prévue des Alliés. Finalement, il alla à Berlin. Quand, à la fin de la guerre Truman dissout l'OSS, Tompkins trouva qu'il n'avait rien à faire dans la nouvelle CIA et il reprit sa liberté. Pendant les années d'après-guerre qu'il passa en Italie, il apprit à faire des films et à écrire des scénarios en développant une saine horreur de la censure : « J'ai réalisé que la seule façon de dire ce que je voulais dire était d'écrire des livres. Ils ne sont pas censurés. »

Mais même ainsi, il découvrit qu'il était malgré tout couvert d'anathème par certains. « J'ai été jeté dehors au cours de nombreux dîners, ricane-t-il, pour avoir parlé de métaphysique ou tout autre sujet alors considéré comme fou, j'ai appris à rester tranquille. »

Mais il n'a pas appliqué cette attitude à l'écrit. Même s'il n'a pas complètement échappé à une certaine forme de censure. Tompkins pense que son dernier ouvrage, *Les Secrets du Sol*, qu'il décrit comme « un cri pour sauver la planète des criminels chimiques, » a été virtuellement « étouffé par l'éditeur », par crainte d'effrayer le public. Conçu comme une suite de *La Vie Secrète des Plantes*, le livre décrit les alternatives aux engrais chimiques, qui d'après Tompkins sont absolument inutiles et ne conduisent qu'à la mort du sol et des micro-organismes, empoisonnent les plantes et finalement les animaux et les hommes. » Tompkins pense que *ces engrais sont la cause principale du développement du cancer.*

Il n'y a pas que les éditeurs qui ont gelé les plans de l'écrivain. Une idée qu'il eut d'utiliser une technique très prometteuse pour passer virtuellement la Grande Pyramide aux rayons X, fut apparemment bloquée par Zahi Hawass et l'Autorité des Antiquités Égyptiennes. « Cela aurait coûté quelques centaines de dollars de passer toute la pyramide aux rayons X et de trouver enfin ce qu'il y a là-dedans, » dit-il. « Je pensais que cela ferait une émission de télévision intéressante, personne n'en voulait. C'était très étrange. »

À propos du travail très médiatisé de l'astronome belge Robert Bauval, qui cherche à montrer un alignement entre les pyramides et la constellation d'Orion, Tompkins hausse les épaules : « C'est une hypothèse, mais qu'on ne peut pas prouver. Je ne m'intéresse au sujet de la Grande Pyramide qu'à ce qui est solide, indiscutable. » Tompkins veut plus que des « théories sans fin », dont il a des pièces remplies. Mais il concède, « si vous pensez aux Dogons et à la connection avec Sirius, il est évident que, sur cette planète, les gens en savaient beaucoup plus sur l'astronomie, et qu'ils ont pu être reliés d'une façon ou d'une autre aux étoiles. Mais je ne suis vraiment intéressé que lorsqu'on vient avec des preuves solides. »

Pour Tompkins, on trouve abondamment des preuves d'un savoir astronomique avancé dans l'antiquité, dans l'architecture ancienne. « C'est évident que tous les grands temples d'Égypte étaient orientés astronomiquement et placés de façon géodésique, » dit-il. Il est particulièrement intéressé par Tel el-Amarna, qu'il voit comme le sujet d'un livre futur. La connaissance astronomique incorporée dans la cité construite par Akhenaton est « hallucinante » comme le dit Tompkins. Malheureusement pour lui, Livio Catullo Stecchini, savant italien et autorité dans les mesures anciennes, sur lequel Tompkins s'est beaucoup basé dans son ouvrage *Secrets de la Grande Pyramide*, est mort.

Il est intéressant de noter que Tompkins n'a jamais permis la publication de *Secrets de la Grande Pyramide* en Italie, car l'éditeur voulait supprimer l'annexe de Stecchini. L'injustice continue à mettre Tompkins en colère : « Voici un génie italien méconnu, mais les Italiens disent que si vous l'imprimez votre livre ne peut être publié. »

Le livre suivant de Tompkins, sur les pyramides mexicaines, a encore renforcé sa conviction que les anciens possédaient une connaissance poussée de l'astronomie. Bien qu'il ne soit pas convaincu que les similitudes entre l'Égypte et le Mexique prouvent l'existence d'une culture-mère comme l'Atlantide, il croit « que des peuples ont traversé l'Atlantique dans les deux sens ». Et il pense que les constructeurs du Mexique utilisaient les mêmes systèmes de mesures que les Égyptiens. « Je devrais écrire un livre entier sur ce qui était connu des deux côtés de l'Atlantique, » dit-il.

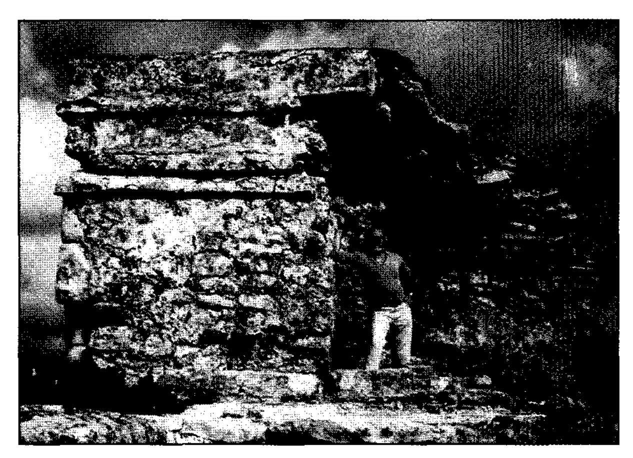
Pendant l'expérience mexicaine, Tompkins a réussi – à grands frais et avec difficulté – à filmer l'effet du soleil levant et couchant à l'équinoxe, sur le temple de Chichen Itza. « C'est absolument stupéfiant, » dit-il, « mais vous pouvez voir ce serpent prendre vie, en ce jour précis. Il monte et descend les marches. Nous l'avons filmé et c'est tout simplement magnifique. Comment ont-ils orienté la pyramide pour que cela n'arrive qu'à l'équinoxe ? »

La réponse à cette question a conduit Tompkins en Nouvelle-Zélande voir Geoffrey Hodgeson, qui devint célèbre dans les années 1920 en notant la position précise des planètes à un moment donné. Convaincu par la démonstration de Hodgeson, Tompkins en conclue qu'il connaissait le secret qui permit aux anciens d'atteindre leurs alignements astronomiques précis sans avoir accès aux instruments modernes. « Ils n'avaient pas besoin de ces instruments, » dit-il, « car ces instruments étaient construits en eux-mêmes. Ils pouvaient dire avec clairvoyance exactement où se trouvaient les planètes et comprendre leurs mouvements. » Une telle compréhension, bien qu'accessible aux anciens, a été tout à fait oubliée par la société high tech occidentale. « Nous nous sommes enfermés dedans, » dit-il. « Nous avons fermé les volets sur notre seconde vue. »

Fasciné par la clairvoyance et le potentiel qu'elle représente, Tompkins a essayé de l'utiliser comme une ressource dans ses recherches plus scientifiques. Lorsque sa recherche de preuves concrètes de l'existence de l'Atlantide le conduisit aux Bahamas, il utilisa tous les outils à sa disposition. Lorsqu'un site apparaissait envahi de débris de marbre ancien provenant de colonnes et de frontons, un médium lui dit que l'endroit n'était rien d'autre que le cimetière d'un navire du XIX[e] siècle à destination de La Nouvelle Orléans, et qui possédait un mausolée en marbre à bord. Sur un plan plus scientifique, un échantillonnage clandestin de la célèbre route de Bimini, l'a convaincu que le pavage n'était pas de main d'homme, mais constitué de galets.

Il fallut un géologue de l'Université de Miami pour lui donner ce qu'il voulait. Le dr. Cesare Emiliani montra à Tompkins le résultat de ses propres échantillonnages multiples dans le Golfe du Mexique. Cela prouvait de façon définitive qu'il y avait eu une grande inondation environ 9 500 ans avant J.-C. Tompkins se souvient : « Emiliani a dit "Ils disent que l'Atlantide a été trouvée dans les Açores, ou bien au large des côtes de l'Espagne, ou bien encore au large de la côte est des États-Unis. Tous ces endroits", dit-il, "pourraient avoir fait partie de l'Empire Atlantide qui fut submergé exactement à la date mentionnée par Platon". »

Plusieurs années auparavant, Tompkins avait écrit l'avant-propos de la traduction anglaise du livre d'Otto Muck *Le Secret de l'Atlantide*. Tompkins pensait que l'hypothèse de Muck selon laquelle l'Atlantide avait été coulée par un astéroïde était plausible, et il le pense toujours, bien que cela reste à prouver. Dans l'ouvrage d'Emiliani, toutefois, Tompkins croit y trouver la seule preuve géologique sur le sujet.



Peter Tompkins a Chichen Itza

Bien sûr, prouvée ou non, l'Atlantide, comme beaucoup d'autres notions controversées, n'est pas prête d'être acceptée facilement par l'establishment intellectuel. Les raisons sont claires pour Tompkins : « Si une partie de cela était prouvée, **ils devraient ré-écrire tous les livres scolaires sur l'archéologie**. Si la théorie de West sur le Sphinx est correcte (qu'il a plus de 10 000 ans), cela changerait beaucoup de choses. » Par analogie, il décrit un homme qu'il connaît au Canada qui a développé un traitement contre le cancer, et souligne la menace que fait peser cette découverte sur l'industrie du cancer, milliardaire en dollars.

Une vie entière passée à chercher sur les bas-côtés a rendu Tompkins philosophe sur sa propre transition physique. Alors qu'il reconnaît qu'il « continue », il dit : « Je suis beaucoup plus apaisé à la perspective de la mort. Comme le temps, c'est une sorte d'illusion. Je veux dire que vous perdez votre corps, mais qu'est-ce que c'est ? Vous en avez eu d'autres avant et vous en aurez probablement d'autres après. Vous ferez peut-être mieux sans eux. »

En tout cas, sa productivité baisse. Son prochain livre promet de prouver l'existence des créatures élémentaires. Le projet a été inspiré par la récente validation scientifique des travaux d'Annie Besant et de C. W. Leadbeater visant à établir la cartographie de la structure subatomique. Peu avant le début du siècle, les deux dirigeants de la Société Théosophique avaient décidé d'utiliser leurs pouvoirs yogiques pour analyser les éléments. Leadbeater voyait et Besant dessinait. Lorsque leur travail fut publié, personne n'y prêta attention. Après tout, non seulement il était « impossible » de faire ce qu'ils faisaient, mais leurs résultats contredisaient la science conventionnelle.

Puis, dans les années 1970, un physicien anglais découvrit leur livre et réalisa qu'ils décrivaient avec justesse les quarks et d'autres caractéristiques qui venaient juste d'être découverts. Avec une justification établie aussi fortement, Tompkins poursuit les travaux que les deux auteurs ont faits sur les esprits élémentaires, de même que les travaux du clairvoyant et célèbre Rudolf Steiner.

« Si vous mettez tout ensemble », dit-il, « et que vous réalisez que ces gens pouvaient décrire et dessiner des atomes et des isotopes **des années avant leur découverte**, et qu'ensuite vous vous penchez sur leur description des esprits de la nature, leur fonction sur la planète, leur relation avec les êtres humains, et pourquoi nous devrions nous y relier de nouveau, vous devez les écouter. Je veux dire que c'est blanc et noir. Vous ne pouvez y échapper. »

27

Agriculture ancienne, à la recherche des chaînons manquants

La preuve irréfutable d'une source perdue de la civilisation peut-elle être trouvée dans nos champs de culture ?

WILL HART

Un des aspects les plus curieux des mystères de l'histoire est qu'il y ait quelque chose de mystérieux sur quoi se pencher. Pourquoi notre histoire *devrait*-elle être pleine d'anomalies et d'énigmes ? Nous sommes devenus conditionnés à accepter ces incongruités, mais si nous considérons la situation, cela n'a aucun sens. Nous connaissons l'histoire de l'Amérique, de l'Europe, de Rome et de la Grèce, avec une précision qui remonte à trois mille ans, exactement comme nous connaissons nos histoires personnelles. Nous trouverions bizarre et inacceptable que ce ne soit pas le cas.

Toutefois, si nous remontons plus loin dans la préhistoire que Babylone, vers Sumer ou l'Égypte ancienne, les choses sont plus troubles. Il peut y avoir quelques explications : 1) nos idées et croyances sur la façon dont l'histoire se déroule sont en conflit avec la vérité ; 2) Nous souffrons d'une amnésie collective pour une raison inconnue et/ou une combinaison des deux.

Imaginez que vous vous leviez le matin complètement amnésique, sans idée sur comment vous êtes arrivé sur cette planète et sans souvenir de votre passé. Nous sommes dans une situation analogue en ce qui concerne l'histoire de la civilisation, et c'est tout aussi troublant. Ou bien disons que nous vivons dans une vieille maison victorienne, pleine d'objets étranges et anciens. C'est tout à fait notre situation quand nous visitons les anciennes ruines ou les galeries des musées, en nous demandant qui a réalisé cela, comment et pourquoi.

Il y a cent cinquante ans, l'histoire de l'Ancien Testament était généralement considérée comme une pure fiction, y compris l'existence de Sumer (le Shinar biblique), Akkad et l'Assyrie. Mais ces pièces oubliées de notre passé ont été découvertes à la fin du XIX[e] siècle et au début du XX[e] siècle, lorsqu'on trouva Ninive et Ur. Les artéfacts trouvés là ont modifié complètement notre vision de l'histoire.

Jusqu'à il y a peu, nous ne connaissions pas les origines de notre propre civilisation. Nous n'avions aucune idée sur qui pouvait avoir inventé la roue, l'agriculture, l'écriture, les villes, ou tout le reste. En outre, pour quelque raison curieuse et inexplicable, il n'y avait pas grand monde pour s'en soucier, et même les historiens préféraient laisser les ruines de l'histoire humaine ensevelies dans les déserts de sable. Cette attitude est aussi étrange que les mystères eux-mêmes.

Accepteriez-vous cette situation si vous étiez amnésique, ou bien feriez-vous tout votre possible pour reconstruire votre passé et votre identité ?

Il semblerait que nous nous cachons quelque chose. Certains diront qu'il s'agit d'une visite d'anciens astronautes, troublante pour l'esprit, d'autres avanceront qu'une civilisation ancienne aurait été détruite pas un cataclysme. En tout cas, nous avons apparemment enfoui et oublié ces épisodes parce que le souvenir en est trop douloureux. Personnellement, je n'ai pas tiré de conclusion définitive en ce qui concerne ces idées ; toutefois, je suis sûr que les théories orthodoxes présentées par les archéologues, historiens et anthropologues traditionnels **ne résistent pas à un examen approfondi**.

Il est curieux que nous ayons développé la capacité à envoyer des sondes jusque sur Mars et de décomposer le génôme humain, et même de nous cloner, mais que nous en sommes encore à essayer de comprendre le mystère des cultures des pyramides, de la préhistoire, et de comment nous avons fait le saut quantitatif de l'Âge de Pierre à la civilisation ! Cela n'ajoute rien. Pourquoi en tant qu'espèce, n'aurions-nous pas maintenu les fils qui nous relient directement et concrètement à notre passé ?

J'ai ce pressentiment que les reporters chercheurs et les détectives ont lorsqu'ils creusent longuement dans une affaire non résolue. Il nous manque des éléments ou/et nous ne regardons pas la situation correctement, et nous passons sans doute à côté de la signification évidente de preuves, parce que nous avons été conditionnés à penser certains faits d'une certaine façon. Par ailleurs, nous n'avons pas posé toutes les bonnes questions. Cela ne fait jamais de mal de revenir aux choses de base et de passer en revue tout ce que vous pensez connaître et ce que signifient les « faits » réels.

Nous avons toujours eu le choix de donner un sens au monde ou pas. La vie nous a donné une quantité incroyable de leviers et de liberté en ce qui concerne l'acquisition des connaissances. Nos ancêtres maîtrisaient les règles de base du jeu de la survie pendant la longue durée de l'Âge de Pierre. Ils n'avaient pas besoin de savoir que la Terre tournait autour du Soleil ou de connaître la structure de l'atome pour réussir. Mais après l'ultime période glaciaire, quelque chose d'étrange fait son apparition, et la race humaine connaît une transformation soudaine qui propulse notre race dans un territoire inconnu.

Nous subissons encore les conséquences de ces événements explosifs.

Revenons en arrière et dressons la scène de l'évolution humaine ancienne telle que la science nous la dépeint. Nos ancêtres se trouvaient dans un monde plein de miracles naturels, faisant face aux défis que leur présentait la nature, devant tous affronter la survie de base. Pour commencer, ils n'avaient pas d'outils et ne pouvaient que faire face aux défis au fur et à mesure qu'ils se présentaient à eux, comme les autres animaux. Nous devons garder cet arrière-plan en perspective. Nous savons exactement comment vivaient les gens de l'Âge de Pierre parce que de nombreuses tribus vivaient encore ainsi à travers le monde au cours des cinq cents dernières années, et elles ont été étudiées en profondeur.

Nous savons que l'humanité était assez homogène pendant toute la durée de l'Âge de Pierre. Même il y a 10 000 ans, les gens vivaient sensiblement de la même manière, qu'ils soient en Afrique, en Asie, en Europe, en Australie ou en Amérique. Ils vivaient très proches de la nature, chassant les animaux sauvages et cueillant les plantes, ils utilisaient des outils en pierre, ainsi que des armes en pierre, bois et os. Ils avaient appris l'art de faire et de contrôler le feu, et ils possédaient une connaissance très fine des habitudes des animaux, de la nature du sol, des cycles de la nature, et comment distinguer les plantes bénéfiques de celles qui étaient empoisonnées.

Ces savoirs et leur façon de vivre avaient été acquis avec difficulté à travers des millions d'années d'expérience. Les humains de l'Âge de Pierre ont été mal décrits et compris. Ils n'étaient pas des brutes stupides, et il n'y aurait ni pensée moderne, ni civilisation moderne, sans la longue évolution par laquelle ils sont passés pour établir les bases nécessaires aux événements ultérieurs. Ils étaient clairement conscients, complètement en communion avec la nature, et indubitablement plus forts et plus robustes que nous ne le sommes aujourd'hui.

En réalité, le monde naturel dont nous avons hérité de l'homme de l'Âge de Pierre était entièrement intact. Tout était aussi primitif et virginal qu'au cours des millions d'années de l'évolution de l'homme. La nature avait versé sa générosité sur ces êtres humains des origines, et ils avaient appris à vivre dans ce cadre naturel. Vu dans une perspective statistique, le statut de l'homme a été celui du chasseur et du cueilleur pendant 99,99 % de notre existence en tant qu'espèce, au moins selon la science moderne.

Il est facile de comprendre comment nos lointains ancêtres vivaient ; la vie changeait très peu et très lentement. L'homme préhistorique s'adaptait et s'en tenait à ce qui fonctionnait. C'était une façon de vivre simple mais exigeante, qui était transmise de génération en génération par l'exemple et par la tradition orale.

Il ne semble pas qu'il y ait le moindre mystère à ce sujet. Mais tout ceci commença à changer radicalement après la dernière période glaciaire. Soudainement, certaines tribus adoptèrent une nouvelle façon de vivre. Abandonnant leur existence nomade, elles se sédentarisèrent et commencèrent à récolter certaines plantes et à domestiquer plusieurs espèces d'animaux. Les premiers pas vers la civilisation sont souvent décrits, mais jamais vraiment analysés en profondeur. Qu'est-ce qui les a conduit à changer soudainement ? C'est plus compliqué à expliquer que ce que nous avons longtemps cru.

La première hypothèse est basique et simple. Les gens de l'Âge de Pierre ne mangeaient pas des graines, or celles-ci sont la base de l'agriculture et de l'alimentation de la civilisation. Leur alimentation était constituée de simple viande d'animaux sauvages et de légumes frais et de fruits sauvages.



Fermiers de l'Égypte ancienne

Pour commencer, nous analyserons la discordance dans l'évolution d'un point de vue général, en examinant l'écart de caractéristiques des nourritures mangées depuis « la révolution agricole » qui commence il y a 10 000 ans et celle des chasseurs-cueilleurs de notre genre qui remonte, elle à deux millions d'années. Les semences de l'herbe comestible d'aujourd'hui

aurait été inaccessibles à l'humanité jusqu'à leur domestication, à cause de leur faible distribution géographique. Par conséquent, le génôme humain est idéalement adapté à ces nourritures disponibles avant l'agriculture.

Cela nous présente une énigme aussi difficile à déchiffrer que celle de la construction de la Grande Pyramide. Comment et quand nos ancêtres ont-ils accompli ce saut ? Comme ils n'avaient que peu ou pas du tout d'expérience avec les graines sauvages, comment pouvaient-ils connaître leur utilisation, et même savoir si elles étaient comestibles ?

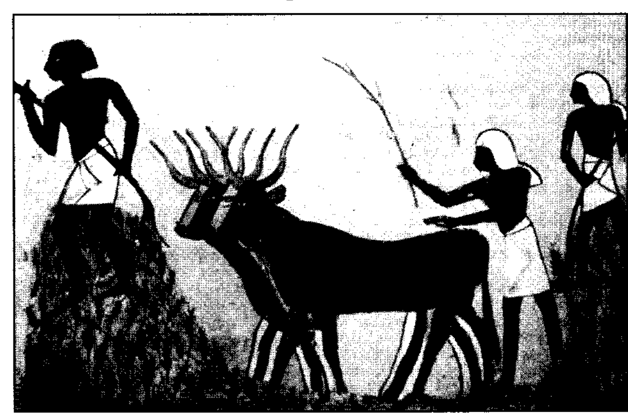
Au-delà, à l'époque de l'apparition soudaine des civilisations sumérienne et égyptienne, les graines avaient déjà été hybridées, ce qui demande un haut degré de connaissance et d'expérience avec les plantes, ainsi qu'avec le temps. Si vous avez une expérience avec les plantes ou les fruits sauvages, ou bien avec l'agriculture, alors vous connaissez la différence entre les semences sauvages et celles hybrides qui sont cultivables. Il est bien établi que les chasseurs-cueilleurs n'avaient aucune expérience de l'ensemencement des plantes ou de la domestication des animaux, et cela aurait certainement pris plus de temps pour passer de zéro à un état avancé que ce que les historiens estiment généralement.

Nous devons demander d'où venait leur savoir ? Comment l'homme de l'Âge de Pierre a soudainement acquis les capacités à domestiquer les plantes et les animaux, et cela avec une grande efficacité ? Nous trouvons des chiens de pure race tels que les Salukis et les Greyhounds dans l'art égyptien et sumérien : comment ont-ils été croisés si vite à partir des loups ?

Ces questions rendent les explications conventionnelles difficiles à accepter : 1) Le lent processus de l'évolution de l'homme pendant l'Âge de Pierre ; 2) La création et la mise en œuvre soudaines de nouveaux outils, nouvelles nourritures et de nouvelles formes sociales, sans aucun précédent. Si l'homme préhistorique avait mangé des graines sauvages, expérimenté l'hybridation sur une longue période, et évolué au sein d'étapes clairement identifiées, alors nous pourrions le comprendre.

Mais comment pouvons-nous accepter le scénario de l'Âge de Pierre à l'époque de la Grande Pyramide de Gizeh ?

L'ensemencement des plantes est une science exacte, et nous savons qu'il était pratiqué à Sumer, en Égypte et par les anciens Israélites. Si vous en doutez, considérez que nous cultivons les mêmes récoltes de graines primaires que celles développées par les Anciens. C'est un fait étrange et cela demande une exploration soutenue. Il y avait des centaines d'autres plantes sauvages qu'il était possible de domestiquer. Pourquoi n'avons-nous pas développé d'autres formes de graines à partir des autres espèces sauvages au cours des trois mille dernières années ? Comment auraient-ils pu choisir les meilleures récoltes avec le maigre savoir qu'ils auraient été censé avoir en sortant juste de l'Âge de Pierre ?


Battage en Égypte

Il ne se posaient pas seulement ces questions, mais ils ont vite découvert les principes de transformation en produits élaborés à partir de ces céréales. Les

Sumériens faisaient du pain et de la bière, il y a cinq mille ans, et leurs proches ancêtres – en tout cas d'après les anthropologues – ignoraient ces choses et vivaient de la cueillette et de la chasse des animaux sauvages. C'est comme si des instructeurs leur avaient donné les informations sur ce qu'ils avaient déjà développé. Mais cela ne pouvait pas venir de leurs ancêtres, puisqu'ils étaient des chasseurs et des cueilleurs.

Il est très difficile de reconstituer ces transitions rapides, en particulier quand elles étaient accompagnées d'autres changements radicaux dans tous les autres secteurs de la vie humaine. Comment et pourquoi l'homme qui n'avait connu que le nomadisme et une structure sociale égalitaire a-t-il changé aussi vite et aussi radicalement ? Qu'est-ce qui les aurait conduit à construire des villes et à créer des civilisations hautement stratifiées, s'ils ne savaient rien de ces organisations ?

Au cours de l'Ère Postpaléolithique, vers 8 000 – 5 500 ans avant J.-C., les tribus de la Vallée du Nil vivaient dans des maisons ovales à demi souterraines, dont le toit était fait de boue et de baguettes de bois. Ils fabriquaient des poteries simples et ils utilisaient des haches en pierre taillée et des arcs aux flèches en silex. Ils étaient encore semi-nomades, et allaient d'un camp à l'autre en fonction des saisons. La grande majorité des tribus à travers le monde vivaient de façon similaire. Comment passe-t-on de cette vie-là à la carrière, l'élévation et la manipulation de pierres de une à soixante tonnes, pour l'édification des plus imposantes structures du monde, et cela en si peu de temps ?

Cette transition rapide n'est pas explicable rationnellement. Toutes les inventions et les développements culturels exigent du temps et une succession d'étapes clairement identifiées. Où sont les précurseurs ? Il est facile de retrouver la trace du développement pendant l'Âge de Pierre depuis les outils très primitifs jusqu'aux têtes de haches martelées et aux arcs en silex. C'est ce que nous devrions trouver au fur et à mesure du développement de la civilisation.

Mais où sont les plus petites pyramides – nettement plus petites ? Où sont les gravures sommaires sur pierre qui précèdent les stèles sophistiquées ? La lente évolution des formes, de simples à complexes, c'est tout ce que l'homme connaissait, pas le passage sans transition des huttes en pisé et au toit de chaume vers l'architecture à grande échelle, employant des blocs mégalithiques en pierre et un artisanat complexe nécessitant une grande maîtrise.

Mais on ne trouve pas là les étapes du développement. Les tablettes cunéïformes sumériennes décrivent des systèmes complexes d'irrigation, d'agriculture, de panification et de brasserie. La Bible nous dit que les anciens Juifs cultivaient la vigne et faisaient du vin, ainsi que du pain, avec ou sans levain. Nous tenons ces données pour acquises, mais nous ne nous interrogeons jamais sur ce qu'elles sous-tendent. Où ont-ils appris à hybrider le blé, à le transformer en farine et à le cuire en pain au four dans un délai de temps si court ? Idem pour la viticulture. Ce ne sont pas des produits simples et évidents.

Nous estimons que leurs ancêtres ont développé des capacités d'agriculteurs sur une longue période de temps, ce qui paraît logique. Mais ce n'est pas le cas. Les premières expériences agricoles primitives dont les archéologues ont retrouvé des traces intervinrent à Jarma et à Jéricho. Ce sont de petits villages simples qui effectuaient des récoltes simples, mais ils continuaient à chasser et faire de la cueillette. Ils n'étaient donc pas de véritables agriculteurs.

Le problème est qu'il n'y a pas d'étape intermédiaire entre eux et Sumer ou l'Égypte, de même qu'il n'y a pas de petits ziggurats, pyramides ou *toute* indication montrant que les artisans de l'Âge de Pierre pouvaient soudainement graver des statues ou des stèles élaborées.

Les théories orthodoxes commencent à reposer davantage sur les annonces « officielles » des autorités que sur des faits bien argumentés et bien documentés. Nous avons atteint un niveau critique dans les domaines de l'anthropologie, de l'histoire et de l'archéologie, parce que les thèses conventionnelles sont incapables de résoudre un nombre croissant d'anomalies. Les explications sont minces, toujours les mêmes, et elles s'écroulent de plus en plus sous leur propre poids. Les pièces du puzzle ne s'ajustent pas dans un tout cohérent et ordonné.

Plus haut dans ce livre, nous avons rapporté une citation du célèbre paléo-anthropologue Louis Lakey. Il y a quelques années, alors qu'il donnait une conférence dans une université, un étudiant lui posa une question sur le « chaînon manquant » de l'évolution. Il répondit, « Il n'y a pas *un* chaînon manquant, mais il y en a des *centaines*. » C'est encore plus vrai pour l'évolution culturelle que pour l'évolution biologique. Jusqu'à ce que nous trouvions ces chaînons, nous sommes comme des amnésiques qui se battent pour donner un sens à nos vies modernes et à notre histoire collective.

28

Technologie atlantidienne : Évoluée ?

Que montrent les preuves ?

FRANK JOSEPH

Edgar Cayce a dit que les habitants de l'Atlantide conduisaient des avions et des sous-marins, et qu'ils possédaient une technologie fabuleuse, bien plus développée que celle du XX[e] siècle. La question d'une technologie avancée dans l'antiquité est l'argument le plus difficile à accepter pour la plupart des chercheurs, en particulier les descriptions de Cayce de réalisations au-delà de tout ce que nous connaissons aujourd'hui. Il dit que les Atlantes savaient « photographier à distance » et qu'ils « lisaient des inscriptions à travers les murs, même à distance. »

Il dit ainsi que les Atlantes avaient « un couteau électrique d'une forme telle et à base de tels métaux qu'il permettait de pratiquer la chirurgie sans plaie ouverte, comme nous dirions aujourd'hui – et avec des forces statiques utilisées comme des forces de coagulation dans les corps, où des veines ou artères pouvaient être introduites ou coupées. »

Des réfugiés de l'Atlantide auraient apporté en Égypte « de la musique électronique, où la couleur, la vibration, et des actions spécifiques permettaient de s'aligner sur les émotions des individus ou des populations, de manière à changer ce qu'on pourrait appeler l'humeur des personnes. Ceci permettait par exemple de traiter les maladies d'origine vibratoire à l'intérieur du corps, en introduisant directement des vibrations dans le corps. »

Cayce a parlé « d'un rayon mortel apporté depuis les entrailles mêmes de la Terre, transformée en fournisseur de ressources – qui aurait détruit des parties du territoire. » Ce « rayon mortel » pourrait être notre laser actuel, car Cayce dit en 1933, « qu'il devrait être découvert dans les vingt-cinq prochaines années. » Il a parlé « d'appareils électriques utilisés par ces peuples pour faire de magnifiques édifices, avec tout sauf des temples du vice à l'intérieur. Les Atlantes étaient doués pour « utiliser les forces et les influences électriques, en particulier en association avec les métaux, non seulement

pour découvrir les gisements, mais aussi pour le raffinage ou d'autres découvertes, ou encore pour les différentes formes de transport de ces métaux, ou leur transformation. »

À l'époque où Cayce disait que les Atlantes utilisaient le courant électrique pour le travail des métaux, il n'y avait aucune preuve que les Anciens connaissaient l'électricité, sans parler de savoir comment l'appliquer à la métallurgie. Puis en 1938, le Dr. Wilhelm Koening, un archéologue allemand, était en train d'inventorier des objets au Musée National de Bagdad en Irak, lorsqu'il remarqua une ressemblance impossible entre une collection d'amphores en argile vieilles de deux mille ans et une série de batteries mémoires à piles sèches. Sa curiosité avait été attirée par les détails particuliers de l'intérieur des amphores, chacune comprenant un cylindre en cuivre recouvert à la base par un disque (également en cuivre) et scellé avec de l'asphalte.

Quelques années plus tard, l'hypothèse du Dr. Koenig a pu être testée. Willard Gray, technicien au Laboratoire des Hautes Tensions de General Electric à Pittsfield, Massachusetts, a réalisé une copie exacte des amphores de Bagdad. Il trouva qu'une tige de fer insérée dans le tube en cuivre et rempli avec de l'acide citrique, générant 1,5 à 2,75 volts d'électricité, suffisante pour plaquer un objet avec de l'or. L'expérience de Gray a démontré qu'après tout, les artisans de l'Antiquité pouvaient avoir utilisé l'électricité pour travailler le métal.

Sans aucun doute, « La Pile de Bagdad » comme on l'appelle depuis, n'a pas été la première du genre – c'était un instrument qui représentait une technologie inconnue, plus ancienne peut-être de milliers d'années, et qui pouvait intégrer bien d'autres aspects d'ingénierie électrique, perdus depuis longtemps.

Selon Cayce, les Atlantes ne confinaient pas leur connaissance de l'électricité à la métallurgie. « Ils utilisaient aussi les ondes sonores, ce qui leur permettait de se servir de lumières comme outil de communication » dit-il.

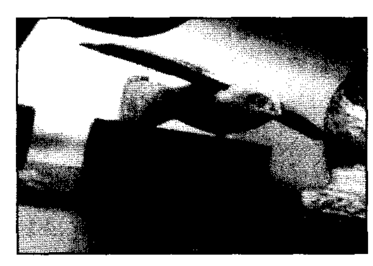
« Les ascenseurs et les tubes de liaisons utilisaient l'air compressé et la vapeur » à l'intérieur des bâtiments de l'Atlantide.

La technologie de l'Atlantide se développe en aéronautique. Des avions en peau d'éléphant étaient « faits en containers pour les gaz qui servaient à la fois à soulever et à faire avancer les vaisseaux à travers le continent, et même à l'étranger... Ils pouvaient non seulement voyager à l'air libre, mais aussi dans l'eau. »

Les vols habités sont emblématiques de notre époque, et nous estimons que les références à une aéronautique antique n'est pas crédible. Pourtant, des chercheurs sérieux pensent que des aérostatiers péruviens ont survolé les fameuses Lignes de Nazca il y a deux mille ans ou plus, pour avoir une perspective aérienne. Malgré une réticence pour croire Cayce, des preuves équivoques mais tentantes existent pour au moins suggérer qu'effectivement des vols habités ont existé dans l'Antiquité.

Les premiers vols importants sont intervenus au cinquième siècle avant J.-C., avant la naissance de Platon, quand le savant grec Archtyas de Tarente inventa un cerf-volant en cuir assez grand pour transporter un enfant. C'était en fait utilisé par les armées grecques comme l'exemple connu le plus ancien de reconnaissance aérienne.

Encore plus étonnante est la découverte faite dans la Haute Vallée du Nil à la fin du XIXe siècle. L'histoire est bien racontée par le fameux auteur et explorateur David Hatcher Childress : « En 1898, un modèle a été trouvé dans une tombe égyptienne, près de Saqqara. Il a été appelé « oiseau » et numéroté objet 6347 au Musée Égyptien du Caire. Puis en 1969, le Dr. Khalil Massiha a été frappé de constater que non seulement l'"oiseau" avait des ailes droites, mais aussi un bout de queue vertical. Pour le Dr. Massiha, l'objet était un modèle d'avion. Il est fait en bois, pèse 39,12 grammes et est en excellent état.



L'oiseau de Saqqara

L'envergure est de 18 cm, le nez de l'avion mesure 3,2 cm et la longueur totale est de 18 cm. Les extrémités de l'avion et le bout des ailes sont de forme aérodynamique. À part un œil symbolique et deux courtes lignes sous les ailes, il n'a aucune décoration ni de train d'atterrissage. Des experts ont testé le modèle et ont montré qu'il volait parfaitement. »

En tout, quatorze modèles volants similaires ont été trouvés dans des trous antiques en Égypte. Il est intéressant de noter que l'exemple de Saqqara vient d'une zone archéologique identifiée comme appartenant aux plus anciennes dynasties, au tout début de la civilisation pharaonique, ce qui suppose que l'avion n'était pas un développement tardif, mais appartenait plutôt aux premières années de la civilisation dans la Vallée du Nil.

Les objets égyptiens anormaux peuvent avoir été en effet des « modèles » de l'appareil original utilisé par les ancêtres Atlantes. Le modèle en bois du Musée du Caire d'un planeur en état de marche implique que les anciens égyptiens comprenaient au moins la technique du plus lourd que l'air, du vol de l'homme. Il s'agissait peut-être du seul legs des temps plus anciens, lorsque ces principes étaient appliqués plus sérieusement.

Les citations de Childress sont extraites de son livre *Les avions Vimana de l'Inde Ancienne et de l'Atlantide* (co-écrit avec Ivan Sanderson), l'analyse la plus complète sur ce sujet. Il y a rassemblé des preuves surprenantes à partir des plus anciennes traditions hindoues sur des avions qui auraient volé il y a très longtemps. Ensuite, connus sous le nom de *vimanas*, ils apparaissent dans le *Ramayana* et le *Mahabharata*, ainsi que dans une autre épopée indienne, plus ancienne et moins connue, le *Drona Parva*.

Les avions sont présentés avec des détails techniques surprenants dans plusieurs manuscrits de l'Inde ancienne. Le *Vimaanika Shastra*, le *Manusa* et le *Samarangana Sutradhara*, toutes des sources classiques, décrivent aussi des « voitures aériennes » qui auraient été utilisées dans des temps préhistoriques.

Chacune de ces épopées traite d'une époque ancienne, faisant référence aux dernières années belliqueuses et cataclysmiques de l'Atlantide. Les preuves impressionnantes rassemblées par Childress remontent à l'aube de la littérature hindoue, et corroborent les descriptions de Cayce d'appareils volants dans l'Atlantide. Il est important toutefois de noter que ces vimanas n'avaient pas grand chose à voir avec l'aviation moderne, car leur propulsion n'était pas assurée par la combustion ou des réacteurs. Ils avaient aussi peu de ressemblance avec ce qui constitue ce que nous appelons maintenant l'aviation.

Apparemment, les Atlantes utilisaient deux types de véhicules volants : des dirigeables au gaz et des vimanas plus lourds que l'air, mûs par une source d'énergie centrale au sol. Alors que ces derniers représentent une technologie aéronautique au-delà de ce que nous connaissons, les ballons que Cayce décrits présentent un détail qui suggère leur authenticité.

Il dit que leur enveloppe était faite de peau d'éléphant. Ils auraient probablement été trop lourds pour servir d'enveloppe au transport de gaz plus légers que l'air. Mais des vessies d'éléphant, plus légères, étirables, et étanches, auraient pu fonctionner. En tout cas, Cayce dit que les Atlantes utilisaient des animaux natifs de leur royaume pour différents usages.

Le *Critias* indique également que l'Atlantide regorgeait d'éléphants. Les sceptiques ont longtemps critiqué Platon pour avoir commis l'erreur d'inclure ces pachydermes déplacés, jusqu'à ce qu'en 1960, des océanographes qui exploraient le fond de l'Océan

Atlantique à environ trois cents kilomètres des côtes portugaises ; de manière inattendue, découvrirent des centaines d'os d'éléphants à plusieurs endroits. Les scientifiques en ont déduit que ces animaux avaient autrefois parcouru un territoire maintenant englouti, et qui s'étendait des rives Atlantiques de l'Afrique du Nord jusqu'à un territoire émergé et depuis longtemps effondré sous la mer. Leur découverte apporta du crédit non seulement à Platon, mais aussi à Cayce.

Tout aussi étonnants sont les sous-marins connus au début du cinquième siècle avant J.-C. par l'historien grec Hérodote et au premier siècle de notre ère par le naturaliste romain Pline l'Ancien. Même Aristote a écrit sur les sous-marins. Son élève le plus célèbre, Alexandre le Grand, aurait voyagé à bord d'un vaisseau sous-marin recouvert de verre, pendant une longue croisière sous-marine dans l'est de la Mer Méditerranée, aux alentours de 320 avant J.-C.

Alors que ces submersibles pourraient remonter à vingt-trois siècles, l'Atlantide avait déjà disparue depuis mille ans. Même ainsi, si de telles inventions avaient été faites à l'Époque Classique, elles auraient pu également servir pendant l'Âge de Bronze, qui n'était pas très différent sur le plan technologique.

L'aéronautique ancienne fait pâle figure en comparaison de prouesses technologiques encore plus grandes, comme lorsque les Atlantes réussirent « à briser les forces atomiques pour produire des poussées pour les moyens de transport ou de voyage, ou encore pour soulever des grosses charges, ou enfin pour changer les forces de la nature elle-même, » dit Edgar Cayce. La même analyse vitale explique que les Atlantes inventèrent les explosifs. Sept ans plus tôt, il avait mentionné ce qu'il appelait « la période Atlantidienne, lorsque les premiers explosifs ont été fabriqués. » Ignatius Donnelly, le père moderne de l'Atlantidologie, a écrit plus tôt encore que les explosifs furent développés sur l'Atlantide.

Cayce explique que les Atlantes ont été capables de créer une société avancée, parce que leur civilisation s'est développée au cours d'une histoire plus ou moins linéaire jusqu'à la catastrophe finale. Leur évolution culturelle a bénéficié de plusieurs siècles de croissance au cours desquels ils ont pu perfectionner les arts scientifiques. La base de cette technologie ancienne reposait sur une compréhension et une application du pouvoir du cristal. Par ce moyen, les forces motrices de la nature étaient d'une certaine façon dirigées pour servir les besoins humains. Le transport sur, au-dessus et sous la mer devint possible, et la communication longue distance reliait le monde de l'Atlantide.

Nous trouvons qu'un tel niveau de progrès matériel dans la préhistoire est incompréhensible et au-delà de ce qu'on peut croire. Pourtant, de nombreuses civilisations mieux connues ont réalisé des percées technologiques importantes qui furent oubliées lorsque ces sociétés sont tombées. En Amérique Centrale, par exemple, les prouesses Mayas dans les mécanismes célestes ne furent pas dépassées avant le siècle dernier. Les techniques agricoles Incas, abandonnées lors de la Conquête Espagnole, permettaient trois fois plus de récoltes que les méthodes employées aujourd'hui au Pérou.

Au moment même où Platon écrivait à propos de l'Atlantide, ses compatriotes naviguaient à bord de l'*Alexandris*. Long de plus de cent vingt mètres, c'était un navire colossal, que l'on n'a pas revu avant deux mille ans. Un test de grossesse utilisé dans la XVIII[e] dynastie ne fut pas découvert avant les années 1920. Pour l'Égypte, nos ingénieurs les meilleurs du monde aujourd'hui ne sont pas capables de reproduire la Grande Pyramide dans tous ses détails. On a certainement perdu beaucoup plus avec la chute de cette ancienne civilisation que ce qui a été retrouvé à ce jour.

En outre, notre époque n'a pas le monopole pour les êtres humains de génie et d'inventivité. Qu'ils aient été capables de créer des technologies complexes dans d'autres

temps et d'autres sociétés oubliées depuis longtemps ne doit pas surcharger notre crédulité. Et si une de ces époques perdues appartenait à un endroit connu sous le nom d'Atlantide, nous le savons par l'autorité d'un des philosophes les plus influents et le plus grand psychologue que notre pays a jamais produit.

Cependant, s'ils peuvent être en désaccord sur leurs interprétations de la civilisation perdue, les sources métaphysiques et mythologiques du monde entier s'accordent unanimement à reconnaître le rôle central de la technologie sophistiquée dans l'Atlantide au moment de sa destruction. Cayce dit que les Atlantes s'intoxiquèrent avec les miracles matériels rendus possibles par la technologie du cristal de quartz. Les richesses et le luxe qu'il générait leur inspira un désir insatiable d'abondance.

Ils tournèrent les rayons de cristaux puissants vers les entrailles mêmes de la planète, creusant pour obtenir encore plus de richesses minérales. Des quantités prodigieuses de cuivre très pur, qui servait aux industries d'armements en bronze de la période pré-classique, et assez d'or pour recouvrir les murs de leurs cités sortirent de la corne d'abondance ainsi forcée de la Terre.

Les opérations dans les mines de cuivre du Michigan préhistorique portent encore les traces de la technologie atlantidienne. Par exemple, quelque outil inconnu permit aux mineurs antiques de la Péninsule Nord de creuser des fosses verticales à travers dix-huit mètres de roches solides. Un autre outil, encore, les conduisit aux riches veines de cuivre cachées sous les versants des collines de l'Isle Royale et de la Péninsule de Kewanee.

Cela et d'autres prouesses au quatrième millénaire avant J.-C., qui ont permis aux mineurs préhistoriques de retirer près de deux-cent-trente tonnes de cuivre pur, ne sont plus des spéculations ; les archéologues les connaissent depuis plus d'un siècle. Peut-être qu'en allant trop loin dans leurs opérations minières, les Atlantes ont creusé trop profond dans la faille mi-Atlantique sur laquelle était perchée leur capitale. Aveugles aux conséquences géologiques de leur égoïsme écologique, ils regardaient notre planète comme une fontaine inépuisable de richesses minérales. Les parallèles avec notre époque mettent mal à l'aise.

Les Atlantes s'abandonnèrent à une orgie de matérialisme auto-indulgent. Mais à un point indéfinissable, la Nature qui souffrait depuis longtemps, s'est vengée. Le seuil de sa tolérance a été franchi, et elle punit ses enfants pécheurs par un châtiment terrible. Ses feux de l'enfer s'ouvrirent pour engloutir l'opulente Atlantide au cours d'un événement volcanique si cataclysmique qu'il détruisit l'île entière. La ville écroulée et en feu avec ses habitants apeurés fut emportée au fond de l'océan et devint un mythe. Le « grand et terrible cristal » – la source de la prospérité sans précédent des Atlantes – était devenu l'instrument de leur perte.

29

Archéologie et loi de la gravité

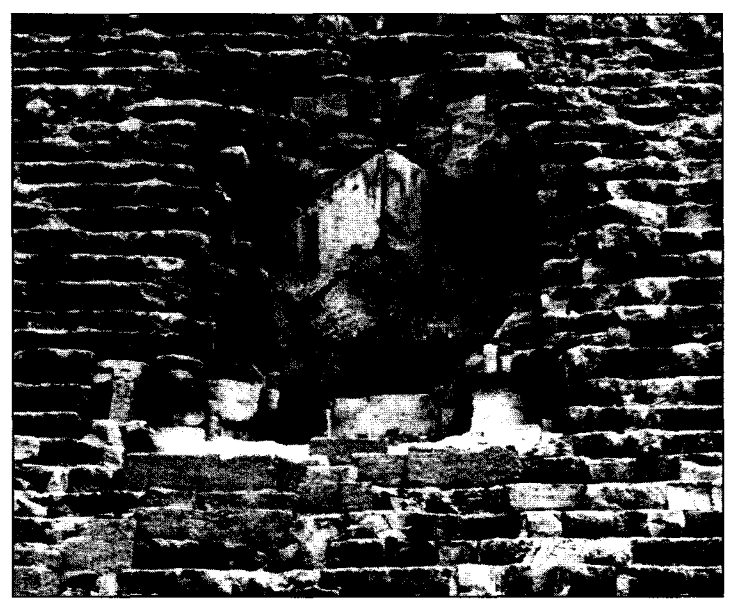
La théorie orthodoxe d'une capacité ancienne tend à s'écrouler sous son propre poids ?

WILL HART

L'énorme engin de terrassement fait ressembler le simple pick-up à un véhicule miniature. Transportant jusqu'à 350 tonnes, son usage est limité aux opérations minières, dans la mesure où la limite de charge sur les autoroutes est de quarante tonnes et que le camion pèse déjà plus que cela à vide. Je le regardais être posé sur ses traces dans une mine locale de cuivre à ciel ouvert à Bisbee, Arizona. Un flash fulgurant me frappa qui me permit de mettre en place des choses sur lesquelles j'essayais depuis longtemps d'avoir une perspective.

L'engin de terrassement est le camion le plus lourd dans la civilisation moderne, et il peut transporter les charges les plus lourdes que nous pouvons trouver dans les paysages d'Égypte, de Bolivie ou du Pérou. À un moment dans ma vie, alors que je faisais mon apprentissage des arcanes du monde littéraire, je travaillais au sein de l'équipe d'une cimenterie, dans une ville forestière, où j'ai appris à connaître comment manipuler de très lourdes charges et actionner un chariot élévateur, et comment un camion découvert et à double niveau pouvait transporter des rondins de bois.

Pendant les trente-cinq années que j'ai consacrées à la recherche des mystères des civilisations anciennes, j'ai souvent été surpris par la manière des gens de réagir au transport de gigantesques blocs de pierre sur de longues distances ou maintenus en l'air. Ces réactions étaient soit un regard vide, soit un haussement des épaules, qui disaient « OK ! Quelle grande affaire ! » Cette réponse me frustrait et me donnait l'impression que je n'avais pas communiqué de la bonne manière sur la portée et la difficulté du problème. Mais j'ai compris depuis que la raison pour laquelle la plupart des gens ne saisissent pas l'ampleur du problème – et ce qui



De gigantesques blocs dans la pyramide de Kephren pèsent plus de 70 tonnes chacuns et se trouvent à plusieurs étages au-dessus du sol
(Photographie de J. Douglas Kenyon)

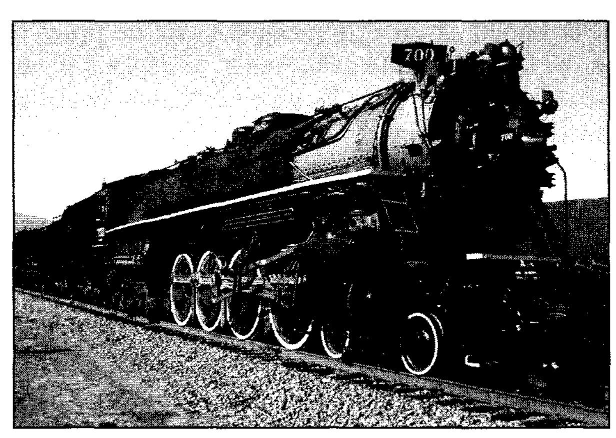
signifie les « véritables » énigmes de notre planète – a à voir avec l'expérience simple et directe.

Il y a cent cinquante ans, la plupart des gens vivaient dans des fermes situées dans des zones rurales et ils devaient communément faire face au transport de lourdes charges de foin, de bois, ou tout autre objet. Ils savaient comment emballer une tonne de foin, et lever un tronc de 140 kilos ou un gros rocher. Mais aujourd'hui les machines gèrent toutes ces tâches de transport d'objets lourds, et nous avons perdu notre perspective. J'ai eu récemment une conversation avec un ami sur ces questions, où j'essayais d'expliquer pourquoi les Égyptiens ne pouvaient pas avoir construit la Grande Pyramide avec des outils et des techniques primitifs.

Il était sceptique, jusqu'à ce qu'il évoque un événement qui changea rapidement son attitude. Je lui disais que je voulais bien concéder que les bâtisseurs pouvaient manier les millions de blocs de 2,5 tonnes s'il voulaient traiter le problème des mégalithes de soixante-dix tonnes au-dessus de la Chambre du Roi. La lumière lui vint. Il s'anima en me racontant comment lui et un groupe d'amis avaient dû faire face au déplacement d'une lourde table de billard. Ils se positionnèrent tout autour, épaule contre épaule, et lancèrent le traditionnel oh ! hisse !

Ils furent surpris de constater que la table n'avait pas bougé d'un iota ; ils n'avaient pas pu la soulever d'un centimètre. Mon avis fit son effet. Vous ne pouvez pas utiliser la force de l'homme pour soulever un bloc de granit de soixante-dix tonnes depuis une carrière pour le mettre sur un traîneau. La tâche augmente exponentiellement lorsque l'on considère comment des blocs de cent tonnes ont été soulevés et positionnés à plus de six mètres du sol dans le Temple du Sphinx.

C'est un problème d'ingénierie et de physique qui ne peut pas être résolu par des chiffres, ce qui était la manière des Égyptiens pour le résoudre. Le granit est très dense, et un bloc de 6 mètres de long peut peser soixante-dix tonnes. Combien d'hommes



Une locomotive historique des années 1950 pesant deux cents tonnes
(Photographie de J. Douglas Kenyon)

peuvent se tenir autour pour essayer de le soulever ? Peut-être cinquante, ce qui ne représente pas une force humaine suffisante pour soulever dix tonnes.

C'est un problème insurmontable. Tant que les égyptologues maintiendront que ce sont des hommes qui ont soulevé les blocs de pierre cyclopéens sans autre chose que la force brute et des cordes, ce problème restera à traiter. Le reste de la formule de construction des Égyptiens est discutable jusqu'à ce qu'on ait traité ce premier obstacle. S'ils ne peuvent ou ne veulent pas prouver que cela a été fait comme ils le prétendent, alors il est sans doute temps de remettre en cause toutes leurs théories infondées. Nous devons jeter tout le château de cartes orthodoxe, et s'éloigner du débat traditionnel.

Si l'on retourne aux monstres de 350 tonnes, nos grues les plus puissantes sont à leur limite pour soulever une telle charge. Si quelqu'un pense que des hommes, avec des cordes et des traîneaux, ont pu soulever et transporter des charges que nos équipements les plus lourds peuvent à peine gérer, je prétends que cette croyance est un signe d'illettrisme technologique. Récemment, je regardais un documentaire sur un pont qui s'écroulait au passage d'un train. Je fis une réflexion similaire à celle de la mine de cuivre.

Les locomotives, diésel ou à vapeur, pèsent environ deux cents tonnes. Ce sont des machines rugueuses, dures à la tâche et travailleuses. Il y a de nombreux blocs en Égypte et au Pérou qui pèsent autant qu'une locomotive. Une grue monstrueuse fut amenée pour sortir une locomotive de la rivière. Imaginez placer une locomotive sur le sol sec ou sur du sable. Qu'arriverait-il ? Elle s'enfoncerait immédiatement. C'est une bonne raison pour laquelle les rails de chemin de fer sont mis sur un lit de cailloux et croisés avec les traverses de bois sous les rails en acier.

Plusieurs milliers d'hommes pourraient-ils tirer une locomotive sur le sable ? C'est très douteux. On devrait construire une sorte de route au revêtement compressé, pour supporter le poids et réduire l'entraînement énorme. Comme nous l'avons vu plus haut, nos autoroutes modernes sont conçues pour résister à des charges inférieures à quarante tonnes.

Le tracteur et sa remorque à dix huit roues transportent environ vingt tonnes, il est donc évident que des charges excédant vingt tonnes sont en effet très lourdes. Ce genre de charges étaient transportées à travers toute l'Égypte. Où est la preuve que les routes nécessaires ont été construites ? Elles n'auraient pas disparu, car elles auraient été faites en pierre et en maçonnerie de briques.

En supposant que des routes anciennes ayant servi à transporter des blocs de pierre aient été découvertes, elles conviennent à la perfection pour tester la théorie conventionnelle de transport par traîneau. Le problème de savoir comment les anciens transportaient les plus lourdes charges est suffisant pour réduire en cendres les théories orthodoxes de construction et de temps, selon moi. Les universitaires ne sont pas réputés pour être enclins à la mécanique, de même que ce ne sont pas eux qui s'épui-

sent à accomplir les excavations sur le terrain. Il est extrêmement facile de poser la plume sur le papier et de faire qu'un bloc de pierre de cent tonnes se déplace d'une carrière sur le mur d'un temple. Il est impossible de faire face à ce défi dans la réalité en utilisant la force de l'homme sans l'aide d'équipements modernes.

Le fait est que l'égyptologue Mark Lehner a découvert cela il y a des années, lorsqu'il rassembla une équipe d'experts pour essayer de lever un obélisque de trente cinq tonnes en utilisant des techniques et des outils anciens. Ce fut filmé par « NOVA ». Un maître tailleur de pierre vint pour extraire le bloc de granit de la carrière. Malheureusement, il dût renoncer après avoir essayé tous les trucs qu'il connaissait. Ils firent appel à un bulldozer, qui put l'extraire et le charger sur un camion qui attendait. Ce fut vraiment la fin de l'expérience, et cela prouva qu'il n'était pas possible d'extraire et de lever un bloc dont la taille était le dixième de l'obélisque le plus lourd encore érigé en Égypte.

QUELLE PREUVE SUPPLÉMENTAIRE EST ENCORE NÉCESSAIRE ?

Lehner n'a jamais essayé à nouveau d'utiliser les anciens outils pour prouver comment les pyramides avaient été construites. Dans une expérience ultérieure destinée à montrer qu'une maquette de six mètres de la Grande Pyramide pouvait être construite, il vint avec des autochtones pieds nus, avec des burins, des marteaux modernes et un camion équipé d'un treuil en acier pour recevoir les blocs extraits de la carrière.

Cela compromit tout le test, qui était stupide de toute façon, car les blocs faisaient moins de la moitié de la taille de ceux qui avaient été utilisés pour construire la pyramide. Comment cela pouvait-il prouver que des blocs de soixante-dix tonnes pouvaient être soulevés à quarante cinq mètres de hauteur jusqu'à la Chambre du Roi ? Son utilisation de la maquette de six mètres est analogue à la comparaison entre le camion miniature et l'engin de terrassement cité plus haut dans cet article. Ce fiasco complet prouva seulement que nous étions intimidés par l'ampleur des problèmes de construction.

Nous rencontrons les mêmes problèmes insurmontables lorsque nous considérons la précision de l'ingénierie mise en œuvre dans la Grande Pyramide. Nous avons une autre preuve de la précision et de l'exigence de ce grand projet dans une démonstration qui fut faite à la fin des années 1970. À ce moment-là, le Japon connaissait un miracle économique, et faisait la course en tête. Une équipe japonaise financée par Nissan se mit à l'œuvre pour prouver qu'ils avaient les moyens de construire une maquette de 18 mètres de la Grande Pyramide en utilisant les outils et les méthodes traditionnels.

Le gouvernement égyptien approuva le projet. Leurs premiers embarras se produisirent à la carrière, lorsqu'ils découvrirent qu'ils ne pouvaient pas extraire les blocs. Ils firent appel à des perçeuses. La situation embarrassante suivante intervint lorsqu'ils essayèrent de faire traverser la rivière aux blocs en utilisant une barge primitive. Ils ne pouvaient pas la contrôler et ils durent utiliser une barge moderne.

Ensuite, ils eurent encore plus de difficultés sur l'autre rive, lorsqu'ils découvrirent que les traîneaux s'enfonçaient dans le sable et qu'ils ne pouvaient pas les bouger. Ils firent alors appel à un bulldozer et à un camion. Le *coup de grâce* fut lorsqu'ils essayèrent d'assembler la pyramide et découvrirent qu'ils ne pouvaient pas positionner les pierres avec précision, et durent avoir recours à des hélicoptères.

La fierté nationale et le besoin de sauver la face sont très importants pour les Japonais, et ceci fut un épisode humiliant. Ils furent outrageusement mortifiés quand ils

découvrirent qu'ils n'étaient pas même capables d'assembler les quatre murs en pointe. L'expérience de leur mini-pyramide fut un désastre. Ils quittèrent Gizeh plus trites mais plus sages. Imaginez donc la planification exacte qu'il fallut mettre en place pour construire la Grande Pyramide afin de joindre les murs de 146 mètres de haut en pointe !

Combien de temps a-t-il fallu aux anciens Égyptiens pour la construire ? C'est la mauvaise question. La bonne question est : Les anciens Égyptiens pouvaient-ils construire la Grande Pyramide ? La réponse est : pas avec les outils et les techniques que les égyptologues prétendent avoir été les leurs à cette époque.

Ces questions ont été posées et débattues pendant des décennies. Il est temps de s'en soucier vraiment et d'avancer. Les historiens alternatifs ont souligné les énigmes et l'orthodoxie les a ridiculisés. Franchement, cet embrouillamini est improductif. Les historiens orthodoxes ont montré du dédain à appliquer les règles de la méthodologie scientifique en la matière.

Chris Dunn s'est saisi de cette question et il souligne que les égyptologues appliquent un double standard en ce qui concerne l'évaluation de leurs « preuves » douteuses face aux faits avérés, cités plus haut. Ils fixent la barre à trente centimètres du sol pour eux et à 240 centimètres pour les historiens alternatifs.

Les émissions de télévision « live » et les programmes enregistrés qui ont été diffusés régulièrement depuis le milieu des années 1990, par Zahi Hawass et Mark Lehner, ont été destinés à étayer leur ligne. Dans le programme spécial en direct de Gizeh, diffusé par Fox-TV en septembre 2002, j'ai regardé le robot explorer le conduit. Alors que la plupart des observateurs se sont concentrés sur l'analyse du « profit », les parties les plus importantes de l'émission ont pratiquement été oubliées. Il s'agissait des segments du « remplisseur », qui récitait et ajoutait un nouveau soutien à la version traditionnelle de l'histoire. C'était inscrit en profondeur dans l'émission ; en fait, c'était la partie « programmée » du spectacle.

Il n'y a en fait aucun « débat » entre les camps des historiens orthodoxes et celui des alternatifs, parce que les premiers refusent de s'engager dans tout échange dans un débat juste ou d'apporter des preuves solides de leurs théories. Chacun de leurs principes de construction de base pourrait être soumis à des tests contrôlés scientifiquement. Les historiens alternatifs ont la fausse impression que l'autre camp pourrait être convaincu par des arguments solides fondés sur des faits et des preuves irréfutables. Mais cela s'est révélé être faux.

Les mystères de l'histoire sont devenus depuis longtemps du football politique.

À mon avis, il est temps d'abandonner ce paradigme, et de tenir compte des règles inamovibles de l'autre camp. S'il a jamais existé, le débat est terminé, alors à quoi bon perdre son temps à essayer d'ouvrir des esprits fermés ? C'est un exercice futile. Certaines questions cruciales exigent notre pleine attention : Quelle culture intelligente a construit les ensembles de pyramides en utilisant des pierres cyclopéennes ? Comment firent-ils et où sont les preuves de la technologie qu'ils ont utilisée ? Sommes-nous les bénéficiaires d'un ADN extra-terrestre, bien qu'humain, qui pourrait résoudre cette énigme avant d'évoluer plus loin ? Ou bien sommes-nous les héritiers d'un héritage strictement basé sur Terre transmis pas une civilisation « perdue » ?

30

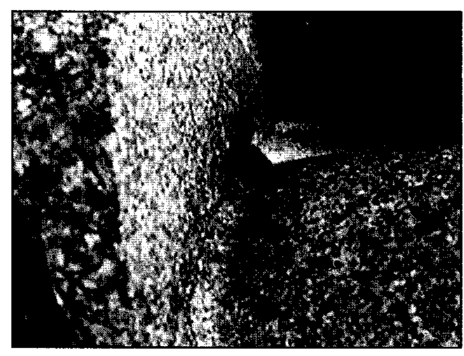
Un ingénieur en Égypte

Les anciens égyptiens possédaient-ils des compétences en outillage comparables à celles de l'ère spatiale ?

CHRISTOPHER DUNN

Au cours des trois dernières années, les objets façonnés considérés comme des icônes de l'étude de l'Égypte ancienne, ont acquis une nouvelle aura. Il y a des controverses, des tentatives de dissimulation, et des conspirations pour écarter ou ignorer des données qui jettent une ombre sur la pensée académique traditionnelle en ce qui concerne la société préhistorique. Un mouvement puissant est en œuvre pour redonner au monde un héritage partiellement détruit et indéniablement mal compris. Ce mouvement est composé de spécialistes de différents secteurs, qui, face à une féroce opposition des égyptologues, coopèrent les uns avec les autres pour effectuer des changements dans nos croyances relatives à la préhistoire.

L'opposition des égyptologues est comparable au dernier souffle d'un mourant. Face à l'analyse experte, ils tâchent de protéger leurs confortables positions en arguant de subtilités d'ingénierie qui n'ont aucun sens. Dans une récente interview, un égyptologue a ridiculisé des théoriciens qui présentent des vues différentes sur les pyramides, en déclarant que leurs idées sont le produit d'une imagination débordante, stimulée par la consommation de bière…



La cire révèle une courbe magnifiquement ouvragée sur une pierre de Gizeh (Photographie de Christopher Dunn)

Pour défier ces théories conventionnelles, il y a, depuis quelques décennies, un courant de spéculations, selon lesquelles les bâtisseurs des pyramides possédaient une technologie avancée. Les tentatives pour construire des pyramides avec les méthodes orthodoxes attribuées aux anciens Égyptiens ont toutes misérablement échouées. La Grande Pyramide est haute de 147 mètres, et elle comporte des pièces de granit pesant soixante-dix tonnes et s'élevant

à cinquante trois mètres. Les théoriciens se sont essoufflés à soulever des pierres qui pesaient jusqu'à deux tonnes, à une hauteur de quelques centimètres.

On se demande si ces tentatives visaient à prouver que les méthodes primitives permettent de construire les pyramides égyptiennes – ou bien le contraire ? Ces tentatives de mettre en œuvre les théories conventionnelles n'ont pas permis de démontrer qu'elles étaient correctes ! Devons-nous réviser la théorie, ou bien allons-nous continuer à éduquer la jeunesse avec des données erronées ?



Une preuve des véritables méthodes d'exploitation des carrières par les constructeurs de pyramides : un grand trou creusé dans la roche, près de l'obélisque inachevé, dans les carrières d'Assouan
(Photographie de Christopher Dunn)

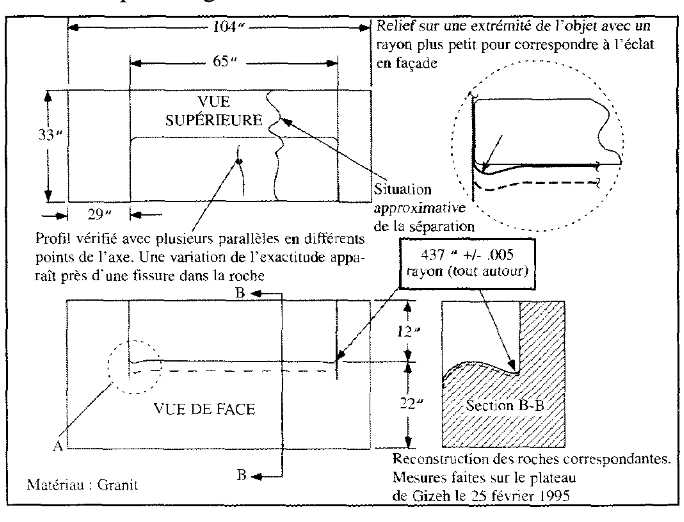
En août 1984, j'ai publié un article dans le magazine *Analog* intitulé « Machinerie développée dans l'Égypte ancienne », basé sur *Pyramides et Temples de Gizeh*, par Sir William Flinders Petrie (le premier égyptologue du monde), ouvrage publié en 1883. Depuis la publication de cet article, j'ai eu la chance de visiter l'Égypte deux fois. À chaque occasion, je quittais l'Égypte avec un respect accru pour l'industrie des anciens constructeurs de pyramides – une industrie, au fait, dont la technologie n'existe nulle part ailleurs dans le monde aujourd'hui.

En 1986, j'ai visité le Musée du Caire, et j'ai laissé une copie de mon article et une carte de visite au directeur. Il me remercia chaleureusement, puis il mit ma proposition dans un tiroir rempli de papiers et s'en alla. Un autre égyptologue me conduisit à l'« atelier » pour m'apprendre les méthodes des anciens maçons, en me montrant un certain nombre de caisses d'outils, qui comportaient des instruments primitifs en cuivre.

Je posais des questions à mon hôte relatives à la découpe du granit, puisque c'était le sujet central de mon article. Il m'expliqua comment faire une fente dans le granit, et des cales en bois – imprégnées d'eau – étaient alors insérées. Le bois gonfle, créant alors une pression qui fait éclater la roche. Cela n'expliquait pas comment des instruments en cuivre pouvaient permettre de découper du granit, mais il était si enthousiaste de sa démonstration, que je décidais de ne pas l'interrompre.

Je songeais à une remarque faite par l'égyptologue, le Dr. I. E. S. Edwards dans *L'Égypte Ancienne*. Edwards disait que pour couper le granit, « des haches et des burins étaient faits en cuivre durci par martèlement. »

Cela équivaut à dire, « Pour couper cette casserole en aluminium, ils façonnèrent leur couteau à partir du beurre » !



Mesure de la courbure des pierres découpées à Gizeh
(dessin de Christopher Dunn)

Mon hôte m'emmena avec enthousiasme voir un

agent de voyage, m'encourageant à acheter un billet d'avion pour Assouan, « où, » disait-il, « la preuve est claire. Vous devez voir là-bas les marques dans les carrières et l'obélisque inachevé. » Consciencieusement, j'achetai mon billet et j'arrivai à Assouan le lendemain.

Les carrières d'Assouan étaient fort instructives. L'obélisque pèse environ 440 tonnes. Toutefois, les marques dans les carrières que j'ai vues ne m'ont pas satisfait pour expliquer qu'il s'agissait de la seule manière dont les bâtisseurs des pyramides extrayaient la pierre. Dans une tranchée qui court le long de l'obélisque, se trouve un grand trou creusé dans la pierre de la montagne, qui mesure environ trente centimètres de diamètre et quatre-vingt-dix centimètres de profondeur. Le trou a été creusé à un certain angle, avec le dessus rentrant dans l'espace de la tranchée.

Les anciens ont dû utiliser des manœuvres pour retirer les matériaux du périmètre de l'obélisque, faire sortir les bouts de tissus entre les trous, puis éliminer les éclats. En me promenant plus tard sur le plateau de Gizeh, je commençai à m'interroger encore plus sur les marques des carrières d'Assouan. (Je me suis demandé aussi pourquoi l'égyptologue voulait tant que j'aille à Assouan pour les observer). J'étais au sud de la seconde pyramide, lorsque j'aperçus des marques similaires. Les pierres assemblées en granit, qui avaient gainé la seconde pyramide, avaient été décollées et gisaient autour de la base dans des états de destruction variés. Il faut noter que pratiquement toutes ces pierres portaient les mêmes marques d'extraction que j'avais vues quelques jours plus tôt à Assouan.

Cette découverte confirma ma suspicion sur la validité des théories des égyptologues relatives aux méthodes d'extraction des constructeurs des pyramides. Si ces marques d'extraction permettent d'identifier clairement les gens qui créèrent les pyramides, pourquoi se seraient-ils engagés dans un travail aussi difficile, seulement pour détruire leur travail après l'avoir complété ? Il me semble que ces marques d'extraction datent d'une période ultérieure, et qu'elles furent créées par des gens qui étaient seulement intéressés d'obtenir du granit, sans se soucier de sa provenance.

On peut voir des démonstrations de la taille de pierre primitive en Égypte si l'on va à Saqqara. Alertés par la présence de touristes, des ouvriers commencent à ébrécher de la pierre à chaux. Cela ne me surprend pas qu'ils choisissent de la pierre à chaux pour leur démonstration, car il s'agit d'une pierre tendre et sédimentaire, facile à travailler. Toutefois, vous ne trouverez pas d'ouvriers en train de tailler du granit, une roche extrêmement dure et ignée, faite de feldspath et de quartz. Toute tentative de faire des objets en granit, en diorite et en basalte à la même échelle que les anciens, en utilisant des méthodes primitives, est vouée au même échec complet.

Ces égyptologues qui savent que le cuivre durci ne taillera pas le granit ont rêvé une méthode différente. Il suggèrent que les anciens utilisaient des petites boules de basalt rondes (une autre roche ignée très dure) avec lesquelles ils « frappaient » le granit.

Comment quelqu'un qui serait allé en Égypte et qui aurait vu les hiéroglyphes merveilleusement détaillés, taillés avec une précision étonnante sur des statues en granit et en diorite, qui se trouvent à plus de quatre mètres au-dessus de la taille d'un homme moyen, oserait suggérer que cet ouvrage a été fait en frappant le granit avec une boule ronde ? Les hiéroglyphes sont d'une précision étonnante, avec des cannelures qui sont carrées et plus profondes que larges. Ils suivent des contours précis et certains ont des cannelures parallèles l'une par rapport à l'autre, avec une séparation large de seulement 0,7 mm entre les cannelures.

Sir William Flinders Petrie fit remarquer que les cannelures ne pouvaient avoir été creusées qu'avec un outil spécial, capable de tailler proprement dans le granit, sans

éclater la roche. Frapper avec de petites boules n'a jamais traversé l'esprit de Petrie. Mais ensuite, Petrie était un superviseur dont le père était ingénieur. Ne pouvant arriver avec une méthode justifiant la preuve, Petrie avait dû laisser le sujet ouvert.

Nous serions bien en peine de produire beaucoup de ces objets aujourd'hui, même en utilisant des méthodes développées de fabrication. Les outils exposés comme instruments pour la création de ces objets incroyables sont physiquement incapables même de s'approcher de la reproduction de nombreux des objets en question. En plus de l'énorme tâche que constitue l'extraction, la découpe et l'érection de la Grande Pyramide et de ses voisines, des milliers de tonnes de roche dure, ignée, telle que le granit ou la diorite, étaient sculptées avec un professionnalisme et une précision extrêmes. Après s'être tenu avec crainte devant ces merveilles d'ingénierie, et avoir été présenté avec une pauvre collection d'instruments en cuivre dans la caisse d'outils du Musée du Caire, on repart avec un sentiment mêlé de frustration, de futilité et d'émerveillement.

Sir William Flinders Petrie reconnaissait que ces outils étaient insuffisants. Il l'admit dans son livre *Pyramides et Temples de Gizeh*, et il exprima son étonnement et sa stupéfaction en ce qui concerne les méthodes des anciens Égyptiens, utilisées pour découper des roches ignées très dures, les créditant de méthodes que « nous commençons seulement à comprendre. » Alors pourquoi les égyptologues identifient-ils ce travail avec quelques instruments primitifs en cuivre et des petites boules de pierre ? Cela n'a aucun sens !

En parcourant le Musée du Caire, je trouvai des preuves de tours tournant à grande échelle. Le couvercle d'un sarcophage comportait des indications distinctes. Son rayon se terminait avec des rayons différents aux épaules, aux deux extrémités. Les marques des outils près de ces coins sont les mêmes que celles que j'avais vues sur des objets qui avaient une coupe intermittente.

Petrie a aussi examiné les méthodes de sciage des bâtisseurs de pyramides. Il en conclut que leurs scies devaient mesurer au moins deux mètres soixante-dix. À nouveau, il y a des indications subtiles sur les méthodes modernes de sciage sur les objets étudiés par Petrie. Le sarcophage dans la Chambre du Roi dans la Grande Pyramide présente des marques de scie sur l'extrémité nord, qui sont identiques aux marques que l'on voit sur les objets modernes en granit.

Les objets présentant un forage tubulaire, étudiés par Petrie, sont très clairement les preuves les plus étonnantes et définitives présentées à ce jour pour identifier, avec peu de doute, le savoir et la technologie qui existaient à la préhistoire. Les constructeurs des anciennes pyramides utilisaient une technique pour forer des trous, communément connue sous le nom de forage.

Cette technique laisse une carotte centrale et constitue une méthode efficace pour faire des trous. Pour des trous qui ne traversent pas complètement le matériau, les artisans atteignaient la profondeur souhaitée, puis extrayaient ensuite la carotte du trou. Petrie n'étudiait pas seulement les trous, mais aussi les carottes mises de côté par les maçons qui avaient procédé au forage. En ce qui concerne les marques des outils qui laissaient une cannelure en spirale sur une carotte extraite d'un trou creusé dans un morceau de granit, il écrivit, « [La] spirale de la découpe s'enfonce de deux millimètres et demi dans une circonférence de quinze centimètres, ou un sur soixante, un taux pour l'extraction du quartz et du feldspath qui est étonnant. »

Pour creuser ces trous, il n'y a qu'une méthode qui satisfasse la preuve. Sans considérer l'époque à laquelle ces objets ont été fabriqués, l'analyse des preuves fait clairement référence à l'utilisation des ultrasons. C'est la méthode que j'ai proposée dans mon article de 1984, et jusqu'à maintenant, personne n'a été capable de la réfuter.

En 1994, j'envoyais une copie de l'article à Robert Bauval (auteur de *Le Mystère d'Orion : Dévoilons les Secrets des Pyramides*), qui la transmit ensuite à Graham Hancock (Auteur de *Empreintes des Dieux : Les Preuves d'une Civilisation Perdue sur Terre*). Après une série de conversations avec Hancock, je fus invité en Égypte pour participer à un documentaire, avec lui, Bauval et John Anthony West. Le 22 février 1995, à 9 heures du matin, je fis ma première expérience « devant la caméra ».

Cette fois, avec l'intention expresse d'inspecter des éléments que j'avais identifiés lors de mon voyage précédent, en 1986, je pris quelques outils avec moi : une pièce bordée et plate en acier (que l'on appelle communément parallèle dans les quincailleries, elle fait environ quinze centimètres de long et six millimètres d'épaisseur, avec des bords aplatis à environ 0,005 mm) ; un indicateur Interapid ; une jauge de contour en fil de fer ; un instrument pour mouler des formes ; de la cire à prise rapide.

Sur place, je parvins à mesurer quelques objets fabriqués par les anciens bâtisseurs des pyramides, prouvant sans l'ombre d'un doute qu'ils avaient employé des outils et des méthodes hautement sophistiqués. Le premier objet que je vérifiai avec précision fut le sarcophage dans la seconde pyramide (celle de Kephren) sur le plateau de Gizeh. Je grimpai à l'intérieur de la boîte, et avec une lampe torche et le parallèle je fus surpris de constater que la surface intérieure était parfaitement lisse et plate. Plaçant le bout du parallèle contre la surface, j'allumai la lampe derrière. L'interface ne laissait passer aucune lumière. Peut importait que je bouge le parallèle, verticalement, horizontalement, le faisant glisser comme on le ferait avec une jauge sur une surface précisément plate. Un groupe de touristes espagnols avait l'air de trouver cela extrêmement intéressant et s'assembla autour de moi, au moment où, ne retenant plus mon enthousiasme, je m'exclamais dans mon magnétophone, « Une précision digne de l'Âge Spatial ! ».

Les guides touristiques s'animèrent également. Je pense qu'ils ne trouvaient pas très approprié qu'un étranger vivant se trouve à la place où un égyptien mort devait reposer, je sortis alors respectueusement du sarcophage et continuai mon inspection de l'extérieur. Je voulais inspecter d'autres aspects de cet objet, bien sûr, mais n'en eu pas la liberté.

Mon esprit bouillonnait lorsque j'abaissai mon cadre entre les bords étroits du puits et que je remontai à l'extérieur. À ce moment-là mon esprit était ébranlé : L'intérieur d'un énorme coffre de granit avec une précision de finition que nous réservons aux tablettes plates de précision ? Comment avaient-ils fait cela ? Il était impossible que cela ait été fait manuellement !

Extrêmement impressionné par cet objet, je le fus plus encore par d'autres façonnés, trouvés dans un autre site, dans les tunnels rocheux du Temple du Serapeum à Saqqara, le site de la pyramide à degrés et du tombeau de Zoser. Ces tunnels sombres et poussiéreux contiennent vingt-et-une grandes boîtes de basalt. Chacune pèse environ soixante-cinq tonnes et elles sont finies avec la même précision que l'on trouve dans le sarcophage de la seconde pyramide.

Le dernier objet que j'observai fut une pièce de granit, sur laquelle je trébuchais presque en parcourant le plateau de Gizeh plus tard ce jour-là. Après un premier examen de l'objet, je concluai que les anciens constructeurs des pyramides devaient avoir des machines qui suivaient des contours précis sur trois axes, pour guider l'outil qui les fabriquait. Au-delà de l'incroyable précision, des surfaces normalement plates, par simple géométrie, peuvent être expliquées par des méthodes simples. Cette pièce, toutefois, nous emmène plus loin que la question habituellement posée – Quels outils furent utilisés ? vers une question à la portée beaucoup plus grande : Qu'est-ce qui *guidait* les outils de coupe ? Ces découvertes ont plus d'implications pour la compréhension de la

technologie utilisée par les anciens bâtisseurs des pyramides que ce que nous avons découvert jusqu'à maintenant.

L'interprétation de ces objets façonnés repose sur des ingénieurs et des techniciens. Lorsque je présentai ce matériau à un club d'ingénieurs locaux, je fus heureux de la réponse de mes pairs. Ils en virent la signification. Ils tombèrent d'accord avec mes conclusions. Alors que ma priorité concernait les méthodes utilisées pour les produire, certains ingénieurs, ignorant l'utilisation de ces objets proposés par les égyptologues, demandèrent : « Que faisaient-ils avec ces objets ? ». Ils étaient extrêmement surpris par ce qu'ils voyaient.

L'interprétation et la compréhension du niveau technologique d'une civilisation ne peut pas et ne devrait pas reposer sur la conservation des archives écrites des techniques qu'il a développées. Les matières fondamentales de notre société ne font pas toujours une bonne copie et une paroi en pierre est plus susceptible d'avoir été taillée pour transmettre un message idéologique, que pour décrire la technique utilisée pour l'inscrire. Les archives de la technologie développée par notre civilisation moderne reposent sur des médias qui sont vulnérables et peuvent cesser d'exister en cas de catastrophe majeure, telle qu'une guerre nucléaire ou une autre période glaciaire.

En conséquence, après plusieurs milliers d'années, l'interprétation des méthodes d'un artisan peut s'avérer plus précise qu'une interprétation de son langage. La langue de la science et de la technologie n'a pas la même liberté que le langage parlé proprement dit. Donc, même si les outils et les machines n'ont pas survécu aux milliers d'années après leur utilisation, nous devons supposer, par l'analyse objective des preuves, qu'ils ont *effectivement* existé.

31

La centrale de Gizeh : technologies de l'Égypte ancienne

Un nouveau livre remet en cause la vision conventionnelle de la destination voulue de la Grande Pyramide

CHRISTOPHER DUNN

Au cours de l'été 1997, Atlantis Rising *fut contacté par un scientifique engagé dans des recherches gouvernementales sur les armes acoustiques non mortelles. Il dit que son équipe avait analysé la Grande Pyramide en utilisant les outils les plus modernes disponibles et il conclut que les constructeurs utilisaient des géométries sophistiquées que nous avons seulement commencé à comprendre récemment. – « bien au-delà d'Euclyde » ou de tout autres systèmes anciens familiers. En outre, nous a-t-on dit, l'analyse a indiqué que le seul moyen de comprendre l'orientation des chambres de la Grande Pyramide était en termes acoustiques : en d'autres mots, par la manipulation sophistiquée du son. Pour les concepteurs d'armes, cela signifiait que la Grande Pyramide était, selon toute probabilité, une arme – et même une arme extrêmement puissante. Malheureusement, pour des raisons qui restent obscures, nous ne fûmes pas en mesure de re-contacter le scientifique, et nous restâmes avec un morceau tentant d'information sans pourvoir le corroborer. Cependant, le sort étant avec nous, une des enquêtes les plus importantes sur le potentiel acoustique de la Grande Pyramide avait été menée par un de nos amis, Christopher Dunn.*

Chris a écrit un livre intitulé La Centrale de Gizeh : Technologies de l'Égypte Ancienne, *dans lequel il produit un ensemble abondant de preuves, qui explique de nombreuses anomalies jusqu'alors inexpliquées. Il nous y explique que la pyramide de Gizeh était une machine qui capturait les énergies acoustiques de la terre pour produire une puissance terrible. Dans cet article, Chris extrait et publie un bref résumé des arguments de son livre.*

L'ÉDITEUR

Les preuves gravées dans les objets façonnés en granit d'Égypte montrent clairement des méthodes de fabrication qui comprennent des machines telles que tours, moulins, perçeuses à ultrasons et scies à grande vitesse. Elles possèdent également des attributs que l'on ne peut obtenir sans un système de mesure similaire à celui que nous avons aujourd'hui. Leur exactitude n'était pas le résultat du hasard, mais se répète encore et toujours.

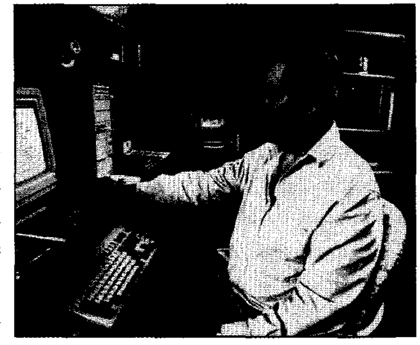
Une fois que j'eus assimilé les données relatives à la précision de fabrication des anciens Égyptiens, ainsi que leurs méthodes probables, je présumai que pour atteindre le niveau de technologie que nous pouvons leur supposer, ils devaient avoir un système énergétique également sophistiqué pour l'entretenir. Une des questions pressantes que nous nous posons lorsque nous évoquons le perçage ancien par ultrasons du granit est : « Qu'utilisaient-ils comme source d'énergie ? »

Une recherche encore plus approfondie en ce qui concerne l'utilisation de l'électricité nécessaire pour faire marcher des perçeuses à ultrasons afin de tailler le granit est : « Où se trouvent leurs centrales énergétiques ? » Apparemment, il n'y a aucune structure de l'ancien monde que nous pouvons identifier comme étant un réacteur à fission ou des salles de turbines. Et pourquoi le devrions-nous ? N'est-il pas erroné de penser que les centrales antiques étaient même de loin similaires aux nôtres ?

Néanmoins, il peut y avoir quelques similitudes fondamentales entre les sources d'énergie antiques et les actuelles, dans la mesure où ces dernières sont très grandes et nécessitent un approvisionnement en eau pour le refroidissement et la production de vapeur. Si une société si développée existait dans la préhistoire, et si bien sûr elle avait une source d'énergie, nous pouvons estimer logiquement que ses centrales, selon toute probabilité, auraient été les plus grands projets de construction jamais tentés. On peut aussi en déduire qu'en tant que plus grandes créations de la société, ces centrales avaient une bonne chance de survivre à une catastrophe et à l'érosion des éléments au cours des siècles qui suivirent.

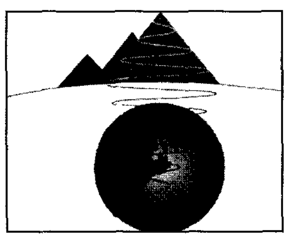
Les pyramides répondent facilement à ces critères. Ces reliques géométriques du passé, qui ont été étudiées, disséquées, et au sujet desquelles on a tant débattu, se trouvent près d'une source d'eau, le Fleuve du Nil, et elles sont les plus grands édifices que la société antique ait jamais construits. À la lumière des preuves qui suggèrent l'existence d'une société très développée, se servant de l'électricité, dans la préhistoire, je commençai sérieusement à envisager la possibilité que les pyramides aient été les tours de refroidissement des centrales des anciens Égyptiens.

Comme tout étudiant des pyramides égyptiennes, mon attention était centrée sur la Grande Pyramide, premièrement parce que c'est celle sur laquelle tout le monde s'est concentré, ce qui résulte en une plus grande base de données. Les rapports des découvertes des chercheurs successifs à l'intérieur de la Grande Pyramide sont tout à fait détaillés. C'est comme si les chercheurs voulaient accumuler le maximum de données, sans se soucier de leur importance. La plupart de ces données concernent la relation dimensionnelle et géométrique de la Grande Pyramide avec la Terre.



Christopher Dunn à son ordinateur
(Photographie de Tom Miller)

Pour résumer les découvertes de John Taylor : un pouce de pyramide est 0,001 pouce plus grand que le pouce britannique. Il y a vingt-cinq pouces de


La Grande Pyramide et la Terre en résonance

pyramide (ca. 63 cm) dans un cube et il y avait 365,24 coudées dans la base carrée de la pyramide. Il y a 365,24 jours dans une année calendaire. Un pouce de pyramide équivaut en longueur à 1/500 millionième de l'axe de rotation de la Terre. Ces correspondances suggèrent que non seulement les bâtisseurs de la Grande Pyramide connaissaient les dimensions de la planète, mais qu'ils avaient fondé leur système de mesures sur ces dernières.

Qu'y a-t-il d'unique encore à propos de la Grande Pyramide ? Bien que ce soit une pyramide de forme, sa géométrie possède une étonnante approximation des propriétés d'un cercle ou d'une sphère. La hauteur de la pyramide est en rapport avec le périmètre de sa base comme le rayon d'un cercle est en relation avec sa circonférence. Une pyramide parfaitement construite avec un angle exact de 51°51'14,3 » incorpore la valeur pi (π) dans sa forme.

Pour comprendre un peu plus ces relations, il faut non seulement étudier tous les détails de la Grande Pyramide, mais aussi ceux de la Terre. La Terre est un corps dynamique, énergétique, qui a fourni la demande en carburant de la civilisation pendant des siècles. Jusqu'à ce jour, cette demande a été constituée essentiellement d'énergie sous forme de combustibles fossiles. Plus récemment, les avancées scientifiques nous ont permis de faire appel au pouvoir de l'atome, et la recherche dans ce sens promet de nouvelles avancées dans le futur.

Toutefois, il y a une autre forme d'énergie très abondante sur Terre, qui sous sa forme de base, a été largement ignorée comme source d'énergie utilisable. Elle attire notre attention quand elle atteint un point de destruction. Il s'agit de l'énergie sismique, qui est le résultat du mouvement des plaques terrestres provoqué par l'agitation constante des roches fondues sous-jacentes. Il n'y a pas que les océans terrestres qui connaissent les marées ; les continents sont également en mouvement constant, montant et descendant jusqu'à trente centimètres en fonction de l'orbite de la Lune autour de la Terre.

L'énergie de la Terre inclue les actions mécanique, thermique, électrique, magnétique, nucléaire et chimique, chacune étant une source de son. Il s'ensuit ainsi que l'énergie à l'œuvre dans la Terre génère des ondes sonores qui sont reliées à la vibration particulière de l'énergie ainsi produite et à travers le matériau au travers duquel elle passe. Le vrombissement audible d'un moteur électrique – qui tourne à 3 600 tours/minute – tombera bien en-dessous du niveau audible pour l'oreille humaine s'il devait ralentir d'un tour toutes les vingt-quatre heures, comme dans le cas de la Terre. Ce qui ne se remarque pas, alors que nous menons nos vies quotidiennes, c'est le pouls fondamental inaudible de notre planète, ou son rythme.

À l'autre bout de l'échelle, toute stimulation électrique sur Terre de matériaux piezoélectriques – comme le quartz – génère des ondes sonores au-dessus de l'échelle de l'oreille humaine. Des matériaux qui subissent un stress sur terre peuvent émettre des explosions de radiation ultrasonique. Des matériaux soumis à une déformation plastique émettent un signal d'amplitude inférieure à celle produite lorsque la déformation entraîne des craquements. On estime que la boule de feu d'un éclair est constituée de gaz ionisé par l'électricité du quartz contenu dans la roche, telle que le granit, qui est sujet au stress.

Comme la Terre génère constamment un large spectre de vibrations, nous pourrions utiliser la vibration comme une source d'énergie si nous développions la technologie appropriée. Naturellement, tout appareil qui attirerait plus d'énergie que ce qu'irradie normalement la terre améliorerait l'efficacité de l'équipement. L'énergie va suivre le

chemin de la moindre résistance, et donc tout instrument qui offre moins de résistance à cette énergie que le médium environnant à travers lequel elle passe transportera plus d'énergie.

En ayant tout cela à l'esprit et en sachant que la Grande Pyramide est un nombre entier de la Terre, il n'est pas déplacé de proposer que la pyramide est capable de vibrer à une fréquence en harmonie avec la fréquence fondamentale de la Terre.

Dans *La Centrale Énergétique de Gizeh, Technologies de l'Égypte Ancienne*, j'ai amassé une pléthore de faits et de déductions basés sur la simple considération du dessin de la Grande Pyramide et de presque tous les objets découverts à l'intérieur. Mis ensemble, ils soutiennent tous ma supposition que la Grande Pyramide était une centrale d'énergie et que la Chambre du Roi en était le cœur. Facilité par l'élément qui alimente le Soleil (l'hydrogène), et en unissant l'énergie de l'univers avec celle de la Terre, les anciens Égyptiens convertissaient l'énergie vibratoire en énergie micro-ondes. Pour faire fonctionner la centrale, les concepteurs et les opérateurs devaient induire la vibration dans la Grande Pyramide, qui était en phase avec les vibrations résonnant en harmonie de la Terre.

Une fois que la pyramide vibrait en phase avec le pouls de la Terre, elle devenait un oscillateur couplé et elle pouvait soutenir le transfert d'énergie de la terre avec peu ou pas de contre-coup. Les trois pyramides plus petites à l'est de la Grande Pyramide ont pu servir à l'assister à atteindre la résonance, de même qu'aujourd'hui, nous utilisons des petits moteurs diésels pour démarrer de gros moteurs diésels. Maintenant, tournons la clé de cette centrale étonnante et voyons comment elle fonctionnait.

La centrale énergétique de Gizeh

La Chambre de la Reine, située au centre de la pyramide, juste en dessous de la Chambre du Roi, contient des particularités entièrement différentes de celles observées dans la Chambre du Roi. Les caractéristiques de la Chambre de la Reine indiquent que son objet spécifique était de produire du carburant, ce qui est d'une grande importance pour toute centrale. Bien qu'il soit difficile de décrire exactement le processus qui intervenait à l'intérieur de la Chambre de la Reine, il semblerait qu'une réaction chimique s'y produisait de manière répétée.

La substance résiduelle laissée par le processus (les sels sur les murs de la chambre) et ce qui peut être déduit des objets (grappin et bois semblable à du cèdre), ainsi que les détails de structure (la « porte » de Gantenbrink, par exemple), sont trop importants pour être ignorés. Ils indiquent tous que l'énergie créée dans la Chambre du Roi était le résultat d'une action efficace du générateur à hydrogène de la Chambre de la Reine.

L'équipement qui générait les pulsions initiales était vraisemblablement situé dans le puits souterrain. Avant ou au moment de « tourner la clé » pour lancer les premières pulsions, un approvisionnement en produits chimiques était pompé dans les conduits nord et sud de la Chambre de la Reine, les remplissant jusqu'à ce que le grappin et les électrodes fixés à l'extérieur de la porte entrent en contact. Filtrés par les « gauches » de la Chambre de la Reine, ces produits chimiques se combinaient pour produire de l'hydrogène, qui remplissait alors des passages intérieurs et les chambres de la pyramide. Les résidus des produits chimiques étaient récupérés sur le passage horizontal et renvoyés dans le puits de la base.

Induite par les premières pulsions de vibration – fixée sur la fréquence de résonance de toute la structure – la vibration de la pyramide augmente graduellement et oscille en harmonie avec les vibrations de la Terre. Couplée harmonieusement avec la Terre,

l'énergie vibratoire coule alors abondamment de la Terre à travers la pyramide et influence une série de résonateurs de type Helmholtz réglés et installés dans la grande galerie, où la vibration était convertie en son aérien. En vertu du design acoustique de la grande galerie, le son était concentré vers le passage conduisant à la Chambre du Roi. Seules les fréquences en harmonie avec la fréquence de résonance de la Chambre du Roi étaient autorisées à passer à travers un filtre acoustique, qui se trouvait dans l'antichambre.

La Chambre du Roi était le cœur de la centrale de Gizeh, un centre d'énergie impressionnant comprenant des milliers de tonnes de granit contenant 55 % de cristal de silicone-quartz. La chambre était conçue pour minimiser toute baisse de la vibration, et ses dimensions créaient une cavité de résonance qui était en harmonie avec l'énergie acoustique entrante. Comme le granit vibrait en accord avec le son, il activait le quartz dans la roche et stimulait les électrons pour circuler dans ce qu'on appelle l'effet piezoélectrique.

L'énergie qui remplissait la Chambre du Roi devenait à ce moment une combinaison d'énergie acoustique et d'énergie électromagnétique. Les deux formes d'énergie couvraient un large spectre de fréquences harmonieuses, depuis les infrasons fondamentaux de la Terre jusqu'aux ultrasons et autres fréquences micro-ondes électromagnétiques.

L'hydrogène absorbe généreusement cette énergie, car les concepteurs de la centrale de Gizeh s'étaient assurés que les fréquences auxquelles résonnait la Chambre du Roi étaient des harmoniques de la fréquence à laquelle résonne l'hydrogène. Il en résulte que l'atome d'hydrogène, qui consiste en un proton et un électron, absorbait efficacement cette énergie, et son électron était « pompé » au niveau d'énergie supérieur.

Le puits du nord servait de conduit ou de guide, et son enrobage métallique – qui passait avec une extrême précision de l'extérieur à travers la pyramide – servait à canaliser un signal micro-onde dans la Chambre du Roi. Ce signal micro-onde passant à travers ce conduit pourrait ressembler à ce que nous connaissons aujourd'hui lorsque l'hydrogène atomique qui remplit l'univers bombarde constamment la Terre. Ce signal micro-onde était probablement réfléchi à l'extérieur de la façade de la pyramide, puis dirigé vers le conduit nord.

En passant à travers la Chambre du Roi, puis à travers un amplificateur dans une boîte en cristal, le signal initial augmentait d'intensité, en inter-agissant avec les atomes d'hydrogène hautement énergisés, à l'intérieur de l'amplificateur de résonance et de la chambre. Cette interaction forçait les électrons à retourner à leur « état de base » naturel. À leur tour, les atomes d'hydrogène relâchaient un paquet d'énergie des mêmes type et fréquence que l'élan initial. Cette « émission stimulée » était entraînée par le signal initial et suivait le même passage.

Le processus était exponentiel – intervenant des trillions de fois. Ce qui entrait dans la chambre comme un signal énergétique faible devenait un rayon collimaté (parallèle) d'une intensité immense lorsqu'il était collecté dans un réceptacle micro-onde situé dans le mur sud de la Chambre du Roi, puis dirigé à travers le conduit sud recouvert de métal vers l'extérieur de la pyramide. Ce rayon étroitement collimaté fut la raison de toute la science, technologie, savoir-faire et des heures non mentionnées de travail qui servirent à concevoir, tester et construire la centrale énergétique de Gizeh.

Les anciens Égyptiens avaient un besoin de cette énergie : elle était utilisée pour les mêmes raisons que nous l'utiliserions aujourd'hui – pour actionner des machines et des équipements. Nous savons en examinant les objets égyptiens façonnés en pierre, que les anciens artisans les ont créés en utilisant des machines et des outils qui nécessitaient

l'électricité. Toutefois, les moyens utilisés pour distribuer cette énergie produite par la centrale de Gizeh étaient sans doute très différents de ceux d'aujourd'hui.

Je rejoindrais l'architecte James Hagan et d'autres ingénieurs et techniciens en saluant avec un profond respect les concepteurs de la Grande Pyramide. Bien que des universitaires pourraient ne pas le reconnaître, la précision et le savoir qui ont présidé à sa création sont – à l'aune des standards modernes – indéniables et une merveille à voir.

Les preuves présentées dans *La Centrale Énergétique de Gizeh*, ont été pour une majeure partie collectées il y a plusieurs années par des hommes intègres qui travaillaient dans les domaines de l'archéologie et de l'égyptologie. Que la plupart de ces preuves aient été incomprises révèle simplement le besoin pressant d'une approche interdisciplinaire, ouverte à des secteurs qui jusqu'à récemment, ont été fermés aux non universitaires et à d'autres en dehors de l'archéologie fondamentale et de l'égyptologie.

Notre ignorance des cultures ancestrales peut être déposée au pied des théoriciens à l'esprit fermé, qui ignorent les preuves qui ne rentrent pas dans leurs théories ou qui sont extérieures à leur domaine de compétence. Parfois, il faut un machiniste pour reconnaître des pièces ouvragées ou des machines ! Par conséquent, les preuves qui soutiennent une fonction de la Grande Pyramide autre que funéraire, ont été ignorées, écartées sans considération, ou encore expliquées comme de simples coïncidences.

La technologie utilisée dans la Grande Pyramide était peut-être simple à comprendre mais difficile à exécuter, même pour notre civilisation « développée ». Cependant, si quelqu'un est inspiré pour poursuivre la théorie présentée ici, sa vision pourrait être encouragée par le fait que recréer cette source d'énergie serait profitable écologiquement pour ceux qui se soucient de l'environnement et du bien-être de l'Homme.

Associant science et musique, les anciens Égyptiens avaient réglé leur centrale énergétique sur la vibration harmonique naturelle de la Terre (essentiellement une énergie de marée, induite par l'effet gravitationnel que la Lune a sur la Terre). En résonance avec la force vive de la Terre Mère, la Grande Pyramide de Gizeh accélérait et concentrait son pouls, et le transformait en une énergie propre et abondante.

Nous en savons très peu sur les constructeurs des pyramides, et sur l'époque à laquelle ils érigèrent ces monuments géants, mais il semble évident que toute la civilisation connut un changement drastique, du fait que sa technologie fut détruite à un tel point, qu'il n'y avait aucun espoir de reconstruction. D'où un nuage de mystère qui nous a empêché d'avoir une vision claire de la nature de ces gens et de leur savoir technologique.

En considérant la théorie présentée dans *La Centrale Énergétique de Gizeh*, je suis appelé à envisager une société fantastique, ayant développé un système énergétique il y a des milliers d'années et que nous pouvons à peine imaginer aujourd'hui. Cette société prend forme lorsque nous posons les questions logiques : « Comment était transmise l'énergie ? Comment était-elle utilisée ? » On ne peut pas répondre complètement à ces questions en examinant les objets façonnés qui restent. Toutefois, ces objets peuvent stimuler notre imagination ; ensuite nous devons spéculer sur les causes de la disparition de la grande civilisation intelligente qui construisit la centrale énergétique de Gizeh.

32

Retour à la centrale énergétique de Gizeh

Le technologue Chris Dunn trouve de nouveaux éléments pour soutenir sa théorie

CHRISTOPHER DUNN

La Centrale Énergétique de Gizeh : Technologies de l'Égypte Ancienne fut publié en 1998, et la même année, un article résumant cette théorie parut dans *Atlantis Rising*. J'ai été depuis submergé par les réactions vis-à-vis de cette hypothèse. Les critiques furent particulièrement incroyables ! J'ai reçu des lettres et des courriers du monde entier, soutenant que des niveaux élevés de technologie existaient à la préhistoire, et que la Grande Pyramide représentait le summum de cette technologie.

Bien que la théorie de la centrale énergétique puisse expliquer toutes les caractéristiques et phénomènes découverts à l'intérieur de la Grande Pyramide, sans toutefois en reproduire le fonctionnement (ce qui serait bien au-dessus de mes forces), cette hypothèse pourrait être ignorée ou écartée comme étant trop fantasque par ceux qui adhèrent davantage aux perceptions conventionnelles de la préhistoire. Mais c'est impossible à faire devant des preuves ostensibles de mécanismes !

Une partie du livre constitue en quelque sorte la « preuve tangible », et prouve que les constructeurs de pyramides utilisaient sans aucun doute une technologie avancée. Ce n'est pas chose aisée que d'écarter les contraintes physiques auxquelles seraient soumis ceux qui voudraient reconstituer avec exactitude les objets en granit trouvés en abondance sur cette Terre ancienne. Ceux qui les omettent, agissent par inexpérience et ne perçoivent pas les subtilités de ce travail, ou bien s'accrochent désespérément à la croyance selon laquelle la civilisation occidentale est la première à avoir développé la science et à avoir transposé cette science dans des productions nécessitant des méthodes de fabrication évoluées.

Mon article, *Machinerie avancée en Égypte Ancienne* (développé plus tard dans mon livre *La Centrale Énergétique de Gizeh*, a été soumis au public depuis une quinzaine d'an-

nées. Il s'élève du rang de théorie à celui de fait, grâce au niveau de soutien dont il a bénéficié de la part de ceux qui, aujourd'hui, seraient chargés d'effectuer un travail similaire par les anciens Égyptiens, ainsi que grâce à des preuves supplémentaires. Depuis sa publication originale en 1984, cette cause d'irritation constante, préliminaire et controversée, pour les égyptologues s'est renforcée au cours du temps par mes propres inspections sur site, et par d'autres personnes qui ont eu l'opportunité de voir par elles-mêmes ces objets incroyables. Le poids des preuves et les opinions averties de ceux qui les comprennent, provoquèrent un consensus qui bouleverse notre compréhension de la préhistoire.

L'implication la plus impressionnante qui en découle est peut-être que les civilisations sont mortelles !

Les civilisations comme la nôtre peuvent évoluer à de très hauts niveaux, pour être simplement broyées par des événements naturels ou techniques. En un clin d'œil, l'industrie de nos ancêtres lointains de l'Égypte de la préhistoire, capable de créer les objets que nous voyons aujourd'hui, reçut un coup mortel. Que ce coup ait été porté par des forces extraterrestres, une comète, des perturbations géophysiques ou même une guerre nucléaire, reste ouvert à la spéculation. Il n'en demeure pas moins que leurs industries existaient et que, en quelque sorte, elles disparurent !

Le but ici n'est pas d'énoncer l'évidence, ou de répéter ce que d'autres ont dit plus éloquemment (je sais que je suis en train de « prêcher à la chorale » la plupart du temps), mais plutôt de proposer une mise à jour sur ce qui s'est déroulé depuis la parution du livre. Au cours d'un voyage récent en Égypte, en tant que participant à la conférence « L'Égypte au Nouveau Millénaire », je fus en mesure d'effectuer une inspection supplémentaire in situ de certains des objets décrits dans mes articles et mon livre.

Je fus également heureux de découvrir une preuve étonnante qui soutint et confirma un unique aspect important de la théorie de la centrale énergétique de Gizeh. Cette preuve me fit frémir, car elle se matérialisa d'une façon plutôt inattendue. Elle se trouvait à l'intérieur de la Grande Pyramide, dans la Grande Galerie, et je suis encore étonné de ce que j'y ai découvert. Je développerais cela ultérieurement.

Cet article est écrit avec beaucoup de gratitude pour les organisateurs, les auditeurs et les intervenants de cette conférence. Leur esprit, leur diversité et leur camaraderie m'inspirèrent et m'encouragèrent. Mais bien davantage, par leur soutien et leur patronage (qui fut parfois accompagné de conditions frustrantes et ardues, notamment en ce qui concerne notre cher guide Hakim qui manqua être jeté en prison), des preuves supplémentaires soutenant la théorie de la centrale énergétique ont été à présent filmées sur vidéo et font partie des archives historiques.



Un exemple de l'art du façonnage de précision en Égypte Ancienne (Photographie de Christopher Dunn)

Une grande partie de ma présentation

au centre de conférence de Gouda Fayed, à Nazlet el-Samman, devait être constituée d'une exploration et de la démonstration in situ de la précision de plusieurs des objets. Le site de Gouda surplombe le Sphinx, avec le plateau de Gizeh et le complexe de la pyramide formant un arrière-plan inspirant l'émerveillement.

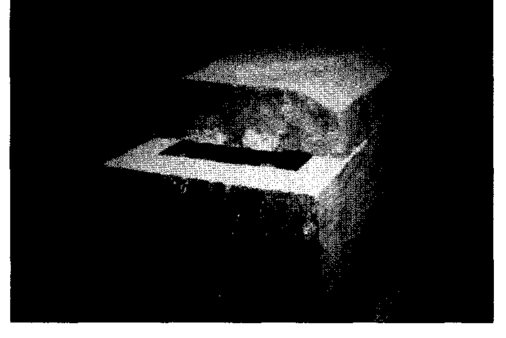
Bien que je puisse dire avec assurance avoir prouvé que les anciens bâtisseurs de pyramides utilisaient des méthodes élaborées pour travailler le granit, l'ensemble de ce travail n'a pas encore été déterminé ou documenté. Pour mon voyage en Égypte en 1995, j'avais emporté quelques instruments pour inspecter la surface des objets, qui, par le biais d'une simple observation, paraissait extrêmement précise.

Le regard seul n'est cependant pas un moyen suffisant pour déterminer les véritables caractéristiques des artéfacts. Des références connues m'étaient nécessaires, auxquelles je pourrais comparer cette précision. J'avais également besoin de quelque chose de simple et de transportable. La règle large et plate de précision de niveau que j'utilisais en 1995 me permit de déterminer un niveau plus élevé de précision dans différents artéfacts, comparativement à ce qui fût décrit dans tous les écrits préalables.

Cette année, dans mon sac à dos, je transportais une règle de 30 cm, d'une précision de 0.0001 pouce. J'emportais également une solide équerre de précision d'outilleur. Je savais exactement sur quels artéfacts je voulais les utiliser – aux angles intérieurs des boîtes de granit au temple du Serapeum à Saqqara et à l'intérieur des pyramides. Ma boîte à outils contenait également plusieurs jauges à rayons de précision starret, afin d'observer le rayon manufacturé, formant la transition d'une surface ou d'un contour d'un artéfact à un autre. Ces instruments sont vitaux pour notre compréhension des caractéristiques de base des artéfacts.

Malheureusement, je ne fus pas en mesure d'accéder au tunnel rocheux du temple du Serapeum, où se trouvaient plus de vingt boîtes gigantesques de granit noir et de basalte, pesant plus de soixante-dix tonnes. Nous plaidâmes notre cause aux officiers présents sur le site, et je m'adressais même à un homme d'affaire local qui affirmait avoir un pouvoir d'influence considérable dans de telles circonstances. Néanmoins, on me dit que le Serapeum était fermé, car il représentait un danger pour le public. « Quel genre de danger ? » demandais-je, et on me répondit que des fuites d'eau menaçaient de faire s'écrouler le plafond. Je décidais de ne pas poser la question évidente sur la provenance de cette eau dans un pays si aride. Il y avait bien assez de travail à faire comme ça.

À la suite de ma présentation du matin sur les méthodes élaborées de machinerie des anciens Égyptiens, la totalité du groupe de conférence et l'équipe de tournage se rendirent au plateau de Gizeh, et à l'intérieur de la chambre en soubassement de la seconde pyramide, la plus grande sur le plateau : la pyramide de Khafre. En 1995, j'avais découvert dans cette chambre la surface intérieure parfaitement plane de la boîte de granit noir (prise communément et par erreur, selon mon opinion, pour un sarcophage). À cette époque, j'avais utilisé l'expression : « Une précision digne de l'Âge spatial ! », m'adressant à un groupe de touristes espagnols attentifs, tandis qu'en dirigeant le faisceau de ma lampe à l'arrière du bord précis d'une règle d'acier, je révélais la précision étonnante de la surface.



Le Serapeum
(Photographie de Christopher Dunn)

Bien que j'eusse écrit avec assurance des articles citant cette observation comme étant

une preuve supplémentaire du niveau de technologie utilisé par les bâtisseurs de pyramides, le désir pressant de retourner en Égypte avec d'autres instruments, afin d'y effectuer davantage de tests, me trottait dans la tête. Chaque fois que je vais en Égypte, j'approche ces reliques avec une vive anticipation et quelques trépidations. Les retrouverais-je identiques ? La prochaine gamme d'instruments confirmera ou récusera-t-elle ce qui fut relevé au cours de ma dernière visite ?

La fraîcheur du passage conduisant à la chambre en soubassement de la pyramide de Khafre fut un répit bienvenu après le soleil brûlant égyptien. Cela semblait familier et approprié de se trouver là. J'étais vivement enthousiasmé de partager la découverte que j'avais faite quatre ans plus tôt avec les personnes formidables qui participaient à la conférence, ainsi que de pouvoir documenter l'événement sur vidéo. Mais un embryon de doute demeurait. Avais-je fait une erreur par le passé ? Les nouveaux instruments révéleraient-ils un détail significatif ?

Grimpant à l'intérieur de la boîte de granit noir encastrée dans le sol de la chambre, je plaçais ma règle de 30 cm sur la surface interne. La « règle » utilisée cette fois-ci avait été fabriquée différemment de celle que j'avais utilisée en 1995, car elle avait un chanfrein aux angles. Pour ceux que cela intéresse, je fis glisser cette règle le long de l'intérieur lisse de la boîte de granit, avec ma torche allumée à l'arrière, et en démontrais la précision. Mais j'étais impatient d'effectuer d'autres tests. L'aspect d'équerre des angles était pour moi d'une importance critique. Les axes des machines contemporaines sont alignés de manière orthogonale, ou exactement perpendiculaire l'un à l'autre pour assurer la précision. Cela permet aux angles d'un objet découpés par la machine d'être parfaitement d'équerre.

Les conditions nécessaires pour produire cela dépassent le pur hasard. Je ne m'attendais pas à ce que les angles du sarcophage soient parfaitement droits, car la perfection est très difficile à atteindre. Je fus époustouflé tandis que je faisais glisser mon équerre de précision suivant le haut de la règle parallèle (j'utilise le haut de la règle parallèle pour élever l'équerre au-dessus du rayon de l'angle), et elle s'accorda parfaitement à la surface adjacente.

« Mon Dieu ! » m'exclamais-je, tandis que l'importance de cette découverte me submergeait. Je l'indiquais à d'autres personnes du groupe. (Alan Alford passerait les prochains jours à imiter gentiment mon exclamation). L'équipe de tournage était occupée à filmer mon exploration sur vidéo, tandis que j'allais à chaque angle et y découvrais les mêmes caractéristiques. Sur trois angles, l'équerre s'appliqua parfaitement contre les deux surfaces. Un angle présentait un creux qui fut détecté par le test de la lumière, bien qu'il ne fut probablement que de 0.001 pouce.

Par conséquent, non seulement nous avions un objet avec des surfaces parfaitement planes, mais les angles intérieurs étaient parfaitement droits. Qu'y avait-il d'autre de significatif au sujet de ce soi-disant sarcophage ? Les angles en eux-mêmes ! Après avoir effectué le test avec la règle parallèle et l'équerre, je pris mes jauges pour vérifier le rayon de l'angle. Tandis que j'étudiais les angles, je me remémorais en riant un documentaire que j'avais vu plus tôt cette année-là.

Ceux de vous qui virent l'émission Fox Special diffusée en Septembre 2002 se souviendront du moment où l'égyptologue mondialement connu et directeur du plateau de Gizeh, Zahi Hawass, ramassa une boule de dolérite dans la chambre en soubassement sous l'une des pyramides satellites située à proximité de la pyramide de Khephren. Il décrivit ensuite, à la présentatrice de Fox Suzie Koppel, la théorie des égyptologues sur les méthodes utilisées par les anciens Égyptiens pour réaliser des objets de granit. Cette méthode consistait à frapper le granit avec une boule de pierre jusqu'à obtention de la forme désirée.

Je ne dis pas que ceci n'était pas un moyen viable pour réaliser une boîte, et il existe en effet des preuves à Memphis près de Saqqara, que certaines boîtes furent fabriquées de cette façon. Ces boîtes présentaient de larges rayons aux angles, qui étaient extrêmement grossiers et se terminaient en pointe vers le bas – exactement ce à quoi l'on pourrait s'attendre par l'utilisation d'une boule de pierre. Cependant, tandis que Hawass manipulait sa boule de 20 cm devant les caméras, mon attention se porta sur le soi-disant sarcophage noir et brillant derrière lui, qui semblait contredire en silence son hypothèse.



Dunn mesure avec précision la surface du sarcophage le Serapeum (Photographie de Tim Hunkler)

L'intérieur de cette boîte avait une apparence identique à celle située à l'intérieur de la pyramide de Khafre. Les surfaces semblaient polies et précises, mais, de plus grande importance encore, les angles intérieurs étaient également aussi précis que ceux que j'avais vu dans la pyramide de Khafre. Simplement en le regardant, on ne pouvait que constater que la réalisation d'un tel artéfact grâce à une boule de 20 cm de diamètre serait impossible !

De même, réaliser le rayon d'angle de la boîte à l'intérieur de la pyramide de Khafre en utilisant des méthodes aussi primitives serait impossible. En vérifiant le rayon de cet angle avec mes jauges, je commençais par utiliser une jauge à rayon d'un demi-pouce et poursuivis en réduisant la taille jusqu'à ce que la dimension juste soit sélectionnée par inadvertance. Le rayon de l'angle intérieur de la boîte située à l'intérieur de la pyramide de Khafre était de 3/32e de pouce. Le rayon du bas, où le fond de la boîte rejoignait le mur mesurait 7/16e de pouce. Il va sans dire que l'on ne peut pas adapter une boule de 20 cm de diamètre dans un angle d'un rayon de 3/32e de pouce, ou même d'un rayon d'un pouce.

La centrale énergétique de Gizeh : la preuve

Je ne pense pas avoir jamais été autant surpris que lorsque je filmais à l'intérieur de la grande galerie. Cette expérience fut particulièrement gratifiante, car j'avais eu de nombreux doutes concernant mon accès à la Grande Pyramide. Elle avait été fermée au public, apparemment pour cause de rénovation, et nous avions presque passé une semaine dans l'incertitude au sujet de son accessibilité. Mais à la suite de nombreux appels téléphoniques et de visites aux officiels, nous obtînmes finalement le feu vert.

Tandis que la plupart du groupe méditait dans la Chambre du Roi, l'équipe de tournage et moi-même nous rendîmes dans la grande galerie pour y filmer. J'allais décrire devant la caméra ma théorie concernant la fonction de la grande galerie. Cela supposait d'indiquer les rainures sur les rampes latérales de la galerie, les murs à encorbellements et le plafond à rochet. Équipé d'un micro, je me plaçais juste sous la grande marche, la caméra la surplombant. Tandis que l'ingénieur du son ajustait son équipement, j'inspectais le mur avec ma torche. Ce fut alors que je remarquais que sous le premier encorbellement se trouvaient des marques de brûlure, et que certaines parties de la pierre étaient brisées.

Puis, tandis que la lumière de la caméra s'allumait, les choses devinrent particulièrement intéressantes.

Dans tous les livres que j'avais lus, la grande galerie était décrite comme étant construite avec de la pierre calcaire. Mais ce que je regardais ici était du *granit* ! Je remarquais un point de transition plus loin au fond de la galerie, où le rocher change du calcaire au granit. J'inspectais le plafond et vis, à la place de la pierre calcaire brute et s'effritant que l'on voit en pénétrant pour la première fois dans la galerie, ce qui semblait être, de 8.40 mètres en contrebas, du granit lisse et particulièrement poli. Cela était d'une grande signification pour moi. Il semblait normal que le matériau le plus proche de la centrale énergétique serait composé d'un matériau qui était plus résistant à la chaleur !

Je portais ensuite mon attention sur les marques de brûlures sur les murs. Il y avait de sérieux dommages dus à la chaleur sous chacune des couches en encorbellement, sur une distance d'environ 30 cm, et il semblait que les dégâts se concentraient aux centres des brûlures. Puis, visuellement, je situais une ligne droite passant au centre de chaque marque de brûlure, et la projetais en direction de la rampe de la galerie. Ce fut alors que des frissons me parcoururent le long de l'échine et que je sentis les poils se dresser sur ma nuque. La ligne se prolongeait dans l'alignement des rainures de la rampe !

Dans *La Centrale Énergétique de Gizeh*, j'avais avancé la théorie que des résonateurs harmoniques étaient placés dans ces rainures, et orientés verticalement vers le plafond. J'avais également établi qu'il s'était produit une explosion d'hydrogène à l'intérieur de la Chambre du Roi, qui avait enrayé le fonctionnement de la centrale énergétique. Cette explosion explique plusieurs autres effets curieux qui furent remarqués à l'intérieur de la Grande Pyramide par le passé, et j'avais présumé que l'explosion, dans un terrible incendie, avait également détruit les résonateurs situés à l'intérieur de la grande galerie.

La preuve ne devint évidente que grâce aux puissantes lumières de la caméra vidéo, et qui me révélèrent, comme jamais auparavant – les preuves calcinées soutenant ma théorie. Il s'agissait de preuves que je n'avais même pas recherchées !

Alors que je conclus cet article, je continue à recevoir la confirmation que je suis sur la bonne voie. D'autres personnes avancent avec leurs propres recherches, suivant ces mêmes directions. Une mise à jour plus complète sur ces détails devra cependant attendre un autre moment. Peut-être lorsque le gouvernement égyptien révélera enfin ce qui fut découvert derrière la porte de Gantenbrink ? Je suis très anxieux de savoir ce qui fût découvert derrière cette soi-disant porte. Si ma propre prédiction est exacte, alors, un autre aspect de la théorie de la centrale énergétique sera confirmé.

Ce fut une année intéressante.

33

Petrie sur la sellette

Les arguments concernant des mécanismes élaborés anciens, avancés par le grand égyptologue du XIXe siècle Sir William Flinders Petrie ont-ils été réfutés ? Christopher Dunn affronte les discréditeurs.

CHRISTOPHER DUNN

S'il existe un domaine de recherche dans les anciennes civilisations prouvant les prouesses techniques d'une société préhistorique supérieure, il s'agit bien de l'étude des besoins techniques nécessaires pour produire des artéfacts en granit en Égypte.

Mes propres recherches concernant le nombre de ces objets produits commencèrent en 1977, et mon article *Machinerie Élaborée en Égypte Ancienne* fut initialement publié dans le magazine *Analog* en 1984. Il fut plus tard développé pour élaborer deux chapitres de mon livre *La Centrale Énergétique de Gizeh : Technologies en Égypte Ancienne*.

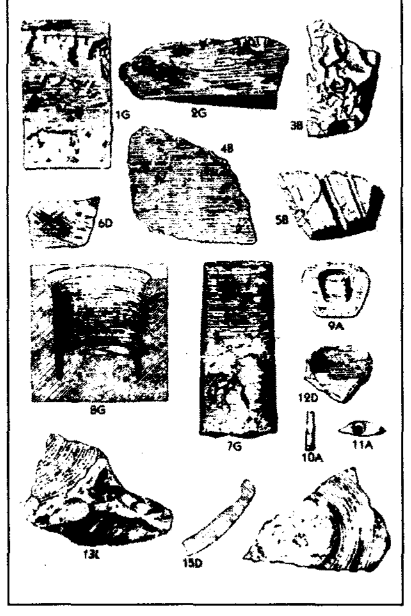
Tandis que ce travail était présenté au public et devenait connu, il n'y eut pas à attendre longtemps avant que le camp des orthodoxes ne tente de réduire la signification de ces artéfacts et par conséquent de discréditer mon travail.

Quoique sans grande efficacité, ils s'y employèrent d'une manière subtile et évidente à la fois :

1. Des documentaires furent réalisés qui tentèrent de renforcer les vues des égyptologues selon lesquelles frapper le granit avec des boules de pierre dure pouvait produire de fabuleux objets de granit.
2. Un maçon nommé Denys Stocks fut emmené en Égypte afin de démontrer que l'utilisation du cuivre et du sable, ainsi qu'une énorme quantité d'efforts manuels, pouvaient produire des trous et des rainures dans le granit. Il y parvint, à la grande satisfaction des égyptologues orthodoxes.
3. Deux auteurs qui revendiquèrent avoir été une fois les supporters d'idées alternatives similaires aux miennes, changèrent de camp et écrivirent un livre intitulé *Gizeh : La Vérité*. Bien qu'étant novices dans les arts mécaniques, Ian Lawton et Chris Ogilvie-

Herald étaient déterminés à avoir une approche antagoniste des idées que j'avais présentées, et à soutenir une vue orthodoxe.

Dans chacun des cas ci-dessus, la perspective limitée et l'analyse incomplète de toutes les preuves, bien que probablement acceptables face à l'inspection de leurs propres collègues, ne le sont pas du tout aux yeux de mes confrères, composés de technologues engagés de nos jours dans un tel travail. En fait, le consensus parmi ce dernier groupe est que l'autre se trompe énormément. Cependant, nul n'est parfait, et chacun a son talon d'Achille.



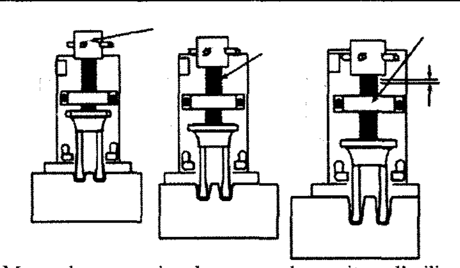
Les artéfacts de Petrie

Rétrospectivement, j'admets avoir poussé mon analyse un peu trop loin, lorsque je proposai que des mécanismes ultrasoniques produisirent l'artéfact connu sous le nom de Noyau #7. Ma théorie du mécanisme ultrasonique était basée sur le livre de Sir William Flinders Petrie *Pyramides et Temples de Gizeh.* Dans cet ouvrage, Petrie décrit un artéfact présentant des marques d'un procédé de perçage qui laissa un creux en spirale dans le granit, indiquant que la mèche pénétrait dans le granit d'un millimètre par tour.

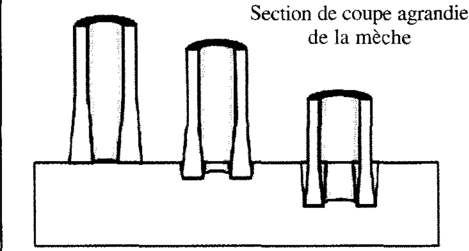
Ma conviction fut ébranlée lorsque je lus, dans *Gizeh : La Vérité*, que deux chercheurs, John Reid et Harry Brownlee, avaient effectivement rejeté mes théories sur la manière dont les anciens Égyptiens avaient pu percer le granit.

À la suite d'une observation physique de cet artéfact, ils attestèrent que les rainures n'étaient pas en spirale mais des anneaux individuels, semblables aux noyaux que l'on trouve dans les carrières contemporaines en Angleterre. Une photographie de ce noyau dans *Gizeh : La Vérité,* montre qu'il était placé d'une telle façon qu'il semblait soutenir leur contention ; cependant, je fus incapable de les contredire parce que, ne m'étant pas trouvé en présence de ce noyau, je ne l'avais pas examiné physiquement.

Jusqu'à ce que je puisse avoir l'opportunité d'effectuer une observation détaillée de cet objet, ce qui nécessiterait davantage qu'un simple examen visuel, je fus contraint de m'en remettre aux observations de Reid et de Brownlee. Néanmoins, même en faisant cela, si leurs observations étaient basées sur la photographie publiée dans *Gizeh : La Vérité,* j'avais des questionnements à leur sujet. Nous avons une photographie montrant le frustrum (volume de visibilité) d'un noyau (Noyau #7) présentant des rainures. Après avoir lu ce rapport, je diffusais immédiatement sur mon



Montre la progression du perçage du granit par l'utilisation d'une perceuse ultrasonique (vibratoire). La perceuse progresse de 1 mm par rotation de poignée (A)



La pâte abrasive use l'outil ainsi que le granit.
La longueur de la mèche diminue tandis que le trou s'approfondit, produisant un rétrécissement en pointe au centre, à l'intérieur du trou.

Technique de perçage ultrasonique
(Dessin par Christopher Dunn)

site Internet un exposé relatant que je réfutais toutes les assertions que j'avais faites concernant l'utilisation d'un mécanisme ultrasonique produisant ces trous et ces noyaux, et j'affirmais également que je m'apprêtais à examiner ce noyau par moi-même.

Le 10 Novembre 1999, je m'envolais d'Indianapolis pour l'Angleterre. Mon webmaster, Nick Annies, avait organisé l'examen du noyau au Petrie Museum, qui fut fermé au public pour cause de recherches officielles. Nick et moi prîmes le train à King's Cross le lundi 15 Novembre 1999. Un court trajet à pied jusqu'à l'University College de Londres nous fit parvenir, à 10 :30, à la première marche du Petrie Museum, devant un portier aimable qui nous invita à prendre une tasse de thé en attendant l'ouverture, et nous indiqua la direction de la cafétéria. Nous n'y trouvâmes pas uniquement une tasse de thé, mais un délicieux petit-déjeuner anglais par la même occasion !

Puis arriva le moment d'inspecter l'infâme Noyau #7. Bien que j'ai parlé et écrit au sujet de ce noyau depuis plus de quinze années, il ne s'agissait pas ici d'une visite de vénération à une relique sacrée. Je n'avais pas exactement le souffle coupé par l'émotion en prenant cet objet dans mes mains gantées de latex. Et je n'étais pas non plus impressionné par ses dimensions ou son aspect. À vrai dire, j'étais profondément indifférent et déçu. La vieille chanson de Peggy Lee « Is That All There Is ? » me tournant dans la tête, je regardais ce morceau de caillou insignifiant qui avait alimenté un tel débat passionné sur Internet, ainsi que dans les salons et les pubs tout autour du monde.

En regardant les rainures grossières de sa surface, je pensais en aparté « Quel sens puis-je tirer de cela ? ». Et « À quoi Petrie pouvait-il bien penser ? ». Je levais les yeux vers Nick Annies. Il avait une expression de visage qui me rappelait celle de ma mère, dans les yeux de laquelle je cherchais du réconfort quand, à l'âge de huit ans, allongé sur la table d'opération, une verrue dans la paume de ma main me fut retirée avec un bistouri électrique.

Nous n'échangeâmes aucun mot, tandis que je formulais ma confession ultime au monde. J'avais fait une énorme erreur en faisant confiance aux écrits de Petrie ! Le noyau semblait être exactement comme Reid et Brownlee l'avaient décrit ! Les rainures *ne* semblaient pas avoir une quelconque ressemblance avec ce que Petrie avait lui-même décrit. La vérité reposant à l'endroit même où une verrue poussa, j'étais pétrifié dans le temps.

Avec résignation, je poursuivis en vérifiant la largeur entre les rainures, en utilisant un microscope portable grossissant 50 fois, avec un réticule gradué de 0.001 à 0.100 pouce. À ce moment-là, j'étais sûr que Petrie s'était totalement trompé dans son évaluation de cet artéfact. La distance entre les rainures, qui sont incisées dans le noyau dans toute sa longueur, était de 0.040-0.080 pouce. Je fus d'autant plus accablé lorsque je remarquais que Petrie avait même fait une erreur concernant la distance entre les rainures ! Toutes prises de mesures supplémentaires, pensais-je, seraient juste superficielles. Je ne pouvais soutenir aucune théorie de mécanisme élaboré, si les propres dimensions de Petrie de 0.100 pouce ne pouvaient être vérifiées ! Cependant, je poursuivis mon observation.

La structure cristalline du noyau sous le microscope dépassait ma capacité à évaluer. Je ne pouvais pas déterminer, aussi assurément que Petrie l'avait fait, que la rainure était plus profondément incisée dans le quartz que dans le feldspath. Je remarquais qu'il y avait certains endroits, très rares, où la biotite (mica noir) semblait avoir été arrachée du feldspath, d'une manière identique que sur d'autres artéfacts découverts en Égypte. Cependant, la rainure passait nettement au travers d'autres zones ne présentant aucun signe d'arrachage, bien que, une fois encore, je soutienne les affirmations de Brownlee qu'une force de découpage contre le matériau pourrait arracher les cristaux du substrat de feldspath.

Je mesurais ensuite la profondeur de la rainure. Pour accomplir cela, j'utilisais une jauge indicatrice de profondeur avec une pointe fine, lui permettant d'atteindre l'intérieur d'un


William Flinders Petrie

espace étroit. La jauge opérait afin de permettre un réglage à zéro, lorsqu'elle était placée sur une surface plane ne présentant aucune déviation. Lorsque la jauge passait au-dessus d'une cavité (ou une rainure) de surface, la pointe de l'indicateur montée sur ressort pénétrait à l'intérieur de la rainure, faisant bouger l'aiguille sur le cadran de la jauge, et en indiquant ainsi la profondeur précise.

Les profondeurs des rainures étaient de 0.002 et de 0.005 pouce. (En fait, en raison de discontinuités évidentes dans la rainure à certains endroits autour du noyau, la mesure réelle devrait se situer entre 0.000 et 0.005 pouce).

Puis arriva la grande question. La rainure était-elle un hélix ou un anneau horizontal au pourtour du noyau ? J'avais accepté les assertions de Reid et de Brownlee disant qu'elles étaient horizontales, et, à ce moment-là, j'avais la douloureuse certitude qu'il fallait s'y résoudre. Ce fut la description de Petrie de la rainure hélicoïdale qui fit que le Noyau #7 se différenciait des noyaux contemporains. Il s'agissait des principales caractéristiques sur lesquelles j'avais basé ma théorie du mécanisme ultrasonique. Mais ce que je tenais dans mes mains semblait soutenir les objections de Reid et de Brownlee contre cette théorie, disant que le noyau avait une apparence similaire à tout autre noyau de forage produit dans une carrière.

Un fil de coton blanc était le parfait instrument à utiliser pour examiner une rainure hélicoïdale. Pourquoi ne pas utiliser un fil pour vérifier un autre fil ! Je plaçais précautionneusement l'extrémité d'un fil dans une rainure, tandis que Nick la fixait avec un morceau de ruban adhésif. Alors que je regardais dans mon Optivisor 10X, je fis tourner le noyau dans ma main gauche, tout en m'assurant que le fil demeurât dans la rainure avec ma main droite. La rainure variait en profondeur en tournant autour du noyau, et à certains endroits, il n'y avait qu'une faible égratignure que je n'aurais probablement pas pu détecter à l'œil nu. Tandis que l'autre bout du fil apparaissait, je pus constater que ce que Petrie avait décrit au sujet de ce noyau n'était pas complètement exact.

Petrie avait décrit une seule rainure hélicoïdale présentant un degré de 0.100 pouce. Ce que j'observais *n'était pas* une rainure hélicoïdale unique, mais bien *deux* rainures hélicoïdales. Le fil entourait le noyau suivant la rainure jusqu'à ce qu'il soit approximativement à 0.110 pouce au-dessus du départ du fil. Et de façon surprenante, une *autre* rainure s'y incurvait nettement !

Je répétais le test à six ou sept endroits différents sur le noyau, avec les mêmes résultats. Les rainures étaient incisées dans le sens des aiguilles d'une montre, se dirigeant de la petite extrémité à la plus grande – ce qui serait de haut en bas. Similairement, les rainures étaient aussi profondes en haut du noyau qu'en bas. Elles étaient également identiques en degré en haut et en bas, avec des sections de rainures clairement visibles jusqu'au point où le noyau de granit était extrait du trou.

Il ne s'agissait pas de striations ou d'anneaux horizontaux comme trompetés dans *Gizeh : La Vérité*, mais plutôt de rainures hélicoïdales spiralant sur le noyau tel un fil ayant deux points de départ.

Par conséquent, pour dupliquer ce noyau, la méthode de perçage devrait produire ce qui suit :

- Une double rainure hélicoïdale allant dans le sens des aiguilles d'une montre, de haut en bas, présentant un degré de 0.110 à 0.120 pouce.
- Une rainure entre 0.000 et 0.005 pouce de profondeur.
- Une pointe de haut en bas. Arrachage possible du quartz.

Fort impressionné par la profondeur de la rainure, de retour à la maison, j'allais à l'atelier d'outillage, et m'adressais à l'outilleur Don Reynolds, qui travaillait sur une meuleuse. Je lui demandais s'il avait une raboteuse à roue avec un diamant bien aiguisé. (Ces éléments sont utilisés pour façonner du carborundum et d'autres types de meuleuses.) Il en avait une, en effet ; elle avait été à peine utilisée, et avait une belle pointe aiguisée. (Ces diamants industriels sont fixés dans un manche métallique, lui-même installé sur un mandrin magnétique). Je lui demandais de quelle profondeur il pouvait inciser une rainure dans un morceau de granit avec ce diamant.

Il me répondit « Essayons donc ! ».

Nous nous rapprochâmes d'un plateau de granit tandis que je l'avertissais en plaisantant de ne rien tenter sur la surface même de travail. Il appuya la pointe de diamant sur le champ du plateau. S'appuyant de tout son poids, il l'incisa d'une rainure sur une longueur de 10 cm.

Nous touchâmes tous deux l'incision. « De quelle profondeur pensez-vous qu'elle soit ? » demandais-je.

« Oh ! Entre 0.003 et 0.005 pouce » me répondit-il.

« Vérifions cela ! » dis-je.

Don installa une jauge indicatrice sur une jauge de surface, et plaça sur la surface la fine pointe de l'aiguille indiquant zéro. Tandis qu'il la faisait passer au-dessus de la rainure, la pointe y pénétra et l'indicateur annonça 0.001 pouce !

La raison pour laquelle je mentionne cela est qu'il a été suggéré que, si le noyau *présentait* une rainure en spirale, elle aurait été produite par la pression latérale d'une mèche rotative retirée rapidement du trou. Fort de mes trente-huit années d'expérience, je ne pense pas que cela soit possible, pour les raisons suivantes :

1. Ce concept se base sur la force centrifuge pour découper la rainure, tandis que la mèche est retirée et passe au-dessus d'une brèche s'élargissant, or, pour atteindre une force centrifuge plus grande, la mèche devrait tourner plus vite.
2. Il n'y aurait pas suffisamment de force latérale pour inciser une rainure dans le granit à une profondeur de 0.001 pouce, et encore moins de 0.005 pouce. C'est aussi simple que ça.
3. Avec une mèche rotative montée sur manche ayant la liberté de se déplacer dans une position surdimensionnée, la mèche recherchera automatiquement la voie de la moindre résistance, c'est-à-dire en *s'éloignant* du granit.
4. Les observations de Petrie étaient valides lorsqu'il affirma que ce n'était pas un moyen viable pour produire la rainure, en raison de l'amoncellement de poussière entre le tube et le granit.

Pourquoi un tel tapage pour un si petit noyau insignifiant ? Parce qu'il était considéré comme la partie la plus faible de mon travail, et par conséquent, aisément contestable. Cela servit également à obscurcir et à détourner l'attention d'autres artéfacts plus significatifs que j'avais décrits. Par conséquent, je mettrais le camp des orthodoxes au défi d'oublier le Noyau #7 de Petrie pour le moment, et de fournir des explications pour l'ensemble des autres artéfacts que je décris dans mon livre. Je les mettrais au défi de démontrer, avec les instruments avec lesquels ils nous formèrent pendant des siècles, comment les anciens Égyptiens créèrent une telle merveilleuse précision et géométrie dans la dureté du granit et de la diorite, dans le basalte et le schiste.

Ils ne le peuvent pas.

Car il s'agit, mes amis, des productions d'une civilisation supérieurement avancée.

34

Comment les bâtisseurs de pyramides géraient-ils la décharge de poids ?

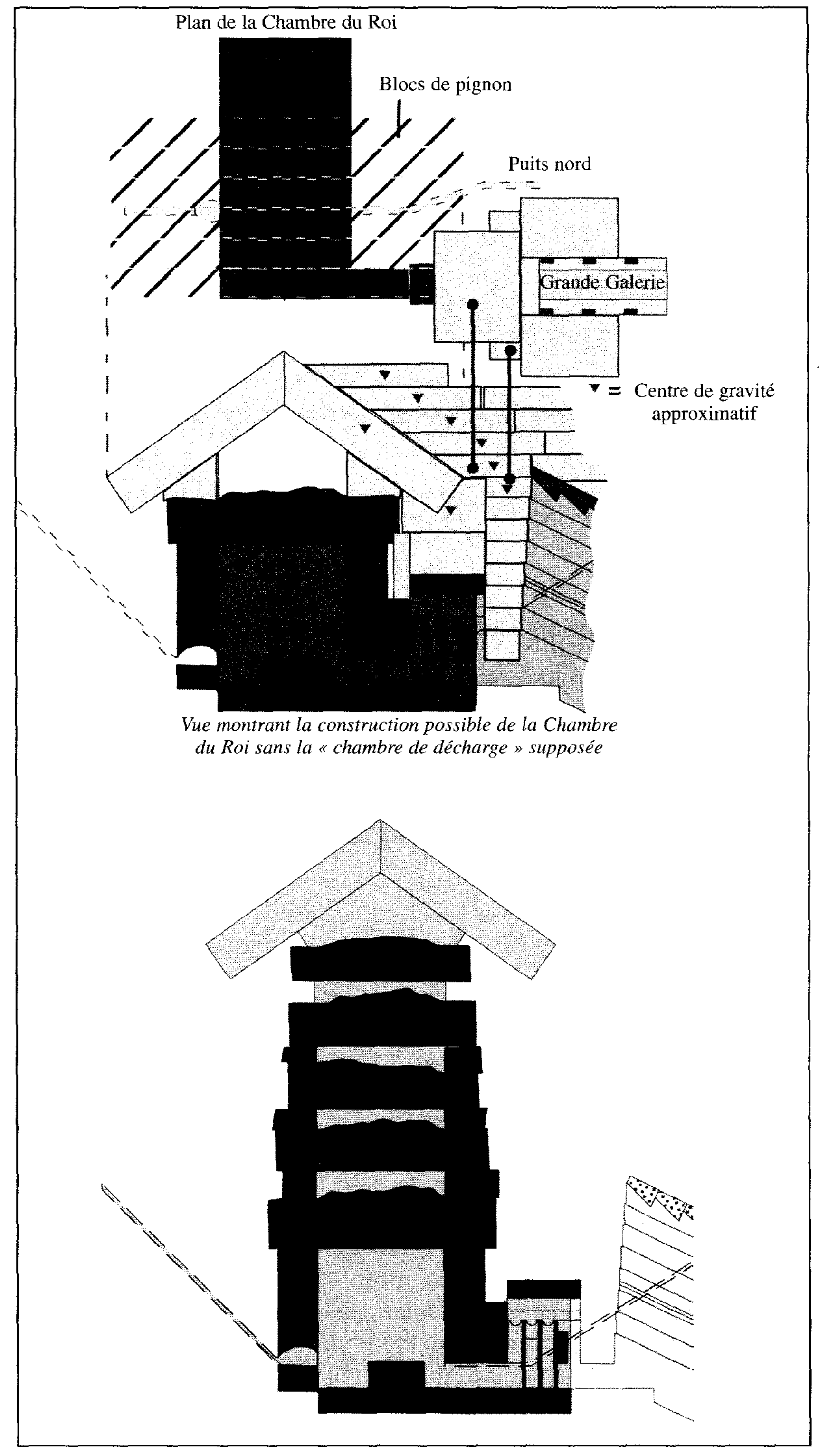
Savons-nous vraiment pour quelles raisons les anciens utilisaient de telles pierres monumentales dans ce que l'on appelle les chambres de décharge de la pyramide ?

CHRISTOPHER DUNN

En effectuant des explorations dans la Grande Pyramide en 1836, le colonel britannique William Richard Howard-Vyse se trouvait dans un espace étroit au-dessus de la Chambre du Roi, y examinant une strate mystérieuse constituée de poutres de granit similaires aux poutres granitiques formant le plafond de la Chambre du Roi, située en dessous. L'espace étroit s'appelle la Chambre de Davison, du nom de Nathaniel Davison, qui le découvrit en 1765.

Howard-Vyse, qui avait apparemment reçu 10 000 livres de sa famille pour cette exploration, et surtout pour qu'il les débarrasse de sa présence, espérait faire une découverte significative, et jusqu'à présent, il ne semblait pas avoir eut beaucoup de chance. La couche de granit au-dessus de sa tête offrait l'indice très prometteur que quelque chose se trouvait peut-être derrière. Remarquant une fissure entre les poutres du plafond, Howard-Vyse ressassait dans sa tête la possibilité d'une autre chambre existant encore au-dessus. Réussissant à faire pénétrer un roseau de 90 cm à l'intérieur de la fente, sans rencontrer aucune obstruction, semblait indiquer qu'il devait bien y avoir un autre espace au-delà.

Howard-Vyse et ses assistants tentèrent de découper le granit pour savoir s'il y avait bien une autre chambre au-dessus. En découvrant rapidement que leurs solides marteaux et burins en métal ne venaient pas à bout du granit rouge, ils eurent recours à



Vue montrant la construction possible de la Chambre du Roi sans la « chambre de décharge » supposée

La Chambre du Roi et la « chambre de décharge » supposée
(Dessins de Christopher Dunn)

de la poudre à canon. Un manœuvre local, les sens affaiblis par l'alcool et le hachisch, installa la charge explosive et fit éclater le rocher jusqu'à ce qu'une autre chambre soit révélée.

Similairement à la Chambre de Davison, un plafond monolithique de poutres de granit surplombait la chambre nouvellement mise à jour, indiquant à Howard-Vyse l'existence possible encore d'une *autre* chambre au-dessus. Après avoir procédé vers le haut par le biais d'explosions durant trois mois et demi, jusqu'à une hauteur de 12 mètres, ils découvrirent trois chambres supplémentaires, arrivant ainsi à un total de cinq.

La chambre la plus haute avait un plafond à pans inclinés fait de blocs géants de calcaire.

Pour construire ces cinq chambres, les anciens Égyptiens avaient dû utiliser quarante-trois morceaux de granit pesant chacun soixante-dix tonnes. Les poutres de granit rouge étaient coupées à angle droit et parallèles sur trois côtés, mais avaient apparemment été laissées natures sur la surface supérieure, qui était brute et irrégulière. Certaines présentaient même des trous excavés sur leur partie supérieure.

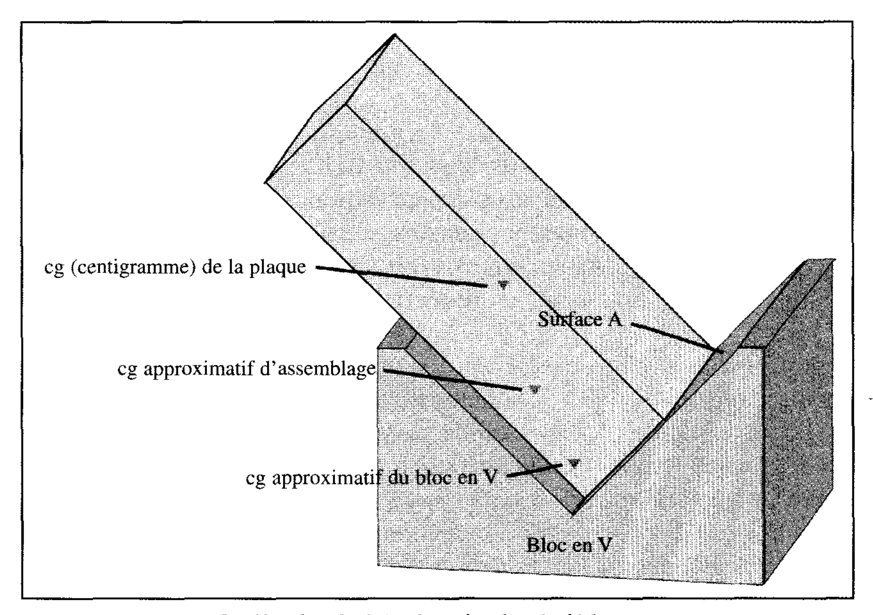
Dans cet article, nous observerons les preuves et essaierons d'explorer les raisons de cette utilisation phénoménale de ressources, à la fois du point de vue conventionnel et du point de vue alternatif. En considérant les efforts démesurés qui durent être dispensés pour amener ces énormes monolithes sur le plateau de Gizeh, nous nous demanderons, « Compte tenu de l'hypothèse établie concernant la Grande Pyramide, l'ensemble de ce travail était-il réellement nécessaire ? »

Selon les principes contemporains, extraire et tirer sur huit cent cinq kilomètres juste l'*une* des quarante-trois poutres de granit qui furent placées au-dessus de la Chambre du Roi ne serait pas une tâche aisée. Cependant, les anciens Égyptiens accomplirent ce travail, non seulement une, mais plusieurs fois. Le poids de soixante-dix tonnes, toutefois, ne correspond pas à la limite de ce que les anciens Égyptiens pouvaient accomplir. De gigantesques obélisques pesant jusqu'à quatre cents tonnes furent également extraits, tirés et érigés. Howard-Vyse émet l'hypothèse que la raison des cinq chambres superposées était de décharger le plafond plat de la Chambre du Roi du poids de milliers de tonnes de maçonnerie située au-dessus.

Bien que plusieurs chercheurs après Howard-Vyse acceptèrent généralement cette supposition, d'autres, incluant le premier égyptologue au monde, Sir William Flinders Petrie, ne firent pas de même. Des considérations importantes mettent en doute cette théorie et démontrent qu'elle n'est pas exacte.

Ce qui doit être pris en considération est qu'une technique plus efficace et moins compliquée de construction des chambres existe ailleurs à l'intérieur de la Grande Pyramide. La Chambre de la Reine contredit l'argument que les « chambres de construction » superposant la Chambre du Roi étaient conçues pour permettre la construction de son plafond plat. Le poids de la maçonnerie soutenue par la Chambre de la Reine est bien plus lourd que celui qui pèse au-dessus de la Chambre du Roi, notamment en raison du fait que cette chambre est située en-dessous même de la Chambre du Roi.

Si un plafond plat avait été nécessaire pour la Chambre de la Reine, il aurait été prudent d'installer en travée dans cette pièce le genre de poutres qui se trouvent au-dessus de la Chambre du Roi. La construction de la Chambre de la Reine nécessita des blocs de pierre calcaire cantilevers qui transféraient le poids de la maçonnerie au-dessus vers l'extérieur des murs. Un plafond similaire à celui de la Chambre du Roi aurait pu être ajouté à ce design, et, comme dans le cas des poutres au-dessus de cette Chambre, ces poutres ne supporteraient rien de plus que leur propre poids.



La Chambre du Roi et la « chambre de décharge ».
Système de répartition du poids au-dessus de la Chambre du Roi dans la Grande Pyramide.
(Illustration de Christopher Dunn)

Lorsque les bâtisseurs de la Grande Pyramide construisirent la Chambre du Roi, ils connaissaient évidemment une méthode plus simple pour la réalisation d'un plafond plat.

Par conséquent, le principe de construction de la Chambre du Roi doit découler d'autres considérations. Quelles étaient ces considérations ? Pour quelle raison y a-t-il cinq couches superposées de poutres de granit monolithiques pesant soixante-dix tonnes ? Imaginez la volonté et l'énergie absolues qui furent dispensées lors de l'élévation de l'un de ces blocs de granit à 53 mètres de haut ! Il devait y avoir une bien grande motivation pour investir ainsi tant de temps et d'énergie.

J'ai présenté l'argument ci-dessus dans mon livre *La Centrale Énergétique de Gizeh*. Depuis sa publication, l'opinion contraire que j'avais clairement exprimée est bien évidemment devenue un point de discussion sur ma messagerie, car je reçus un courrier de Mickey Brass, étudiant en égyptologie, dans lequel se trouvait le lien d'une traduction d'un article publié dans un magazine allemand. La question était posée à Frank Dörnenburg, l'un des participants au débat : Pourquoi autant de couches superposées ? Il écrit :

> J'ai déjà débattu par ailleurs la Chambre du Roi, et la question de savoir pourquoi cinq chambres « de décharge » étaient nécessaires pour répartir l'énorme poids au-dessus de cette chambre. Ma réponse fut que je ne le savais simplement pas. Une bonne réponse à cette question peut être trouvée dans *Göttinger Miszellen 173* : « L'ancienne méthode d'encorbellement répartissait directement le poids sur les murs de la chambre. Le plan incliné sur pignon, nouveauté utilisée ici pour la première fois, redirige la force vers le bas ET latéralement. Si les Égyptiens avaient installé le plan incliné en pignon directement en plafond dans la Chambre du Roi, comme dans la Chambre de la Reine, la force latérale aurait endommagé la Grande Galerie. Ils durent alors construire le pignon au-dessus de la couche supérieure de la galerie. La manière la plus simple pour cela était de superposer de petites chambres. Et si vous regardez une coupe-élévation, vous remarquerez qu'à présent, la force latérale du plafond dépasse largement celui de la galerie. »

De prime abord, ce qui est proposé dans l'hypothèse ci-dessus semble plausible. Cependant, il s'agit d'une élaboration basée sur de vagues assomptions et une analyse incomplète concernant le complexe entier de la Chambre du Roi. Avant de l'accepter comme étant factuelle, nous devons considérer ce qui suit.

L'hypothèse présume que les forces dynamiques latérales suivraient la direction des blocs angulaires et que ces forces latérales s'accumuleraient, pendant que davantage de pierres s'empileraient au-dessus des blocs placés en comble. Selon l'hypothèse, les répercussions de chaque bloc ajouté au-dessus de la Chambre du Roi provoquent une poussée latérale supplémentaire contre l'extrémité sud de la Grande Galerie.

L'illustration page 210 représente une installation mécanique familière à de nombreux technologues industriels. Il s'agit d'une plaque de métal reposant sur un bloc en V. Si nous acceptons que l'hypothèse ci-dessus *est* correcte, la plaque poussera sur la surface A, provoquant un mouvement latéral.

Au repos, la plaque effectuera davantage de pression contre la surface opposée, en raison du centre de gravité de l'objet. À part cette gravité, aucune autre force dynamique n'est en opération. Il n'y a que le poids mort, répartit selon le centre de gravité de chaque partie. Lorsqu'un objet est placé sur un plan incliné, il a la capacité de descendre le long de ce plan par le biais des forces gravitationnelles agissant sur lui. Ce mouvement se poursuit jusqu'à ce qu'une obstruction apparaisse, et à ce moment-là, l'énergie cinétique provoquant le mouvement latéral cesse.

Les blocs du plafond en comble au-dessus de la Chambre du Roi sont situés sur un plan incliné découpé dans les blocs centraux. En supposant cela, comme dans la Chambre de la Reine, le centre de gravité de ces blocs repose en dehors des murs de la chambre, les blocs pouvant être décrits comme étant cantilevers, bien qu'il n'y ait aucune poussée de voûte à l'apex où deux blocs opposés se rencontrent. Le poids total du bloc est supporté par ceux qui forment le plan incliné, et un peu de poids est soutenu par le bloc porteur de l'extrémité inférieure.

Sans savoir avec certitude quels aspects du plan furent utilisés, je peux visualiser un plan qui soit solide et n'endommage pas la grande galerie. Les mesures approximatives entre les extrémités des blocs en comble et le mur sud de la grande galerie sont de 2,70 m. Considérant la largeur de la galerie (entre 1,26 m et 2,05 m), il est raisonnable de supposer que les blocs formant le mur sud de la galerie dépassent au-delà de la surface intérieure – mais de quelle distance ? Je ne sais. Cependant, considérant que le conduit nord de la Chambre du Roi contourne la Grande Galerie, cela permet de spéculer que les blocs formant les murs de la galerie sont plus profonds de 1,20 m. (Ce point est significatif à établir, et probablement mérite en lui-même un débat. Le conduit nord aurait aussi bien pu être direct vers le haut, sans virages supplémentaires. Il aurait tout aussi bien pu manquer le mur intérieur de la grande galerie par 1.20 mètres).

Grâce aux blocs du mur sud de la grande galerie, aboutés contre les blocs des murs est et ouest de la galerie, toutes forces latérales qui pourraient l'affecter en provenance des blocs du plafond en plan incliné de la Chambre du Roi seraient beaucoup moins inquiétantes que, dirons-nous, les forces agissant sur le plafond du passage horizontal et provenant de la pression des blocs du plafond en plan incliné de la Chambre de la Reine – ou de la pression des blocs soutenus par le plafond de la grande galerie.

De plus, construire au-dessus de blocs de plafond en plan incliné ne signifie pas nécessairement qu'ils doivent soutenir une gigantesque accumulation de poids. Comme décrite dans l'illustration précédente, la répartition de charge ne repose pas nécessairement sur le pignon.

Peut-être que l'argument le plus significatif contre ce qui fut proposé dans le *Göttinger Miszellen*, et le plus simple à comprendre, peut être avancé en indiquant une vue en plan de la Grande Pyramide. Comme nous pouvons le voir, la Chambre du Roi mesure 10,20 m de long. La grande galerie mesure de 1,26 m à 2,05 m de large – à peine la largeur d'un bloc du plafond en plan incliné.

Par conséquent, lorsque nous regardons une coupe-élévation des chambres, l'hypothèse peut sembler vraisemblable, mais elle se désintègre si on examine les faits plus précisément, car même si on suppose qu'il y ait une pression excessive sur le mur sud de la grande galerie, la construction de cinq chambres ne serait pas nécessaire sur l'ensemble de la longueur de 10,20 m de la Chambre du Roi. De plus, pourquoi cinq couches de poutres ? Pourquoi pas un grand espace ouvert surplombé par le plafond en plan incliné ?

En découpant ces monolithes géants, les constructeurs trouvèrent évidemment nécessaire de réaliser les poutres destinées à la chambre la plus haute avec le même respect que celles qui étaient destinées au plafond situé directement au-dessus de la Chambre du Roi. Chaque poutre était découpée plane et à angle droit sur trois côtés, le côté supérieur semblant non travaillé. Cela est significatif, considérant que celles se trouvant directement au-dessus de la Chambre du Roi seraient les seules visibles à ceux qui pénétreraient dans la pyramide.

De plus, il serait remarquable que les constructeurs dispensent la même profusion d'efforts en terminant les trente-quatre poutres, qui demeureraient invisibles une fois la pyramide construite, comme ils ont terminé les neuf poutres formant le plafond de la Chambre du Roi qui *seraient* visibles. Même si ces poutres étaient impérativement vitales à la solidité de la construction, des variations de précision seraient sûrement permises, rendant la découpe des blocs plus rapide – à moins, bien évidemment, qu'ils utilisaient ces poutres pour une raison spécifique, et/ou utilisaient des méthodes mécaniques standardisées produisant ces poutres avec un minimum de variations au niveau de la forme.

Pourquoi cinq strates de poutres ? Inclure autant de blocs de granit monolithiques lors de la construction de la Chambre du Roi est évidemment superflu. Afin de se faire une meilleure idée des proportions gigantesques d'un tel travail de nos jours, ma société, Danville Metal Stamping, acquit récemment une presse hydroforme. Le corps principal de la presse pèse 100 tonnes, et dut être transporté par bateau à notre usine sur plus de 160 kilomètres. En raison de considérations concernant la répartition de poids, le Département des Transports exigea qu'elle soit soulevée par une remorque spécialement tractée, le poids étant réparti sur dix-neuf essieux. La longueur de cette remorque était proche de 60 mètres, et nécessitait deux chauffeurs supplémentaires, placés à des positions stratégiques sur sa longueur, afin de la faire pivoter dans les virages.

La raison pour laquelle je décris cette histoire est pour indiquer que même en utilisant des méthodes actuelles, efficaces et hautement techniques, il doit bien y avoir une sacrée bonne raison pour déplacer ne serait-ce qu'une seule charge lourde. Les quarante-trois poutres géantes au-dessus de la Chambre du Roi n'étaient pas intégrées à la structure pour la soulager de la pression excessive au-dessus, mais plutôt pour remplir un objectif bien plus élaboré. En l'absence d'explication conventionnelle plausible, nous devons rechercher d'autres réponses au mystère de ces poutres de granit. Lorsqu'elles seront analysées d'un point de vue plus fonctionnel, on pourra discerner une technologie simple et cependant raffinée, opérationnelle au cœur de la Grande Pyramide, et qui sera beaucoup plus vraisemblable. Les anciens Égyptiens, ou Kemitiens, étaient doués pour appliquer les lois de la nature et utiliser les matériaux naturels permettant à cette ancienne centrale énergétique de fonctionner. Les poutres de granit situées au-dessus de la Chambre du Roi étaient une partie essentielle et intégrale permettant de faire vrombir cette machine pyramidale.

35

Précision

Les anciens la possédaient-ils ?
Dans l'affirmative, cela doit-il nous concerner ?

CHRISTOPHER DUNN

Le mot *précision* vient de *précis*, que le *Webster* définit comme « signifiant nettement ou exactement, limité ou défini ; exact ; défini, non imprécis, vague ou équivoque ; exact en attitude ; strict ; formel ; subtil ; scrupuleux. »

Précision est « exactitude ; subtilité rigide ; considération excessive des formes ou des règles ; formalité rigide. » *Précision* est le mot « signifiant l'état d'être précis ; exactitude ; justesse. »

Pour de nombreuses personnes, l'application de la précision dans leur vie est liée à leurs mots et à leurs actions. Nous avons des discours précis, des horaires précis et la précision d'une manœuvre militaire. Nous pouvons avoir la chance d'être invité à un dîner par « précision » et de trouver les couverts en bon ordre, sans une cuillère ou un verre placé de travers.

L'application de la précision, comme indiqué ci-dessus, fait partie de l'être civilisé. Ce sont la discipline et l'ordre nécessaires pour que la civilisation réussisse à fonctionner.

En commençant par la fin des années 1800, une application différente de la précision gagnait en importance et était considérée comme étant nécessaire pour assurer l'accomplissement réussi des efforts humains. Les machines qui furent inventées et utilisées comme des mécanismes allégeant le labeur dépendaient du bon fonctionnement de leurs composants de précision. Dans les années 1800, l'industrie du coton et la vapeur firent naître la Révolution Industrielle dans le nord de l'Angleterre. La demande en moulins et en métiers à tisser tournant plus efficacement fut d'une grande importance, en produisant des composants qui fonctionnaient précisément.

Afin de fabriquer des produits consistants, les variabilités du procédé de fabrication devaient être réduites ou éliminées. Afin d'accomplir cela, les variabilités de dimensions inhérentes dans la fabrication des composants critiques nécessitaient d'être réduites à des niveaux acceptables. Cependant, en raison des inexactitudes des outils mécaniques de l'époque, des ajusteurs professionnels étaient nécessaires pour frotter,

buriner et limer les composants à des dimensions précises de manière à ce qu'ils soient parfaitement ajustés.

Les guerres accélérèrent l'évolution des mesures standardisées et l'élimination des variabilités dans le procédé de fabrication. Mettez-vous à la place d'un soldat durant la Guerre Civile. Son fusil était fabriqué avec précision, mais lorsqu'il remplaçait un de ses composants sur le champ de bataille, il devait limer manuellement les pièces pour qu'elles s'ajustent. Bien évidemment, cela prenait du temps, et à la guerre, le temps pouvait faire de vous un gagnant ou un perdant. Des standards furent nécessairement institutionnalisés, et les fournisseurs devaient les respecter ou perdre des contrats.

Toute personne qui a ramené à la maison une bicyclette ou un meuble « à assembler soi-même » peut apprécier la précision requise pour que ces éléments s'ajustent facilement. Avez-vous fait l'expérience d'essayer d'aligner un boulon dans un trou pré-percé, et qui ne s'ajuste pas par un huitième de millimètre ? Ceci est un exemple illustrant la nécessité de la précision, et comment l'effort fait pour produire des éléments précis est réellement un travail onéreux et compliqué.

Dans la fabrication industrielle contemporaine, des composants sont fabriqués dans le monde entier et sont rassemblés dans une usine d'assemblage. Les standards précis et la précision du produit transporté durant des milliers de kilomètres, assure que lorsqu'ils atteignent la chaîne d'assemblage, ces composants s'assemblent sans la nécessité d'un travail supplémentaire.

La plupart des gens ne fabriqueront jamais d'objets de haute précision. Par conséquent, il est compréhensible que la plupart d'entre eux ignorent cet aspect important d'une infrastructure de la civilisation. Pour les non-initiés, la précision est un concept abstrait. Ce n'est pas une critique. Si vous n'avez pas fait l'expérience d'une fabrication de haute précision, professionnellement ou en amateur, la compréhension du concept de précision reste au stade théorique.

Nous sommes les ultimes utilisateurs de puissantes technologies de pointe alimentant notre civilisation et nous rendant la vie plus facile. Sans la précision de fabrication, les voitures ne rouleraient pas, les avions resteraient cloués au sol et les CD ne fonctionneraient pas. La précision que nous créons est apparue par nécessité. Nous ne l'utilisons pas sans raison valable, car le coût actuel de production d'objets augmente de façon exponentielle à mesure que la demande de précision devient plus importante.

Un exemple d'exactitude et de précision est illustré par la règle de 30 cm que j'emportais avec moi en Égypte en 1999 et 2001. La règle fut achevée sur une meuleuse de précision. Sa déviation par rapport à une ligne droite parfaite correspondait seulement à 0.0001 pouce. (Un cheveu mesure 0.0025 pouce). Ou bien, pour comparer cela à l'exemple précédant concernant « quelque assemblage nécessaire », cette règle est 1250 fois *plus* précise que le trou pré-percé manquant d'un huitième de millimètre.

Si nous découvrions miraculeusement un objet non-identifié dans le désert du Sahara, enterré là depuis des milliers d'années, comment déterminerions-nous son utilité ? Si on spécule qu'il pourrait avoir une utilité technologique, le challenge serait de le prouver, ce qui nous obligerait à concevoir à l'envers son design afin d'en déterminer sa fonction. Concevoir à l'envers fait partie depuis des années des méthodes de la concurrence industrielle. Des ingénieurs achètent le produit d'un concurrent, et par l'étude de son design et de ses composants, ils comprendront la science et la technique à l'origine de sa fonction. C'est pour cette raison que la récupération d'armes d'un ennemi potentiel ou réel est importante.

Si, à la suite d'une observation hâtive de cet artéfact préhistorique non-identifié, nous déterminons qu'il pourrait s'agir d'une machine, fonctionnant comme un instrument

pour réaliser des objets, comment saurions-nous qu'il s'agirait d'un instrument mécanique de *précision* ? De façon à prouver cela, nous devrions le mesurer pour plus d'exactitude. Certains composants associés à des instruments mécaniques de précision sont fabriqués avec une très grande exactitude.

Des surfaces planes nécessaires pour le bon fonctionnement de la machine seront finies au millimètre près. Ce type de précision différencie les outils primitifs de ceux résultant de la nécessité et du développement. La découverte de cette précision éleva l'objet vers un but supérieur. Si ces composants n'étaient pas précis, les arguments soutenant qu'il n'est pas le produit d'une société avancée en seraient renforcés.

Par conséquent, la preuve cruciale est la précision des surfaces mesurées. Les artisans ne fabriquent pas de surfaces d'une telle précision, à moins que l'objet qu'ils réalisent nécessite de fonctionner selon des spécifications exactes. À moins qu'il n'y en ait le besoin, la précision n'est même pas à considérer.

Cependant, lorsque nous recherchons des machines préhistoriques, nous avons tendance à chercher des objets en fer ou en acier, et non pas de granit, essentiellement parce que nous utilisons du fer et de l'acier pour construire nos machines. Nous percevons les choses de *notre* point de vue, et non pas du *leur*. Néanmoins, la preuve cruciale qui serait requise pour soutenir la conclusion qu'un objet d'acier était une machine de précision *est* sa précision et le produit manufacturé par la machine. Cette précision est présente en Égypte – présente dans de nombreux artéfacts faits de roche ignée stable, qui survivront durant des dizaines de milliers d'années en conservant leur précision d'origine.

Bien que nous n'ayons ni le fer ni l'acier utilisés pour réaliser ces objets, nous avons une grande quantité de produits. Je pense que plusieurs de ces artéfacts ont peut-être été identifiés à tort et datés à une époque ne correspondant pas à l'hypothèse disant que les outils utilisés pour les fabriquer ont été peut-être érodés sur une période de temps bien plus longue que les dates établies ne le suggèrent. Une telle spéculation est soutenable si nous considérons les artéfacts essentiellement du point de vue de l'ingénierie. On a dit que pour comprendre la culture de l'Égypte Ancienne, vous devez penser comme un Égyptien. Cependant, afin de comprendre ses réalisations technologiques, vous devez penser comme un ingénieur.

Le Serapeum

La boîte de granit à l'intérieur de la pyramide de Khafre présente les mêmes caractéristiques que les boîtes situées à l'intérieur du Serapeum. Cependant, les boîtes du Serapeum furent attribuées à la XVIIIe dynastie, plus de 1100 années plus tard, alors que le travail de la pierre était en déclin. En considérant que cette date fut établie par rapport à des objets de poterie qui furent découverts et non pas sur les boîtes elles-mêmes, il serait sensé de spéculer que ces boîtes n'ont pas été datées avec exactitude.

Leurs caractéristiques montrent que leurs créateurs utilisaient les mêmes outils et possédaient les mêmes compétences et connaissances que ceux qui créèrent la pyramide de Khafre. De plus, les boîtes situées aux deux sites sont la preuve qu'elles devaient avoir une fonction bien supérieure à celle de simples sarcophages funéraires.

Leur finition présente un niveau élevé de précision : leurs angles sont parfaitement d'équerre, et leurs angles intérieurs présentent une stupéfiante netteté. L'ensemble de ces caractéristiques sont extrêmement difficiles à réaliser, et aucune d'elles n'est nécessaire à une simple boîte funéraire.



Dunn présente un sarcophage rudimentaire à Memphis, qui a peut-être été fabriqué avec des outils tels que la boule de pierre prônée par les égyptologues.
(Photographie par Tim Hunkler)

En 1995, j'inspectais les surfaces internes et externes des deux boîtes du Serapeum avec une règle de précision de 15 centimètres, dont l'exactitude était de 0.0002 pouce. Mon rapport concernant ce que je découvris a été publié dans mon livre *La Centrale Énergétique de Gizeh* et sur mon site Internet.

Les objets que j'ai mesurés en Égypte portent l'empreinte de méthodes de fabrication méticuleuses et remarquables. Ils sont indubitablement irréfutables *dans leur précision*, mais leur origine ou leur fonction resteront toujours ouvertes à spéculation. La photographie ci-dessus fut prise à l'intérieur du Serapeum le 27 Août 2001. Celles où je me trouve à l'intérieur de ces gigantesques boîtes me présentent en train d'inspecter l'équerre entre un couvercle de 27 tonnes et la surface interne de la boîte de granit sur lequel il repose. L'équerre de précision que j'utilise était calibrée à 0.00005 pouce (c'est-à-dire 5/100,000 d'un pouce), et utilisait un comparateur Jones & Lamson.

Le dessous du couvercle et la paroi intérieure de la boîte sont incroyablement équarris. En découvrant que ce niveau de précision fut atteint non seulement sur l'un des côtés de la boîte, mais sur les deux, accroît le degré de complexité nécessaire pour accomplir une telle prouesse.

Pensez à cela comme à une réalité géométrique. De manière à ce que le couvercle soit parfaitement d'équerre avec les deux parois intérieures, ces parois doivent être parfaitement parallèles. De plus, le dessus de la boîte devrait établir un plan qui soit à angle droit par rapport aux côtés. Cela signifie que finir l'intérieur était exponentiellement plus difficile. Non seulement les fabricants de ces boîtes du Serapeum créèrent des surfaces internes qui étaient planes, lorsqu'elles furent mesurées verticalement et horizontalement, mais ils s'assurèrent également que les surfaces qu'ils réalisaient étaient équarries et parallèles les unes aux autres, avec la surface du dessus présentant des côtés séparés de 1,50 m à 3 m l'un de l'autre. Mais sans un tel parallélisme et une telle équerre de la surface supérieure, l'équerre remarquée sur chaque côté n'existerait pas.



Christopher Dunn à l'intérieur du « sarcophage » de Khafre
(Photographie de Tim Hunkler)

Étant un ingénieur et un artisan qui a travaillé dans la manufacture depuis plus de quarante ans, et qui a créé des objets de précision dans notre monde moderne, selon mon opinion, cet accomplissement dans la préhistoire n'est *rien moins que surprenante.* Personne n'accomplit un tel travail, à moins que l'artéfact n'ait une fonction très importante. Le *concept* même de ce type de précision ne se présente pas à un artisan, à moins

qu'il n'y ait aucun autre moyen de réaliser ce que l'objet est supposé faire. La seule autre raison pour laquelle une telle précision serait utilisée sur un objet est que les outils qui sont employés pour y parvenir sont tellement précis, qu'ils sont dans l'incapacité de produire autre chose que de la précision. Avec ces deux scénarios, nous contemplons une civilisation bien supérieure de la préhistoire, comparativement à ce qui est couramment établi. Les implications sont stupéfiantes.

C'est la raison pour laquelle je pense que ces artéfacts que je mesurais en Égypte constituent les éléments de preuve tangible qui *prouvent*, sans l'ombre d'un doute, qu'il existât une civilisation supérieure en Égypte Ancienne, contrairement à ce que l'on nous a appris. Cette preuve est taillée dans la pierre.

Les boîtes situées en dehors du circuit touristique traditionnel, dans les tunnels rocheux du Serapeum, seraient extrêmement difficiles à produire de nos jours. Leurs surfaces lisses et planes, leur perfection orthogonale, et le rayon incroyablement minime des angles intérieurs que j'ai observé grâce à des règles de précision contemporaines, des équerres et des jauges à rayons, me laissent sans voix. Même après avoir contacté quatre granitiers de précision, je ne pus en trouver un seul capable de recopier leur perfection, mais je ne dirais pas qu'il serait impossible d'en réaliser une de nos jours – si nous avions une bonne raison pour cela.

Mais pour quelle raison extrairions-nous un bloc de granit de 80 tonnes, le creuserions-nous et procéderions à le travailler à un tel niveau de précision ? Pourquoi trouverions-nous nécessaire de travailler la surface supérieure de cette boîte, afin qu'un couvercle présentant une surface de dessous également plane puisse s'ajuster d'équerre aux parois intérieures ?

Des arguments contre les affirmations relatives aux sociétés évoluées de la préhistoire seront sans doute avancés. Certains argumenteront peut-être que le manque de machinerie réfute de telles affirmations, cependant, un *manque* de preuves ne signifie pas *aucune preuve*. Il est fallacieux de nier ou ignorer ce qui existe en argumentant sur ce qui n'existe pas. Lorsque nous réfléchissons à la motivation pour utiliser une telle précision, nous nous éloignons inexorablement des raisons simples énoncées par les historiens, et sommes bien obligés de considérer l'existence d'une civilisation à la préhistoire qui était beaucoup plus évoluée et très différente de ce que l'on avait toujours pensé. Nous n'avons pas besoin de rechercher des chambres secrètes ou des lieux d'archives pour savoir que cette civilisation existait. C'est gravé dans l'un des matériaux les plus solides avec lesquels ils travaillaient – la roche ignée.

36

Le mystère de l'extraction de l'Obélisque

Les égyptologues savent-ils vraiment comment ces monuments ont été créés ?

CHRISTOPHER DUNN

Dans mes articles et mon livre, j'ai intégré un parti-pris distinct après avoir vu d'anciens objets égyptiens. Dans cet article, j'expliquerais d'où vient ce parti-pris, et je répondrais aux questions suivantes : « N'est-il pas possible de réaliser tous ces magnifiques objets de l'Égypte Ancienne avec des outils primitifs ? Car il existe des ouvrages entiers qui décrivent comment ces outils étaient capables d'un tel travail, nous n'avons pas besoin de recourir à des inventions fantastiques qui n'existent pas dans les archives archéologiques, alors pourquoi le faites-vous ? »

Mon opinion tendancieuse concernant le niveau de technologie utilisé par les anciens Égyptiens provient de plusieurs années passées à travailler dans l'industrie de transformation. Durant six années (plus de 12 480 heures), je manipulais des outils manuels et des outils mécaniques divers et variés, petits et grands, dans la production d'objets qui étaient fabriqués selon des spécifications d'ingénierie. À la fin de ces six années, j'avais terminé mon apprentissage, et on me présenta les documents de l'artisan, dont je pouvais bénéficier comme je le désirais.

Les opportunités qui suivirent s'étalèrent sur plus de trois décennies. Durant cette période, je dois avouer que cette conviction fut encore renforcée par le contact direct à l'environnement dans lequel j'avais choisi de gagner ma vie. Les effets que cet environnement eut sur mon cerveau sont, je le crains, irréversibles. Au moment où je fus sauvé et promu dans les confins stériles du bureau d'un manager senior, plus de 62 400 heures d'exposition environnementale dans l'ingénierie et l'industrie de transformation m'avaient laissé de profondes cicatrices au niveau de ma capacité d'esprit critique concernant la manière dont les choses sont fabriquées.

Ces cicatrices décrivent un parcours de lutte : le combat de convertir des idées dans la réalité physique. La lutte est de faire un croquis sur papier d'une idée, puis de procéder en versant, coupant, formant et en moulant cette idée, avec précision, en un instrument

qui fonctionne. La lutte est d'employer tout instrument intellectuel et physique disponible, parmi lesquels les disciplines de la science, de l'ingénierie, de l'industrie de transformation, et de métrologie, regroupant la fonction, la forme et la précision.

Cependant, ces cicatrices décrivent aussi un parcours de déceptions, quand les idées ne marchent pas, et un parcours d'exultation, lorsque, ayant appris par ses erreurs, le succès arrive enfin. Associées aux deux, les forces supérieures d'humilité s'impriment un peu plus en profondeur.

J'étais peut-être trop pressé en clamant la précision de l'ère spatiale, après avoir découvert une exactitude de 0.0002 pouce à l'intérieur d'une grande boîte de granit préhistorique. Peut-être que les marques de tours n'en étaient pas réellement. Peut-être suis-je trop assuré lorsque j'observe des marques d'outils sur un objet et que je peux identifier l'outil qui les y a laissées. J'ai considéré qu'une part de mon parti-pris pourrait être liée à une période de ma carrière lorsque je devais penser comme un Américain, plutôt que comme un Anglais.

Cependant, je ne me souviens pas de changements drastiques à ce moment-là, à l'exception de cette révélation que les ingénieurs sont obligés de penser de manière similaire, indépendamment du pays où ils se trouvent. C'est le prix à payer pour vivre dans un monde physique avec des lois naturelles. Bien évidemment, l'autre impact environnemental de vivre dans une culture différente de celle où vous avez passé vos années formatives est l'élimination des opinions préconçues et chauvines de votre culture d'origine, par rapport aux autres cultures. Cela mène à une plus grande tolérance et une acceptation des opinions d'autrui.

La raison pour laquelle je vous dis cela est pour vous donner quelques idées de l'erreur que je fis en présentant mon travail. La plupart de ce que j'ai considéré comme évident, lors de l'observation d'objets en Égypte, nécessitait d'être expliqué plus profondément. Je réalisais que j'avais mis la charrue avant les bœufs. En étudiant des artéfacts d'Égypte Ancienne, je considérais le produit final et j'écrivis sur sa géométrie et sa précision. Pour la plus grande part, j'omettais de discuter l'ensemble des méthodes qui sont nécessaires et avec lesquelles ces objets étaient réalisés. Il me semblait évident qu'ils étaient les produits de technologies dont aucune preuve n'a survécu.

Je fus cependant confronté par des arguments adhérant à la notion que l'usage d'outils primitifs, tels que des marteaux et des pilons de pierre, des burins de cuivre et des matériaux abrasifs comme le sable, suffit pour expliquer l'existence de *tous* les ustensiles de pierre réalisés en Égypte Ancienne. Il est débattu que ces outils, entre les mains expertes d'une nombreuse main-d'œuvre, ayant tout le temps à sa disposition, sont en mesure de créer l'ensemble de ces objets. Il est dit que les anciens Égyptiens ne considéraient pas le temps de la même manière que nous. Pour les anciens Égyptiens (une civilisation s'étendant sur plusieurs millénaires), une décennie n'était rien qu'une goutte dans l'océan du temps, et un siècle le contenu d'un simple verre. Par conséquent, lorsqu'on demande à un égyptologue d'expliquer comment un objet particulièrement difficile à réaliser est fabriqué, l'ingrédient principal est le temps, et en grande quantité.

Pour une culture s'étendant sur autant de siècles, les anciens Égyptiens construisaient pour l'éternité. Par leur architecture et leurs matériaux de construction, ils étaient évidemment préoccupés par la continuité de leur Ka, ou esprit, et de leur civilisation. Tout cela semble logique et intègre, et je ne peux m'empêcher d'acquiescer d'un signe de tête. Je ne peux pas nier que le travail manuel peut produire de nombreux objets magnifiques et précis, dans des matériaux extrêmement difficiles à travailler.

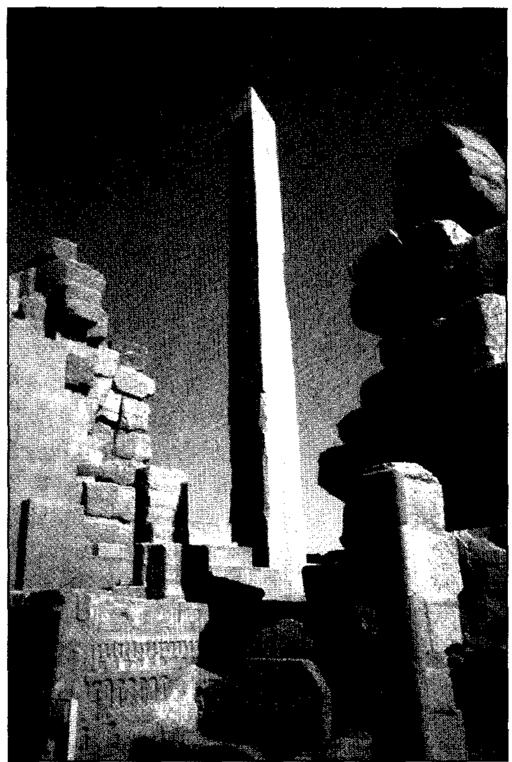
Cependant, alors même que je me surprenais à acquiescer, j'avais aussi l'impression diffuse que quelque chose n'était pas tout à fait juste. Il devait y avoir un argument plus

convaincant auquel les égyptologues orthodoxes prêteraient l'oreille. Il était devenu évident que de claironner mes hypothèses quant à ces objets d'une précision incroyable tombait dans l'oreille d'un sourd.

À la suite de la publication de mon article précédent, intitulé « Précision », je m'engageais dans quelques discussions sur ma messagerie Internet. Ce n'est pas la première fois que je participe à de tels débats. Depuis que j'ai découvert ces exercices d'aérobic pour les doigts, depuis 1995, mon enthousiasme pour de tels discours a été atténué par la prise de conscience que, dans la plupart des cas, les débats menés sur Internet sont une perte de temps et bien futiles. On m'a conseillé de les éviter comme la peste – principalement les personnes proches de moi, ma famille (et plus particulièrement, ma femme).

Néanmoins, de cet exercice masochiste découla quelque inspiration me permettant de réparer mon erreur. Je remarquais que je me surprenais à discuter de mon travail avec des personnes qui n'adhéraient pas à mes conclusions. De ce fait, elles adoptaient rapidement les trouvailles d'académiciens qui ont publié leurs propres études, et qui exprimaient des conclusions qui sont plus en rapport avec ce que l'on croit communément au sujet de l'histoire des anciens Égyptiens.

De nos jours, l'expert en autorité sur le travail de la pierre en Égypte Ancienne est Denys Stocks, de l'Université de Manchester. Le travail de Stocks dépasse en qualité tous les commentaires précédents sur le sujet, et est indispensable pour analyser les techniques des anciens tailleurs de pierre. Les opinions de Stocks sur le sujet sont plus percutantes car elles sont basées sur des données expérimentales rassemblées en Égypte, utilisant des matériaux qui font partie de rapports archéologiques. Les opinions de Sir William Flinders Petrie dans son livre *Pyramides et Temple de Gizeh* (qui fut publié en 1893), ainsi que de Lucas et d'Harris dans leur livre *Matériaux et Industries de l'Égypte Ancienne*, sont devancées par les études sur place de Stocks et ses considérables efforts. Le travail le plus récent de Stocks fut le projet Aswan financé par « NOVA » au cours de la réalisation de ses documentaires « Obélisque ».


Un obélisque à Karnak

Pour cette raison, je me concentrerais sur le travail du granit, car au cours de ses recherches crédibles et scientifiques à Aswan, Stocks fournit des données importantes sur la vitesse d'extraction des matériaux, qui nous permirent d'effectuer une étude raisonnablement précise des cadences. L'analyse est relativement simple et est utilisée par des ingénieurs-estimateurs de l'industrie de transformation, afin de fournir des estimations de coût pour la production d'objets contemporains.

Ce qui suit sont les calculs basés sur les recherches de Stocks concernant la quantité de temps nécessaire à l'extraction d'un obélisque de granit. Le temps n'inclura pas celui qui est nécessaire pour déplacer cette masse de 440 tonnes en dehors de la carrière.

Les calculs ne tiennent pas compte non plus de la finition du bloc, au niveau de sa surface lisse et plane, ou des incroyables et nombreux glyphes profondément gravés. Finalement, ils ne prennent pas en compte le temps nécessaire pour transporter et ériger l'obélisque devant le Pylône V à Karnak.

Nous commencerons par les carrières de granit d'Aswan, où nous sélectionnerons un endroit approprié pour notre pierre. Basée sur les dimensions finies, la pierre brute sera grande de taille. La méthode utilisée par les anciens Égyptiens pour séparer une grande pierre imposante du soubassement rocheux, était de découper un chenal tout autour de la pierre, puis de la découper par en dessous, en réservant des piliers pour en soutenir le poids. Cette hypothèse semble la plus raisonnable et la plus sensée. Lorsque nous regardons l'obélisque non terminé d'Aswan, nous voyons qu'une tranchée fut découpée tout autour, et si les travaux s'étaient poursuivis, une coupe par en dessous aurait été nécessaire pour séparer le granit de son soubassement.

Le chenal présente des marques de pelle, ce qui conduisit l'égyptologue Dieter Arnold à affirmer que, à chaque travailleur « envoyé au granit » était assignée une zone de « 75 centimètres (10 paumes) de large et divisée en sections de travail de 60 centimètres de long, l'espace minimum pour un travailleur accroupi ou agenouillé. » Cela représenterait une zone quelque peu étroite ne mesurant que 60 cm par 70 cm de large pour un manœuvre balançant une lourde boule de pierre, et en considérant qu'il y aurait eu besoin d'une ligne de travailleurs, chacun se montrant tout aussi agressif en manœuvrant son outil, le risque d'accidents ne peut passer inaperçu.

Néanmoins, à titre d'exemple, j'utiliserais ces chiffres dans mes calculs. Mark Lehner, dans le documentaire « Obélisque », adhère à l'idée que cette méthode était probablement celle qui était utilisée par les anciens Égyptiens, et il effectua même en personne certains travaux expérimentaux.

Basé sur l'information concernant la vitesse d'extraction du matériau, une analyse rapide du temps nécessaire pour extraire un obélisque peut être effectuée, bien que nous pourrions croire que, avec suffisamment de travail, le temps qu'il faut pour accomplir un projet donné pourrait être réduit. Ce n'est pas nécessairement vrai. À l'intérieur de chaque projet se trouvent des contraintes et des goulets d'étranglement. Par conséquent, pendant que nous commandons une main-d'œuvre de 1000 travailleurs, un goulet





À gauche : L'obélisque inachevé d'Aswan. À droite : La pointe de l'obélisque inachevé d'Aswan
(Photographies de Greg Hedgecock)

d'étranglement réduira effectivement le nombre engagé dans un projet donné d'une manière significative. La contrainte du projet d'extraction de l'obélisque est le nombre de travailleurs capables de s'activer sur une parcelle de granit de 60 cm par 70 cm.

Bien évidemment, il ne peut y en avoir qu'un à la fois. Par conséquent, le temps qu'il faudrait pour extraire le bloc est basé sur la masse cubique du matériau à extraire, divisée par la vitesse d'extraction. La masse du matériau est sa largeur, multipliée par sa longueur, multipliée par sa profondeur. (Les résultats suivent les dimensions métriques présentées par Stocks, qui sont données en centimètres cubes (cm^3). Les mètres, les pieds et les pouces sont également donnés.) La profondeur du chenal reste à déterminer. En regardant les photographies, une quantité considérable de soubassement a été retirée, du bas jusqu'au-dessus du bloc.

On pourrait penser que d'autres blocs auraient été extraits à partir du dessus, à d'autres fins, et par conséquent, cette distance ne pourra pas être considérée comme une partie du projet. J'estimerais donc que la profondeur du chenal doit s'enfoncer dans le soubassement de 2,70 m pour l'obélisque, et de 0,60 m supplémentaires pour la découpe par en dessous. La profondeur doit comprendre une cavité assez profonde pour qu'un travailleur puisse creuser un chenal sous le bloc, assez large pour qu'il puisse se glisser dessous afin de tailler la roche.

Dans le tableau suivant, il est présumé qu'un travailleur pilonne le granit en utilisant une boule de dolérite. Stocks estime que la vitesse d'extraction du matériau effectuée avec une boule de dolérite est de 30 cm^3 par heure. Alors qu'il n'y a aucune mention de l'enlèvement des gravats ou du remplacement des pilons usagés, il est présumé que la vitesse d'extraction du matériau se poursuit sans interruption, selon les données expérimentales de Stocks.

Plaque	Pieds	Pouces	Mètres	Centimètres
Largeur	2.46	29.53	0.75	75
Longueur	1.97	23.63	0.60	60
Profondeur	11	132	33.52	335.24
Masse cubique	53.29	92 093,20	15.09	1 508 571,43

Vitesse d'extraction du matériau / heure par Stocks	(cm^3) 30.00
Nombre d'heures pour un travailleur	50 285. 71
Nombre de jours (supposant 10 h. par jour)	5 028,57
Nombre d'années (supposant 320 jours par an)	15.71

À présent, analysons la période de temps nécessaire pour réaliser une taille par en dessous. Pour ce calcul, nous utiliserons la vitesse d'extraction de Stocks, utilisant un marteau et un burin de silex. Je me suis rabattu sur cette vitesse sur la base d'une supposition raisonnable que l'efficacité s'amoindrira quand le travailleur devra se coucher sur le côté, sans l'aide de la gravité pour frapper la surface. La vitesse d'extraction du matériau de Stocks utilisant un marteau et un burin de silex est de 5 cm^3 par heure.

Bien que l'imagination est mise au défi de croire que quelqu'un d'autre qu'une personne/travailleur de très petite taille peut tailler efficacement un tunnel de 60 cm par 70 cm sous le granit, à titre d'exemple, je baserais mes calculs sur la supposition que des travailleurs se trouvent des deux côtés du granit en donnant du burin, allant l'un vers l'autre, réduisant ainsi de moitié la distance nécessaire afin de réaliser la découpe complète en dessous du bloc.

Plaque	Pieds	Pouces	Mètres	Centimètres
Largeur	2,46	29,53	0,75	75
Longueur	1,97	23,63	0,60	60
Profondeur	4,00	48,04	12,20	122
(largeur à la moitié de la boîte)				
Masse cubique	19,40	33 514,60	549,00	549 000

Vitesse d'extraction du matériau / heure par Stocks (cm^3)	5.00
Nombre d'heures pour un travailleur	109 800,00
Nombre de jours (supposant 10 h. par jour)	10 980,00
Nombre d'années (supposant 320 jours par an)	34,31

En utilisant une analyse des contraintes, la quantité *minimum* de temps nécessaire simplement pour tailler la pierre est de *cinquante ans* ! Il est physiquement impossible d'assigner davantage de travailleurs pour accomplir la tâche plus rapidement. Les travailleurs vont et viennent pour remplacer ceux qui sont fatigués ou malades, mais à tout instant, un ouvrier seulement peut s'activer sur cette plaque de granit. La vitesse d'extraction des 30 cm^3 par heure ne se poursuit pas non plus sans interruption jusqu'à l'obtention d'une surface parfaitement plane avec des angles nets et droits. Il reste encore à finir l'objet, qui, selon mon estimation, nécessiterait conventionnellement une autre décennie en utilisant les instruments que les égyptologues permettent aux anciens Égyptiens d'avoir dans leur boîte à outils.

Sur la base des deux obélisques d'Hatshepsout se trouvent des inscriptions nous racontant qu'ils furent tous deux taillés et érigés en place en sept mois. Simplement taillé le bloc brut en si peu de temps signifierait que la vitesse de taille nécessiterait d'être augmentée au moins de *trente-sept fois*. Des outils capables d'une telle efficacité ne font pas partie des rapports archéologiques. Accompagnant toutes les considérations précédentes et les affirmations concernant la géométrie et la précision, et utilisant à présent les propres données des égyptologues, **cela confirme que les déclarations des égyptologues sont inexactes**, et que les anciens Égyptiens étaient beaucoup plus évolués que ce qui a été établi par le passé.

37

Derrière les portes secrètes de la pyramide

Ce que révèlent de nouvelles preuves étonnantes sur la véritable destination de la Grande Pyramide

CHRISTOPHER DUNN

Le lundi 16 Septembre 2002, à 20 heures, Fox Television aux États-Unis diffusa en direct du plateau de Gizeh en Égypte une exploration du conduit sud dans la Chambre de la Reine, située dans la Grande Pyramide. Depuis 1993, lorsque l'ingénieur allemand en robotique Rudolph Gantenbrink effectua sa première exploration de ce tunnel de 20 cm^2 et de 66 m de long, des millions d'auditeurs du monde entier, les yeux rivés sur l'Égypte, avaient attendu le jour où d'autres explorations seraient effectuées et où un obstacle supplémentaire à une plus grande connaissance soit enfin éliminé.

Le spectacle de deux heures de Fox/National Geographic offrit en prélude le moment où la mèche maçonnerie de la perceuse d'iRobots perça enfin dans l'espace au-delà, et où la caméra endoscopique fut insérée dans le trou pour visionner ce qui se trouvait derrière la porte de Gantenbrink.

De l'élaboration jusqu'à la production, plusieurs idées furent explorées sur ce qui pouvait bien se trouver derrière cette porte supposée.

Avant la diffusion de l'émission, le Dr Zahi Hawass, le président du Conseil Suprême des Antiquités d'Égypte (Supreme Council of the Antiquities – SCA), exprima la croyance qu'un livre sur Khufu serait découvert : « Ce que peut cacher cette porte est très important à connaître, que Khufu écrivit un livre sacré et que peut-être, ce livre est caché derrière cette porte, ou un rouleau de papyrus nous parlant de la construction des pyramides. »

Les commentaires de Hawass furent développés plus avant par le Service d'Information de l'État Égyptien : « Hawass déclara que de telles portes étaient construites dans des buts religieux, en raison des livres qui y furent découverts, comme les portails, les cavités et la


La Porte de Gantenbrink

route qui guidaient les défunts vers l'au-delà et les avertissaient des dangers qu'ils devraient affronter. »

L'égyptologue allemand Ranier Stadelman, qui dirigeait le travail de Rudolph Gantenbrink en 1993, exprime la croyance que cette porte supposée était une fausse porte permettant à l'âme du roi de traverser, le chemin vers Osiris, représenté par l'étoile Sirius. Il pensait que les éléments de cuivre étaient des poignées que le roi utiliserait pour soulever la porte.

Robert Bauval, co-auteur d'Adrian Gilbert de *Le Mystère d'Orion : Dévoilons les secrets des pyramides*, prédit qu'une statue serait découverte et que la fin du conduit avait la fonction de serdab (une chambre étroite commémorant les morts), à partir de laquelle les anciens Égyptiens regardaient les étoiles.

John Anthony West, l'auteur de *Serpent dans le ciel*, pensait qu'il n'y aurait rien d'autre qu'un noyau de maçonnerie derrière cette porte. Une intervenante au Art Bell show au cours d'une interview à laquelle je participais avec George Noory le 15 Septembre, s'identifia comme une égyptologue et affirma *connaître* ce qui se trouvait derrière la porte. Rejetant mon hypothèse à ce sujet, elle affirma qu'elle révélerait un espace de 9 mètres de long contenant du sable sacré.

Ma propre hypothèse, dont nous parlerons dans un moment, a très peu changée depuis la publication de mon livre *La Centrale Énergétique de Gizeh*, en 1998. Je la fis paraître sur mon site Internet et j'ai eu l'occasion d'en débattre lors d'interviews avant et après le 16 Septembre.

La confiance dans le Président Hawass s'atténua singulièrement tandis que le programme touchait à sa fin. Il avertit les auditeurs qu'il se pouvait qu'il n'y ait rien du tout derrière cette porte. Ses commentaires prémonitoires devinrent une sinistre réalité pour nous tous tandis que la caméra endoscopique pourvue de sa lentille en œil de poisson pénétrait dans le trou et qu'une image déformée se précisait. Il semblait n'y avoir rien, à part un bloc.

Avec un style et un aplomb inimitable, le Dr Hawass pouvait à peine maîtriser son excitation en regardant cette image sombre renvoyée par la caméra. « C'est une autre porte ! » dit-il avec un enthousiasme éclatant. « Avec une fêlure ! » (La vieille chanson de Peggy Lee se mit à jouer avec mélancolie dans ma tête... « Is that all there is ? »).

Les prédictions pré-diffusées d'Hawass furent dévalorisées une semaine plus tard par « Tout doit être soigneusement examiné. Nous demanderons à la Société Nationale Géographique de coopérer afin de dévoiler davantage ces mystères. À la suite de la diffusion de cette émission, pouvons-nous espérer qu'ils puissent révéler autre chose que des mystères ? Après tout, ce sont les mystères qui font revenir l'audience. »

Le 23 Septembre 2002, des nouvelles arrivèrent d'Égypte que l'équipe Pyramide Rover avait réussi à explorer le conduit nord à l'intérieur de la Grande Pyramide. Ce conduit, à l'opposé de celui du sud, posa des problèmes à Gantenbrink en 1993. Upuaut II ne fut pas en mesure de naviguer autour des bâtons des précédents explorateurs bloqués dans le passage, qu'ils avaient tenté de pousser dans un tournant du conduit.

L'équipe de iRobot trouva une solution astucieuse mais simple quant à ce problème que Gantenbrink confrontait. Ils tournèrent le robot de 90 degrés, et le firent grimper dans le conduit, en s'accrochant aux parois au lieu du plafond et du sol. De cette façon, il fut en mesure de passer au-dessus des obstacles. Concernant le conduit nord, Hawass avait une opinion dépassant toutes les demandes raisonnables de n'importe quel artisan vivant dans la région.



Conduit du côté Est de la Grande Pyramide
(Photographie d'Amargi Hillier)

Sujet aux regards scrutateurs et à l'attention de la presse mondiale, l'information provenant du chef de la SCA devenait de plus en plus étrange. Être considéré comme un expert et un explorateur en résidence pour la Société Nationale Géographique et n'avoir aucune réponse élaborée à fournir à une presse avide est une position peu enviable où se trouver : « ...le passage présentait des coudes et des tournants semblant correspondre à la tentative des constructeurs d'éviter la chambre principale. »

Cela pourrait indiquer que les passages inexpliqués furent construits après l'achèvement des pyramides et ne faisaient pas partie du design original. Hawass supposait que les passages pouvaient être connectés du fait que Kheops désirait se promouvoir lui-même comme le dieu solaire d'Égypte. La croyance à l'époque disait que les rois devenaient ce dieu à leur mort. Hawass croyait que les conduits qui avaient été taillés dans la structure de pierre de la pyramide, étaient des passages que le roi confronterait avant de procéder vers l'au-delà.

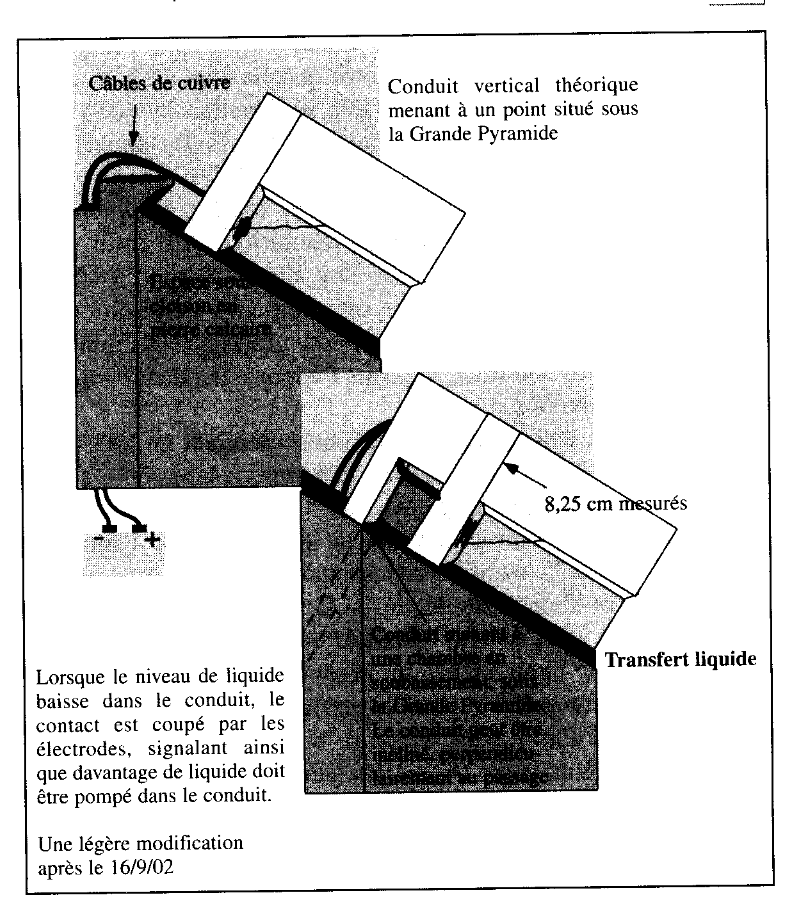
Puis, une semaine après être apparu devant les caméras avec son chapeau style Indiana Jones, et avoir prédit la découverte d'un journal royal de Khufu, le Dr Hawass se retrouva à nouveau devant les journalistes de presse :

« Cette découverte dans le conduit nord, ajoutée à celle de la semaine dernière... dans le conduit sud, représente la première nouvelle information majeure concernant la Grande Pyramide depuis plus d'un siècle », annonça Zahi Hawass, directeur du Conseil Suprême des Antiquités d'Égypte. « Il ne s'agit pas *Des Aventuriers de l'Arche Perdue* » dit Hawass, se moquant à l'idée qu'un trésor caché serait mis à jour.

Hawass poursuivit en prédisant sans se décontenancer que, à l'arrière du bloc de pierre situé à la fin du conduit nord se trouverait une autre porte. (Vas-y Peggy Lee.) En fait, je pense qu'Hawass a raison. À l'arrière du bloc à la fin du conduit nord, ils découvriront un autre espace similaire à celui qui est situé à la fin du conduit sud. Cette fois, je crois qu'ils trouveront un conduit qui sera sur le côté droit de la cavité, peut-être dans le sol, mais plus certainement dans le mur de droite.

Comparé au Dr Hawass et comme cité plus haut, j'ai utilisé davantage le plan intérieur *complet* de la Grande Pyramide afin d'arriver à mon pronostic. J'ai débattu de ce sujet avec d'ardents défenseurs experts de la théorie des tombes, et ils affirment que ce qui se trouve derrière la porte n'a pas d'importance ; cela soutiendra encore et toujours la théorie des tombes. Un érudit commenta que même un conduit vertical s'enfonçant dans le soubassement serait intégré à la théorie des tombes, car si le Pharaon désirait un conduit vertical, il l'aurait obtenu. Son argument était que l'égyptologie n'est pas une science exacte et n'a pas à se conformer aux mêmes standards.

Dans la théorie de *La Centrale Énergétique de Gizeh*, chaque élément architectural à l'intérieur de la Grande Pyramide est connecté intégralement. Certains éléments caractéristiques peuvent être analysés séparément, mais pour la plus grande part, la Chambre de la Reine, la Chambre du Roi et la Grande Galerie sont les caractéristiques principales qui fonctionnent ensemble à l'unisson, et ils ne peuvent être dissociés les uns des autres, lors de l'examen d'un élément de preuve.



L'opération de transfert liquide (Illustration de Christopher Dunn)

Les caractéristiques découvertes dans la Chambre du Roi me conduisirent à suggérer l'utilisation d'acide chlorhydrique dilué dans le conduit sud et de zinc hydraté dans le conduit nord de la Chambre de la Reine. Les caractéristiques de la grande galerie me conduisirent à comprendre la fonction de la Chambre du Roi. Les caractéristiques de la Chambre de la Reine indiquent qu'une réaction chimique se produisit à cet endroit. L'hypothèse se base ou s'écroule sur les preuves trouvées dans ces localisations.

Pour que la théorie tienne, les preuves qui seront découvertes à l'avenir doivent la soutenir. On pourra pronostiquer certaines preuves, comme celles qui seront découvertes derrière la porte de Gantenbrink, par ce qui sera trouvé dans la chambre, dans le conduit sud et le conduit nord. La centrale énergétique sera soit validée, soit sévèrement contredite ou même rejetée, selon ce qui se sera révélé.

Avant l'exploration Pyramide Rover, je déclarais publiquement que j'étais entièrement préparé à admettre que j'avais tort, si une fouille du conduit sud ne mettait pas à jour un autre ou plusieurs conduits, qui seraient redirigés et mèneraient éventuellement à un point situé sous la pyramide. Je prédis également, qu'à l'arrière de la porte, les éléments de cuivre auraient des connexions ou se poursuivraient de la porte à un point situé sous la Grande Pyramide.

Malheureusement, comme à présent, il n'existe pas d'images nettes du côté arrière de la soi-disant porte, par conséquent, cette partie de ma prédiction n'a pu être vérifiée.

Cependant, l'illustration de mon livre prédisait que l'un des attributs de la porte et la preuve validaient cette prévision. Dans mon illustration, l'épaisseur du bloc est donnée, à l'échelle, comme étant de 7,5 cm. Mon relevé était arbitraire et uniquement basé sur

la fonction proposée du bloc. Le testeur d'épaisseur ultrasonique du Pyramide Rover mesura l'épaisseur réelle et découvrit qu'elle était de 8.25 cm (voir schéma ci-dessus).

Comme tout citoyen des États-Unis, je regardais la vidéo diffusée sur Fox Television. Dans le coin en haut à gauche était écrit LIVE (En direct) et le coin en bas à gauche portait le logo de la Fox ainsi que Channel 27. Il n'y avait vraiment aucune raison pour moi d'être enthousiasmé, jusqu'à ce qu'un homme en Allemagne chargea sur la messagerie du Maat une image de haute-résolution qu'il avait prise lors de l'émission de National Geographic diffusée sur Sky TV en Europe. Cette image semblait indiquer qu'il y avait beaucoup plus à voir, précisément à l'endroit occulté par le logo de la Fox.

Je copiais l'image dans un programme graphique et j'autorégulais les niveaux, ce qui éclaircit les zones sombres. Je fixais l'écran – pendant ce qui me sembla une éternité – sur ce qui s'y révélait.

Je sais que si vous fixez quelque chose pendant un long moment, vous pourrez voir un visage ou d'autres formes, mais la forme rectangulaire à l'angle gauche du nouveau bloc devint instantanément apparente. J'ajustais ensuite les niveaux, les courbes et les couleurs afin d'obtenir davantage de définition sur l'image et créais des lignes de construction (1 et 2), en utilisant les angles du bas comme repères, afin de créer un point de fuite. J'avais l'intention de voir si la géométrie de la forme rectangulaire sur le côté gauche était en effet un vrai rectangle et parallèle au mur.

En traçant une ligne à partir du point de fuite (3) et en la poursuivant le long du côté de la forme rectangulaire, j'eus la certitude que je pouvais avoir découvert en effet le conduit vertical dont j'avais prédit qu'il se trouverait à cet endroit. De manière intéressante, la ligne dans le sol (4) est également parallèle aux murs, ce qui indiquerait que, soit le sol est constitué de deux blocs, soit une tranchée est taillée dans le sol. Dans cette image améliorée, les marques de taches au sol proviennent de l'extrémité du conduit vertical, qui est également à l'équerre des murs. Il semble que la seconde porte est également ébréchée à cet endroit.

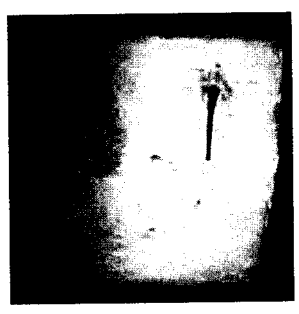
Du fait que le liquide chimique se déversant dans la Chambre de la Reine n'avait pas besoin d'être en abondance ou même du volume produit par un robinet standard, remplir le conduit de liquide ne nécessitait pas un large trou. L'angle ébréché comme celui qui est situé à l'angle inférieur droit du bloc serait entièrement suffisant pour maintenir le niveau du liquide. De plus, si nous considérons à l'échelle les dimensions du conduit vertical à l'arrière de la porte, il ne mesure que 4 cm de large et 10 cm de long.

L'exploration du conduit nord et ce qui fut découvert à son extrémité était prévisible, et sans l'ombre d'un doute, justifie la fonction de ces conduits comme cela est souligné dans *La Centrale Énergétique de Gizeh*. L'image d'une autre porte présentant des éléments en cuivre et la différence subtile entre ces éléments et ceux se trouvant à la fin du conduit nord soutiennent l'hypothèse relative à l'utilisation de produits chimiques. Les électrodes sont affectées par ces différents produits et de diverses manières.

Dans le conduit sud, l'action de l'acide chlorhydrique à la longue éroda le cuivre. Du fait que la partie supérieure du cuivre était couverte de produit chimique pendant une période plus courte que la partie inférieure, alors que le liquide se déversait constamment, la partie basse du cuivre était davantage corrodée que la partie haute. Ceci résulta en une altération du cuivre et en une coupure de contact avec l'électrode gauche.

Dans le conduit nord, nous pouvons voir une autre conséquence. Du fait que ce conduit contenait un métal hydraté, tel que le zinc hydraté, ce que nous voyons est une galvanoplastie de l'électrode gauche. Ceci est normal et prévisible ; en considérant que l'électricité circule d'une cathode (+) à une anode (-), un dépôt de zinc se serait produit sur l'anode. Ce que nous voyons dans la photographie prise par Pyramide Rover est une

substance blanche uniquement sur l'électrode gauche. Il n'y a aucune érosion sur ces électrodes, et l'épaisseur du métal est considérablement moindre que sur celles du conduit sud. La pierre calcaire est tachée sur la gauche et au-dessus de l'électrode. Des études sur ce qui a pu provoquer cet effet sont encore en cours.



Une prise dans le conduit nord, Chambre de la Reine

Bien que l'égyptologie ne soit pas considérée comme une science exacte, des critères scientifiques devraient être utilisés lors des tentatives faites pour expliquer cet édifice. Les arguments devraient suivre les règles des preuves et se conformer aux principes scientifiques. Alors que les égyptologues disent que la théorie des tombes est inébranlable, mon opinion est la suivante que si cette théorie ne concorde pas avec des arguments scientifiques logiques, et ne peut être assujettie à une révision radicale lorsque de nouvelles données émergent, alors elle échoue.

Il s'agit des standards appliqués à des théoriciens successifs, tels Hancock, Bauval et moi-même, par conséquent nous n'attendons rien moins de ceux qui enseignent et soutiennent l'opinion acceptée. De plus, la théorie devrait être prévisible. Ce qui fut découvert derrière la porte de Gantenbrink, bien que n'étant pas totalement révélé, n'était pas prédit par les égyptologues, et n'apporte rien pour soutenir la théorie que cet édifice était à l'origine un tombeau.

Le progrès scientifique et social exige que nous soyons tous des sceptiques et que nous questionnions les théories et principes établis qui nous ont été transmis. Les opinions alternatives doivent être débattues. En effet, elles devraient être bien accueillies par toute personne essayant sérieusement de connaître les failles existant dans ses propres idées. L'égyptologie ne devrait pas être immunisée contre ces préceptes scientifiques, bien que la tentative maladroite de ses protecteurs orthodoxes pour contraindre des données contradictoires à s'intégrer à une hypothèse infondée ne donne que peu d'espoir de changement.

38

Exemple de technologie avancée dans la Grande Pyramide

Ce que révèlent les preuves sur l'évolution de ses bâtisseurs.

MARSHALL PAYN

L'une des tragédies de l'existence est l'assassinat d'une théorie magnifique par une ligue brutale de faits.

LA ROCHEFOUCAULD

La pyramide de Khufu (Kheops) défie la manière dont nous décrivons la technologie ancienne. Plus de deux millions de blocs de calcaire s'élèvent à la hauteur d'un immeuble de quarante étages. Chacune des bases dépasse de deux fois et demie la superficie d'un terrain de football. Un archer debout au sommet ne pourrait pas tirer une flèche au-delà de cette base. Tout cela est le fait supposé d'une société agraire existant il y a 4 500 ans.

Et ce n'est pas tout. La précision et le superbe travail surpassent notre entendement contemporain. Occupant une zone de treize acres, le soubassement entier a été taillé de moins de 2,5 cm hors niveau. Il est orienté d'une fraction minime d'un degré par rapport aux points cardinaux. Les pierres de revêtement extérieur et les blocs de granit intérieurs s'ajustent avec une telle précision qu'une lame de rasoir ne pourrait être insérée entre eux. Des blocs pesant jusqu'à soixante-dix tonnes (le poids approximatif d'une locomotive), ont été soulevés à la hauteur d'un immeuble de dix étages et ajustés aux autres blocs avec une incroyable précision.

Comment réalisaient-ils cela ? Nous l'ignorons. Quelques générations précédant Khufu, il n'existait *pas* de pyramides. D'où provient cette technologie ? Nous n'avons

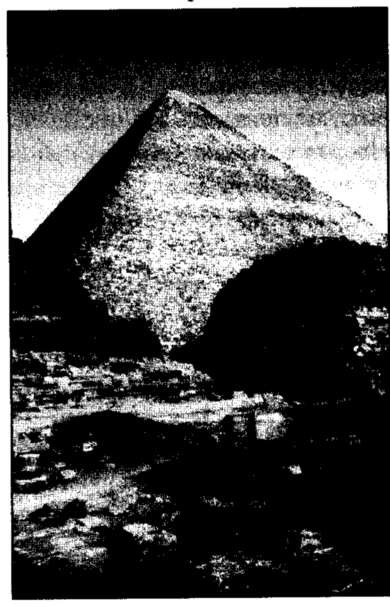
aucune réponse. Toutes les méthodes de construction des pyramides suggérées à ce jour ne convinrent pas les standards de technologie établis. Mais la réalité est l'existence même de cette pyramide, et indépendamment de la manière dont elle fut érigée, ils la construisirent. Les Égyptiens construisirent des pyramides durant mille autres années, mais de nos jours, la plupart de celles-ci ne sont plus que des gravats méconnaissables. Seules les plus anciennes sont intactes, ce qui soulève le débat sur l'existence d'une connaissance plus développée. Quels que soient les moyens technologiques avec lesquels ces anciennes pyramides étaient construites, les Égyptiens perdirent en quelque sorte cette technologie.

Plus intriguant encore, est la raison pour laquelle elles étaient construites. En dépit du fait qu'*aucun* corps ou objet funéraire – datant de la même époque où furent construites les pyramides de la IVe dynastie – n'y a été découvert, l'égyptologie traditionnelle affirme avec véhémence que *toutes* les pyramides sont des tombeaux et *uniquement* des tombeaux, construits pour abriter les corps des Pharaons. Les pyramides suivantes présentaient des caractères funéraires, mais aucun corps.

Les explications de l'égyptologie relatives aux pilleurs de tombes ne mentionnent pas l'absence de toute trace de pillage et échouent à démontrer comment ces soi-disants voleurs pouvaient passer les clôtures érigées afin d'interdire toute intrusion. Des considérations funéraires introduites peut-être après la IVe dynastie furent liées à la dégénérescence marquée de la qualité de construction. Testons cette certitude affirmée des tombeaux avec une seule des caractéristiques du design unique des pyramides.

Le passage descendant mesure approximativement 105 mètres de long, dont 45 mètres environ passent au travers de la maçonnerie, et 60 mètres passent au travers du soubassement. Il y a un siècle, Sir Flinders Petrie, connu comme le grand-père de l'archéologie du Proche-Orient, mesura ce passage descendant. Afin de montrer sa faculté d'adaptation à la précision, il mesura le périmètre de la pyramide par la triangulation, car la base était recouverte de gravats. Il le calcula comme étant de 3 022,93 pieds (906,90 m). Vingt-cinq ans plus tard, le gouvernement égyptien employa un géomètre professionnel après l'enlèvement des gravats, et en utilisant des techniques topographiques traditionnelles, il découvrit que le périmètre était de 3 023,14 pieds (906,94 m). Il manquait 2.5 pouces sur 3 000 pieds à Petrie – soit une marge d'erreur de 0.007 %.

En raison de son penchant pour la précision, l'aspect droit du passage et la surface plane de son plafond et de ses côtés l'intriguèrent. Du fait que le sol avait été tellement endommagé, il ne le prit pas en compte. Le passage mesure approximativement 1.20 mètre de haut par 1.05 mètre de large, et descend à un angle de 26 degrés. Il est orienté au nord, et est aligné de nos jours avec Polaris (l'étoile polaire). Petrie détermina que « la variation moyenne de la ligne droite, dans la partie construite du passage, est seulement de 1/50e de pouce, ce qui est étonnant sur une longueur de 150 pieds (45 mètres). En considérant l'ensemble du passage, la marge d'erreur est inférieure à 1/8e de pouce sur les côtés, et de 3/10e de pouce au plafond, sur la longueur totale de 350 pieds (105 mètres). » De quelle manière incroyable construisirent-ils cette ligne droite d'une telle préci-



La Grande Pyramide de Gizeh

sion optique à l'échelle d'un terrain de football ? Ils ne possédaient pas de lasers. En procédant selon des méthodes de construction possibles, comment une telle précision avait-elle pu en découler ?

Réponse : nous l'ignorons. Ils utilisaient un certain type de technologie et/ou des outils dont nous n'avons simplement pas connaissance. Mais ce que nous savons par l'utilisation de notre propre technologie est qu'ils n'auraient pas pu accomplir cela par hasard.

Évidemment, indépendamment de la manière dont ils y parvinrent, cela nécessita un effort gigantesque. Par conséquent, une chose à présent est absolument clarifiée : ils ne mirent pas un tel effort dans ce passage juste pour y porter un corps. Pour toutes ces raisons, cela devrait mettre de côté cette théorie relative au tombeau.

Cette information a été disponible depuis un siècle. On suggère que la théorie relative seulement à la tombe ait survécu, car le curriculum de l'égyptologie n'a pas intégré les sciences fondamentales et mathématiques, et par conséquent ne fournit pas la fondation nécessaire pour évaluer de telles notions techniques élémentaires.

Par conséquent, quelle était alors la fonction de la pyramide ? Il peut y en avoir plusieurs, mais on peut parier qu'un des usages au moins du passage descendant fut de servir d'observatoire. L'astronomie est la plus ancienne des sciences humaines, et les Anciens étaient réputés pour être des astronomes avisés. Les grandes actions des Anciens étaient motivées par leurs religions respectives, et leurs religions découlaient de l'astronomie. Pour eux, étudier les cieux n'était pas uniquement un effort scientifique ; leur immortalité en dépendait.

Par les mouvements mesurables du Soleil, de la Lune, des planètes et des étoiles, plusieurs érudits reconnaissent que les Anciens possédaient la connaissance de la précession des équinoxes. Comme une surface qui effectue des cercles lents tout en tournant rapidement autour de son axe central, la Terre effectue le cercle lent de la précession d'environ un degré tous les soixante-douze ans, ou un cercle complet tous les 26 000 ans, tout en tournant autour de son axe toutes les vingt-quatre heures. Attribuée généralement à Hipparchus, 150 avant J.-C., la connaissance de ce mouvement provenant de la voûte du ciel, est démontrée par les Anciens, bien avant Hipparchus, et leurs religions en faisaient état.

Regardant à partir du bas de ce passage descendant, l'ouverture haute sous-tend un angle juste supérieur à un demi-degré. Il faudrait trente-six années à un observateur pour suivre n'importe quelle étoile au pôle véritable (par exemple, l'étoile polaire de nos jours), tandis qu'elle apparaît dans l'ouverture par la gauche en continuant vers la droite pour disparaître à nouveau. Par conséquent, soixante-douze années correspondraient à un degré de précession et 360 fois, ce qui produirait un cycle de précession juste inférieur à 26 000 ans.

Il est bien connu que les anciens Égyptiens avaient la capacité de gérer de telles mathématiques. Par conséquent, en considérant la religion et l'astronomie, la précision de conception de la chambre descendante utilisée comme observatoire semble plus crédible que l'idée qu'elle fut conçue pour y transporter uniquement un corps, et d'en attribuer une telle précision à la chance.

Une autre fonction de la pyramide de Khufu (c'est la plus grande, et par conséquent, elle illustre parfaitement la technologie des Anciens) pourrait être de servir de monument pour préserver les connaissances – quelque chose de similaire à une capsule-temps. Un grand nombre d'érudits en dehors de l'égyptologie pensent qu'elle préserve les dimensions de notre planète, par le biais du périmètre de sa base, qui est égal à la moitié d'un degré de la longitude de l'équateur. Ah, vraiment !

Périmètre 906.94 mètres = 1/2 minute
1 813,88 mètres = 1 minute
108 833,04 mètres = 1 degré
donc 68.7077 miles = 1 degré
360 degrés = 24 734,78 miles

Si vous vous trouvez sur l'équateur et marchez vers le Nord pendant 906.94 mètres, la théorie dit que vous avez marché durant la moitié d'une minute de longitude. La longitude terrestre serait alors égale à 24 735 miles. La mesure prise par satellite est de 24 860 miles, ou une différence de 125 miles. Cela représente une précision de 99,5 %. L'égyptologie appelle cela une coïncidence, et c'est certainement possible. Mais si la théorie a du mérite, alors la seule autre dimension d'une sphère, son rayon, aurait en contrepartie la hauteur de la pyramide. Si cela est vérifié, la théorie aurait en effet du mérite. Mais en a-t-elle réellement ?

La hauteur de la pyramide de Khufu était de 480.70 pieds, soit144.21 mètres. Des mesures variées diffèrent de façon minime, mais pas suffisamment pour affecter la théorie. En utilisant la formule ci-dessus, 480.70 pieds (144,21 m) x 2 x 60 x 360 = 3 933 miles (6 229 872 mètres). Cela s'évalue par rapport au rayon polaire de la terre mesurant 3 933 miles, ce qui, comparé à la mesure effectuée par satellite de 3 960 miles, produit une différence de 27 miles ou une précision à 99,3 %. Quatre-vingt dix-neuf virgule trois pour cent... 99,3 %. Les mathématiques de l'ingénierie ne permettent pas qu'une telle précision soit mise de côté comme étant une pure coïncidence.

Comment les anciens Égyptiens pouvaient-ils être parvenus à ces mesures ? De nouveau, considérez l'astronomie (*Les Secrets de la Grande Pyramide* par Peter Tompkins). Il existe beaucoup d'autres caractéristiques de la pyramide pour lesquelles nous n'avons aucune explication, par conséquent cette connaissance est uniquement l'un des exemples de ce qu'ils savaient, ce que nous ne connaissons que depuis quelques centaines d'années. Et la pyramide est érigée là.

Puis vient la question de la pyramide comme échelle des dimensions de la terre : Pourquoi une si grande échelle ? Pourquoi pas une pyramide réduite de moitié – une réduction substantielle du travail à accomplir et préservant les mêmes données ?

Un indice nous parvient d'une discipline inattendue – la mythologie. L'érudit très respecté Joseph Campbell, écrivant au sujet des mythes de diverses cultures (islandaises, babyloniennes, sumériennes, égyptiennes et autres, y compris les écritures bibliques) dans son livre *Les Masques de Dieu – Mythologie Occidentale*, y découvrit le chiffre 43 200 ou ses multiples directs ou dérivés. En fait, il retrouva la trace de ce chiffre jusqu'à l'époque néolithique. Ceci provoqua en lui ce qu'il appelle « une panique extatique » du fait que la récurrence indépendante supposée de ce chiffre, raisonna-t-il, représentait une sorte de relation au rythme cosmique, et peut-être même une constante universelle. Souvenez-vous de l'échelle de la pyramide de Khufu :

2 x 60 x 360 = 43 200 ! La panique extatique du Professeur Campbell aurait été trop dure à supporter s'il avait su cela. Ce nombre pourrait-il avoir été en quelque sorte utilisé par les constructeurs afin de déterminer les dimensions de la pyramide ?

Résultat : (1) La notion que les pyramides étaient uniquement des sites funéraires est réfutée. Il n'a *jamais* été prouvé qu'elles étaient des tombeaux, même si les plus récentes, et non les plus anciennes, présentaient des caractéristiques funéraires. (2) Les Anciens firent montre d'une technologie dépassant de loin celle qui leur fut attribuée, bien au-delà d'un simple mausolée, atteignant une telle précision et méthodologie encore inexpliquées de nos jours.

D'où venait cette technologie ? Nous l'ignorons. Mais ils la possédaient, puis la perdirent. Et, s'élevant au-dessus du plateau de Gizeh se trouve le plus gigantesque monument commémoratif de cette perte, la grande pyramide de Khufu, la plus ancienne et unique survivante des Sept Merveilles de l'Ancien Monde.

Sixième partie

Matière à réflexion : nouveaux exemples

39

Des visiteurs de l'au-delà

Notre civilisation est un héritage légué par des voyageurs de l'espace, dit Zecharia Sitchin, et son dernier livre se propose de révéler de nouveaux secrets sur ces rencontres divines

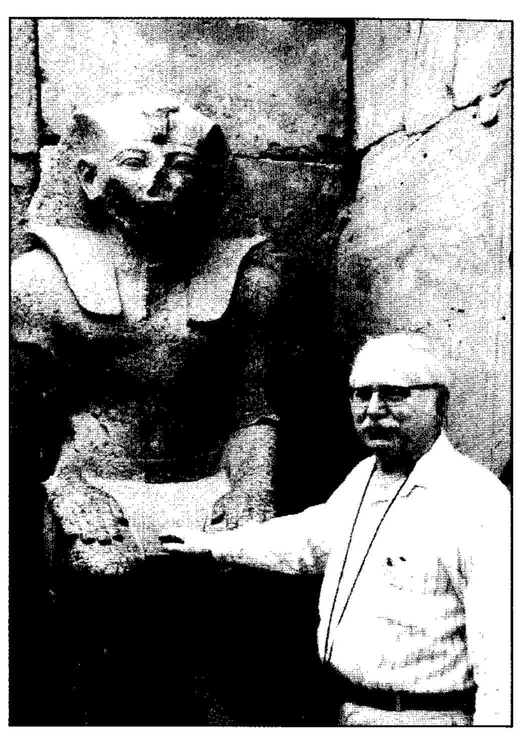
J. DOUGLAS KENYON

De la conférence sur les Potentiels Humains à Washington D.C. jusqu'à l'Exposition de Toute Vie à Seattle, de débats entre hommes au campus à Berkeley jusqu'aux discussions à des parties de cocktail à Boston, toute mention des brûlantes explorations alternatives des origines mystérieuses de la civilisation ne va pas très loin actuellement, sans qu'une référence ne soit au moins faite en passant au travail de Zecharia Sitchin. Et il n'y a aucun signe que l'intérêt porté à l'auteur des cinq volumes de *The Earth Chronicles (Les Chroniques de la Terre)* et *Divine Encounters : A Guide to Visions, Angels and Other Emissaries (Rencontres Divines : Guide des Visions, des Anges et Autres Envoyés)* s'amenuise.

En fait, les « Sitchinites », comme ses véritables disciples se nomment eux-mêmes sans s'en cacher, ont réussi à proclamer, dans presque chaque forum disponible, des talk shows jusqu'à Internet, leurs évangiles selon Sitchin – à savoir, que l'humanité doit la plus grande partie de son héritage à des visiteurs extraterrestres. De plus, « l'évangélisme » sitchiniste – avec un peu d'aide du film *Stargate* – a réussi à se répandre de manière significative dans l'imagination du public. Et alors que beaucoup disputeront les conclusions de Sitchin, très peu argumenteront que ce citoyen Russe né en Israël et expert en langues anciennes a fourni en effet quelques données particulièrement intrigantes, pour ne pas dire irréfutables.

En effet, peu de gens arrivent au niveau des références d'érudit de Sitchin. Un des rares linguistes pouvant lire les textes cunéiformes sumériens, il est également un expert reconnu en Hébreu ancien, ainsi qu'en hiéroglyphes égyptiens. Cependant, pas la moindre controverse n'entoure sa méthode inhabituelle d'interprétation des anciens textes. Qu'ils soient bibliques, sumériens, égyptiens ou autres, Sitchin insiste qu'ils devraient être lus non pas en tant que mythes, mais plutôt assez littéralement, essentiellement comme des reportages journalistiques.

Oubliez les archétypes jungiens et les analyses métaphysico-spirituelles. « Si quelqu'un dit qu'un groupe de cinquante personnes amerrissent dans le golfe Persique » argumente-t-il, « sous le commandement d'Enki, regagnèrent la rive et y établirent un campement, pourquoi devrais-je dire que cela ne s'est jamais produit, et que ceci est une métaphore, ceci est un mythe, et qu'il s'agit d'imagination, et que quelqu'un vient juste de l'inventer, et pourquoi ne devrais-je pas (plutôt) dire que cela nous raconte ce qu'il s'est réellement passé ? »



Sitchin à Karnak, près de la statue d'Amenhotep II, qu'il pensait être le Pharaon de l'Exode.
(Copyright Zecharia Sitchin)

En commençant par *La 12e Planète*, Sitchin a développé son explication originale des anciens textes dans une vaste histoire détaillée, concernant ce qu'il pense être les événements réels entourant les origines de l'humanité. Une preuve datant de six mille ans est présentée, qu'il existerait une planète supplémentaire dans le système solaire, à partir de laquelle des « astronautes » – les « géants » bibliques, ou Annunaki – arrivèrent sur Terre à l'Antiquité.

Les titres suivants dans la série des *Chroniques de la Terre* sont *Les marches vers le Ciel, Les Guerres des Dieux et des Hommes, Les Royaumes Perdus,* et *Lorsque le Temps Parût.* (Un livre accompagnant la série, *La Genèse Revisitée*, fut également publié.) Sitchin y décrit en détail la relation évolutive d'amour-haine entre les hommes et les « dieux », ainsi que sa croyance que cette relation forma les premiers jours de l'homme sur Terre.

Quoi que les Annunaki aient pu penser de leur nouvelle création, les critiques littéraires trouvèrent le travail de Sitchin impressionnant. « Un accomplissement époustouflant » annonce *Kirkus Reviews*. Le *Library Journal* le trouve « excitant… crédible ».

Rencontres Divines relate de nombreuses histoires provenant de sources bibliques, sumériennes et égyptiennes. Des Jardins de l'Éden à Gilgamesh, Sitchin pense que toutes références aux divinités indiquent en fait les Annunaki, mais il fait une distinction entre les soi-disant expériences actuelles d'enlèvements par des OVNIs qu'étudie John Mack, professeur à Harvard, et les rencontres anciennes. Insistant bien sur le fait qu'il n'a lui-même jamais été personnellement enlevé, il indique que bien que l'expérience actuelle est généralement vue comme un phénomène négatif avec des aiguilles et autres formes d'interventions malvenues, « dans les anciens temps, joindre la divinité était un énorme et unique privilège. Seules quelques rares personnes méritaient une telle rencontre. »

Plusieurs de ces rencontres étaient sexuelles. La Bible dit clairement, nous dit-il, « qu'ils (Les Annunaki) choisirent les filles des hommes comme épouses et en eurent des enfants, des hommes de renom » etc., les soi-disant demi-dieux au sujet desquels il y a encore davantage d'histoires explicites, à la fois dans la littérature mésopotamienne

et dans la mythologie égyptienne supposée, et grecque dans une certaine mesure – Alexandre le Grand croyait que ces fils des dieux s'accouplaient avec sa mère. »

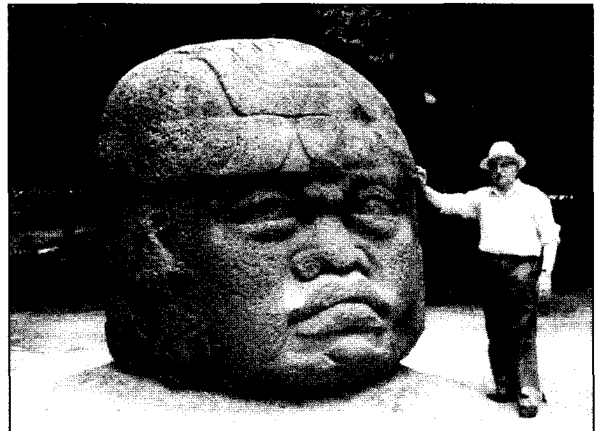
L'Épopée de Gilgamesh nous raconte comment une déesse tenta d'attirer le héros dans son lit, et la manière dont il soupçonna que si elle y parvenait, il y perdrait la vie. D'autres rencontres impliquèrent une « réalité virtuelle » et des expériences « similaires à la *Twilight Zone.* » Disponibles également pour analyse, sont les expériences des prophètes Jérémie, Ezekiel et Isaiah. Finalement, Sitchin affirme avoir découvert la secrète identité de l'être appelé YHWH, et être parvenu à une « conclusion époustouflante, même pour moi. » Rien de plus ne put être obtenu à ce sujet. « Achetez le livre » suggéra-t-il.

Depuis presque vingt années, depuis la première publication de *La 12e Planète*, Sitchin a remarqué un changement d'attitude considérable vis-à-vis de son œuvre. Cependant, contrairement à von Dannikin et d'autres, les recherches de Sitchin n'ont pas été sévèrement critiquées par d'autres scientifiques, ce qu'il attribue à la justesse de ses observations. « La seule différence entre moi et la communauté scientifique, et cetera – est qu'elles se réfèrent à tous ces textes que j'ai lus (littéralement) comme de la mythologie. » De nos jours, il dit que de nombreux chercheurs en sont arrivés à suivre sa ligne de pensée. Selon ses derniers calculs, il existe approximativement trente livres d'autres auteurs qui furent directement inspirés, dit-il, par ses propres écrits.

Alors que les « faits » présentés par Sitchin sont sans aucun doute hors challenge, il n'en est pas de même de plusieurs de ses conclusions, et même parmi les penseurs les plus avant-gardistes actuels. Le chercheur de Mars, Richard Hoagland, se lamente de la tentative de Sitchin de « traiter les textes cunéiformes sumériens comme une espèce d'ancien *New York Times* », tandis que d'autres, comme l'érudit spécialisé dans le symbolisme, John Anthony West, pense que les subtilités présentes dans la grande sagesse des Anciens ont échappé à Sitchin.

Pour eux, ses opinions sont essentiellement simplistes et matérialistes. C'est un réducteur mécaniste nous ramenant au positivisme du XIXe siècle. Cependant, d'autres se souviendront des efforts faits par les prêcheurs fondamentalistes pour relier les visions mystiques de Saint Jean le Révélateur à des personnages historiques spécifiques (par exemple : Napoléon, Hitler ou Saddam Hussein comme étant l'Antéchrist).

Cependant, Sitchin ne manifeste pas le moindre repentir, faisant peu d'usage de ce qu'il appelle « l'opinion établie », dont il dit que « les textes traitent de la mythologie et qu'il ne s'agit que d'imagination, et – qu'il y ait métaphore ou non – que ces événements ne se produiront jamais. Quelqu'un les a juste imaginés. » Par contraste, il n'a personnellement « aucun doute que ces événements se produisirent réellement. »



Sitchin posant près d'une tête de pierre Olmèque en Mésoamérique.
(Copyright Zecharia Sitchin)

Néanmoins, l'argument que les civilisations sumérienne et égyptienne obtinrent leur impulsion des extraterrestres n'élimine pas la notion qu'il existait précédemment des civilisations peut-être encore plus développées sur Terre.

« C'est indéniable » dit-il, en citant des écrits sumériens et assyriens. Par exemple, Assourbanipal

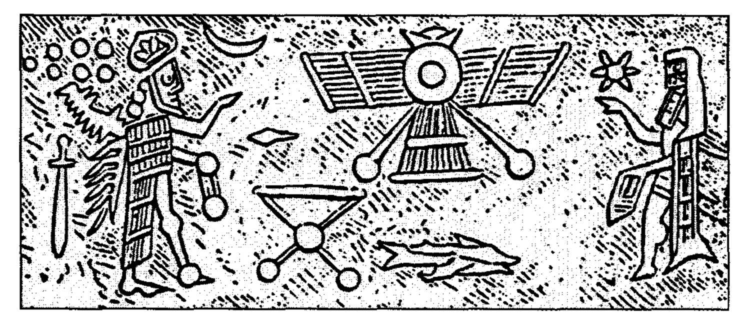
disait qu'il pouvait lire des écrits datant de la période précédant le déluge, et en décrivit des villes et des civilisations qui furent entièrement détruites par les eaux. Par conséquent, sur toutes les questions concernant l'existence d'une ancienne civilisation précédant celle des Sumériens, ou même le déluge – que Sitchin situe de sept mille à huit mille ans auparavant, « la réponse est un oui absolu ». Cependant, indépendamment de la période reculée qu'il invoque, Sitchin voit uniquement à l'arrière des réalisations humaines la main des Annunaki.

Platon devrait également être interprété littéralement, bien que Sitchin nous dise avoir quelques difficultés à situer l'Atlantide, « qui était soit au milieu de l'océan Atlantique, soit dans le Pacifique, à l'endroit connu ultérieurement sous le nom de Mu, ou qui était dans l'Antarctique, je ne sais pas ce dont parlait Platon en réalité, mais je n'ai absolument aucun doute sur le fait qu'il exista une civilisation qui fut détruite ou s'arrêta brutalement en raison d'une catastrophe majeure, une inondation gigantesque ou quelque chose de similaire. »

Sitchin fait partie de ceux qui croient que la Grande Pyramide est bien plus ancienne que ce que l'égyptologie traditionnelle maintient. Dans son second livre, *Les Marches vers le Ciel*, il fait d'énormes efforts pour établir que le célèbre cartouche cité comme preuve que la construction fut bâtie par Khufu, était en fait une falsification. Sitchin démontre méticuleusement que, en réalité, le Colonel Howard-Vyse fabriqua de toutes pièces les signes dans les salles situées au-dessus de la Chambre du Roi, où il déclara les avoir découverts.

Depuis la publication, des corroborations supplémentaires ont été apportées par l'arrière petit-fils du maître-maçon qui assista Howard-Vyse. Il semble que le Colonel fut aperçu pénétrant dans la pyramide la nuit en question, avec une brosse et un pot de peinture à la main, et qu'on l'entendit dire qu'il avait l'intention de renforcer certaines des marques qu'il avait trouvées, ostensiblement pour les rendre plus lisibles. Le maçon donna sa démission, n'étant pas parvenu à dissuader Howard-Vyse d'abandonner son projet. Cependant, l'histoire se propagea et fut racontée dans la famille, jusqu'à ce qu'elle parvienne finalement à Sitchin, renforçant encore davantage sa conviction inébranlable de la véritable antiquité de la Grande Pyramide.

En ce qui concerne le « Visage sur Mars », Sitchin est ambivalent. Que ce « visage » soit réel ou réalisé par le biais de lumière et de sable, il est davantage impressionné par d'autres structures photographiées. Citant sa propre formation à l'Université Hébraïque de Jérusalem dans les années 1940, « l'une des règles que vous apprenez (en archéologie) est que, si vous voyez une ligne droite, cela signifie une structure artificielle, car il n'y a aucune ligne droite dans la nature. Cependant, un certain nombre de ces structures a été enregistré par les appareils photographiques. »



Sitchin dit que le « vaisseau spatial » visible au centre, passe entre Mars à droite et la Terre à gauche.
(Copyright Zecharia Sitchin)

Selon Sitchin, cela corrobore sa déclaration sur les Sumériens, citée dans son premier livre. « Mars était utilisé comme une gare intermédiaire », dit-il, en citant une description sumérienne datant de cinq mille ans et d'autres textes. « Ils dirent que le tournant s'effectuait à Mars ». Il pense qu'une ancienne base martienne a peut-être été réactivée récemment, et pourrait être responsable de la disparition de la Mission russe Phobos sur Mars, ainsi que du Mars Observer américain, il y a deux ans. Il spécule également qu'un tel site pourrait s'avérer être l'endroit d'où proviennent actuellement de nombreux OVNIs.

Lorsque le reporter s'enquit de ce que Sitchin pouvait bien penser du *Moulin d'Hamlet : Essai enquêtant sur les origines de la Connaissance humaine et de sa transmission par le mythe*, œuvre de Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, Sitchin voulut l'embrasser sur les deux joues. Il semble que les deux professeurs du Massachussetts Institute of Technology (M.I.T.), dans cette recherche fantastique sur les origines de la connaissance humaine et sa transmission par le mythe, soulevèrent la question : « Mais à présent, Nibiru a-t-il autant d'importance que tout cela ? », et poursuivirent en y répondant : « Nous le croyons. Ou pour l'exprimer d'une autre manière : lorsque ce terme astronomique ainsi que deux ou trois autres seront fermement établis, on pourra sérieusement commencer à se sensibiliser et à traduire le code mésopotamien. »

Sitchin n'hésite pas à revendiquer que : « Je crois que j'y suis arrivé. » Pour lui, il est parfaitement clair que Nibiru est et demeure la douzième planète.

40

Artéfacts dans l'espace

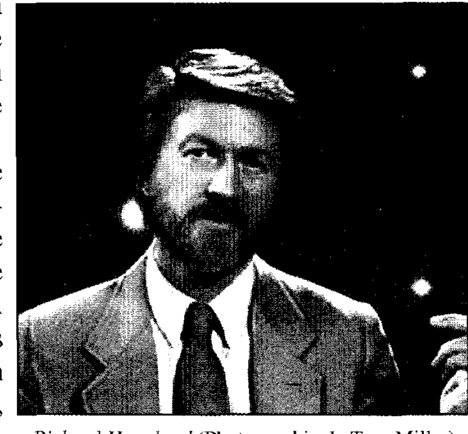
Pour l'auteur Richard Hoagland, la piste relative à d'anciens extraterrestres devient de plus en plus brûlante.

J. DOUGLAS KENYON

Depuis sa découverte en 1981, un visage immense et énigmatique regardant vers le haut, dans la région Cydonia de Mars, représente la promesse alléchante de la preuve scientifique qu'une forme de vie intelligente présente dans l'univers n'est pas exclusive à la Terre. Bien que photographié par un satellite cinq ans plus tôt, ce visage est demeuré officiellement dans l'ombre, par conséquent, l'expert spatial Richard Hoagland (auteur de *Les Monuments de Mars*) et ses associés, y compris plusieurs scientifiques et ingénieurs de renom, qui étaient tout aussi optimistes sur les chances de pouvoir mener à bien cette action, entreprirent de mener leur propre enquête.

Les photos du « Visage sur Mars » et d'une structure apparente en ruine située à proximité, furent les sujets de plusieurs années de recherches minutieuses. Utilisant les instruments d'analyse scientifique les plus avancés, La Mission de Mars, comme le groupe se nommait lui-même, a recueilli suffisamment de preuves pour argumenter de manière plausible que les objets de Cydonia sont non seulement les vestiges d'une ancienne civilisation, mais également d'une civilisation possédant une science et une technologie dépassant de beaucoup la nôtre.

La possibilité étonnante de l'existence de tels objets a provoqué une considérable pression du public de retourner sur la Planète Rouge, et fut la cause de plus d'une légère consternation à l'été 1993, lorsque la NASA perdit le contact avec sa sonde spatiale Mars Observer, alors qu'elle s'apprêtait à faire un relevé photographique détaillé qui aurait pu, d'une manière ou d'une autre, prouver les faits.



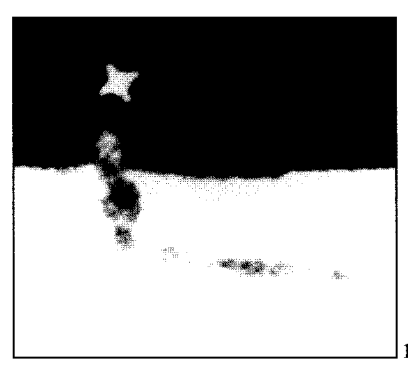
Richard Hoagland (Photographie de Tom Miller)

Combien de temps devrons-nous attendre à présent pour que l'argument soit vérifié ? Pas si longtemps, après tout. Il semblerait que la preuve concrète si convoitée que l'homme n'est pas seul dans l'univers existe peut-être même à notre propre porte – parallèlement, comme l'équipe de Hoagland affirme l'avoir découvert dans de nombreuses photographies de la NASA, existeraient des preuves d'une ancienne civilisation sur notre planète voisine la plus proche, la Lune. Et dans ce cas, si la NASA n'est pas en mesure de vérifier ces faits, Hoagland et ses collaborateurs insistent qu'ils en sont capables. Cela pourrait résulter en la première mission sur la Lune financée à titre privé.

Si quelqu'un peut réussir, il s'agit bien de Hoagland. Depuis plus de vingt-cinq ans, en tant qu'expert reconnu en astronomie et en exploration spatiale, Hoagland fut consultant sur l'ensemble des réseaux majeurs de diffusion. Parmi ses nombreuses contributions précieuses à l'histoire et à la science, celle dont on se souvient le mieux est probablement sa conception, avec Eric Burgess, du Premier Message Interstellaire de l'Humanité en 1971 : une plaque gravée emportée au-delà du système solaire par Pioneer 10, le premier objet fabriqué par l'homme à résister aux effets du soleil.

Hoagland et Burgess proposèrent initialement l'idée à Carl Sagan, qui la réalisa avec succès à bord du vaisseau spatial, et qui reconnut ultérieurement leur création dans le journal prestigieux *Science*. Ce fut Hoagland qui proposa l'expérimentation Apollo 15, dans laquelle l'astronaute David Scott, sous les yeux des téléspectateurs du monde entier, laissa tomber simultanément un marteau et une plume de faucon pour vérifier s'il était vrai – comme l'avait prédit Galilée – que les deux objets toucheraient le sol en même temps. Une fois de plus, cela prouva que Galilée avait raison. Depuis la découverte en 1981 du Visage sur Mars, Hoagland a dédié la majeure partie de son temps à la recherche de preuves scientifiques d'une intelligence extraterrestre.

Atlantis Rising contacta Hoagland le jour après que le dernier film épique d'Hollywood, *Stargate*, sorte au niveau national et attire un énorme public. Le film traitant de l'idée d'une intervention extraterrestre dans l'histoire de la Terre, nous désirions savoir quels présages il y voyait, et s'il y en avait. « Le problème avec le film, » dit Hoagland, « est que rien d'intéressant n'apparaît avant la première demi-heure. L'histoire se désintègre dans une sorte de scénario du style « tuez-les-tous, » et se termine par beaucoup trop de fins totalement insatisfaisantes. » Cependant, indépendamment de la qualité – ou manque de qualité – du film, Hoagland est encouragé par la réception du public. « Le fait que les gens se pressent pour voir cela m'indique qu'il


1


2

(Photo 1) *Une structure appelée l'Épine, dont l'aspect vertical projette une ombre étendue. Cette photographie de la NASA provient du projet Lunal Orbiter III. (L'objet en forme d'étoile en haut à gauche correspond à une marque de repère de l'appareil photo).*

(Photo 2) *Une image de la NASA de la navette Apollo prise d'une orbite lunaire près des cratères Ukert et Triesnecker. Cette structure a été surnommée le Château.*

semble presque y avoir une compulsion archétypale pour en savoir davantage, et si nous trouvons le bon procédé, ce que nous essayons de faire, nous bénéficierons sans doute d'une audience attentive. »

Hoagland faisait référence à deux projets de films, alors encore au stade de la discussion, basés sur le travail effectué sur Mars et la Lune. On pouvait espérer que le résultat serait à la fois un documentaire scientifique et une réalisation fictionnelle, présentant certains des aspects les plus spéculatifs des recherches. De tels sujets, cependant, n'étaient pas son plus important souci.

Les découvertes récentes sur la Lune étaient par-dessus tout présentes à l'esprit de Hoagland et de ses associés. Sur des photos nettes de la NASA, datant de presque trente ans – provenant de missions habitées ou non, sur orbiteurs et au sol – on peut voir des structures géantes inexplicables par la géologie connue – ce que Hoagland appelle « des trucs architecturaux ».

« Contrairement aux données de Mars, où nous étions contraints de regarder deux ou trois photos de la région de Cydonia avec une technologie hautement avancée – des logiciels en 3D, en couleurs, des mesures polairométriques et géométriques – avec la Lune, nous possédons une multitude de données. Nous avons littéralement des milliers, si ce n'est des millions de photographies disponibles. »

Cependant, avec des images prises de plusieurs directions et sous des conditions de luminosité, des angles et des circonstances différents, l'équipe de Hoagland a établi « la confirmation étonnante » que toutes les photos sont bien du « même truc architectural, particulièrement géométrique et structurel. » En fait, dit-il, « dans plusieurs cas, les architectes de notre équipe sont à présent en mesure de reconnaître un tétraèdre régulier de Buckminster Fuller, un design hexagonal (à six côtés), avec des traverses de renforts. Je veux dire que ce que nous contemplons ici est de l'ingénierie standard, bien que non créée par des êtres humains. »

La structure paraît être très ancienne, « exposée à une pluie virulente de météores... on dirait qu'elle a été envahie par des termites. Elle a été comme dévorée par les mites, secouée et pilonnée par d'innombrables bombardements », dit-il. « Les contours sont mous et flous, en raison de l'abrasion provoquée par des micro-météorites, similaire à un décapage à la sableuse. »

Hoagland explique que dans un monde sans air, il n'y a rien qui puisse empêcher un météore d'atteindre la surface ou une structure au sol.

Néanmoins, il dit que « nous voyons ici une quantité prodigieuse de maté-

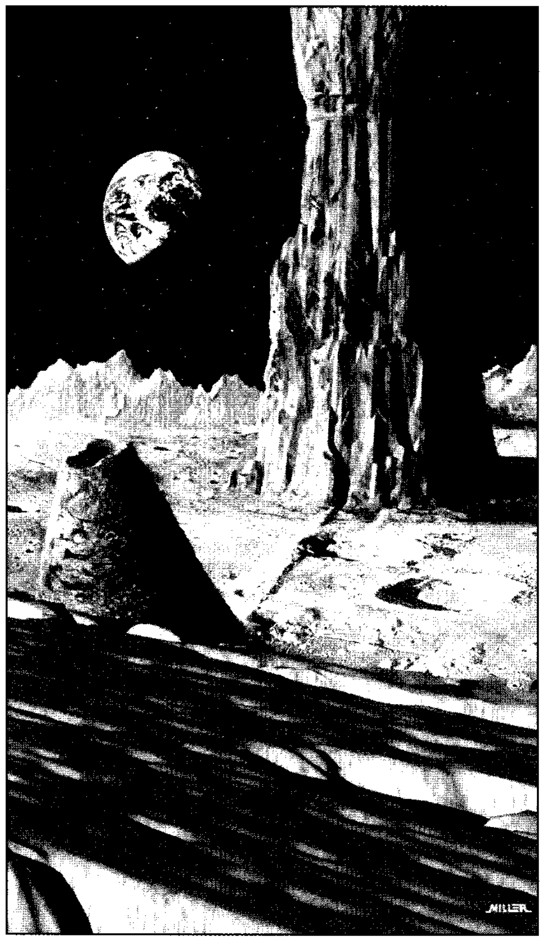


Image conjecturale de l'artiste Tom Miller représentant le site de l'Épine sur la Lune

riaux structurels ». Répandus sur une large zone, ces matériaux apparaissent à plusieurs endroits. « On dirait que nous voyons des fragments de larges enceintes – des dômes – qui ne ressemblent cependant pas à des saladiers renversés. Ils sont beaucoup plus géométriques, plus proches des pyramides en escalier de la Biosphere II en Arizona. Nous regardons quelque chose d'extraordinairement ancien, abandonné par quelqu'un n'appartenant pas à la Terre, ni à notre système solaire, mais venant d'un autre lieu. »

L'une des structures les plus intéressantes paraît être une énorme tour érigée, « une structure cristalline, pareille au verre, partiellement préservée – une sorte de méga-cube – reposant sur les vestiges d'une structure porteuse, située approximativement à sept miles au-delà de l'angle sud-ouest d'une partie centrale de la Lune appelée la région Sinus Medii. »

Si tout cela existe, l'une des questions les plus importantes pourrait être : Pourquoi la NASA n'a-t-elle rien remarqué ? Si Hoagland a raison, il dit : « Quelque chose de curieux s'est produit. » Et, en effet…

Récemment, Hoagland présenta les matériaux lunaires à l'Université d'État de l'Ohio. Les mois suivants, des discussions enflammées eurent lieu sur Internet, Prodigy, CompuServe et autres forums en lignes. Plusieurs questions qui lui sont à présent soumises proviennent de scientifiques et d'ingénieurs de la NASA, plusieurs d'entre eux ayant eu une expérience directe avec le programme lunaire et cependant laissés dans l'ignorance au sujet des preuves d'extraterrestres. Hoagland a délégué la poursuite des recherches et sollicité des apports, et a l'impression inéluctable que, comme il le dit, « nous avons raté quelque chose d'incroyable ».

Selon Hoagland, il n'y a que deux explications possibles : « Soit nous avons affaire à une bêtise incroyable, auquel cas nous avons dépensé vingt billions de dollars pour rien, car nous sommes allé là-bas, nous y avons pris des photos, nous en sommes revenus sans réaliser ce que nous y avions vu, ou bien nous avons affaire à une manipulation soignée de masse par une minorité. »

Cette dernière explication n'est peut-être pas aussi improbable qu'elle ne le semble. « Si vous faites partie d'un système reposant sur l'honnêteté, l'intégrité, l'ouverture et la communication totale » explique-t-il, « et qu'il s'y trouve certains individus opérant à l'inverse de ces préceptes, ils ne seront pas démasqués, car personne n'aura aucun soupçon. »

En fait, Hoagland a dépassé la suspicion vers la certitude, et dit pouvoir en apporter la preuve. La preuve tangible est un rapport par The Brookings Institution, commissionné par la NASA à ses débuts en 1959. Titré « Proposed Studies on the Implications of Peaceful Space Activities for Human Affairs » (« Recherches proposées sur les implications des activités spatiales pacifiques sur les affaires humaines »), cette étude « examine l'impact des découvertes de la NASA sur la société américaine dix, vingt, trente années plus tard » dit Hoagland. « Page 215, elle traite de l'impact de la découverte de preuves d'intelligence extraterrestre – par exemple, des signaux radio – ou d'objets laissés par cette intelligence sur d'autres corps du système solaire. »

« Le rapport nomme trois localisations où la NASA peut espérer trouver de tels objets – la Lune, Mars et Vénus. Il poursuit en discutant de l'anthropologie, de la sociologie et de la géopolitique d'une telle découverte. Et il fait la recommandation surprenante que, par peur de dislocation sociale et de désintégration de la société, la NASA souhaitera peut-être considérer de ne *rien* raconter au peuple américain. C'est écrit noir sur blanc. Il recommande la censure. C'est ce qu'ils ont fait à présent. », dit Hoagland.

Hoagland pense que l'anthropologue Margaret Mead, l'un des auteurs du rapport, fut l'auteur de cette recommandation, dont il pense qu'elle est due à son expérience dans

les Samoa américaines. En 1940, Mead fut témoin de la destruction des sociétés primitives exposées pour la première fois à la civilisation sophistiquée occidentale. « Cette expérience l'affecta à un tel degré, » dit Hoagland, « que, par conséquent, ses perspectives changèrent lorsqu'elle examina l'ensemble des possibilités d'une intelligence extraterrestre, qu'elle projeta et élabora à partir de cette expérience. Elle ressentit fondamentalement que même si nous apprenions l'existence d'extraterrestres, cela pourrait nous détruire ; par conséquent, le public ne devait pas en être informé. »

Croyant de cette manière que la NASA, et peut-être d'autres niveaux plus élevés du gouvernement, se sont engagés à garder les gens dans l'ignorance en ce qui concerne l'existence d'une intelligence extraterrestre, Hoagland n'est pas très convaincu des chances de succès de programmes de haut-profil tels que SETI (Search for Extraterrestrial Intelligence (Recherche d'une Intelligence Extraterrestre). « Il s'agit d'une farce absolue. On dirait les fausses façades d'une ville de Western », dit-il. « Ils ne disent pas ce qu'ils prétendent dire. **Il s'agit d'un mensonge**. C'est juste un leurre pour la génération *Star Trek.* »

En fait, Hoagland est devenu tellement suspicieux des intentions du gouvernement concernant de tels sujets, qu'il soupçonne l'ensemble du phénomène des enlèvements par des extraterrestres d'être une campagne de désinformation fomentée pour effrayer les gens. « S'il y avait eu une politique pour noyer le poisson et créer la confusion chez les gens en faveur de données objectives », raisonne-t-il, « que ferait cette politique et jusqu'à quel point étendrait-elle le concept d'un contact extraterrestre ? Si vous aviez quelques contacts réels avec quelqu'un essayant de nous donner un message, et de nous guider vers de nouvelles idées, et que la crainte de la part du gouvernement serait que cela détruirait la civilisation même, ce gouvernement ne mettrait-il pas alors en place un programme de désinformation, afin d'embrouiller les choses, de présenter politiquement sous un mauvais jour ces quelques contacts véritables, en les submergeant dans un océan de désinformations à leur sujet ? »

Hoagland voit dans le phénomène des crop circles une partie des preuves d'un contact bienveillant extraterrestre. « La particularité les différenciant des monuments de Mars ou des anciennes cités sur la Lune » raisonne-t-il, « est qu'ils se manifestent dans les champs de cultures ici sur Terre, et qu'ils se produisent au temps présent. » Il pense sans aucun doute que les cercles ne sont pas de ce monde. « Nous ne possédons simplement pas la technologie, encore moins la base de connaissances, pour construire les symboles de communication à plusieurs niveaux représentés par les crop circles. Par conséquent, une fois que vous avez éliminé les falsificateurs... » Il poursuit en riant. « Si Doug et Dave falsifièrent les cercles, ils méritent un Prix Nobel. »

Hoagland reprend sa pensée : « Le niveau de sophistication des informations encodées dans ces symboles est tellement vaste et en accord total avec le travail effectué sur la Lune et sur Mars, que vous êtes forcés d'en conclure que, quels que soient les artistes, ils en connaissent un peu plus que la science contemporaine, et/ou les médias, ou même que le gouvernement. »

En tous les cas, l'équipe d'Hoagland est actuellement en train de préparer un moyen d'obtenir des informations relatives à l'exploration spatiale et aux extraterrestres, par rapport au monopole gouvernemental. Le temps est venu, croit-il, d'**une mission sur la Lune financée à titre privé**. Des investisseurs potentiels ont déjà montré de l'intérêt. « Nous parlons de quelques dizaines de millions de dollars » dit-il, « pas vraiment le prix des effets spéciaux d'un film à grand succès. Nous pourrions aller sur la Lune, et obtenir des images couleurs télévisées étonnantes de qualité CCD de ce que nous voyons dans ces vieilles photos – statiques – de la NASA datant d'il y a trente ans. »

Une telle mission, si elle est financée, pourrait être lancée en quinze mois. En utilisant les nouvelles technologies et une fusée à propergol solide, une charge utile de cinq cents à six cents livres pourrait être envoyée sur l'orbite de la lune, où elle pourrait nous fournir « d'étonnants potentiels de transmission en direct par caméras et télescopes », dit-il. La mission pourrait même encore effectuer davantage de relevés scientifiques. Un groupe a montré son intérêt pour envoyer un spectromètre à rayon gamma conçu pour rechercher de l'eau sur la Lune, ce qui, selon le scénario de Hoagland, doit exister.

La moindre possibilité d'une telle mission pourrait déjà obliger la NASA à être plus ouverte. Hoagland et les autres membres de son équipe ont reçu récemment une invitation pour visionner de nombreux films d'archives encore non présentés au public. Il sent que la bureaucratie tente déjà de se dissimuler et de devancer l'embarras éventuel d'être démasquée comme étant dépassée par les événements, pour ne pas dire pire.

41

Le mystère du Pulsar

Ce phénomène énigmatique serait-il l'œuvre d'une ancienne civilisation extraterrestre ? Une nouvelle étude scientifique plaide en faveur de ce fait étonnant.

LEN KASTEN

La logique dicterait qu'il existe sans doute une sorte de connexion entre tous les mondes de notre galaxie, j'ai nommé la Voie Lactée. Vue à distance, elle semble être un élément isolé en forme de spirale au centre lumineux. Quelles sont les forces opérationnelles responsables de tant de « billions et de billions » d'étoiles adhérant à cet élément ? Elles doivent être gigantesques et incroyablement puissantes. Tandis que nous entrons dans le XXIe siècle, la découverte de ces forces représente clairement la prochaine frontière de la physique et de l'astronomie. Il s'agit de la prochaine étape d'une progression logique qui commença il y a seulement cinq cents ans avec la découverte de la forme sphérique de la planète par Christophe Colomb.

Cette progression logique se poursuivit avec « l'hérésie » de Galilée, disant que la terre tournait autour du soleil, la découverte de Kepler des orbites elliptiques autour du Soleil, puis, terminant en beauté la « Révolution Copernicienne », la déduction de Newton, en 1687, de la Deuxième Loi de la Mécanique et la Loi Universelle de la Gravitation, qui prouvèrent élégamment les trois principes du mouvement planétaire de Kepler. Puis, ce ne fut pas avant que Sir William Herschel ne développe un télescope puissant en 1781, que nous commençâmes à regarder à l'intérieur du cosmos, à en comprendre la complexité et l'immensité, et que ce que nous prenions pour des nuages de poussière cosmique étaient en fait d'innombrables étoiles similaires à notre Soleil.

Herschel, son fils John et sa fille Caroline référencèrent en final plus de 4 200 amas d'étoiles, de nébuleuses et de galaxies, ouvrant ainsi la voie à l'astronomie de l'ère moderne. Puis, avec la position sur orbite du Télescope Hubble, en 1990, nous finîmes par comprendre notre voisinage stellaire. Ce qui est maintenant connu sous le nom de « Groupe Local » est dominé par notre Voie Lactée et la galaxie géante en spirale d'Andromède, et inclut également quelques autres galaxies mineures. Mais même à présent, malgré tout ce que nous connaissons, nous ne savons encore presque rien des

implications « d'appartenance » dans notre galaxie. Notre système solaire aurait-il été par hasard « capturé » par l'immense force centrifuge du centre galactique, ou bien, l'entière galaxie agirait-elle en quelque sorte comme une entité vivante ?

EXPLOSIONS GALACTIQUES

Grâce à l'auteur Paul LaViolette, titulaire d'un doctorat, nous pouvons commencer à comprendre que certains « événements » galactiques ont un effet physique très profond sur notre petit Soleil et notre planète jusqu'aux confins d'un bras spiralé. LaViolette, un physicien titulaire d'un doctorat en théorie des systèmes, a posé comme principe l'existence d'un phénomène appelé « super-onde galactique ». Dans son livre *La Terre en Feu : Survivance de l'Humanité après l'Apocalypse*, il affirme que des preuves astronomiques et géologiques suggèrent qu'un « désastre climatique global de longue durée » se produisît sur cette planète, il y a environ 15 000 années.

Un élément de preuve découle d'une nouvelle technique développée par les scientifiques à la fin des années 1970, et qui mesure la concentration de l'élément beryllium-10 dans les échantillons de noyaux glaciaires prélevés à Vostok, à l'Est de l'Antarctique. Des quantités infimes de ce rare isotope sont produites lorsque des rayons cosmiques de haute énergie se heurtent à des atomes de nitrogène et d'oxygène dans notre stratosphère.

Une date pouvant être attribuée à chaque couche d'échantillons de noyaux glaciaires, en mesurant les concentrations de Be-10 à différents niveaux, les fluctuations des pilonnages cosmiques de la Terre peuvent être ainsi précisément déterminées. Les échantillons de Vostok montrèrent nettement un niveau record de radiations cosmiques datant d'environ 17 500 et 14 150 années, associé à un net accroissement de température de l'air ambiant allant de – 10 °C. à environ 0 °C. LaViolette affirme que ceci causa la fin de l'âge de glace et permit la succession de l'ère des températures modérées, ce qui rendit possible la civilisation actuelle.

Ce concept de super-onde galactique, causée apparemment par de massives « explosions » du centre galactique, n'est pas complètement nouveau pour les astronomes. Cependant, ils les considèrent comme des événements relativement rares, se produisant peut-être tous les dix millions à cent millions d'années, et n'ayant aucun effet particulier sur notre système solaire, car ils pensent que les lignes de force magnétiques galactiques empêchent les radiations cosmiques de se propager trop loin au-delà du centre.

LaViolette a cependant rassemblé une profusion impressionnante de preuves, provenant de plusieurs sources différentes, démontrant que ces événements étaient beaucoup plus fréquents, et qu'il existe de réels pilonnages d'envergure de particules de rayons cosmiques (électrons, positrons et protons), ayant la puissance de cinq à dix millions d'explosions « hautement chargées » de supernova pouvant atteindre, à pleine puissance, les limites les plus éloignées de la galaxie !



Dr Paul LaViolette

Les théories de Paul LaViolette sont particulièrement sujettes à controverse dans les cercles astronomiques, bien qu'il les soutienne par des recherches méticuleuses et précises. Peut-être parce qu'il n'a pas peur d'aller audacieusement là où d'autres scientifiques craignent de

s'engager – dans le royaume des mythes et des légendes, afin d'y découvrir des preuves soutenant ses théories.

Son livre *La Voix de la Galaxie : un message extraterrestre à notre intention ?* avance une autre proposition audacieuse. Il affirme que des pulsars sont des « balises » galactiques de haute-technologie, créés sans aucun doute par des civilisations extraterrestres hautement évoluées, et qu'ils sont utilisés pour annoncer l'avènement d'événements galactiques, plus particulièrement les super-ondes. Ces livres, pris tous ensemble, esquissent un scénario fantastique, qui change radicalement le statu quo des perspectives astronomiques, anthropologiques et archéologiques, et ouvre les portes sur un nouvel univers de recherches et d'observations potentiels.

LaViolette pourrait juste être le chercheur essentiel pouvant faire sortir la science d'une stagnation incestueuse vers des royaumes stimulants et orientés vers l'humain, et vers de nouvelles perspectives pour le XXIe siècle. En regard de l'importance de ses théories, nous avons organisé une interview pour cet article. Lorsque nous lui avons parlé, nous fûmes étonné de l'agilité avec laquelle il pouvait passer de la science à la mythologie et vice-versa pour argumenter ses idées.

Création perpétuelle contre le Big Bang

L'une des théories les plus hérétiques de LaViolette concerne sans doute la raison de ces explosions du noyau galactique. Son explication fait renaître cette bête noire de la science moderne, le concept de l'éther. LaViolette est convaincu que ces énormes décharges d'énergie ne sont rien d'autre qu'un procédé continuel de la création même de la matière, à partir du flux éthéré, qui se répand invisiblement dans l'univers entier.

Ce concept de « création perpétuelle » est directement opposé à la « théorie du Big Bang » communément acceptée de nos jours, à laquelle la plupart des ésotéristes n'ont jamais totalement adhéré, mais qui semble satisfaire ces groupes religieux croyant que « la création » est littéralement un simple acte primordial effectué par Dieu. Un débat complet sur ce sujet peut être trouvé dans le livre de LaViolette, *Genèse du Cosmos : la science ancienne de la création perpétuelle*, ainsi que dans son livre suivant *Cinétiques Sub-quantiques : l'alchimie de la création.*

Le concept de substrat éthéré se répandant partout et à partir duquel est créée la matière, découlait originellement en réalité d'anciennes métaphysiques hindoues, mais acquit une foi scientifique considérable jusqu'à la fin du XIXe siècle, lorsqu'il fut apparemment mené à bien par l'expérimentation du célèbre Michelson-Morley en 1887. Cependant, cette expérimentation était sérieusement faussée, car elle présumait que l'éther était une autre dimension physique, plutôt qu'un précurseur de l'énergie en elle-même. De nos jours, bien que la science traditionnelle n'ait pas attribué de respectabilité à la théorie éthérique, elle n'hésite cependant pas à l'utiliser chaque jour pour expliquer la propagation des ondes radio et de télévision.

Feu et inondation

Selon LaViolette, ces phases explosives galactiques se produisent tous les 10 000 à 20 000 ans et durent en général de plusieurs centaines à plusieurs milliers d'années. Des preuves de cette fréquence commencèrent à apparaître en 1977, mais les scientifiques les considérèrent comme des aberrations. Les électrons et les positrons voyagent en étoile vers l'extérieur à partir du centre, presque à la vitesse de la lumière, mais les protons se déplacent beaucoup plus lentement, car ils sont plus lourds de deux mille fois environ.

Ils se dispersent, puis sont capturés par le champ magnétique dans le nucleus galactique. La super-onde même n'aurait généralement pas beaucoup d'influence sur le Soleil ou la Terre, car l'énergie serait approximativement d'un millier de celle qui est propagée par le Soleil. Mais le système solaire est entouré par un nuage de poussière et de débris de comètes gelées, qui demeure à la périphérie en raison du vent solaire, qui a une action d'expulsion et nettoie l'ensemble du système solaire.

Cependant, la super-onde, lorsqu'elle arrive, repousserait ce nuage de poussière dans le médium interplanétaire, et bloquerait la lumière du Soleil, de la Lune et des étoiles, le Soleil paraissant ainsi s'assombrir. De plus, la super-onde et les particules de poussière donneraient de l'énergie au Soleil, et augmenteraient tellement l'activité de son flamboiement que des zones d'herbes et de forêts desséchées prendraient subitement feu. Cette chaleur ferait également fondre les glaciers, provoquant l'écoulement d'énormes quantités d'eau et causant des inondations phénoménales sur l'ensemble de la planète.

Une accumulation de catastrophes s'ensuivraient, y compris des tremblements de terre et l'augmentation d'activités sismiques, des vents violents, des récoltes perdues et la végétation détruite, accompagnés de hautes radiations aux ultraviolets, provoquant des cancers de la peau et l'accroissement des taux de mutation. En bref, cela correspondrait à une période de destruction cataclysmique, qui ferait disparaître la plupart des vies humaines et animales de la planète.

LaViolette, dans *La terre en Feu,* cite toutes les légendes et mythes relatifs à des événements cataclysmiques, tous semblant s'être produits au cours de la période de la dernière super-onde galactique – c'est-à-dire, il y a environ 15 000 ans. Le mythe grec de Phaéton, par exemple, le fils semi-mortel d'Hélios, le dieu soleil, à qui fût donné les rênes du chariot du soleil, et qui rentra en collision avec la terre, déclenchant de ce fait une énorme conflagration mondiale, est apparemment une métaphore illustrant la période où la super-onde provoqua une augmentation extraordinaire des émissions de rayons ultraviolets et infrarouges provenant du Soleil, accompagnée d'une augmentation considérable de son flamboiement.

Ceci aurait facilement pu provoquer un phénomène « d'embrasement de la terre », selon LaViolette. L'écrivain grec Ovide dit de cet événement, « De grandes cités périrent, avec leurs fortifications, et les flammes firent de nations entières des cendres. » Puis, tandis que les glaciers fondaient et que le niveau de la mer montait dans le monde entier, de gigantesques zones de terre furent submergées.

Ceci peut facilement correspondre aux légendes relatives aux inondations de presque toutes les civilisations anciennes. LaViolette établit une liste d'environ quatre-vingts sociétés relatant des mythes de déluges. Il n'a aucun doute que le déluge qui détruisit l'Atlantide fut causé par la fonte des glaces. Il dit : « Le... "naufrage" de l'Atlantide se réfère simplement à la fonte et à la disparition finale des couches de glace du continent », qui « déclenchèrent de nombreuses inondations de vagues destructrices provenant des glaciers. » De manière intéressante, le mythe de Phaéton se termine par de massives inondations provoquées par Zeus afin d'éteindre les flammes. Selon le *Timée* de Platon, ceci se serait produit il y a environ 11 550 années, quasiment à l'époque de la dernière étape de la super-onde.

DES PETITS HOMMES VERTS

Dans *La Voix de la Galaxie*, LaViolette porte son attention sur ces curieuses anomalies de l'astronomie, les pulsars. Ayant établi dans ses livres précédents un argument

très convaincant concernant les événements galactiques qui affectent tous les mondes de l'univers, il était normal de questionner si les pulsars avaient ou non une connexion avec ces événements. Le fait qu'ils émettaient invariablement de telles pulsations régulières, lui suggéra qu'ils provenaient d'une origine intelligente.

Ceci n'était pas une nouvelle théorie. Plusieurs scientifiques engagés dans le projet SETI ont beaucoup spéculé sur ce sujet. LaViolette nous dit que le Professeur Alan Barrett, un radio astronome, théorisa dans un article du *New York Post*, au début des années 1970, que les signaux des pulsars « faisaient peut-être partie d'un vaste réseau de communications interstellaires que nous venons de découvrir par hasard. »



Un télescope radio capte les signaux de la Nébuleuse du Crabe. (Œuvre de Tom Miller)

En fait, il s'agissait de la première pensée qui vint aux deux astronomes qui découvrirent le premier signal provenant d'un pulsar, en Juillet 1967, à l'Université de Cambridge, en Angleterre. L'étudiante de troisième cycle Jocelyn Bell et son professeur d'astronomie, Anthony Hewish, appelèrent la source du signal LGM 1, un acronyme pour Little Green Men (Petits Hommes Verts). Quand ils eurent publié leur étonnante découverte dans le magazine *Nature*, en Février 1968, ayant découvert un deuxième pulsar, ils craignirent de suggérer une thèse ETI (intelligence extraterrestre) de peur d'être ridiculisés par leurs collègues, et ils redoutaient que leur découverte ne soit pas prise au sérieux par les scientifiques. Néanmoins, ils continuèrent à utiliser cette convention nominative jusqu'à LGM 4 !

Sur les nombreuses théories avancées pour expliquer les pulsars, celle qui prévalut en 1968, et qui est encore acceptée de nos jours par défaut, est connue sous le nom de Neutron Star Lighthouse Model. Proposée par Thomas Gold, elle postule que le signal provient d'une étoile éteinte tournant rapidement qui est passée au travers de l'explosion de supernova, qui la transforma en un paquet de neutrons regroupés très dense. Cela l'aurait rendue incroyablement compacte et beaucoup plus petite, réduite d'environ trois fois la taille du Soleil jusqu'à approximativement trente kilomètres. Gold théorisa que, tandis qu'elle tournait, elle émettait un rayon de synchrotron, similaire à un phare, reçu sur terre comme une brève pulsation radio. Afin de s'accorder aux fréquences du pulsar, ces étoiles devraient tourner à une vitesse de cent fois par seconde.

Complexité du signal

LaViolette a rassemblé plusieurs raisons convaincantes et très impressionnantes expliquant pourquoi les pulsars sont sans aucun doute d'origine intelligente plutôt que naturelle, et pourquoi ils ne correspondent peut-être pas au Neutron Star Model. Elles se relatent toutes au fait que le signal est entièrement différent de tout autre jamais encore rencontré, en termes de précision et de complexité. Le fait d'importance majeure est que les impulsions ne sont pas rythmées régulièrement, d'impulsion à impulsion, mais seulement lorsque le tempo moyen est supérieur à deux mille impulsions.

L'impulsion de tempo moyen est excessivement précise et régulière. De plus, dans certains pulsars, l'impulsion évolue vers une vitesse constante, ajoutant un autre niveau de complexité au signal. Un autre facteur est lié à la modulation de l'amplitude. Certaines impulsions augmentent d'amplitude, selon un rythme varié et cependant régulier. Puis, plusieurs de ces impulsions présentent une caractéristique appelée « mode de changement », où l'impulsion présente soudainement un nouveau groupe de particularités qui persistent durant un certain temps, avant de revenir à son mode d'origine.

Dans certains cas, ce changement est dépendant de la fréquence, et dans d'autres, il se conforme à des rythmes réguliers. LaViolette affirme qu'une civilisation extraterrestre s'attendrait à ce que nous comprenions qu'un tel signal complexe doit nécessairement être conçu avec intelligence. Ils présument peut-être que nous avons le pouvoir informatique nécessaire pour comprendre la logique à l'arrière de cette variabilité. Le Neutron Star Model doit être continuellement « étiré » pour pouvoir englober ces caractéristiques, au fur et à mesure de leur découverte. À ce point, de manière à expliquer cette complexité, il a été déformé jusqu'à être méconnaissable, mais les astronomes rechignent à abandonner « l'investissement mental proportionnellement inhérent ».

En terme de précision, certaines étoiles présentent des variations régulières périodiques en couleur et en luminosité. Plusieurs étoiles à rayon X binaire ont une impulsion avec des périodes précises de six à sept chiffres significatifs. D'un autre côté, les pulsars sont d'un million à cent millions de fois plus précis ! LaViolette pense que si Bell et Hewish « avaient alors su ce que nous connaissons à présent, ils n'auraient peut-être pas abandonné aussi rapidement la probabilité d'une communication extraterrestre. »

BALISES DE REPÉRAGE

La plus étonnante de toutes les caractéristiques du pulsar est son emplacement dans la galaxie. Lorsque leurs positions sont organisées à l'intérieur du « globe » galactique, qui est une projection de la galaxie similaire à celle de Mercator pour la Terre, ils semblent se rassembler à certaines localisations-clés. La concentration la plus dense se trouve sur ou à proximité de l'équateur galactique, et non du centre galactique comme on s'y serait attendu s'ils étaient créés par les explosions de supernova telles que le dit la théorie.

Puis, ils semblent se regrouper autour de deux points le long de l'équateur. Ces deux points sont situés précisément à des marques d'un radian mesurées à partir de la Terre. Un radian est la mesure géométrique universelle d'un angle, qui délimite un arc au pourtour de la circonférence égal en longueur au rayon du cercle, et qui est toujours de 57 296 degrés. En prenant la terre comme centre du cercle, et en plaçant le centre galactique sur l'équateur, le pulsar le plus significatif de la galaxie se situe sans doute précisément au point de un radian !

Le Pulsar Milliseconde est le plus rapide de l'ensemble des 1 100 pulsars découverts à ce jour. Il « bat » à un rythme de 642 impulsions par seconde. Il a également le rythme le plus précis, correspondant exactement à dix-sept chiffres significatifs, ce qui surpasse les meilleures horloges atomiques sur Terre, et il émet des impulsions de haute intensité, visibles à l'œil nu. LaViolette pense que le Pulsar Milliseconde fut délibérément placé à cet endroit par des extraterrestres, afin de fonctionner comme un repère, particulièrement pour notre système solaire, car ils savaient que nous comprendrions la signification du point d'un radian.

La thèse principale de LaViolette est que tous les pulsars « visibles » de la Terre furent établis afin de nous véhiculer un message, relatif à la super-onde galactique. Ceci explique pour quelle raison, dit-il, deux pulsars uniques en leur genre (trop complexes pour être expliqués ici) que LaViolette appelle le « Roi et la Reine des Pulsars » furent situés sur la Nébuleuse du Crabe et celle de Vela, qui furent toutes deux le site d'explosions de supernova.

Il estime qu'après avoir atteint la Terre il y a environ 14 130 années, la dernière super-onde aurait atteint le complexe de Vela, une centaine d'années plus tard environ, et fit exploser une supernova à cet endroit, par le réchauffement d'étoiles instables jusqu'au degré d'explosion. Puis, environ 6 300 ans plus tard, elle aurait atteint la Nébuleuse du Crabe et y aurait déclenché une supernova. Ces gigantesques supernovas seraient devenues visibles de la Terre aux environs de 11 250 et 1 054 av. J.-C. respectivement. En plaçant des balises de repérage à ces endroits, LaViolette pense que les extraterrestres nous fournissaient des informations concernant la super-onde, que nous pouvions utiliser pour prévoir les ondes à venir, accompagnées de leurs effets cataclysmiques associés.

LaViolette croit que nous possédons déjà la technologie pour construire notre propre Technologie Rayonnante des Champs de Force. Par conséquent, le jour où les terriens rejoindront la communauté galactique et aideront à informer une autre planète infortunée de l'approche d'une monstrueuse super-onde galactique n'est peut-être plus si éloigné.

42

Le physicien mystique

DAVID LEWIS

Un enfant regardant le ciel d'une nuit claire contemple les merveilles de l'univers et son mystère. Comment, après tout, pour un esprit innocent comme pour tout esprit, cette étendue étoilée se poursuit-elle sans jamais s'arrêter ? Car si elle s'arrêtait, imaginons-nous, il y aurait toujours quelque chose au-delà. Et alors, où se situe son commencement, et qu'est-ce qui précède ce commencement, et cetera ? Ces deux extrêmes apparents décrivent ce que le philosophe et mathématicien Blaise Pascal appelait *les deux infinis.*

Tandis que la science explore ce mystère, d'un point de vue subatomique et cosmique, elle effectue ses recherches dans le domaine de la compréhension finie pour y répondre. Depuis Darwin, les scientifiques occidentaux nous ont dit que la matière donnait naissance à la réalité, à la vie, que la réalité est concrète, c'est-à-dire finie, indépendamment des merveilles de l'infinité que l'on peut observer au cours d'une nuit étoilée. Mais dans sa tentative de définir la réalité, de la mettre dans une boîte intellectuelle, la science matérialiste se retrouve au pays des mystiques, le royaume qu'elle cherchait absolument à éviter.

En fouillant profondément et incessamment dans chaque particule subatomique de l'univers, des physiciens de pointe découvrent que rien n'est vraiment comme il paraît. En effet, ils découvrent que l'univers physique n'est qu'une ride dans un océan d'énergie infinie, même quand des parasites, tels que Paul Kurtz et son Comité pour les Enquêtes Scientifiques sur les Témoignages du Paranormal, ainsi que beaucoup d'autres issus des sciences matérielles, affirment que rien n'existe au-delà de la matière. En fait, ils affirment que la matière est la réalité ultime. Malheureusement pour les matérialistes absolus, les choses ont changé depuis quelque temps déjà.

Au début du XXe siècle, Albert Einstein étonnait le monde avec ses découvertes dans le monde de l'astrophysique. Avec sa théorie générale de la relativité, il ouvrit les portes de la science au Mysticisme. Il nous dit que l'espace et le temps étaient inextricablement liés, coordonnées relatives de la réalité composant le continuum de l'espace-temps. Il suggéra également que la matière est indissociable d'un champ d'énergie quantique toujours présent, qu'il s'agit d'une condensation de ce champ, et que ce champ ineffable est l'unique réalité sous-jacente à toute apparence.

Ces implications mirent en doute les assomptions les plus basiques du monde occidental au sujet de l'univers, de la matière et de nos perceptions en tant qu'êtres

humains. Cependant, Einstein ouvrit seulement la porte au royaume mystique. Davantage de découvertes allaient s'ensuivre.

La théorie quantique évolua au-delà des découvertes historiques d'Einstein. Les physiciens, dans leur quête pour définir les propriétés essentielles de la matière, découvrirent que les particules les plus minimes de l'univers, les protons, les électrons, les photons, et cetera – la structure même de l'univers matériel – transcendent la réalité tridimensionnelle. Ils découvrirent que les électrons ne constituent pas de la matière au sens classique du terme. Le diamètre d'un électron, par exemple, ne peut être mesuré : un électron peut se présenter comme étant deux choses en même temps, à la fois une onde et une particule, chacune présentant des caractéristiques distinctes, ce qui devrait exclure l'existence de l'autre d'un point de vue purement matériel.

Comme particules, ils fonctionnent comme un objet visible plus large, une balle ou un caillou. Cependant, en tant qu'ondes, les électrons changent mystérieusement de forme, se transformant en grandes nuées d'énergie. Ils présentent des propriétés magiques, s'étirant au travers de l'espace avec la capacité apparente de se localiser à deux endroits. Les physiciens ont de plus découverts que ces capacités magiques caractérisent l'univers subatomique dans son entier, ajoutant une dimension ahurissante et mystique à la nature même de l'univers.

Des révélations plus surprenantes encore attendaient leur tour dans le monde de la physique. Les physiciens contemporains découvrirent que l'observateur *détermine* en réalité la nature d'une particule subatomique. Lorsque les physiciens *observent* des particules comme des particules, bien évidemment, ils les trouvent comme telles. Mais s'ils observent ces mêmes particules *telles des ondes*, ils découvrent qu'il s'agit d'ondes, l'implication étant que la matière est définie par la perspective consciente, plutôt qu'en étant fixe ou finie.

UNE COMPRÉHENSION PLUS PROFONDE

Le physicien David Bohm, l'un des protégés d'Einstein, fouilla plus profondément dans ce mystère ; il poussa les implications de la nouvelle physique encore plus loin. Il discerna que si la nature des particules subatomiques dépendait de la perspective de l'observateur, il est alors futile de rechercher les propriétés réelles d'une particule, tel qu'était le but de la science, ou de penser que les particules subatomiques, l'essence de la matière, existent avant même que quelqu'un ne les observe. Au cours de ses expérimentations avec le plasma au Laboratoire de Radiation de Berkeley, Bohm découvrit que les électrons individuels réagissent comme une partie d'un tout interconnecté.

Dans le plasma, un gaz composé d'électrons et d'ions positifs en grande concentration, les électrons assument plus ou moins la fonction d'un organisme auto-régulateur, comme s'ils étaient d'une nature intelligente. Bohm découvrit, à son grand étonnement, que l'océan subatomique qu'il créait était conscient. Par extension, on peut également dire que la vaste réalité subatomique qu'est la création matérielle est consciente.

Pour ceux qui anticipèrent ces implications, Bohm brisa les principes utiles mais néanmoins limités qui conduisirent la science à de nombreuses réalisations des temps modernes, traversant ainsi une nouvelle barrière derrière laquelle se cachait l'inconnu, une zone floue scientifique. Il s'avéra que les observations intellectuelles, pivots de la méthode scientifique depuis Francis Bacon, pouvaient emmener un observateur aussi loin. Comme avec tout dogme, ce qui fut autrefois une directive utile devint une limitation étouffante. Déniant la capacité de l'intellect humain seul à comprendre la réalité ultime, Bohm mit alors le monde scientifique au défi d'adopter une compréhension plus profonde.

Le travail de Bohm suggère que la réalité possède une nature plus subtile que celle qui peut être définie par la pensée linéaire humaine, la province de la science moderne et de l'intellect. À l'intérieur des confins de la réalité, Bohm ne découvrit pas uniquement le phénomène de dualité onde-particule décrit ci-dessus, mais également une interconnexion, une réalité Non-Locale ou Non-Spatiale, où seule *l'apparence* des ondes étant également des particules existe. Il vit, sans doute intuitivement, qu'il est finalement dénué de sens de percevoir l'univers comme étant composé de parties, ou déconnecté, alors que tout est lié, l'espace et le temps étant composés de la même essence que la matière.

Par conséquent, une particule subatomique ne se transforme pas subitement en onde (à une vélocité qui devrait dépasser la vitesse de la lumière, comme Einstein, le mentor de Bohm, le suggéra) ; il s'agit déjà d'une onde partageant le même Non-Espace que la particule. Par conséquent, la réalité n'est pas matérielle au sens commun du mot. C'est quelque chose de beaucoup plus indicible. Les physiciens l'appellent « Non-Localité ». Les mystiques l'appellent « Unicité ».

En dépit de ceux qui ne sont pas de cet avis, Bohm développa une compréhension encore plus profonde, celle d'un tout interconnecté possédant une essence consciente, où toute matière et tout événement interagissent les uns avec les autres, car le temps, l'espace et la distance forment une illusion relative à la perspective. En fait, il développa une maquette holographique de l'univers, dans laquelle le tout peut être trouvé dans les parties les plus minuscules – dans un brin d'herbe ou un atome – et où la matière, la particularité et la dimension résultent de projections holographiques d'une puissante énergie consciente et subtile.

La localisation réelle et, par extension, le changement de forme des particules manifestent tous deux la réalité ; en fait, ils existent uniquement dans le contexte des apparences relatives. Bohm découvrit que tout est connecté à tout, le passé, le présent et le futur, ainsi que le temps, l'espace et la distance, car ils occupent tous le même Non-Espace et le même Non-Temps.

David Bohm apporta à la physique et au monde scientifique la compréhension qui fait avancer les mystiques et les sages depuis la nuit des temps. Rejetant l'idée que les particules n'existent pas jusqu'au moment où on les observe, elles existent, disent-ils, contrairement à la croyance d'Einstein que l'appréciation du mystérieux repose au centre de toute science véritable.

Dans des lettres écrites à un ami, même Darwin débat avec vigueur en faveur du gradualisme, la théorie disant que toute vie évolue lentement et inexorablement à partir de la matière primitive sans changements brusques, afin d'éviter à avoir à soutenir tout autre théorie de la création, biblique ou surnaturelle. Nous trouvons à présent que cette tendance demeure immuable à un tel degré que le matérialisme absolu est devenu le principe établi des mondes académique et scientifique.

Selon Allan Bloom, professeur à l'Université de Chicago, la suggestion de l'existence d'un Absolu, même de style philosophique, est tourné en dérision dans les cercles académiques. Il révèle dans *Closing of the American Mind (Fermeture de l'esprit américain)*, que tous les genres « d'Absolutisme » sont devenus tabous dans les classes universitaires. Aucun ordre ou aucune intelligence sous-jacent ne peut exister dans l'univers, disent les académiciens. Cependant, l'avant-garde de la physique théorique arrive, avec un nouvel angle de vue sur un Absolu métaphysique et philosophique très ancien.

Sagesse ancienne et science moderne

La Genèse du Cosmos, le livre de Paul LaViolette traitant des anciens mythes et de « la science de la création perpétuelle », révèle un message extraordinairement persistant encodé au travers des anciennes mythologies du monde, un message répercuté à présent par les cosmologistes quantiques tels qu'Andre Linde, de Stanford, et même Steven Hawking, de Cambridge.

Transmis aux temps modernes des confins de la préhistoire, ces anciens mythes décrivent à répétition les principes indiqués à présent dans la plus récente des nouvelles physiques, celle d'un potentiel universel latent inhérent à toute réalité. « Dans tous les cas », dit LaViolette, « le concept (les mythes) transmis décrit efficacement comment un éther, initialement uniforme et informel, se sépare en deux pour produire un motif d'onde bipolaire. »

LaViolette apporte des détails, nous disant qu'une « ancienne science de la création » nous parvient par le mythe, qui « conçoit toute forme physique, animée ou inanimée, comme étant soutenue par un courant sous-jacent de procédé, un flux d'énergie vitale présent dans toutes les régions de l'espace… Par conséquent, l'ancienne science de la création… présuppose la présence de consciences ou d'esprits ayant une apparence de vie dans toutes choses, même dans les objets inanimés comme les cailloux, les rivières ou la Terre même. » Tout en soutenant cette prémisse avec les principes de la physique quantique, LaViolette s'adresse aux matérialistes œuvrant dans le domaine de la science moderne : « Cette vue d'un au-delà gigantesque et vivant contraste nettement avec le paradigme mécaniste édulcoré… à partir de laquelle le physicien lauréat et réputé Brian Josephson comprit que la physique doit considérer la nature de la réalité subatomique sous un autre angle ». Ce n'est pas simplement que la perspective consciente affecte la nature du quantum subatomique, que révéla Bohm, mais que ce quantum subatomique est conscient, ce qui signifie que *tout* est conscient, même les objets inanimés et les espaces apparemment vides ; la véritable définition, s'il est possible d'en donner une, de la réalité spirituelle ou mystique.

Espace sacré

La plupart des physiciens s'accordent à dire qu'un piètre centimètre-cube d'espace déborde de plus d'énergie que le total de toute l'énergie contenue dans l'univers matériel entier. Une école de physique trouva ce calcul si incroyable, qu'elle présuma qu'il devait s'agir d'une erreur. Mais pour ceux tels que Bohm, ce principe a du sens. La matière, selon l'avant-garde des physiques subatomiques, ne peut pas être dissociée de ce qui semble être un espace vide. Cela serait plutôt une partie de l'espace, et ferait partie d'un ordre invisible plus profond, où l'essence consciente et invisible de la réalité se condense, sous une forme matérielle, puis retourne à son état d'invisibilité. Par conséquent, l'espace n'est pas vide, mais plutôt rempli d'énergie consciente hautement concentrée, la source de toute chose dans l'existence.

Dans *L'Univers Holographique,* une élaboration sur l'implication du génie de Bohm, Michael Talbott décrit toute la création matérielle comme une « ondulation… un motif d'excitation au milieu d'un vaste océan inimaginable. » Il poursuit en disant, paraphrasant Bohm, que, « en dépit de sa matérialité apparente et de sa gigantesque dimension, l'univers n'existe pas en lui-même ni de lui-même, mais est le produit de quelque chose de beaucoup plus vaste et de plus indicible. »

Talbott raconte l'histoire de Bohm, en y résumant les implications de ses révélations et du nihilisme implicite de la science moderne. « Bohm », dit Talbott, « croit que notre tendance presque universelle à fragmenter le monde et ignorer l'interconnexion dynamique de toutes choses, est responsable de la plupart de nos problèmes… nous croyons que nous pouvons extraire les parties utiles de la Terre sans en affecter l'ensemble… traiter certaines parties de notre corps sans s'inquiéter de son ensemble… gérer… les crimes, la pauvreté et l'addiction aux drogues sans confronter… la société dans son ensemble. » Bohm, nous dit Talbott, croit qu'une approche aussi fragmentée provoquera même en fin de compte notre destruction.

Le problème, par conséquent, en réconciliant la science moderne, et même la physique moderne avec l'émerveillement qu'un enfant ressent en regardant le ciel étoilé d'une nuit claire, est que les deux infinis demeurent le principe du matérialisme absolu, de l'absence d'interconnexion. Bien que le courant ait tourné dans certains cercles de la communauté scientifique, on nous dit encore que la matière est la source de toute vie. Rien de vraiment mystérieux n'a nié l'existence d'un royaume invisible surnaturel, et établi un lien entre la science et la religion. »

Les grands prêtres de la physique tel le Prix Nobel Steven Weinberg et d'autres physiciens notables laissent clairement la porte ouverte à la Création Perpétuelle de LaViolette, synthétisant – selon le physicien Michio Kaku de l'Université de la Ville de New York – les judéo-chrétiens, les bouddhistes et les cosmologies scientifiques. Les grands prêtres exprimèrent également la possibilité de l'existence d'univers parallèles, ou d'un Univers Multiple, dans lequel notre réalité est l'une parmi tant d'autres, existant dans le Non-Temps et le Non-Espace, un principe qui ressemble à la version scientifique de l'existence transcendantale.

En confrontant l'incapacité de la théorie du Big Bang à relater ce qui avait pu se passer avant ce phénomène, Kaku, dans un article publié dans le *London Daily Telegraph*, cite Weinberg disant, « Une implication importante est qu'il n'y avait pas de commencement… (l'univers multiple) est là depuis toujours. » Se colletant avec cette notion extrêmement improbable que notre réalité, encore moins qu'une autre, ne présentât jamais les conditions nécessaires pour sustenter la vie biologique, Freeman Dyson de Princeton dit que, « C'est comme si l'univers savait que nous viendrions », ce qui est plutôt inquiétant pour les matérialistes.

Derrière le voile

Certains principes que la science commence à présent à accueillir, concernant un univers à l'intelligence inhérente, ont, bien évidemment, été embrassés durant des milliers d'années. Les textes sanskrits anciens décrivent la nature de *Purusha*, la Conscience Suprême, et de *Chittam*, ou genre d'esprit, comme fondamentaux à la nature de la réalité. Les royaumes des animaux, des végétaux et des minéraux existent comme des niveaux de Conscience Suprême, et l'homme, étant supérieurement conscient, participe à ce vaste flot de conscience subtile.

Ici, l'esprit est un univers miniature, et l'univers est l'expansion de l'esprit. Et alors que le débat fait toujours rage dans la science occidentale, au travers de l'histoire, les praticiens de yoga relatent, comme expérience consciente effective, ce que les grands prêtres de la physique relèguent au niveau de la théorie abstraite. Dans un état de conscience exaltée, par exemple, le grand yogi Paramahansa Yogananda, qui passa la plus grande partie de sa vie aux États-Unis, fit l'expérience de son propre éveil de

conscience, comme d'être immergé dans la conscience cosmique, s'étant consacré à cet objectif depuis plusieurs années.

Dans sa célèbre autobiographie, Yogananda décrit son expérience : « Le sens de mon identité n'était plus confiné à mon corps » dit-il, « mais embrassait les atomes ambiants... Ma vision ordinaire frontale s'était à présent transformée en une vision sphérique très vaste, percevant tout simultanément... tout cela fondu dans une mer luminescente. La lumière unificatrice alternait avec des matérialisations de formes ».

Après avoir décrit un état de joie extatique, le célèbre yogi poursuivit en disant, « Un sentiment de gloire m'envahit et commença à envelopper les villes, les continents, la Terre, les systèmes solaires et stellaires, les nébuleuses ténues et les univers flottants... Le cosmos entier... scintilla dans l'infinitude de mon être. » Dans le jargon de la physique moderne, cette expérience peut être décrite sous le terme de Non-Localité dans la masse des électrons. Dans le jargon du yoga, elle se nomme Unité avec la Conscience Suprême, Être Ultime ou Dieu.

Comme les sages avant lui durant des milliers d'années, Yogananda décrit l'univers au-delà de la matière, comme étant constitué de Lumière d'une subtilité indescriptible. Il décrit l'univers matériel comme étant composé de la même essence, mais sous une forme plus grossière, un principe repris au travers des traditions mystiques du monde, et à présent dans la physique contemporaine. En ce qui concerne la source de cette Lumière, Yogananda dit : « La dispersion divine des rayons provient d'une source éternelle, éclatant dans les galaxies transfigurées par des auras indicibles. Encore et encore, je vis les rayons créatifs se condenser en constellations, puis se réduire à des strates de flammes transparentes. Par des réversions rythmiques, des sextillions de mondes passèrent dans un lustre diaphane, puis le feu devint firmament. »

Encore plus significatif, le sage nous dit que son expérience du centre de toute lumière et de la création provenait d'un point de perception intuitive situé dans son cœur, et non pas de son intellect, un détail qui renforce les limites de la méthode scientifique occidentale. Et alors que la science occidentale contrecarre peut-être un tel récit subjectif, affirmant qu'il manque de vérification scientifique, ces mystiques qui se sont consacrés à la perception absolue au travers de l'histoire relatent des expériences similaires. La discipline du yoga, pratiquée à l'intérieur du laboratoire de la conscience humaine, est en fait la science de la conscience, sur laquelle des physiciens tels que Bohm théorisent, comme étant à la fois indissociable et la cause de toute réalité.

À sa manière, notre enfant émerveillé sous la voûte étoilée en arrive probablement à la même conclusion.

Lectures conseillées : bibliographie

Chapitre 1 – Le Testament de Darwin

Behe, Michael. *Darwin's Black Box : The Biochemical Challenge to Évolution.* New York : Touchstone, 1998.

Darwin, Charles. *Origin of Species.* New York : New American Library, 1958.

Milton, Richard. *Facts of Life : Shattering the Myth of Darwinism.* Rochester, Vt. : Park Street Press, 1997.

Chapitre 2 – Évolution contre Création

Capra, Fritjof. *The Tao of Physics.* Boston : Shambhala Publications, 1999.

Chalmers, David. « The Puzzle of Conscious Experience ». *Scientific American* (Décembre 1995).

Darwin, Charles. *Origin of Species.* New York : New American Library, 1958.

Flem-Ath, Rand, et Rose Flem-Ath. *When the Sky Fell : In Search of Atlantis.* New York : St. Martin's Press, 1997.

Hancock, Graham. *Fingerprints of the Gods : The Evidence of Earth's Lost Civilization.* New York : Three Rivers Press, 1995.

NBC TV Special, « The Mysterious Origins of Man », Février 1996.

Santillana, Giorgio de, et Hertha von Dechend. *Hamlet's Mill : An Essay Investigating the Origins of Human Knowledge and Its Transmission Through Myth.* Jaffrey, N.H. : Godine Press, 1977.

Thompson, Richard, et Michael Cremo. *Forbidden Archaeology.* Badger, Californie : Torchlight Publishing, 1993. Version condensée : *Hidden History of the Human Race.* Badger, Californie : Govardhan Hill Publishers, 1994.

Weinberg, Steven. *Dreams of a Final Theory.* New York : Vintage Books, 1994.

Chapitre 3 – Découverte d'une tentative de dissimulation scientifique

Cremo, Michael. *Human Devolution : A Vedic Alternative to Darwin's Theory.* Badger, Californie : Torchlight Publications, 2003.

NBC TV Special, « The Mysterious Origins of Man », Février 1996.

Thompson, Richard, et Michael Cremo. *Forbidden Archaeology.* Badger, Californie : Torchlight Publishing, 1993. Version condensée : *Hidden History of the Human Race.* Badger, Californie : Govardhan Hill Publishers, 1994.

Chapitre 4 – En défense des catastrophes

NBC-TV Special, « The Mystery of the Sphinx », 1993.

Noone, Richard. *5/5/2000 Ice : The Ultimate Disaster.* New York : Harmony Books, 1986.

Plato. *The Timaeus and Critias of Plato.* Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.

Schoch, Robert M., Ph. D., et Robert Aquinas McNally. *Voices of the Rocks : A Scientist Looks at Catastrophes and Ancient Civilizations.* New York : Harmony Books, 1999.

Settegast, Mary. *Plato Prehistorian : 10,000 to 5,000 BC in Myth and Archaeology.* Cambridge, Mass. : Rotenberg Press, 1987.

Chapitre 5 – Le cataclysme en 9 500 avant J.-C.

Allan, D.S., et J.B. Delair. *Cataclysm ! Compelling Evidence of a Cosmic Catastrophe in 9500 BC.* Rochester, Vermont : Bear & Company, 1997.

Bauval, Robert. *The Orion Mystery : Unlocking the Secrets of the Pyramids.* New York : Three Rivers Press, 1995.
Hancock, Graham. *Fingerprints of the Gods : The Evidence of Earth's Lost Civilization.* New York : Three Rivers Press, 1995.
Hancock, Graham, et Robert Bauval. *The Message of the Sphinx : A Quest for the Hidden Legacy of Mankind.* New York : Three Rivers Press, 1996.
LaViolette, Paul, Ph. D. *Earth Under Fire : Humanity's Survival of the Apocalypse.* Schenectady, N.Y. : Starburst Publications, 1997.
Thompson, Richard, et Michael Cremo. *Forbidden Archaeology.* Badger, Californie : Torchlight Publishing, 1993. Version condensée : *Hidden History of the Human Race.* Badger, Californie : Govardhan Hill Publishers, 1994.

Chapitre 6 – Le cas du déluge

Hancock, Graham. *Underworld : The Mysterious origins of Civilization.* New York : Crown, 2002.
Plato. *The Timaeus and Critias of Plato.* Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.
Schoch, Robert M., Ph. D. *Voyages of the Pyramid Builders : The True Origins of the Pyramids from Lost Egypt to Ancient America.* New York : Tarcher/Putnam, 2003.

Chapitre 7 – Le Martyre d'Immanuel Velikovsky

Atlantis Rising # 28. « The Fight for Alien Technology : Jack Shulman Remains Undaunted by Mounting Threats », Whitefish, Mont. Juillet/Août 2001.
Freud, Sigmund. *Imago.* Baltimore : John Hopkins University Press.
—. *Moses and Monotheism.* New York : Vintage, 1955.
Gardiner, Alan H. *The Admonitions of an Egyptian Sage from a Hieratic Papyrus* (The Papyrus Ipuwer). Lower Saxony, Allemagne. G. Olms Verlag, 1990.
Jones. London : The Hogarth Press and the Institute of Psychoanalysis, 1939.
Rose, Lynn, M.D. « The Censorship of Velikovsky's Interdisciplinary Synthesis » *Pensee Volume 2, Numéro 2 : Velikovsky Reconsidered.* Portland, OR. Student Academic Freedom Forum, Mai 1972.
Velikovsky, Immanuel. *Ages in Chaos : From the Exodus to King Akhnaton.* Garden City, N.Y. Doubleday, 1952.
—, *Earth in Upheaval.* Garden City, N.Y. : Doubleday, 1955.
—, *Œdipus and Akhnaton.* Garden City, N.Y. : Doubleday, 1960.
—, *Worlds in Collision.* New York : Dell, 1965.

Chapitre 8 – Les Périls d'une Amnésie Planétaire

New Scientist. London : Juin 1997.
« Remembering the End of the World », un documentaire sur Dave Talbott, disponible sur www.kronia.com.
Thornhill, Wallace. CD. *The Electric Universe*, WholeMind, 8350 S.W. Greenway, # 24, Beaverton, OR 97008, 1-800-230-9347, ou www.kronia.com.
Velikovsky, Immanuel. *Worlds in Collision.* New York : Dell, 1965.
—, *Mankind in Amnesia.* London : Sidgwick & Jackson, 1982.

Chapitre 9 – Le Tonnerre des Dieux

Hesiod, *Theogony.* New York : Penguin Classics, 1973.
« Remembering the End of the World », un documentaire sur Dave Talbott, disponible sur www.kronia.com.
Talbott, Dave. *The Saturn Myth.* New York : Doubleday, 1980.
Talbott, Dave, et Wallace Thornhill. « Thunderbolts of the Gods ».
Monograph/DVD sets. www.thunderbolts.info.
Thornhill, Wallace. CD. *The Electric Universe*, WholeMind, 8350 S.W. Greenway, # 24, Beaverton, OR 97008, 1-800-230-9347, ou www.kronia.com.
www.aeonjournal.com

www.catastrophism.com
www.holoscience.com

Chapitre 10 – L'énigme des Origines de l'Inde

Allan, D.S., et J.B. Delair. *Cataclysm ! Compelling Evidence of a Cosmic Catastrophe in 9500 BC.* Rochester, Vermont : Bear & Company, 1997.

Doniger, Wendy, Wendy O'Flaherty et Thomas Wyatt. *The Rig Veda : An Anthology : One Hundred and Eight Hymns, Selected, Translated and Annotated (Classic).* New York : Penguin Classics, 1981.

Hancock, Graham. *Fingerprints of the Gods : The Evidence of Earth's Lost Civilization.* New York : Three Rivers Press, 1995.

Milton, Richard. *Facts of Life : Shattering the Myth of Darwinism.* Rochester, Vt. : Park Street Press, 1997.

The Ramayana : A Shortened Modern Prose Version of the Indian Epic, par R.K. Narayant Kampar Ramayanam. New York : Penguin Classics, 1972.

Chapitre 11 – Repousser les Portes de la Civilisation

Atlantis Rising # 1. « Getting answers from the Sphinx ». Whitefish, Mont. : Novembre 1994.

Atlantis Rising # 19. Review of *The Temple of Man.* Whitefish, Mont. : Mai 1999.

Bauval, Robert, et Adrian Gilbert. *The Orion Mystery : Unlocking the Secrets of the Pyramids.* New York : Crown, 1994.

Fox-TV/National Geographic Special, « Pyramids Live : Secret Chambers Revealed », diffusé en direct de la Chambre de la Reine dans la Grande Pyramide, Égypte. 16 Septembre 2002.

Hancock, Graham. *Fingerprints of the Gods : The Evidence of Earth's Lost Civilization.* New York : Three Rivers Press, 1995.

Hancock, Graham, et Robert Bauval. *The Message of the Sphinx : A Quest for the Hidden Legacy of Mankind.* New York : Three Rivers Press, 1996.

Herodotus. *The Histories.* London : Truebner Publishers, 1909.

Schwaller de Lubicz, R.A. *The Temple of Man.* Rochester, Vt. : Inner Traditions International, 1998.

West, John Anthony. *Serpent in the Sky : The High Wisdom of Ancient Egypt.* Wheaton, Ill. : Quest Books, 1993.

Chapitre 12 – De nouvelles études confirment l'existence d'un Sphinx très ancien

Baines, John, et Jaromir Malek. *Atlas de l'Égypte Ancienne.* Ed. Fernand Nathan, 1981.

Coxill, David. « The Riddle of the Sphinx ». *Inscription : Journal of Ancient Egypt.* Printemps 1998.

Reader, C.D. « A Geomorphological Study of the Giza Necropolis, with Implications for the Development of the Site », *Archaeometry*, vol. 43, n° 1. Oxford : 2001.

Schoch, Robert M., Ph. D., et Robert Aquinas McNally. *Voices of the Rocks : A Scientist Looks at Catastrophes and Ancient Civilizations.* New York : Harmony Books, 1999.

Yamei, Hou, Richard Potts, Yuan Baoyin, Guo Zhengtang, Alan Deino, Wang Wei, Jennifer Clark, Xie Guangmao, et Huang Weiwen. « Mid-Pleistocene Acheulean-like Stone Technology of the Bose Basin, South China ». *Science.* Washington, D.C. 3 Mars 2000.

Chapitre 13 – L'Œuvre Majeure de R.A. Schwaller de Lubicz

Gurdjieff, G.I. *Beelzebub's Tales to His Grandson : An Objectively Impartial Criticism of the Life of Man.* New York : Arkana, 1992.

Schwaller de Lubicz, R.A. *Nature Word.* Rochester, Vt. : Inner Traditions International, 1990.

—, *The Temple of Man.* Rochester, Vt. : Inner Traditions International, 1977.

—, *The Temple of Man.* Rochester, Vt. : Inner Traditions International, 1998.

Swedenborg, Emanuel. *Essential Readings* (contient « *Correspondences* »), édité par Michael Stanley. Berkeley : North Atlantic Books, 2003.

—, *Heaven and Hell.* West Chester, Pa. : Swedenborg Foundation and Chrysalis Books, 2001.

Chapitre 14 – Prendre les Empreintes des Dieux

Flem-Ath, Rand, et Rose Flem-Ath. *When the Sky Fell : In Search of Atlantis*. New York : St. Martin's Press, 1997.

Hancock, Graham. *The Lords of Poverty*. New York : Atlantis Monthly Press, 1989.

—, *Ethiopia : The Challenge of Hunger*. London : Gollancz, 1985.

—, *Fingerprints of the Gods : The Evidence of Earth's Lost Civilization*. New York : Three Rivers Press, 1995.

—, *The Sign and the Seal, Quest for the Lost Ark of the Covenant*. New York : Touchstone, 1993.

Hancock, Graham, et Carol Beckwith, et Angela Fisher. *African Ark : People and Ancient Cultures of Ethiopia and the Horn of Africa*. New York : H. N. Abrams, 1990.

Santillana, Giorgio de, et Hertha von Dechend. *Hamlet's Mill : An Essay Investigating the Origins of Human Knowledge and Its Transmission Through Myth*. Jaffrey, N.H. : Godine Press, 1977.

Chapitre 15 – Le mystère d'Amérique Centrale

Hart, Will. *The Genesis Race : Our Extraterrestrial DNA and the True Origins of the Species*. Rochester, Vt. : Bear & Company, 2003.

Chapitre 16 – Destination le Centre Galactique

Jenkins, John Major. *Galactic Alignment : The Transformation of Consciousness According to Mayan, Egyptian, and Vedic Traditions*. Rochester, Vt. : Inner Traditions International, 2002.

—, *Mirror in the Sky*. Denver, Colo. : Four Ahau Press, 1991.

—, Web site : http://alignment2012.com

Jenkins, John Major, et Terence McKenna. *Maya Cosmogenesis 2012 : The True Meaning of the Maya Calendar End Date*. Rochester, Vt. : Bear & Company, 1998.

The Secret of the Golden Flower, the Classic Chinese Book of Life. Traduit par Thomas Cleary. New York : HarperCollins, 1991.

Waters, Frank. *Mexico Mystique*. Athens, Ohio : Swallow Press and Ohio University Press Books, 1989.

Chapitre 17 – L'Angleterre mégalithique : les dimensions atlantidiennes

Michell, John. *The Earth Spirit*. New York : Avon, 1975.

—, *The New View Over Atlantis*. London : Thames & Hudson, 2001.

—, *The View Over Atlantis*. New York : Ballantine, 1972.

Plato. *The Timaeus and Critias of Plato*. Traduit par Thomas Taylor. Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.

Chapitre 18 – Platon, la Vérité

Blackett, William. *Lost History of the World*. London : Truebner & Sons, 1881.

Graves, Robert. *The Greek Myths*. New York : Penguin, 1992.

Herodotus. *The Histories*, traduit par James McConnell. London : Truebner Publishers, 1909.

Kukal, Zadenk. *Atlantis*. traduit par Feodor Vasilliov-Smith. New York : Doubleday and Sons, 1970.

Lissner, Ivan. *Mysteries of the Ancient Past*. Chicago : Henry Regnery, 1969.

Plato. *The Republic*. New York : Penguin Books, 1955.

—, *The Timaeus and Critias of Plato*. Traduit par Thomas Taylor. Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.

Robertson, Geoffrey. *The Sciences in Classical Civilization*. New York : Forestham Publishers, 1928.

Strabo. *The Geography*. Traduction de H.L. Jones. 8 volumes. London : 1924.

Thucydides. *The Peloponesian War*. Traduit par Max Adrian. London : Bridgetown Press, Ltd., 1904.

Chapitre 19 – L'erreur sur l'Atlantide égéenne

Haliburton, Arnold. *Ancient Crete*. Westport, Conn. : Praeger Press, 1963.

Plato. *The Timaeus and Critias of Plato*. Traduit par Thomas Taylor. Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.

Chapitre 20 – Atlantologie : psychotique ou inspirée ?

Bacon, Sir Francis. *The New Atlantis.* New York : Scribners & Sons, 1933.

Petraitis, Paul. *Athanasius Kircher, German Genius.* London : International House Publihers, Ltd., 1989.

Plato. *The Timaeus and Critias of Plato.* Traduit par Thomas Taylor. Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.

Robertson, Geoffrey. *The Sciences in Classical Civilization.* New York : Forestham Publishers, 1928.

Spence, Lewis. *The History of Atlantis.* Kempton, Ill. : Adventures Unlimited Press, 1995.

—, *The Occult Sciences in Atlantis.* Boston : Red Wheel/Weiser, 1970.

—, *Popol Vuh (Book of Consul) : The Mythic and Heroic Sagas of the Riches of Central America.* Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 1942.

—, *The Problem of Atlantis.* Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 1942.

—, *Will Europe Follow Atlantis ?* Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 1942.

Spence, Lewis, et Marian Edwards. *Dictionary of Non-Classical Mythology.* Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.

Spence, Lewis, et Paul Tice. *Atlantis in America.* Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 1997.

—, *The Problem of Lemuria.* La Vergne, Tenn. : Lightning Source, Inc., 2002.

Steiner, Rudolf. *Cosmic Memory : Prehistory of Earth and Man* New York : Rudolf Steiner Publications, 1959.

Chapitre 21 – L'Atlantide dans l'Antarctique

Flem-Ath, Rand, et Rose Flem-Ath. *When the Sky Fell : In Search of Atlantis.* New York : St. Martin's Press, 1997.

Hancock, Graham. *Fingerprints of the Gods : The Evidence of Earth's Los Civilization.* New York : Three Rivers Press, 1995.

Hapgood, Charles. *Earth's Shifting Crust, A Key to Some Basic Problems of Earth Science.* New York : Pantheon Books, 1958.

—, *Maps of the Ancient Sea Kings : Evidence of Advanced Civilization in the Ice Age.* Kempton, Ill. : Adventures Unlimited Press, 1997.

NBC-TV Special, « The Mysterious Origins of Man », Février 1996.

Plato. *The Timaeus and Critias of Plato.* Traduit par Thomas Taylor. Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.

Chapitre 22 – Le Plan pour l'Atlantide

Aveni, Anthony F., Ph. D. *Archaeostronomy in Pre-Columbian America.* Austin : University of Texas Press, 1975.

Bauval, Robert, et Adrian Gilbert. *The Orion Mystery : Unlocking the Secrets of the Pyramids.* New York : Crown, 1994.

Flem-Ath, Rand, et Rose Flem-Ath. *When the Sky Fell : In Search of Atlantis.* New York : St. Martin's Press, 1997.

Hancock, Graham, et Robert Bauval. *The Message of the Sphinx : A Quest for the Hidden Legacy of Mankind.* New York : Three Rivers Press, 1996.

Chapitre 23 – Les Ruines sous-marines du Japon

Nihon, Shoi, et W.G. Aston (traducteur). *Nihongi : Chronicles of Japan from the Earliest Times to A.D. 697.* Tokyo : Charles E. Tuttle, 1972.

Philippi, Donald L., *Kojiki.* New York : Columbia University Press, 1977.

Chapitre 24 – West, Schoch et Hancock plongent dans les eaux lémuriennes

Hancock, Graham. *Fingerprints of the Gods : The Evidence of Earth's Lost Civilization.* New York : Three Rivers Press, 1995.

Hancock, Graham, et Robert Bauval. *The Message of the Sphinx : A Quest for the Hidden Legacy of Mankind.* New York : Three Rivers Press, 1996.

Schoch, Robert M., Ph. D. *Voyages of the Pyramid Builders : The True Origins of the Pyramids from Lost Egypt to Ancient America.* New York : Tarcher/Putnam, 2003.

Schoch, Robert M., Ph. D., et Robert Aquinas McNally. *Voices of the Rocks : A Scientist Looks at Catastrophes & Ancient Civilizations*. New York : Harmony Books, 1999.

West, John Anthony. *Serpent in the Sky : The High Wisdom of Ancient Egypt.* Wheaton, Ill. : Quest Books, 1993.

Chapitre 25 – L'Inde, 30 000 ans avant J.-C.

Allan, D.S., et J.B. Delair. *Cataclysm ! Compelling Evidence of a Cosmic Catastrophe in 9 500 BC.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 1997.

Atlantis Rising # 12. « A Discussion by David Lewis of *Cataclysm ! Compelling Evidence of a Cosmic Catastrophe in 9500 BC.* » Whitefish, Mont. : Août 1997.

The Ramayana : A Shortened Modern Prose Version of the Indian Epic par R.K. Narayant Kampar Ramayanam. New York : Penguin Classics, 1972.

Chapitre 26 – Secrets des Mondes oubliés

Muck, Otto. *The Secret of Atlantis.* New York : Crown, 1978.

Tompkins, Peter. *Mysteries of the Mexican Pyramids.* London : Thames & Hudson, 1987.

Tompkins, Peter, et Christopher Bird. *The Secret Life of Plants.* New York : Harper and Row, 1973.

—, *Secrets of the Soil : New Solutions for Restoring our Planet.* Anchorage, Alaska : Earthpulse Press, 1998.

Tompkins, Peter, et Livio Catullo Stecchini. *Secrets of the Great Pyramid.* BBS Publishing Corporation, 1997.

Chapitre 27 – Agriculture ancienne : à la recherche des chaînons manquants

Hart, Will. *The Genesis Race : Our Extraterrestrial DNA and the True Origins of the Species.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 2003.

www.http://mysteriesunsealed.org.

Chapitre 28 – Technologie atlantidienne : Évoluée ?

Cayce, Edgar. *The Edgar Cayce Readings,* vol. 22. Virginia Beach, Va. : Association for Research and Enlightenment, 1988.

Cayce, Edgar, et Hugh Lynn Cayce. *Edgar Cayce on Atlantis.* New York : Warner Books, 1968.

Childress, David, et Ivan Sanderson. *Vimana Aircraft of Ancient India and Atlantis.*Kempton, Ill. : Adeventures Unlimited Press, 1994.

Herodotus. *The Histories*, traduit par James McConnell. London : Truebner Publishers, 1909.

Joseph, Frank. *Edgar Cayce's Atlantis and Lemuria : The Lost Civilizations in Light of Modern Discoveries.* Virginia Beach, Va. : A.R.E. Press (Association of Research and Enlightenment), 2001.

Plato. *The Timaeus and Critias of Plato.* Traduit par Thomas Taylor. Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.

Robertson, Geoffrey. *The Sciences in Classical Civilization.* New York : Forestham Publishers, 1928.

Chapitre 29 – Archéologie et loi de la gravité

Fox-TV/National Geographic Special, « Pyramids Live : Secret Chambers Revealed », Live broadcast of the Queen's Chamber in the Great Pyramid, Egypt. September 16, 2002.

« Secrets of Lost Empires : Obelisk » (# WG2405). Documentaire NOVA. WGBH Boston Video, 1997.

« Secrets of Lost Empires II : Pharaoh's Obelisk » (# WG900). Documentaire NOVA. WGBH Boston Video, 2000.

Chapitre 30 – Un ingénieur en Égypte

Bauval, Robert, et Adrian Gilbert. *The Orion Mystery : Unlocking the Secrets of the Pyramids.* New York : Crown, 1994.

Dunn, Christopher. « Advanced Machining in Ancient Egypt » *Analog Science Fiction and Fact,* V104 # 8. New York : Août 1984.

Edwards, I.E.S., Ph. D., *Ancient Egypt.* Washington, D.C. : National Geographic Society, 1978.
« Genesis in Stone », un documentaire avec Christopher Dunn, Robert M. Schoch, Ph. D., et John Anthony West. Netherlands Television, Rooel Oostra Producer, 1995.
Hancock, Graham. *Fingerprints of the Gods : The Evidence of Earth's Lost Civilization.* New York : Three Rivers Press, 1995.
Petrie, Sir William Flinders. *Pyramids and Temples of Gizeh.* London : Keegan Paul International, 2002.

Chapitre 31 – La centrale énergétique de Gizeh : Technologies de l'Égypte ancienne

Dunn, Christopher. *The Giza Power Plant : Technologies of Ancient Egypt.* Rochester, Vt. : Bear & Company, Août 1998.

Chapitre 32 – Retour à la centrale énergétique de Gizeh

Dunn, Christopher. « Advanced Machining in Ancient Egypt » *Analog Science Fiction and Fact,* V104 # 8, New York : Août 1984.
—, *The Giza Power Plant : Technologies of Ancient Egypt.* Rochester, Vt. : Bear & Company, Août 1998.

Chapitre 33 – Petrie sur la sellette

Dunn, Christopher. *The Giza Power Plant : Technologies of Ancient Egypt.* Rochester, Vt. : Bear & Company, Août 1998.
—, « Advanced Machining in Ancient Egypt » *Analog Science Fiction and Fact,* V104 # 8, New York : Août 1984.
Lawton, Ian, et Chris Ogilvie-Herald. *Giza : The Truth.* Montpelier, Vt. : Invisible Cities Press, 2001.
Petrie, Sir William Flinders. *Pyramids and Temples of Gizeh.* London : Keegan Paul International, 2002.
« Secrets of Lost Empires : Obelisk » (# WG2405). Documentaire NOVA. WGBH Boston Video, 1997.
« Secrets of Lost Empires II : Pharaoh's Obelisk » (# WG900). Documentaire NOVA.WGBH Boston Video, 2000.

Chapitre 34 – Comment les bâtisseurs de pyramides épelaient-ils « soulagement »

Dunn, Christopher. *The Giza Power Plant : Technologies of Ancient Egypt.* Rochester, Vt. : Bear & Company, Août 1998.
Ludwig, Daniela. « Offene Fragestellungen in Zusammenhang mit der Cheopspyramide in Giza aus Baukonstruktiver Sicht » *Göttinger Miszellen* 173/1999.
Petrie, Sir William Flinders. *Pyramids and Temples of Gizeh.* London : Keegan Paul International, 2002.

Chapitre 35 – Précision

Dunn, Christopher. *The Giza Power Plant : Technologies of Ancient Egypt.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 1998.
www.gizapower.com.

Chapitre 36 – Le mystère de l'extraction d'un obélisque

Dunn, Christopher. « Precision ». *Atlantis Rising* # 32. Livingston, Mont. : Mars/Avril 2002.
Lucas, A. et J.R. Harris. *Ancient Egyptian Materials and Industries.* Mineola, N.Y. : Dover Publications, 1999.
Petrie, Sir William Flinders. *Pyramids and Temples of Gizeh.* London : Keegan Paul International, 2002.
« Secrets of Lost Empires : Obelisk » (# WG2405). Documentaire NOVA. WGBH Boston Video, 1997.
« Secrets of Lost Empires II : Pharaoh's Obelisk » (# WG900). Documentaire NOVA.WGBH Boston Video, 2000.

Chapitre 37 – Derrière les portes secrètes de la pyramide

Bauval, Robert, et Adrian Gilbert. *The Orion Mystery : Unlocking the Secrets of the Pyramids.* New York : Crown, 1994.

Dunn, Christopher. *The Giza Power Plant : Technologies of Ancient Egypt.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 1998.

Fox-TV/National Geographic Special, « Pyramids Live : Secret Chambers Revealed », diffusé en direct de la Chambre de la Reine dans la Grande Pyramide, Égypte. 16 Septembre 2002.

West, John Anthony. *Serpent in the Sky : The High Wisdom of Ancient Egypt.* Wheaton, Ill. : Quest Books, 1993.

www.gizapower.com.

Chapitre 38 – La preuve d'une technologie avancée dans la Grande Pyramide

Campbell, Joseph. *The Masks of God – Occidental Mythologie.* New York : Penguin Books, Rei Editions, 1991.

Petrie, Sir William Flinders. *Pyramids and Temples of Gizeh.* London : Keegan Paul International, 2002.

Tompkins, Peter. *Secrets of the Great Pyramid.* New York : Harper and Row, 1978.

Chapitre 39 – Des visiteurs de l'au-delà

Plato. *The Timaeus and Critias of Plato.* Traduit par Thomas Taylor. Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.

Santillana, Giorgio de, et Hertha von Dechend. *Hamlet's Mill : An Essay Investigating the Origins of Human Knowledge and Its Transmission Through Myth.* Jaffrey, N.H. : Godine Press, 1977.

Sitchin, Zecharia. *Divine Encounters : A Guide to Visions, Angels and Other Emissaries.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 2002.

—, *The Earth Chronicles Expeditions : Journeys to the Mythical Past.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 1994.

—, *The Epic of Gilgamesh.* New York : Penguin Books, 2003.

—, *Genesis Revisited.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 2002.

—, *The Lost Realms.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 2002.

—, *The Stairway to Heaven.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 2002.

—, *The 12th Planet.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 2002.

—, *The Wars of Gods and Men.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 2002.

—, *When Time Began.* Rochester, Vt. : Bear & Company, 2002.

Chapitre 40 – Des objets dans l'espace

Hoagland, Richard. *The Monuments of Mars : A City on the Edge of Forever.* Berkeley : North Atlantic Books, 2001.

« Proposed Studies on the Implications of Peaceful Space Activities for Human Affairs », un rapport par the Brookings Institution, demandé par la NASA. Washington, D.C. : 30 Novembre 1960.

Chapitre 41 – Le mystère du pulsar

Bell, Jocelyn. « Observation of a Rapidly Pulsating Radio Source ». *Nature* 217 : 709 (1968), avec A. Hewish, J.D.H. Pilkington, P.F. Scott et R.A. Collins. Londres.

—, « Observations of Some Further Pulsed Radio Source ». *Nature* 218 : 126 (1968), avec J.D.H. Pilkington, A. Hewish et T.W. Cole. Londres.

LaViolette, Paul, Ph. D. *Earth Under Fire : Humanity 's Survival of the Apocalypse.* Fresno, Calif. : Starlane Publications, 1997.

—, *Genesis of the Cosmos : The Ancient Science of Continuous Creation.* Rochester,Vt. : Bear & Company, 2004.

—, *Subquantum Kinetics : The Alchemy of Creation.* Schenectady, N.Y. : Starburst Publications, 1994.

—, *The Talk of the Galaxy : An ET Message for Us ?* Fresno, Calif. : Starlane Publications, 2000.

Plato. *The Timaeus and Critias of Plato*. Traduit par Thomas Taylor. Whitefish, Mont. : Kessinger Publishing, 2003.

Chapitre 42 – Le physicien mystique

Bloom, Allan. *The Closing of the American Mind*. New York : Simon & Schuster, 1987.
LaViolette, Paul, Ph. D. *Genesis of the Cosmos : The Ancient Science of Continuous Creation*. Rochester, Vt. : Bear & Company, 2004.
Talbott, Michael. *The Holographic Universe*. New York : HarperCollins, 1991.

Contributions

Mel et Amy Acheson
Mel et Amy Acheson sont journalistes free-lance et chercheurs, et vivent dans l'Oregon. Ils étudièrent le catastrophisme planétaire durant quarante années, et ont collaboré au cours des cinq dernières années avec Wallace Thornhill et Dave Talbott pour le bulletin THOTH, diffusé sur Internet, qui présente les théories convergentes de Thornhill et Talbott. Les Acheson travaillent à présent sur une série de DVD/Monographies intitulés « Tonnerres des Dieux », édités en 2005.

Peter Bros
En désaccord depuis son plus jeune âge avec l'explication établie que les objets tombent car leur propriété est de tomber, Peter Bros défia les concepts éculés actuels de la science empirique, en obtenant un curriculum de science avancée à l'École Préparatoire de Bullis, un diplôme en anglais à l'Université du Maryland, et un Doctorat de Jurisprudence à Georgetown. En résulta *Les Séries Coperniciennes*, une exposition à plusieurs niveaux présentant une image consistante de la réalité physique et de la place de l'humanité dans l'univers.

Christopher Dunn
Christopher Dunn a passé plus de quatre décennies à travailler à tous les niveaux de fabrication de pointe et de haute-technologie, et est actuellement manager senior de la compagnie aérospatiale Midwest. Son livre, *La Centrale Énergétique de Gizeh : Technologies de l'Égypte ancienne*, publié par Bear & Company, Rochester, (Vermont), continue à influencer les technologues et les scientifiques de diverses disciplines.

William P. Eigles
William P. Eigles est l'éditeur en chef d'*Aperture*, la publication trimestrielle de The International Remote Viewing Association, qui promeut les perceptions paranormales validées scientifiquement. Ancien procureur et ingénieur professionnel, il est écrivain, avocat et conseiller en noétique.

Rand Flem-Ath et Rose Flem-Ath
Rand Flem-Ath est un bibliothécaire canadien et l'auteur, avec sa femme Rose, de *When The Sky Fell : In Search of Atlantis*, qui fut à l'origine de la théorie disant que l'Antarctique était l'Atlantide, avant qu'un déplacement de l'écorce terrestre ne se produise. Il est également l'auteur de *The Atlantis Blueprint*, un travail majeur scientifique sur les sites anciens autour du globe. Il vit avec son épouse sur l'île de Vancouver, sur la magnifique côte ouest du Canada.

Will Hart
Will Hart est un vétéran du journalisme et un collaborateur régulier à *Atlantis Rising*. Chercheur indépendant ayant un intérêt profond et constant pour les mystères de l'histoire, il est également publié en tant que photographe et l'auteur de *The Genesis Race*.

Frank Joseph
Le livre de Frank Joseph, publié par Bear & Company, Rochester (Vermont), comprend *The Destruction of Atlantis ; Survivors of Atlantis ;* et *The Lost Treasure of King Juba*. Depuis 1993, il est rédacteur en chef du magazine *Ancient American,* membre de la Société Epigraphique du Midwest, dans l'Ohio, et fut accueilli par la Savant Society du Japon, en l'an 2000.

Len Kasten
Len Kasten obtint une licence en psychologie et en littérature de l'Université de Cornell. Son intérêt pour le New Age commença quand il fut présenté aux données d'Edgar Cayce, alors qu'il vivait en Virginie. Il étudia la théosophie avec l'auteur et professeur britannique Cyril Benton, qui fut le fondateur de la Société des Philosophes Américains (American Philosopher Society), et à la mort de Mr Benton, devint président de la société. Len Kasten était également le rédacteur du magazine *Metamorphosis*, qui fut l'un des premiers magazines consacré au Nouvel Âge dans le pays. Il devint plus tard le rédacteur d'*Horizons*, publié à Farmington, dans le Connecticut.

J. Douglas Kenyon
J. Douglas Kenyon a passé les quarante dernières années à briser les barrières par ses idées défiant les paradigmes. De la présentation de talk shows radiodiffusés dans les années 1960 à la narration de documentaires vidéo dans les années 1990, Doug a toujours soutenu des points de vue généralement ignorés par la presse traditionnelle. Il fonda le magazine *Atlantis Rising* en 1994, qui, depuis cette époque, est devenu un « magazine à succès » consacré aux mystères anciens, aux sciences alternatives et aux anomalies inexpliquées. Doug Kenyon vit dans le Montana.

John Kettler
John Kettler collabore fréquemment à *Atlantis Rising*, sur le sujet de la science alternative, et est également un poète publié. Un analyste militaire pendant plus de onze années, avec Hughes et Rockwell, John Kettler est à présent directeur d'une compagnie de marketing et de traitements graphiques. Il vit à Carson, en Californie.

David Samuel Lewis
David Samuel Lewis est journaliste et a réalisé une étude personnelle concernant les questions de la science alternative. Il publia *The Montana Pioneer*, un journal mensuel d'informations sur les intérêts humains, distribué dans le sud-ouest du Montana. Il écrit également et régulièrement des articles pour *Atlantis Rising*, traitant des théories alternatives de l'histoire, de la science, des origines de l'homme et de l'éveil de la conscience. Né et éduqué près de Philadelphie, David Lewis vit à présent à Livingston, dans le Montana.

Steven Parsons
Steven Parsons obtint une maîtrise en journalisme en 1989 à l'Université du Wisconsin, Madison, spécialisée sur le reportage scientifique. Depuis, il a travaillé comme journaliste et écrivain technique. L'intérêt qu'il porte au travail d'Immanuel Velikovsky commença dans les années 1970, et fut inspiré par les recherches continuelles de David Talbott et Wallace Thornhill.

Marshall Payn
Marshall Payn se qualifia avec un diplôme en ingénierie de M.I.T. en 1956. Il est qualifié en ingénierie mécanique et en ventes d'ingénierie, et est à présent le Directeur Régional d'une compagnie fabriquant des valves industrielles. Il a accompli d'énormes recherches en archéologie, se spécialisant dans l'étude des monuments mégalithiques, et écrit fréquemment des articles pour *Atlantis Rising*.

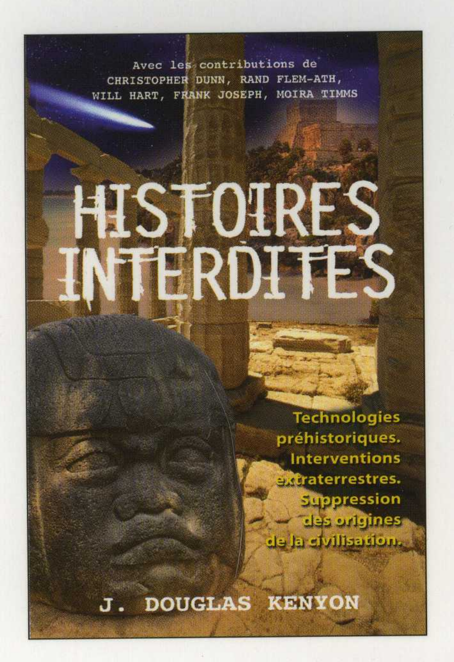
Joseph Ray
Joseph Ray étudia au Center for Brain Research à l'Université de Rochester, recevant son doctorat en 1965. En étudiant la faculté d'apprendre de diverses espèces animales, il publia plusieurs « grandes premières », défiant la théorie prédominante mais incorrecte du comportement. La méditation et les écrits de G.I. Gurdjieff le menèrent à la pensée de l'Égypte Ancienne, et à faire l'effort d'approfondir sa compréhension des enseignements remarquables des anciens philosophes-scientifiques-prêtres.

Robert M. Schoch
Robert M. Schoch, un membre à plein-temps de la Faculté au College of General Studies à l'Université de Boston, depuis 1984, obtint son doctorat en géologie et en géophysique à l'Université de Yale. Le Dr Schoch est reconnu internationalement en tant qu'expert sur l'Égypte ancienne. Ses livres incluent *Voices of the Rocks : A Scientist Looks at Catastrophes and Ancient Civilizations* (avec la collaboration de R.A. McNally) et *Voyages of the Pyramid Builders : The True Origins of the Pyramids from Lost Egypt to Ancient America* (également avec R.A. McNally).

Moira Timms
Moira Timms diplômée en maîtrise de science, est l'auteur des bestsellers *Prophecies and Predictions : Everyone's Guide to the Coming Changes, Beyond Prophecies and Predictions,* et *The Six O'Clock Bus : A Guide to Armageddon and the New Age*. Elle est chercheuse et une « futuriste archaïque » spécialisée dans les commencements et les fins des cycles historiques. Son travail comprend une profonde compréhension de la Science Sacrée Égyptienne (son symbolisme, sa mythologie et ses mystères), de la psychologie jungienne et des prophéties.



Imprimé en France par EMD S.A.S. – 53110 Lassay-les-Châteaux
N° d'impression : 20313 - Dépôt légal : Novembre 2008



Ces vérités que l'on nous cache...

De plus en plus de voix s'élèvent pour remettre en question les dogmes officiels, c'est-à-dire l'histoire telle qu'on nous la présente de façon officielle et dans les livres. **Il existe pourtant des faits têtus qui pourraient contredire tout ce que nous croyons savoir.** En effet, certaines théories se font jour, et qui, fort étrangement, rejoignent ce que nous affirmaient déjà les sages de l'Antiquité. J. Douglas Kenyon, directeur du magazine *Atlantis*, s'est fait l'écho de ces voix qui dérangent et d'où émergent de ces réalités trop souvent négligées ou carrément désavouées parce qu'**elles bouleversent bon nombre d'idées préconçues**.

Une histoire qui commence bien avant la préhistoire

L'Égypte, l'Atlantide, l'existence de civilisations d'origine extraterrestre... Délires, diront certains et pourtant plusieurs faisceaux de présomption commencent à devenir très embarrassants pour nombre de scientifiques. L'humanité a-t-elle à plusieurs reprises, connu dans son histoire apogée et déclin, sur tous les plans, y compris, au risque d'en déplaire à certains, au niveau technologique ?

Que savons-nous réellement des pyramides et de leur utilité ? Que pouvons nous en supposer, à la lumière de faits incontestables, presque aussi sûrement que deux et deux font quatre ? ***Histoires interdites*** explore les recoins secrets de la mémoire collective. Il n'affirme pas, IL PROUVE que certaines "vérités" ne prennent place que par la manipulation et la dissimulation d'événements essentiels et dérangeants. Que l'histoire de nos civilisations remonte à bien plus loin que la soi-disant Préhistoire. Il en relève les traces constantes avec une énergie qui force le respect. Parce que certaines réalités ne peuvent éternellement être tues.

Histoires interdites explore les recoins secrets — pour encore combien de temps ? — de la mémoire collective et il affirme que certaines vérités **ne subsistent encore que par la manipulation et la dissimulation d'événements essentiels et trop dérangeants.**

ISBN : 978-2848-950-372
Prix : 20 €

